
6
23-C
2
6
19/L
25





JOURNAL
DU VOYAGE
DE SIAM

FAIT

EN M. DC. LXXXV. ET M. DC. LXXXVI.

PAR M. L. D. C.

A PARIS,

Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques,
aux Cicognes.

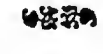


M. DC. LXXXVII.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

Voici, Lecteur, un Journal du voyage de Siam. Ce sont des lettres familieres écrites à un ami sans aucune intention que le public en entendist jamais parler. Mais ayant esté assez heureux pour les recouvrer, j'ai représenté à celui qui les a écrites, que puisque j'en avois une copie, il pouvoit bien y en avoir d'autres par le monde, & qu'au premier jour il auroit le chagrin de les voir mal imprimées & tronquées. Ces raisons l'ont touché: il m'a permis de vous donner ce Journal, & j'espere que vous le recevrez agréablement.





JOURNAL

JOURNAL
DU VOYAGE DE SIAM
fait en 1685. & 1686.

par M. L. D. C.

Abord de l'Oiseau à la rade de Brest le 3. Mars 1685.

ENFIN nous voici embarquez, & nous allons mettre à la voile. Je vous ai promis un Journal de mon voyage, & je vais me mettre en état de vous tenir parole. J'écrirai tous les soirs ce que j'aurai veu, ce qui s'appelle veu : j'écrirai ce qu'on m'aura dit, & marquerai le nom & les qualitez de ceux qui m'auront dit quelque chose, afin que vous ayiez plus ou moins d'égard à leur témoignage. Je n'éxagérerai point : toujours devant les yeux l'éxacte vérité, telle que la doit professer un disciple de Monsieur l'Abbé de D..... Aprés ce petit préambule, commençons.

Nous montons l'Oiseau, vaisseau de guerre du Roi, de quarante-six pieces de canon. Monsieur le Chevalier de Chaumont, comme Ambassadeur, commande tout : M. de Vaudri-

court est Capitaine du vaisseau; M. de Coriton Capitaine de frégate légere, est premier Lieutenant; les Chevaliers de Fourbin & de Sibois en sont Lieutenans; M. de Chammoreau en est Enseigne; M. de Francine Enseigne est avec nous, & fera le quart. Je vous expliquerai dans la suite ce que c'est que le quart : non que je croye vous pouvoir apprendre quelque chose, mais pour l'apprendre moi en l'enseignant aux autres. Le Chevalier du Fay & Freteville Gardes-marine sont aussi sur notre bord.

Nous avons une frégate, nommée la Maligne, de vingt-quatre pieces de canon. Joyeux Lieutenant de port la commande, & a pour Lieutenans du Tertre & Saint Villiers. Elle porte beaucoup de balots; & l'on y a mis Messieurs d'Arbouville, Compiegne, Joncous, Benneville, Palu, & la Forest Gardes-marine, qui sont à la suite de l'Ambassade. Je vous parlerai de tous ces Messieurs, quand je les connoîtrai : ils paroissent tous avoir bonne volonté, & prétendent qu'une campagne de deux ans, & de douze mille lieuës, les rendra bons Officiers....

Le même jour, à 7. heures du soir.

NOUS avons mis à la voile à huit heures du matin par un bon Nord Nordest. M. des Clouseaux Intendant de marine nous est venu con-

duire jusqu'au Mingan. C'est un rocher qui est à l'entrée de la rade : il est justement au milieu du passage ; & l'on voudroit bien y faire un fort, & y mettre une bonne batterie. On y a déja jetté beaucoup de pierres : mais la mer en défait plus en un quart d'heure qu'on n'en a fait en six mois. On travaille à faire une batterie de chaque côté du passage : le canon se croisera ; mais s'il y avoit encore une batterie sur le rocher au milieu, il seroit impossible aux vaisseaux ennemis d'entrer dans la rade, où plus de dix mille navires seroient en sureté.

A quatre heures aprés midi le vent est tombé, & nous avons esté obligez à moüiller à quatre lieuës de Brest vis-à-vis du Camaret. Une grosse flûte de Lubek est venuë moüiller à la demi-portée du canon : on y a envoyé dans notre canot un bon Champenois, qui s'étoit embarqué sans estre à personne, & qui à toute force vouloit aller à Siam. Il ne ressembloit pas à mon petit Peintre, qui à la veuë de la mer est tombé malade, & qui a esté guéri dés que je lui ai dit qu'il pouvoit aller revoir les tours Notre-Dame & sa marraine.

A cinq heures le Nordest est revenu. On a appareillé : on a envoyé à la frégate les signaux, afin qu'elle obéist aux ordres du Commandant ; & nous avons remis à la voile. Nous avons veu en passant plus de trente voiles, qui

avoient mouillé à la pointe d'Oueſſant.

4. *Mars.*

NOUS avons eu toute la journée vent arriere. La frégate a peine à nous ſuivre : il faut qu'elle n'ait pas encore trouvé ſon aſſiette. Le Pere Tachart Jeſuite a dit la Meſſe : il a eſté aux Iſles de l'Amerique, & a le pied marin. Monſieur l'Ambaſſadeur, qui donne l'éxemple à tout le monde, a fait ſes dévotions. M. Vachet ſe moque de la mer : mais l'Abbé du Chaila, les Miſſionnaires, & la plupart des Jeſuites rendent la moitié de leur ame. Pour moi, je ſuis encore gaillard. On n'a pu prendre hauteur à midi, le ſoleil n'ayant pas voulu ſe montrer.

La mer eſt fort groſſe, & le vaiſſeau roule un peu : mais il ſemble qu'il ait une bride, tant il gouverne bien. Je commence à avoir le cœur bien fade, & je vais payer le tribut.

5. *Mars.*

TOUJOURS bon vent. Je n'ai veu que de l'eau ; & ſi les aventures ne viennent, le Journal ſera bien ſec. Mais je ſçai bien ce que je ferai : nous étudierons dés que nous ſerons guéris, car je ſuis malade comme les autres. Nous apprendrons le Portugais, l'Aſtronomie : il faut bien profiter de la compagnie de ſix Peres, qui vont eſtre à la Chine autant de Verbieſts. Nous par-

lerons marine; & ſur tout cela je vous ferai des queſtions que nous réſoudrons à Gournai. Voila de quoi remplir dix journaux.

6. Mars.

NOUS avons un terrible vent. Mais nous nous moquons de lui : car il eſt derriere nous, & nous fait faire ſoixante lieuës par jour avec la ſimple mizene. La frégate a pris courage, & nous ſuit.

On a pris hauteur, & nous avons doublé le Cap de Finiſtere. C'eſt un grand coup, diſent les Pilotes; & quelquefois on ne fait pas en trois ſemaines ce que nous avons fait en trois jours. Il a fallu eſſuyer de grands coups de mer, & il en eſt venu juſques ſur la dunette. Nos malades ont bien vomi, & vont bien manger.

7. Mars.

TOUJOURS vent arriere : quelle bénédiction ! Je vous l'avois bien dit : Dieu s'en mêle, & je croi que les vents Aliſées nous ſont venus chercher à Breſt, & nous conduiront à Siam.

La hauteur eſt de 40. degrez 30. minutes. La Maligne va bien mieux : nous l'attendons pourtant, & ſans elle nous ferions quatre-vingts lieuës en vingt-quatre heures. L'Oiſeau eſt bien nommé, & je ſouhaite retrouver à mon chemin

Messieurs les Marins, qui m'avoient dit que c'estoit le plus mauvais navire du Roi: c'est peut-estre le meilleur.

Nous avons essuyé des grains un peu lourds. Vous sçavez qu'un grain est un vent mélé de pluie, qu'on voit venir de loin dans un nuage; & il faut à son passage ferler, ou du moins carguer les voiles. Que vous estes aise de parler marine! Il faut bien s'y accoutumer : je dis à mon valet-de-chambre, Amarrez mon colet.

8. Mars.

L'ALARME a esté un peu chaude: on a crié cette nuit au feu; ce n'est pas raillerie en pleine mer. Il y avoit un verre cassé au fanal: des Matelots avoient bouché le trou avec des étoupes; le feu y a pris, & a porté les étoupes enflammées vers les voiles: il a esté bientôt éteint, mais le sang estoit déja mélé.

Toujours bon vent, & de temps en temps des grains.

La hauteur de 38. degrez.

Nous avons veu un vaisseau à la cape: il n'avoit point de pavillon. Vous voulez que je vous explique qu'un vaisseau à la cape est quand ayant le vent contraire & forcé, il est obligé de préter un bord au vent, d'amener toutes ses voiles hors la grande voile qui le soutient un peu, & d'attendre en dérivant que le vent change. Faut-

il encore que je vous explique ce que c'est que dériver ?

9. Mars.

LA hauteur de 35. degrez 35. minutes. Vous voyez bien que nous allons viste. Tous nos malades reviennent à veuë d'œil. Nous avons commencé le carême comme de francs Missionnaires : notre Ambassadeur plus missionnaire que les autres. Mais il sera difficile de continuer. Pas le moindre petit poisson, de mauvais beurre, du soret, & de la moruë bien salée : on a le feu au corps, & cela dans la Zone torride ; nous brûlerons comme des allumettes. Mais Dieu-merci notre zele n'est point indiscret ; & nous mangerons nos poules & nos cochons, quand nous en aurons besoin.

10. Mars.

NOUS avons fort roulé cette nuit, parce que le vent diminuë, & diminuera à mesure que nous avancerons dans les païs chauds. Voici bientôt la région des vents Alisées. La mer commence à s'adoucir, & le soleil se fait sentir : on commence à ôter le manteau, demain la veste, dans quatre jours, dit-on, le justaucorps. L'équipage dansa dés hier au soir aux chansons. Car afin que vous le sçachiez, nous ne sommes point bigots : on fait la priere le soir & le

matin, on entend la Messe, on ne jouë point aux cartes, on ne jure point; mais on danse quand il fait beau, & toujours va qui danse. Nous ne laissons pas de faire route. Tous nos matelots sont des gaillards, dont le plus vieux a trente ans: ils ont plûtôt monté au perroquet du grand hunier, qu'on n'a tourné la tête; & je crois voir cent danseurs de corde, qui au moindre coup de sifflet voltigent dans les airs, & sçavent tout ce qu'ils ont à faire.

A dix heures du matin on a crié, *Terre, terre, c'est l'Isle de Porto Sancto:* nous ne croyions la reconnoistre qu'aprés midi. On a tenu conseil pour sçavoir si on passeroit entre Porto Sancto & Madere; & on a résolu de peur des calmes de laisser Madere à main gauche, ou pour mieux dire à babor; & d'aller ensuite vers Palma, ou l'Isle de fer la plus occidentale des Canaries. Nous les laisserons à gauche ces Isles fortunées, & nous ne sommes point résolus à quitter notre route, pour chercher l'Isle inaccessible: ce me seroit pourtant un grand plaisir de faire un peu ma cour à Alcidiane.

On n'a pu prendre hauteur: le soleil s'est caché. Cela ne nous estoit pas nécessaire, puis qu'on avoit veu terre, & qu'on sçait assez que l'Isle de Porto Sancto est à 33. degrez & demi.

A une heure aprés midi on a veu Madere, & nous l'avons côtoyée toute l'aprés-dînée, sans pourtant

pourtant nous en approcher plus prés que de dix lieuës.

Le vent se sent de la douceur du climat : la mer est fort tranquille, & nous n'allons plus si vîte. Je n'ai point d'autres nouvelles à vous dire, sinon que les Jesuites & les Missionnaires sont tous les jours en querelle, à qui aura le plus de soin des malades, à qui aura la derniere place à table.

11. Mars.

CE matin nous avons encore veu Madere. Les terres en sont fort hautes, & toutes couvertes, à ce qu'on dit, de vignobles & de fruitiers. La Maligne s'est approchée fort prés : tout le monde s'y porte bien. Nous n'avons sur notre bord qu'un matelot malade, à qui on a porté notre Seigneur aprés la Messe.

On n'a pu prendre hauteur : nous avons peu de vent, & nous allons présentement à la bouline ; mais c'est une bouline fort douce, parce que la mer n'est pas haute.

A deux heures aprés midi on a veu trois bastimens sur notre route. Aussitôt pavillon blanc, & arrive. C'estoit des Anglois, une frégate de vingt pieces de canon, & deux flibots. Ils ont passé fierement sans nous saluer, & nous avions pourtant meilleure mine qu'eux. Nos Missionnaires n'estoient pas trop contens de leur peu de civilité : si ç'avoit esté des Hollandois ou des Es-

B

pagnols, ils auroient chanté. Ils alloient d'un côté, & nous de l'autre par le même vent: étrange propriété de la bouline!

M. Basset, l'un de nos Missionnaires, a fait cette aprés-dînée une exhortation aux Matelots, où d'honnestes gens auroient pu prendre leur part. Ho qu'aisément tout nous porte à Dieu, quand on se voit au milieu des mers sur cinq ou six planches toujours entre la vie & la mort! Que les réfléxions sont touchantes, quand les occasions de malfaire sont éloignées! & qu'il est doux, dans l'état où nous sommes, d'avoir en main une consolation à tout ce qui peut arriver! Cette consolation solide ne se peut trouver que dans les pensées d'une autre vie cent fois plus heureuse que celle-ci; & il faut bien que nous les ayions ces pensées de l'éternité, car sans cela nous serions bien sots d'aller passer la ligne. Mais je m'emporte, & quitte le stile du Journal.

12. Mars.

RIEN de nouveau à vous dire. On nous avoit menacez de poissons volans; ils n'ont point encore paru. La mer est comme un grand étang frisé par les Zéphirs; & ces Zéphirs ne laissent pas de nous faire faire trente-cinq lieuës par jour. Nous avons dix voiles, dont je vous dirois bien les noms, si je ne craignois de vous faire peur. Il n'y eut jamais une plus belle navigation; &

si cela dure jusques à Siam, les Dames y voudront venir. La Maligne s'approche à la portée de la voix, & nous causons sans nous arrêter.

La hauteur est de 30. degrez 43. minutes.

Il y a eu un grand bal aprés soupé. La décoration en estoit admirable. Monsieur l'Ambassadeur entouré de Jésuites & de Missionnaires jugeoit des coups. Les Officiers ont commencé, & quelques matelots se sont signalez. Tout l'équipage estoit en amphitéatre sur les cordages; & de temps en temps on voyoit décendre comme la foudre cinq ou six Pécours, qui dansoient d'aussi bonne grace que l'Etang. Vous voyez que je me souviens encore des noms de ces Messieurs-là. Sérieusement je n'ai jamais veu de si bonnes oreilles, & tant de légéreté. Il y a eu assaut entre les Provençaux & les Bretons. Deux Malouïns ont fait des choses surprenantes, & méritoient la couronne; mais on n'a pas voulu prononcer, de peur de jalousie: nous voulons vivre en union, & tous nos braves champions ont esté se rafraîchir d'un trait d'eau de vie. Qu'avez vous à dire à cela? ce sont plaisirs innocens, qui valent bien des contredanses. Il y a eu un entracte d'un Cochinchinois, qui a dansé, chanté, & pleuré à la mode de son païs. A la fin de tout on prie Dieu de bon cœur; & toujours pour le refrain, on crie, *Vive le Roi*. C'est un plaisir de nous entendre chanter, *Domine salvum fac Regem*; & de

nous entendre crier, *Vive le Roi.* On reſpecte beaucoup Sa Majeſté ſur la terre, mais on l'aime bien ſur la mer. Je ne ſçai pas pourquoi cela : cherchez, vous qui ſçavez tout. Eſt-ce à cauſe qu'il nous donne ſur la mer tout ce que nous mangeons, & tout ce que nous beuvons? Ne fait-il pas de même ſur la terre? & lequel de nous n'eſt pas chargé de ſes bienfaits? Il me vient à l'eſprit une bonne raiſon. Nous ſommes ici à tous momens, ou nous devons eſtre, prêts à rendre conte à Dieu : nos devoirs nous preſſent; & l'un de nos plus grands devoirs, eſt d'aimer notre Roi. Je vous aſſeure que nous n'y manquons pas. Pour moi, je ne croi pas qu'il y ait un meilleur ſéminaire qu'un vaiſſeau; & je ne me ſuis pas encore repenti d'eſtre venu *ſu queſta galia.*

13. Mars.

ON a découvert l'Iſle de Palme, l'une des Canaries. On dit qu'il y a de bonnes confitures. Les montagnes y ſont couvertes de neige.

La hauteur s'eſt trouvée de 28. degrez 50. minutes.

Enfin nos têtes commencent à ſe nettoyer, les vapeurs ſe diſſipent, & nous nous accoûtumons à la mer. Nous avons mis le nez dans le Portugais; & de réſolution faite, dans huit jours on ne parlera plus François ſur le vaiſſeau. Les ſoirs ſeront employez à l'Aſtronomie. Nous n'a-

vons que faire du ſoleil pour contempler la lune & les étoiles : nous commençons déja à connoître le chemin de Saint Jaques, & le chariot du Roi David ; & nous verrons de l'autre côté de la ligne des étoiles que vous avez bien la mine de ne jamais voir. Les Cartes Aſtronomiques du Pere Pardies, auſquelles le Pere Fontenei a beaucoup de part, nous ont fait grand plaiſir : c'eſt lui qui les a reveûës, corrigées, augmentées, & fait imprimer ; il n'a pas eſté fâché de revoir ſon enfant. Ce ſont les meilleures gens du monde que nos Jéſuites. Ils ont tous ſix de l'eſprit. Il y en a d'une ſageſſe conſommée ; & il y en a de vifs, qui atrapent une penſée dés qu'on ouvre la bouche : il faut quelquefois retenir à parler, mais cela eſt aſſez commode ; & quand ils parlent, ils diſent de bonnes choſes, & il y a toujours à apprendre.

Nous allons bien doucement, & ce ſoir nous voyons encore l'Iſle de Palme.

14. Mars.

NOUS avons atrapé cette nuit l'Iſle de Fer, la derniere des Canaries. Dites-moi, je vous prie, pourquoi les François y mettent le premier méridien : eſt-ce à cauſe que c'eſt la plus occidentale de ces Iſles ? Et pourquoi les Hollandois le mettent-ils ſur le Pic ? eſt-ce à cauſe qu'il eſt ſi haut ? Nous ne l'avons pourtant point veu, quoi-

qu'on le voye de soixante lieuës: les broüillars nous l'ont caché. Nous ne voyons rien, mais nous allons au but: ainsi la vie est mélée. Si nous n'avions pas fait cinq cens lieuës en huit jours, il eust fallu faire eau aux Canaries; & que de belles remarques! Mais je croi qu'il vaut encore mieux aller sans débrider au Cap de bonne Espérance en fin fonds de cafrerie; & là, pendant les huit jours que nous marcherons sur la terre, il pourra venir quelque lion altéré à quelque fontaine où nous serons à prendre le frais. Nous ne manquons pas de spadassins; & vous verrez une description plus pompeuse que celle de l'Isle de Funen. Avouez le vrai: vous estes bien fâché que je ne fasse pas cinq ou six mille lieuës par terre dans des païs habitez, où se présentent à mes yeux des choses dignes de votre curiosité. Vous croyez bien que je ne les manquerois pas: & puisque je vous écris tous les jours sur la pointe d'une aiguille, que ne ferois-je point, si j'avois à traverser l'Allemagne, la Hongrie, les Etats du Grand Seigneur, la Perse, l'Empire de Bernier? si j'avois veu le palais du Roi de Golkonde, & les mines de Diamant? Mais il faut vous en passer, & croire que je suis plus fâché que vous de n'avoir rien à vous dire. Peutestre qu'à Siam, au milieu de toutes les nations Orientales, la matiere ne nous manquera pas.

La hauteur de 27. degrez 30. minutes.

15. Mars.

LE Nordest est revenu. Nous sommes aujourd'hui à 25. degrez 49. minutes; & il ne fait point chaud : tant mieux, nous allons vîte; & dans deux jours nous vous dirons deux mots du Tropique. On baptise d'ordinaire ceux qui le passent : mais pour nous, qui avons bien de plus grandes veues, nous ne serons baptisez qu'à la ligne. Vous aurez une relation bien éxacte de la cérémonie.

Le Portugais ne va pas mal. Nous commençons à expliquer *tambien*. Mais écoutez une triste aventure. Je vais à la ruë Saint Jaques chercher des livres Portugais. On me présente Fernand Mendés Pinto mon ancien ami, qui a remonté sur sa bête; car on a vérifié la plûpart de ce qu'il dit. J'en donne dix-huit livres, croyant apprendre le Portugais en lisant un livre agréable. Il est in folio, relié en maroquin. Je l'apporte, je l'ouvre, & le trouve traduit en Espagnol. Voilà ce que c'est d'aller si vîte.

Nous avons ce soir jetté un matelot à la mer. Le pauvre homme avoit le flux de sang quinze jours avant que de partir de Brest; & ne l'avoit pas voulu dire, de peur de ne pas aller à Siam. Ce seroit ici un beau sujet de réfléxion : prions Dieu pour lui.

16. Mars.

NOUS allons comme le vent. La mer eſt fort groſſe : mais le vent eſt favorable, & cela nous ſuffit. La hauteur s'eſt trouvée de 23. degrez, de ſorte qu'à midi nous avions paſſé le Tropique. Incroyable diligence ! il n'y a que treize jours que nous ſommes partis de Breſt. La frégate nous ſuit, parce que nous l'attendons ; & ſans elle nous aurions fait cent cinquante lieuës de plus. Si ce temps-là duroit, nous paſſerions la ligne dans huit jours. Nous commençons à voir la lune perpendiculaire ; elle eſt fort jolie à regarder avec des lunettes : & demain, s'il plaît à Dieu, nous étudierons les étoiles.

Je viens de jouer aux échets contre le Chevalier de Fourbin. Il n'eſt pas bon joueur, puiſque je lui donne une tour : mais il eſt vif, une imagination de feu, cent deſſeins, enfin Provencal & Fourbin. Il fera fortune, ou s'il ne la fait pas, ce ne ſera pas ſa faute. Il eſt noſtre Lieutenant, & fait tout le détail du vaiſſeau. Il a la clef de l'eau ; c'eſt une belle charge parmi nous. En un mot c'eſt un fort joli garçon, qui a la mine de n'eſtre pas long temps Lieutenant.

17. Mars.

ENCORE eſt-ce, quand on a une hauteur à vous annoncer. Nous eſtions à midi à 20. degrez.

45. minutes. La mer n'eſt plus groſſe, & le vent eſt honnête. La frégate va auſſi-bien que nous à petit vent. Nos études ont un peu ſur l'oreille : les maux de tête viennent pour peu qu'on ait d'application ; & les Jéſuites avec toute leur Algebre ſont obligez à ſe carguer auſſi-bien que nous. Ainſi en uſerons-nous, dit-on, juſqu'au Cap : aprés cela tout ſera permis ; & dans les mers pacifiques on fait tout ce qu'on veut. Nos pilotes ne ſçavent où ils en ſont : il ne fait point chaud dans la Zone torride : on ne voit point de poiſſons volans, pas un Marſouïn, pas une petite Bonite. Et tout cela eſt contre vous, car je n'ai rien à vous dire.

18. Mars.

JE l'ai juré, & ne m'en veux pas dédire : je vous écrirai tous les jours. Le vent fraîchit beaucoup hier au ſoir, & nous avons couru cette nuit comme des perdus.

La hauteur s'eſt trouvée de 18. degrez 16. minutes. Je ne ſçai pas encore trop bien ce que c'eſt que la hauteur : mais le Pere de Fontenei m'a promis de me l'apprendre en quatre jours ; & je la prendrai de mon chef. La ſçavez-vous prendre, vous qui parlez ? Je ne m'y fie pas. Je m'apperçois tous les jours que vous ſçavez des choſes dont vous ne dites pas un mot. Ainſi à mon retour je ne me vanterai pas de ſçavoir un point

que vous ignoriez, si ce n'est quelques paroles Siamoises. Au moins soyez content : je vous abandonne toutes les Langues de l'Europe ; laissez-moi une demi-douzaine de caracteres Orientaux : encore ne prétens-je m'en servir qu'à cinq ou six mille lieuës de vous.

Le Pere le Conte a fait une fort jolie exhortation ; car nous en avons tous les Dimanches, & si on nous fâchoit, nous en aurions tous les jours. Il y a ici plus d'un orateur : le zele est grand dans les prédicateurs, & la docilité extrême dans les auditeurs. Il n'y a pas un mousse sur notre vaisseau qui ne veuïlle aller en Paradis : cela supposé, le moyen que les sermons ne soient pas bons ?

19. Mars.

UN brouïllard fort épais : il nous garantit des ardeurs du soleil ; mais il est mal sain, & fait mal à la gorge. Il empêche aussi de prendre la hauteur, parce qu'il n'y a point d'horison, quand on ne voit pas plus loin que son nez. Nos pilotes, suivant leur estime, nous croyent à *16.* degrez 30. minutes, c'est à dire par le travers des premieres Isles du Cap vert. Nous n'avons pas encore veu un oiseau ni un poisson : on ne sçait ce que cela veut dire. Mais enfin nous allons toujours notre route ; nous ne manquons de rien dans le vaisseau ; huit cens lieuës

en seize jours : vous devez estre content. J'ai un peu discontinué le Portugais : on ne sçauroit étudier deux heures de suite sur la mer ; & la tête est bien foible, quand le cœur est fade : car il est encore fade de temps en temps, & les Marins eux-mêmes sentent je ne sçai quoi qui les rend pensifs. L'infatigable M. Vachet, lui qui a passé la ligne cinq ou six fois en sa vie, est aussi triste qu'un autre. Il a fallu le saigner, le purger : on n'oublie rien aprés lui. Nous serions bien embarassez, s'il nous laissoit à moitié chemin ; & il faut bien qu'il nous introduise à Louvo. Pour moi je ne fais point de remedes : je me suis contenté de rompre le Carême ; & du reste quand j'ai mal à la tête, je prens patience. Ne sommes-nous pas trop heureux d'avoir des habits de drap en pleine Zone torride ? Dans quatre jours nous aurons le soleil à pic : il vient à nous gravement, & nous allons à lui le plus vîte qu'il nous est possible.

20. Mars.

A 15. degrez vis à vis du Cap vert. Le broüillard se dissipe, & le chaud vient. Notre gaillard est couvert d'une tente : on se promene : il y a toûjours un peu de vent : bonne chere. Monsieur de Vaudricourt ne s'enrichira pas à ce voyage : il lui meurt souvent des poules & des cochons ; mais il en a fait une si grosse provision, qu'il est dif-

C ij

ficile que nous en manquions. Fort bonne compagnie : on vit avec une liberté charmante. Notre Ambaſſadeur prie Dieu les trois quarts du jour; & le reſte il veut qu'on ſe réjoüiſſe. Les trompettes animent les repas. Un jour on danſe aux chanſons; le lendemain au violon, car nous n'en avons qu'un. Quelquefois on fait des ſauts périlleux. On parie à qui ſera plûtôt au haut du perroquet du grand hunier. Les ſoldats font l'exercice. Les Jéſuites & les Miſſionnaires ou regardent les aſtres, ou font la méditation. Il y en a qui jouent aux échets, d'autres au jeu des Rois. Hé-bien nous ennuyons-nous? & n'eſt-ce pas prendre ſon parti de bonne grace?

21. Mars.

A 13. degrez 8. minutes. Il n'y a plus tant de broüillards ; & tant pis : broüillard ameine le vent. Nous avons cinq malades, tous de fluxion ſur la poitrine; ils ſont en trois jours à la mort. Les nuits ſont beaucoup plus chaudes que les jours. On ſent je ne ſçai quoi de ſi fade : il ne nous faut pas donner de confitures. De bon vinaigre, de bonne eau de vie: voilà ce qu'il nous faut, & point de raiſonnement ; l'expérience nous apprend que l'eau de vie rafraîchit. Cela m'a fait ſonger plus d'une fois à ma mere, qui avoit banni de ſa maiſon clou, muſcade, girofle, & à peine laiſſoit-elle paſſer le ſel, de peur

que son fils, l'enfant gâté, ne se sentist échauffé. Que diroit-elle en le voyant vivre de merluche, de haran, d'anchois, & sur le tout un petit trait d'eau de vie? Nous allons nous rafraîchir en mangeant du poisson : nous venons de voir des Dorades. Ce sont les plus beaux animaux du monde, de toutes couleurs, gros comme deux bons brochets : leurs écailles dans l'obscurité jettent du feu, à ce qu'on dit, & à ce qu'on croit voir ; & ce soir la mer en estoit couverte. Si elles s'amusent à nous suivre, nos filets nous en feront raison.

22. *Mars.*

VOICI la premiere fois que nous avons veu le calme. La mer estoit cette nuit comme un étang bien uni, pas une lame. M'entendez-vous? Si vous ne m'entendez pas, cherchez. Le vent est un peu revenu avec le jour, mais c'est bien peu. Voici les approches de la ligne dont on nous a tant menacé. Nous ne nous plaindrons pas si-tôt ; & jusques ici nous avons fait le temps. Il faut s'attendre à languir pendant quatre ou cinq cens lieuës ; & pourveu que le vaisseau gouverne toujours, nous ferons au moins un degré par jour. Suivant ce calcul, dans douze jours à la ligne ; & de la ligne un bon mois pour aller au Cap de bonne Espérance. On ne sçauroit y estre moins de huit jours, pour faire de l'eau

& du bois ; c'est pour en partir au commencement de Mai. Il faut au plus deux mois pour aller du Cap à Bantam ; & de Bantam à Siam, c'est une promenade, pourveu qu'elle se fasse avant le mois de Septembre.

M. Thevenot a donné de belles Cartes marines aux Jésuites : il les a fait copier sur celles qui sont dans la Biblioteque du Roi. Nos pilotes les ont trouvées bonnes : mais ils se mettent à genoux devant les Cartes de M. Vachet. Tout le monde est aprés à les copier : car M. Vachet n'est pas avare de son bien ; & s'il estoit bien riche, il feroit bon avec lui. Il est franc Missionnaire, & ne demande qu'à faire plaisir.

Nous voyons enfin des poissons, des Marsouïns, des Dorades, des Requins. Les Dorades sont charmantes ; elles sont or, argent, & azur : nous espérons bientôt voir si elles sont aussi bonnes que belles. Un matelot d'un bras nerveux a dardé une tortuë, & l'a percée de part en part ; nous en tâterons demain : on dit que c'est un mâle, & qu'il ne sera pas trop bon. Le Nordest est revenu ce soir : & du train que nous allons, nous ferons trente lieuës par jour ; chose peu ordinaire dans ces mers. Mais aussi ne contons-nous pas sur ce qui arrive ordinairement. A-t-on jamais ouï dire qu'on ait fait mille lieuës d'un même bord ? Nous en ferons peut-

estre trois ou quatre mille sur le même ton. Ton n'est pas un terme fort marin : c'est qu'en apprenant le Portugais, l'Astronomie, la Manœuvre, & le reste, nous apprenons aussi la Musique. Nous sçaurons tant de belles choses, si jamais vous nous revoyez. Ainsi nous passent les jours comme des momens.

23. Mars.

C'EST un fort triste manger qu'une tortuë mâle : nous en venons de tâter à toutes sausses, & toutes mauvaises à mon goût. Nos Officiers en léchoient leurs barbes. Si les Bonites, dont ils font tant de cas, ne sont pas meilleures, je ne me soucie gueres de leur poisson.

La hauteur estoit à midi de 10. degrez 10. minutes. Le vent est fort frais, & nous allons par-delà nos espérances. Il ne fait point chaud : j'ai pourtant aujourd'hui le cœur un peu fade. C'est ma faute : je veux étudier, & il ne faut songer qu'à vivre quand on est si prés de la ligne. Le Pere de Fontenei a fait la même sotise que moi. Il lit de l'Algebre. On a eu beau lui dire qu'il falloit se ménager. Nous nous consolons ensemble. Deux jours à dormir & à ne rien faire, nous remettront sur pied.

Nous voyons dans les airs des Fous & des Margots: s'ils viennent à portée, les fusils sont prêts.

24. *Mars.*

HO pour cette fois-ci il faut batre la calabre. D'où vient la façon de parler? Est-ce qu'il y a des campagnes en Calabre? Je n'ai absolument rien à vous dire; & ne puis me sauver, qu'en vous faisant la peinture de la vie que nous menons. Elle est delicieuse. Notre conscience est en repos: comment pourrions-nous faire pour la troubler? les occasions sont un peu éloignées. Nous faisons fort bonne chere: ce n'est pas la table de M. le M. de S. mais on a faim, & la mer influë dans tout ce qu'on mange un petit sel qui fait merveilles. On dort sous la pompe; & quand de quatre heures en quatre heures on change le quart, & que la moitié de l'équipage va veiller pendant que l'autre va dormir, le grand bruit peut bien réveiller, mais on se rendort aussi-tôt. Quant à la conversation, on l'a telle qu'on la veut avoir; & il y a bien de petites villes en France où il n'y a pas tant de gens d'esprit que dans notre vaisseau. M. l'Elu, M. l'Assesseur, & même souvent M. le Lieutenant général ne tiendroient pas contre nous. Je voudrois bien qu'ils vinssent disputer de philosophie, qu'ils nous fissent un défi sur l'histoire, qu'ils nous montrassent la barbe des satellites de Jupiter: comme ils seroient repoussez à la baricade. Serieusement nous n'avons ici qu'à souhaiter. Pour moi, qui ne sçai pas

pas grand'chose quand je ne vous ai pas à mon côté, je trouve ici une demi-douzaine de Theophiles. J'explique du Portugais avec le Pere Visdelou; M. Basset m'apprend ce que c'est que les Ordres sacrez; je regarde dans la lune avec le Pere de Fontenei; je parle du pilotage avec notre Enseigne Chammoreau, qui en sçait beaucoup: & tout cela en passant, sans empressement, en se promenant. Et quand je me veux faire bien aise, je fais venir M. Manuel l'un de nos Missionnaires, qui a la voix fort belle, & qui sçait la musique comme Lully. Vous sçavez si j'aime la musique; & cela ne s'oppose point au seminaire. Qu'est-ce que le Paradis, qu'une musique éternelle? Nous chantons des airs de dévotion, qui sont tout aussi beaux que Roland. Aprés cela, plaignez-vous encore ces pauvres gens qui vont si loin? Ne nous plaignez pas: nous ne songeons point à vous, ne songez point à nous. Contens de nous-mêmes, & tranquilles au milieu des eaux, nous ne contons pour rien le reste de l'univers; & dans notre petite république nous avons de quoi faire notre bonheur. J'oublie la principale de mes occupations. J'entretiens souvent M. V. Il m'instruit peu-à-peu de tout ce qu'il faut que je sçache; & j'espere en arrivant à Siam connoître grossierement les personnages avec qui nous aurons à traiter. Il y aura peut-estre quelque coup de pinceau à donner aux por-



traits qu'il m'en fait ; chacun voit par ses yeux : mais enfin la matiere sera dégrossie, & nous ne serons pas tombez des nuës. Vous ne connoissez pas M. V. & pour le connoître, il faut l'entendre parler d'affaires. Personne n'en parle mieux que lui : il trouve des expediens à tout ; & Messieurs les Ministres en ont esté fort contens. Il est vrai que tout est perdu, quand il veut faire le plaisant:c'est son foible,& ce n'est pas son talent. Je l'écoute quand il parle sérieusement ; & quand il veut rire, j'ai des affaires.

Voici une nouvelle du jour. On m'apporte un poisson volant ; il ressemble à un haran, & a deux petites aîles : il y en a qui en ont quatre. Ils volent jusques à ce que leurs aîles soient seches, & les moüillent de temps en temps.Ces aîles sont d'une seule petite écaille blanche & transparente. Nous verrons ce soir s'il est aussi bon qu'on dit ; je ne me fie plus au goût des Marins, ils ont toujours faim.

Nous sommes à 8. degrez 50. minutes.

25. Mars.

ON vient enfin de prendre une Bonite : elle ressemble à une grosse Carpe. Je n'en mangerai point, parce que je mange de la viande : c'est une assez bonne raison ; & il n'est pas juste qu'ayant quitté la merluche par nécessité, je retourne à la bonite par délice. Il est impossible de faire le Ca-

rême sur la mer: le Pere de Fontenei a esté obligé à faire comme moi : il n'y a que M. le Chevalier de Chaumont qui le puisse soûtenir ; & encore ne mange-t-il le soir qu'un petit morceau de biscuit, plus admirable en cela qu'imitable. Les plus missionnaires ne songent pas seulement à jeuner. C'est un grand éxemple : nous devrions estre excitez au bien, mais nous n'en avons pas la force de corps ni même d'esprit.

La hauteur s'est trouvée de 7. degrez. On voit force poissons volans, & des Dorades qui s'élancent de la mer pour les atraper.

M. l'Abbé du Chaila a fait l'exhortation : elle estoit de fort bon sens, familiere, propre à des matelots à qui il faut se faire entendre. C'est un homme jusqu'ici admirable, qui se donne à tout : toujours aprés les autres. Nous ne sçavons point encore le parti qu'il prendra dans les Indes : mais s'il se consacre aux missions, ce sera un bon ouvrier ; il a le zele & la capacité.

26. Mars.

ON a fait aujourd'hui la fête de l'Annonciation. Beaucoup de gens ont fait leurs dévotions, & de bonne foi. Il n'y a point ici de Tartuffes : nous sommes à six-vingts lieuës de toutes terres, il n'y a point de raillerie. Le Pere Visdelou a fait une jolie exhortation, & de bonne grace : c'est un fort joli petit homme : il a des tons qui vont au

cœur. J'aime tous les Jésuites qui sont ici ; ils sont tous honnêtes gens : mais le Fontenei & le Visdelou laissent les autres bien loin derriere. Le Fontenei est la douceur mesme : il dit son avis simplement ; & s'il est contredit, il prend le parti d'un de vos amis, qui aime mieux se taire que de disputer.

Grand bruit parmi les matelots. On a crié tout d'un coup, *Voilà le diable, il faut l'avoir.* Aussitôt tout s'est réveillé, tout a pris les armes : on ne voyoit que piques, harpons, & mousquets. J'ai couru moi-même pour voir le Diable ; & j'ai veu un grand poisson qui ressemble à une Raie, hors qu'il a deux cornes comme un taureau. Il a fait quelques caracols toujours accompagné d'un poisson blanc, qui de temps en temps va à la petite guerre, & vient se remettre sous le Diable : & entre ses deux cornes il porte un petit poisson gris, qu'on appelle le Pilote du Diable, parce qu'il le conduit, & le pique quand il voit du poisson ; & alors le Diable part comme un trait. Je vous conte tout ce petit manege, parce que je le viens de voir. Nous avons veu aussi quantité de Soufleux.

A 6. degrez de la ligne.

27. Mars.

QUEL horrible chaud il a fait cette nuit ! On est bien embarassé : on n'oseroit laisser sa fenes-

tre ouverte, de peur du ferein, qui fans façon rend un homme paralitique; & quand elle eft fermée on creve. Je me fuis relevé plufieurs fois pour prendre l'air. C'eft une maniere de chaud qu'on ne connoît point dans votre Europe; on ne fçait que faire, ni où fe mettre. Il a fait ce matin une petite pluie: j'eftois ravi de me fentir un peu moüillé. Mais on m'a dit que ces petites pluies engendrent des vers: je rentre d'abord dans ma coquille. Meffieurs de la Maligne fe font approchez fort prés: ils font tous gaillards, mais ils n'ont plus que quatre moutons; les autres font morts. C'eftoit de méchans moutons de Breft: les notres font de la Rochelle, & fe moquent de la tangue & du roulis.

La hauteur eft de 5. degrez. Nous faifons un petit degré par jour: nous n'en demandons pas davantage, jufqu'à ce que la ligne foit paffée. Un de nos pilotes s'eft avifé qu'il y a fur notre route, à quatre degrez de la ligne, une petite Ifle; qui n'eft qu'une roche de trois lieuës de long à fleur d'eau; & comme nous eftions à midi à 5. degrez, on pouvoit craindre pendant la nuit d'aller fe brifer contre la roche. Là-deffus on a fait le fignal à la Maligne d'arriver. M. Joyeux qui a efté aux Indes, a efté confulté; & la réfolution a efté prife de mettre à la cape à minuit, & d'attendre le jour pour fuivre la route, fans craindre la roche, qu'on reconnoît de loin aux brifans de la mer.

28. Mars.

A LA pointe du jour nous avons remis à la voile, & n'avons point trouvé d'isle ni de roche dans toute la journée : il faut que nous l'ayions laissée à l'Est, ou à l'Ouest; car quoi-que le brouïllard ait empêché de prendre hauteur, nous jugeons par l'estime, qu'il n'y a pas quatre degrez d'ici à la ligne. Le soleil ne s'est quasi pas montré. Il fait un chaud étoufant, il a un peu plu, & nous allons toujours notre petit train. On a harponé un Marsouïn, qui s'est desharponé en se debatant : mais il en mourra. La mer estoit rouge de son sang, & tous ses camarades le suivoient pour le manger. Ils en usent ainsi avec les pauvres blessez ; & parmi eux malheur à qui verse du sang. On a pris deux petits requins. Ce sont des animaux qui ont la gueule sous le menton ; & pour mordre, il faut qu'ils se tournent à moitié sur le dos : l'équipage les trouvera bons.

29. Mars.

JE vous avois prié d'envoyer des bonnets de Saint Germain à M. des Clouseaux, Intendant de Brest : ne l'avez-vous point oublié? C'est un homme qui merite qu'on se souvienne de lui ; & d'ailleurs c'est servir le Roi d'ôter les fluxions à un homme qui le sert bien.

Nous avons esté toute la nuit en calme, & ce

matin le vent eſt bien petit. Les voiles batent contre les mâts : demandez à M. de Langeron quel ſigne c'eſt. Nous devons cette aprés-dînée rencontrer le ſoleil : il ſe fait bien ſentir. Notre pompe ſent bien mauvais : voila encore de quoi conſulter les Marins. Pour moi, quand j'ai quelque difficulté ſur la manœuvre, je conſulte un petit cadet nommé Beauregard, fils d'un Commiſſaire de marine : vous qui aimez les gens apliquez à leur métier, vous vous accommoderiez bien de lui. Il n'a pas vingt ans, & a fait ſix camgnes, & l'année paſſée eut un bon coup de mouſquet au travers du corps ; & cependant cela n'eſt pas encore Garde-marine. Le mérite ne ſuffit pas pour faire fortune : il faut un patron pour le faire connoître.

Ho quel chaud étoufant ! On ne ſçauroit s'appliquer à rien ; & pour avoir la force de vous écrire, il faut que j'y aye bien du plaiſir. J'entens grand bruit. On hiſſe toutes nos voiles. Le vent eſt revenu : Dieu nous le conſerve ; & nous ſerons bientôt à la ligne. Nous croyons eſtre aujourd'hui préciſément ſous le ſoleil : mais il eſt impoſſible de prendre hauteur.

30. *Mars.*

LE vent a eſté bon juſqu'à neuf heures du matin : nous faiſions deux lieuës par heure. Le calme eſt revenu dés que le ſoleil a eſté le maître.

Nous l'avons veu de votre côté : il eſt entre vous & nous. Il va au Nord, & nous au Sud ; & à meſure que nous nous éloignerons l'un de l'autre, les vents & la fraîcheur reviendront.

31. Mars.

LE calme eſt profond, & le chaud fort honnête, ſur tout la nuit. Nous avions du vent ce matin, mais il eſtoit contraire : il a fallu mettre le cap au Sudoueſt. Il vient de temps en temps des grains, à la faveur deſquels on avance un peu. Le tonnerre ſe fait entendre, la pluie vient, le vent tombe ; & nous ne faiſons plus que virer. J'ai pris ce ſoir une bonne leçon d'étoiles. Que la Canicule eſt brillante! Je l'aime mieux que Jupiter ; & Venus elle-même a peine à ſe soutenir. Je veux vous épargner, & ne pas ſeulement nommer ces belles étoiles Antartiques, que vous ne verrez que dans les terres Auſtrales, où votre empire vous attend. Nous ne voyons plus l'étoile du Nord ; mais auſſi nous contemplons à notre aiſe la croix du Sud.

1. Avril.

CALME toute la nuit. Petit vent ce matin, un peu contraire. Nous ne laiſſons pas d'aller : cela vaut encore mieux que de languir à la même place. On s'amuſe à prendre des Porcins, eſpece de Marſouïns qu'on mange : pourveu qu'on

qu'on mette dans la bouche un morceau de Porcin, & une poignée de ſel en même temps, cela le fait paſſer.

On a pris hauteur ; & nous ſommes encore à 2. degrez 10. minutes.

2. *Avril.*

NOUS ne nous ennuions pas encore. Il vient de temps en temps des grains nous réveiller. Quand ils viennent du Nord, on s'en ſert, & nous avançons un peu. Mais c'eſt grand' pitié de ſe voir à deux doigts de la ligne ſans la pouvoir paſſer. Quand le vent nous a fait faire quelques helans, les courans nous rapportent le ſoir au même lieu où nous eſtions le matin. Cependant les poules ſe mangent, l'eau ſe gâtera, & le nombre des malades augmente. On eſt quelquefois ſix ſemaines dans l'état où nous ſommes : Dieu nous en préſerve. Nous nous vengeons ſur les Marſouïns.

3. *Avril.*

CHOSE épouvantable ! Eſtre encore à un degré 51. minutes : c'eſt preſque reculer. La mer eſt agitée, & point de vent. On voit dans la perſpective un grain qui ſe forme : bon il nous pouſſera. Le grain arrive ; & ce n'eſt que de la pluie, point de vent. Le ſoir paroiſſent ſur l'horiſon force châteaux, tours, égliſes, villages,

ſans compter des monſtres hideux ; & tout cela diſparoît, ſans qu'il nous en vienne un zéphir. La Pompe de mer s'eſt auſſi montrée. C'eſt une maniere de colomne d'eau, qui s'éleve de la mer juſqu'aux nuës ; & malheur aux vaiſſeaux ſur qui elle tombe. On lui tire des coups de canon quand on la voit venir ; & pourveu qu'on la puiſſe toucher, elle eſt diſſipée.

4. Avril.

TOUJOURS calme, & grand chaud. Meſſieurs de la Maligne nous ſont venus voir ce matin. Leur Canot eſt ſi petit, qu'à peine oſent-ils s'y fier. Ils nous ont conté les grands coups de mer qu'ils ont eſſuyé au Cap de Finiſtere ; comme l'eau eſtoit d'un pied ſur le pont ; & la néceſſité où ils ſe trouverent de rompre leur chaloupe. Il y en eut plus d'un qui ſe crurent à leur dernier jour. Et nous fiers & tranquilles ſur notre oiſeau, nous voyions la mer en colere ſans la craindre, & preſque ſans la ſentir. Ils n'ont point de malades chez eux. Nous ne ſommes pas de même ici : le nombre en augmente tous les jours ; mais Dieu merci on ne jette perſonne à la mer.

5. Avril.

CALME, & toujours calme. Nous faiſons une dixaine de minutes par jour.

6. Avril.

IL n'a point encore fait si chaud. L'air est net; point de nuage ; & le soleil sur notre tête darde ses rayons de fort prés. La mer est plus tranquille qu'un étang. On ne sçait où se mettre : le cœur est si fade. Il ne faut pas parler d'étudier. On pêche. Les Requins ne manquent point ; c'est pour l'équipage : & nous mangeons les Bonites, qui sont fort bonnes à manger. Le Chevalier de Fourbin est toujours la ligne à la main. Il fait par lui-même, & fait faire aux autres.

On vient de prendre hauteur ; & nous sommes à 50. minutes de la ligne. Elle est bien difficile à écorcher.

7. Avril.

NOUS avons eu ce matin un gros grain, qui nous a amené du vent ; & la ligne est présentement passée entre 357. & 358. degrez de longitude à la Françoise. Les pilotes vouloient faire la cérémonie, mais on l'a remise à demain. Cela s'appelle vulgairement Baptême. Nous ne lui donnerons pas un nom si saint : on ne se servira point d'eau-benite : point de signe de croix : on ne jurera point sur l'Evangile. Pour le reste, liberté entiere : il fait chaud ; on mouïllera tant qu'on voudra.

8. *Avril.*

TOUJOURS un petit vent, qui fait faire une lieuë par heure. Ainsi la ligne estant plus que passée, on a fait ce matin la cérémonie. Tous les matelots qui l'avoient déja passée se sont armez de pincettes, tenailles, marmites & chaudrons. A leur tête un Tambour plus noir que les Mandarins; & pour Capitaine un vieïllard tremblotant, qui eust fort bien chanté: *C'est une charge bien pesante, qu'un fardeau de quatre-vingts ans.* Cette compagnie, aprés avoir fait l'éxercice, s'est rangée au tour d'une baie ou baquet plein d'eau, où selon l'ordre ancien on devoit plonger tous ceux qui n'avoient pas passé la ligne. Monsieur l'Ambassadeur a comparu le premier, & a promis, en mettant la main sur une Mappemonde, de faire observer la cérémonie, si jamais il repassoit la ligne; & pour n'estre point mouïllé il a mis dans le bassin une poignée d'argent. J'en ai fait autant, & tous les Officiers, & tous ceux qui avoient de quoi se racheter. Les autres ont esté plongez dans la baie, & inondez d'une vingtaine de seaux d'eau. On a ramassé prés de soixante écus, qui serviront à acheter des rafraîchissemens pour l'équipage. C'est une coutume inviolablement observée, d'obliger les mousses à se donner le fouet les uns aux autres, & par là finir la fête: mais aujourd'hui on estoit

las; & les mouſſes ont eu repit juſqu'au premier calme, qu'ils ſeront fouetez d'importance pour faire venir le vent.

M. Vachet a fait l'exhortation aprés dîné. Il a eſté un peu long : mais en vérité il a dit de bonnes choſes, & de bon cœur. Il n'eſt pas éloquent : mais à l'entendre, & à le voir, on ne doute pas qu'il ne penſe tout ce qu'il dit. Et quel avantage pour un prédicateur d'eſtre cru de bonne foi!

9. *Avril.*

LA hauteur n'a pas eſté bonne. Il faut avoir recours à l'eſtime qui nous met à 2. degrez. Nous n'avons plus que quinze ou ſeize cens lieuës juſqu'au Cap : non en droiture ; il n'y en auroit que la moitié. Mais il faut aller vers les côtes du Breſil pour y trouver les vents d'Oueſt, qui nous conduiront vent arriere dans le Cap. Quoi qu'il en ſoit, nous avons fait le quart du chemin.

10. *Avril.*

LES brouïllars ont empêché de prendre hauteur. Nous avons un petit frais qui nous mene bien. Ce qu'on n'a jamais veu ſous la ligne, c'eſt le Nordeſt qui regne : c'eſt ordinairement des Sueſts, des Sorroueſts. Mais juſqu'ici nous avons les vents quaſi dans notre manche. Nous ne naviguons pas comme les autres navigateurs. Vous ſçavez que les relations ne ſont pleines que des

horreurs de la ligne. Où sont-elles ces horreurs ? Notre vin a toute sa force, l'eau est admirable ; & ce qu'on auroit peine à croire, nous beuvons frais, non pas à la glace, mais comme si l'eau avoit esté au fonds du puits. Le fonds de cale est bien aussi creux qu'un puits. Du pain frais tous les jours. Des poissons de cent espéces différentes. J'éxagere : mais enfin on en voit, on en mange de beaucoup de sortes. Nous fismes hier la dissection d'un Albucor. Il ressemble à un Ton, & est bien meilleur : presque point de boyaux, de grosse chair rouge & ferme, de petites dents blanches & bien rangées. En cela fort différent du Marsouïn, qui a quatre ou cinq ratteliers les uns sur les autres, avec lesquels il coupe comme un rasoir.

11. Avril.

NOUS voici à 3. degrez 10. minutes. Toujours le Nordest : on n'a jamais ouï parler de cela. Nous allons au Suest ; & si les mêmes vents continuent, nous ne serons point obligez d'aller vers le Bresil chercher les vents d'Ouest. Nous irons prendre des tortues à l'Isle de l'Ascension, & de l'eau à Sainte Hélene ; & nous doublerons le Cap de bonne Espérance, sans nous y arrêter. Ce seroit gagner un mois de temps.

12. Avril.

LA mer eſt couverte de poiſſons : les uns nagent, les autres volent. Ceux qui nagent, ſautent pour atraper ceux qui volent ; & tous ſe font la guerre, & ſe mangent, quand ils peuvent. Nous les mangeons auſſi quand nous pouvons. Ce ſont juſqu'ici les Albucors, qui ont remporté le prix. Les Dorades ont des parieux : nous en jugerons.

13. Avril.

LES vents ſont Sueſts : c'eſt l'ordinaire de ces païs-ci. Ce ne ſont plus les grains qui les amenent ; ce ſont vents faits & aliſées. Nous allions déja croire qu'en notre faveur l'ordre de la nature s'alloit renverſer. Mais non : l'Iſle de Sainte Hélene eſt devenuë pour nous inacceſſible ; & nous allons vers le Breſil chercher les vents d'Oueſt, qui nous porteront au Cap. La hauteur s'eſt trouvée de 3. degrez 50. minutes

14. Avril.

NOUS allons bien : mais comme le vent eſt Sueſt, il faut le pincer, aller au plus prés. Franche bouline. Nos pauvres têtes le ſentent bien, & ne peuvent qu'à peine ſe conduire. La frégate n'oſeroit porter ſes perroquets, dés qu'il y a un peu de mer ; & nous ſommes obligez de l'at-

tendre. Elle avoit grande réputation : c'eſtoit un bâtiment de courſe ; & il faut que ſon doublage l'ait appeſantie.

A 5. degrez de hauteur.

15. Avril.

MEʼME vent. La mer aſſez haute. Force poiſſons volans. On ne peut ni pêcher, ni harponner. Le navire a trop d'air. La hauteur s'eſt trouvée de 6. degrez 9. minutes. Nous allons pourtant aſſez vîte. Mais quand la lame nous prend par le travers & qu'on dérive, on n'éleve pas tant.

Le Pere de Fontenei a fait l'exhortation. Peut-eſtre que je ſuis prévenu en ſa faveur : il me ſemble qu'il a dit de bonnes choſes, ſimples, intelligibles, de pratique. Je l'aime tout-à-fait : avec beaucoup d'eſprit & de capacité, il ſçait avoir tort quand il le faut, & ne ſe pique point, comme beaucoup d'autres, d'avoir toujours raiſon. Car il y en a dans notre petite république, qui ont en main une raiſon toujours dominante. On meurt d'envie de ſe révolter contre eux, & de leur refuſer même la juſtice.

16. Avril.

LA Maligne tira hier au ſoir un coup de canon pour nous avertir qu'elle ſe trouvoit mal. On fit carguer les voiles pour l'attendre, & bientôt

tôt nous vismes qu'elle avoit dématé de son petit hunier. La mer n'estoit pourtant pas fort grosse. Ce bâtiment est bien délicat, & nous fait perdre beaucoup de temps. Ainsi la vie est-elle mélée de bien & de mal. Nous irions plus vîte sans elle; mais nous irions tous seuls, & serions les uns sur les autres.

A 7. degrez. Nous ne craignons plus les calmes : nous aurons toujours du vent; & vers les 23. degrez nous espérons trouver les vents d'Ouest, & vent arriere au Cap.

17. Avril.

IL n'y a que quatre jours que la mer estoit couverte de poissons: nous n'en voyons plus. La moruë est bien mauvaise, l'huile bien puante, l'eau bien jaune, le biscuit bien aigre: le vin se soutient encore; l'eau de vie est meilleure que jamais. Pasque approche: nous nous consolons. Nos poules donnent des œufs frais: mais les deux petits agneaux sont morts. Voilà de grandes nouvelles. Elles sont grandes pour nous. Voyez sur la Carte, où nous sommes; & avouez que si nous n'avions pas de quoi frire, nous serions assez embarrassez où en aller chercher. Laissez donc passer nos lamentations sur la perte de nos agneaux: & mangez tant qu'il vous plaira de bonne salade. Heureux ceux qui voyent de l'herbe, plus heureux ceux qui en mangent!

F

La hauteur est de 8. degrez 30. minutes. C'est bien allé.

18. Avril.

NOUS voici où M. Vachet s'est toujours souhaité, à 10. degrez de latitude Méridionale. Il dit qu'il ne faut plus craindre les calmes; que nous aurons vent Suest jusqu'au Tropique, & que là nous trouverons les vents d'Ouest. On ne voit plus de poissons, que des volans, & quelques oiseaux qui viennent se reposer sur nos hunes. On les appelle Foux, Margots, & Paillancus. Si le beau temps continuë, nous arriverons au Cap dans un mois; & quel plaisir de se caliner sur l'herbe verte! Il faudra pourtant prendre les habits d'hiver. Il y fera fort froid; & notre mois de Mai nous fera voir de la glace. Le soleil sera à 50. degrez de nous.

19. Avril.

ONZE degrez & demi. C est faire bon chemin. Nous avons chanté Ténebres, & il se trouve parmi nous de fort bonnes voix. Le vent n'est pas fort, & la mer est grosse. Il y en a qui auroient presque envie d'estre malades. Les viandes de Carême y contribuent beaucoup; & je croi que quand les moutons & les poules seront revenus sur notre table, nous nous moquerons des houles, quelques coupées qu'elles soient.

20. *Avril.*

LE Pere de Fontenei a prêché la Passion à la Bourdalouë : peu de mistere, & beaucoup de morale. En vérité il est touchant : & quoi-qu'il soit attaché depuis long-temps à un métier bien différent de celui d'un prédicateur, il ne laisse pas d'y réussir ; & je ne sçai s'il remuë le ciel aussi aisément que le cœur.

La hauteur est de 13. degrez.

21. *Avril.*

SANS la hauteur, je manquerois à ma parole. Mais au moins, c'est y satisfaire que de vous annoncer 14. degrez 30. minutes. Nous avons un peu roulé cette nuit.

22. *Avril.*

QUE nous avons chanté avec plaisir, *Alleluia !* Que les poules estoient doduës ! Que le mouton estoit gras ! Le temps va bien vîte : nous voici déja à Pasque, & à 15. degrez 49. minutes. De bonne foi je ne me suis pas encore ennuié un moment. Le terme approche. Ces grands événemens se vont démêler : nous sçaurons bientôt ce qui en arrivera. Un Roi se faire Chrétien, un million d'ames suivre son exemple : voilà peut-estre ce que nous allons voir ; voilà au moins ce que nous allons tenter. Y eut-il jamais

un plus beau dessein? & peut-il entrer dans l'esprit de l'homme une idée plus noble, une pensée plus magnifique? Nous avons déja fait deux mille lieuës, & plus: il nous en reste encore à faire trois mille cinq cens. Mais franchement, plus nous avançons, plus nous traitons le voyage de bagatelle: nous contemplons le terme, sans prendre garde aux moyens. Il est vrai que jusqu'ici nous marchons sur les roses: notre vaisseau est le meilleur vaisseau de la mer, & les vents nous ont esté favorables. On dit qu'auprés de ce Cap nous trouverons à qui parler; ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le Cap des Tourmentes: & moi je croi que nous le passerons comme celui de Finistere. Il y a tant de bonnes gens qui prient Dieu pour nous. Dieu veut qu'on le prie; & quelquefois nous le prions aussi de tout notre cœur.

23. *Avril.*

ON fait ici le service comme à Notre-Dame. On chante, on prêche; & si l'on vouloit croire tous nos Ecclésiastiques, ils prêcheroient quatre fois par jour. Ils voudroient bien s'éxercer: mais notre pauvre équipage n'en peut mais; & quand un matelot a chanté de toute sa force les Litanies & la priere pour le Roi, il est content, & demande sa gamelle. Le vent est toujours bon. On a trouvé aujourd'hui 17. degrez 9. minu-

tes. Nous ſommes bien emmarinez. Nous danſons au roulis; & quand la mer eſt groſſe nous en avons meilleur appétit. Dés qu'on mange bien, on ſe porte bien. Je ſuis tout accoutumé à dormir à repriſes. La pompe, le changement du quart ſont des bruits inévitables : j'y ſuis fait. Nos têtes ſont affermies, & nous étudions deux heures de ſuite. On lit tout courant le Portugais : *e ſe Deos for ſervido em pouco tempo faleraſe.* Nous liſons le ſoir dans votre grand livre des étoiles. La Manœuvre s'apprend inſenſiblement : on ſe promene ſur le gaillard; les Officiers ordonnent; on a des oreilles. On demande, Qu'eſt-ce que cela veut dire, *Hiſſe le perroquet de fougue :* on le demande une fois, deux fois, & puis on le ſçait; & ainſi du reſte. Ce n'eſt pas que nous en ſoyions plus habiles : mais enfin nous en ſçavons plus que vous; car autant que je m'en puis ſouvenir, vous n'avez pas fait de grands voyages ſur mer.

24. Avril.

IL a fait aſſez chaud aujourd'hui. La hauteur n'a rien valu : l'horiſon eſtoit plein de brouïllars, que nous appellons brumes. Nos pilotes ſe croyent par le travers de certaines Iſles. On a fait monter des hommes aux girouettes : ils n'ont veu que de l'eau. M. Manuel a prêché ſur la Réſurrection de la chair, & nous a preſque

fait envie de mourir, pour avoir plutôt le plaisir de ressusciter. Il a, je vous asseure, dit d'assez bonnes choses. Il n'y a plus que le Pere Tachart que nous n'avons point entendu : mais en récompense, l'équipage l'entend souvent. Il fait le Catéchisme : il est toujours avec les matelots, les empêche de jurer, fait embrasser ceux qui sont mal ensemble, propose des prix à ceux qui disent le mieux. Faire cela tous les jours, vaut bien prêcher une fois par an.

25. Avril.

LES vents commencent à varier. Ils sont présentement Ests. Cela nous fait espérer qu'ils feront le tour, & deviendront Ouests. Ce sont ceux que nous demandons pour aller au Cap. Il a fait fort chaud tout aujourd'hui, & la hauteur n'a rien valu.

26. Avril.

ASSURÉMENT les bons vents vont venir. Nous sommes en plein calme ; & les matelots disent que les vents tiennent conseil. On voit des grains de tous côtez sur l'horison. L'air se trouble, la mer est brouïllée, & les lames viennent tantôt d'un côte, & tantôt d'un autre. On a cargué les voiles, & nous attendons notre destinée. Il y a quelquefois des vaisseaux qui demeurent six semaines en pareil parage. Les cal-

mes sont assez ordinaires sous les Tropiques, & nous ne sommes pas loin du Capricorne. On a trouvé à midi 20. degrez 49. minutes. On a trouvé aussi à fonds de cale deux bariques de vin, où il n'y avoit plus rien. Sujet de crainte pour les autres. Il faudra vivre de ménage. On a retranché le déjeuné : nous ne laissions pas d'y boire cinq ou six grosses bouteilles de vin ; & avec nos habits noirs, cela s'avaloit en un moment. Nous dînerons à dix heures, & souperons à cinq. Deux grands repas de bonne viande fraîche bien meilleure que sur terre. Les moutons sont bien plus gras ; & les poules dans leurs petites cages, deviennent des cailles. Avec cela serons-nous bien à plaindre ? Et de plus tous les jours de la crême, & des œufs frais tant qu'on veut. Il me semble que je vous parle souvent de mangeaille. Excusez de pauvres gens, qui se voyent en calme à cinq cens lieuës de toute terre, avec quelques provisions à la vérité : mais enfin ce calme pourroit durer long-temps, & si long-temps que les provisions manqueroient. Et que faire ? Un vaisseau le meilleur du monde, avec les plus habiles pilotes, ne fait que virer quand il n'a point de vent. Il n'est pas possible que de pareilles idées ne se présentent à l'imagination. On lit dans des relations, qu'en pareil cas on mange les rats : là-dessus on parle de farine, de vin, de biscuit, de lard ; & moi

je vous en écris, car j'écris comme je parle.

27. *Avril.*

LA nuit a esté fort noire. Nous avons perdu la frégate; & je ne sçai pas comment cela s'est fait, car nous n'avons presque bougé d'une place. Point de vent, un calme profond. On lui a donné rendez-vous au Cap; & si elle y arrive avant nous, elle nous attendra. On vient de prendre un Requin, signe de calme. Nous voudrions bien voir du vent, & point de poissons.

La hauteur est de 21. degrez quelques minutes.

La frégate vient de paroître sur l'horison. Elle estoit devant nous, & avoit profité d'un petit Zéphir que nous avions méprisé. Il faut peu de vent à un petit bâtiment; & dans le calme la frégate nous dame le pion. Mais aussi quand le vent donne, nous triomphons; & pendant que la mer la mange, nos sabors sont ouverts, & notre Sainte Barbe est à l'air.

28. *Avril.*

CALME profond. De temps en temps il s'éleve un petit vent: on croit que ce sera quelque chose, on lui donne toutes les voiles; & ce n'est rien. Il faut avoir patience: la nouvelle lune nous donnera ce bon Ouest aprés lequel nous soupirons; & cependant nous étudions à merveilles. Je vous écrirai dans quinze jours en Portugais;

Portugais ; & si vous me fâchez en Siamois. Nos Missionnaires l'apprennent : pour moi je ne l'apprendrai, qu'en cas que je demeure à Siam ; & ce ne sera pas une affaire. Ils disent que la Langue est assez aisée. Il y a trente-trois Lettres : point de conjugaisons, & beaucoup d'adverbes. Nous en parlerons à Siam : car je vous promets qu'à Siam même je vous écrirai régulierement tous les jours. Je sens le plaisir que cela vous fera, & à moi aussi. Vous garderez précieusement le Journal ; & quand nous serons bien vieux, nous le relirons auprés des tisons. Il ne sera pas toujours si sec. Nos trompettes & violon font des concerts fort agréables. Nous avons le bal trois ou quatre fois la semaine. On y mêle d'autres divertissemens, comme vous diriez, le cheval fondu, le cochon cochonnet : c'est un fort beau jeu, où l'on se donne de bonnes tapes ; & les matelots sçavent bien taper.

29. Avril.

POINT de hauteur. Les vents de Suest sont revenus un peu violens, & la mer est fort grosse. Quelques-uns de nos gens sont malades : pour moi je vous avouë que je suis un peu triste.

30. Avril.

NOUS avons passé aujourd'hui le Tropique du Capricorne, & nous revoici dans la Zone

tempérée. Il faut reprendre les vestes. Les soirs il fait froid. Les jours accourcissent à veuë d'œil, & nous essuions en peu de temps des saisons bien différentes. La mer s'est un peu abbaissée, & le vent continuë. Nous irons peut-estre jusqu'au 30. degré sans trouver les vents d'Ouest.

Ce soir on a commencé à parler Portugais bien ou mal. On l'écorchera d'abord; mais à force de battre le fer, on le polira. Nous prenons un sujet la veille: on se prépare, on lit le Dictionaire; on cherche des mots Portugais, tantôt sur les étoiles, tantôt sur la marine, aujourd'hui sur l'histoire, demain sur la géographie. Ainsi en apprenant le Portugais, nous apprendrons encore quelque autre chose.

1. Mai.

LEs trompettes & violon nous ont donné ce matin des aubades: il faut bien que chacun vive de son métier; & il n'y avoit pas moyen de faire dire au suisse, qu'il n'y avoit personne au logis.

M. Basset a fait l'exhortation, & a dit les plus belles choses du monde. Il y a un peu de miracle à son affaire; & à mesure qu'il approche du lieu de sa mission, Dieu lui fait de nouvelles graces, & lui donné de nouveaux talens. Car enfin nous le connoissons: il parloit comme un autre dans les conférences au séminaire; il avoit

même quelque peine à s'expliquer. Ici c'eſt un torrent d'éloquence : ſes yeux s'allument, & il dit tout ce qu'il veut. Si cela va toujours en augmentant, je ne m'étonne plus des progrés que font les Miſſionnaires dans les Indes.

2. *Mai.*

LE calme eſt revenu; tant mieux : les vents d'Oueſt nos bons amis veulent venir. Les Sueſts s'en ſont allez pour leur faire place. Autre ſujet de bien eſpérer, la lune eſt nouvelle. Enfin nous ſommes à 26. degrez. Il n'y a plus que huit cens lieuës au Cap, & je vous y donne rendez-vous au 20. de ce mois. Parlons un peu, je vous prie, de la famille. Vous ſçavez que j'y ſuis aggrégé, & je ne prétends pas perdre mes droits pour aller aux Indes. Je n'ai point dit adieu à M. le M. de D. Je l'ai traité comme mon propre frere, & comme vous-même. J'aurois pourtant eu bien des choſes à lui dire, & bien des remercimens à lui faire : c'eſtoit la moindre monoie dont je pouvois le paier. Mais j'ai fait tout égal : j'ai tout remis au retour, ſur lequel j'ai conté comme ſur une choſe ſure ; & j'y conte encore plus que jamais depuis que je ſuis emmariné. Mais croiriez-vous que je ſonge fort ſouvent à Mademoiſelle de D. Je vous aſſeure que ſi j'ai quelque crédit parmi les Miſſionnaires, je ferai bien prier Dieu pour ſa converſion.

Ce n'eſt point à des hérétiques à avoir parmi eux une ſeconde Mademoiſelle de la Moignon; & je ne deſeſpere pas de la trouver à Saint Paul. Quant à Mourette, je m'attends à ſaluer une grande Dame, & à lui dire à l'oreille : *Vous avez danſé ſur mes genoux*. Et vous à qui je parle, vous qui mettez les autres en train, voulez-vous demeurer toujours à la même place? Songez que qui n'avance pas, recule. Vous faites bonne mine, & n'eſtes pas trop bien dans vos affaires : donnez-y ordre. Qu'à mon retour je trouve toutes dettes payées, un petit équipage bien trouſſé, Gournai vraie maiſon de plaiſance. Il faut pour cela que le Roi s'en mêle. Et le moyen qu'il ne s'en mêle pas? Vous le ſervez de bon cœur, & jamais perſonne ne perdit rien à le ſervir.

3. Mai.

IL vient un petit Zéphire du côté de l'Oueſt : il eſt fort petit, parce qu'il vient de fort loin. Nous eſpérons qu'il ſe fortifiera : c'eſt d'ordinaire ainſi que commencent les bons vents.

4. Mai.

NOs eſpérances n'ont point eſté trompées : le Zéphire s'eſt fortifié, & nous faiſons une lieuë & demie par heure. Ce beau temps n'a duré que deux heures, & nous revoici dans le calme. Nous

croyions n'avoir plus à le craindre, aprés avoir paſſé la ligne & les Tropiques. Les pilotes conviennent qu'il n'y a rien de ſeur dans la navigation : *Et par où l'on périt, un autre s'eſt ſauvé.* La lune a deux jours : il faut eſpérer qu'en croiſſant, elle nous amenera du vent. Elle a beaucoup d'autorité ſur la mer. Vous ſçavez que ſur terre nous la reſpectons peu. Ici on eſt inſtruit de tout ce qu'elle fait, & nous avons preſque autant beſoin d'elle que de ſon frere.

5. *Mai.*

LA hauteur n'a rien valu : il y avoit des brouillards ſur l'horiſon. Enfin le vent d'Oueſt eſt venu tel qu'il nous le faut pour aller en quinze jours au Cap ; & il y a apparence que cette fois-ci c'eſt tout de bon. Il eſt venu peu à peu par le Nord. Nous faiſons deux lieuës par heure, & nous ne ſommes point tourmentez. Quand le vaiſſeau va vîte, il n'a pas le temps de ſe balancer.

Préſentement que tout le monde eſt fait à la mer, & que l'éloignement du ſoleil nous donne les vents & la fraîcheur, chacun s'applique à ſon affaire. Les Jéſuites paſſent leur vie à tirer des lignes, & à faire des calculs : c'eſt leur affaire. Ils ſçavent que c'eſt par les Mathématiques qu'on brille à la Chine, & que ſans les Mathématiques la Religion n'y auroit jamais fait aucun progrés.

Les Missionnaires, outre le Portugais & le Siamois qu'ils apprennent, font des conférences trois fois la semaine: le mardi des cas de conscience, le jeudi sur une matiere de pieté, & le samedi sur l'Evangile du Dimanche. Pour moi je tâte un peu de tout; & si je ne deviens pas sçavant, ce qui n'est pas possible puisque je ne le suis pas devenu à votre école, j'aurai au moins une légere teinture de beaucoup de choses. J'ai une place d'écoutant dans toutes leurs assemblées, & je me sers souvent de votre métode: une grande modestie, point de demangeaison de parler. Quand la balle me vient bien naturellement, & que je me sens instruit à fonds de la chose dont il s'agit, alors je me laisse forcer, & je parle à demi-bas; modeste dans le ton de la voix aussi-bien que dans les paroles. Cela fait un effet admirable: & souvent quand je ne dis mot, on croit que je ne veux pas parler; au lieu que la bonne raison de mon silence est une ignorance profonde, qu'il est bon de cacher aux yeux des mortels. Encore est-ce quelque chose d'avoir profité de vos leçons.

6. *Mai.*

LE vent est fait: il n'a point calmé au coucher du soleil, ni à midi. Ce sont les deux occasions où il calme, quand il en a envie. Ainsi nous contons sur manger de la salade dans quinze jours,

& de bon poiſſon. Ouï de bon poiſſon: nous n'en voyons point au milieu des mers; & ce n'eſt qu'à deux ou trois lieuës de terre qu'on en prend de mangeable.

7. *Mai.*

IL n'y a rien de ſeur ſur les eaux. Nous avons vent devant, & le Cap au Nordeſt. Cela ne durera pas. Nous voyons dans l'éloignement, des grains qui ſe mitonent. La pluie viendra, & fera changer le vent. Nous faiſions cette nuit quatre ou cinq lieuës par heure: c'en eſtoit trop. On euſt bien voulu amener les huniers: mais on n'oſoit, de peur que le vent ne déchiraſt les voiles; & comme le vent eſtoit arriere, on l'a laiſſé ſoufler, & nous allions auſſi vîte qu'un cheval qui va au grand galop. Nous ſommes à cinq cens lieuës des terres: on peut laiſſer courir ſans crainte.

Le vent s'eſt un peu mis à la raiſon, & nous avons le Cap à l'Eſt. Ce n'eſt pas tout à fait la route: mais comme nous ſommes par les 30. degrez, & que le Cap eſt au 34. notre plus grand chemin pour y arriver ſe doit faire en longitude, & le Cap à l'Eſt nous y porte.

8. *Mai.*

VENT variable: temps variable, comme dit M. Commelet. On ne laiſſe pas d'avancer.

Ce matin le Pere de Fontenei a commencé une leçon publique de Sphere. Il ne sera pas dit que nous le laissions partir sans en tirer pié ou aile ; & quand il sera grand Mandarin, favori de l'Empereur de la Chine, je dirai : *C'est lui qui m'a appris le mouvement diurne du ciel.* Car il nous l'a expliqué ce matin ; & tous les matins il nous apprendra quelque chose. Somme toute, nous en arracherons par où nous pourrons. C'est une heure fort agréablement emploiée. Il parle facilement, & avec la netteté d'esprit que doit avoir un homme qui fait le métier depuis douze ans dans le Collége des Jésuites de Paris.

Aprés dîné, M. Vachet a fait la conférence des cas de conscience. Nous y avons pris goût : ce sont matieres si importantes & si nécessaires à des Missionnaires, qu'on l'a prié d'en faire deux par semaine ; & la conférence de piété sera remise au samedi.

Nous mélons par-ci par-là quelques parties d'échets. M. le Chevalier de Fourbin est devenu un ennemi digne de moi. Il me fait réver, & me gagne quelquefois. Je ne sçai s'il a haussé, ou si je suis baissé : je croirois plutôt le dernier. Quoi-qu'il en soit, c'est toujours un plaisir seur : & ne contez-vous pour rien d'avoir un plaisir en poche, & un plaisir innocent ?

9. Mai.

9. *Mai.*

LE temps n'est pas comme nous le souhaiterions tout-à-fait. Nous ne faisons que vingt-cinq lieuës par jour, & nous en voudrions faire cinquante; & le tout pour vous revoir plutôt. Si nous n'arrivons à Bantam avant le 10. Aoust, il ne faut pas songer à aller à Siam cette année. Cela seroit fastidieux: une année est précieuse, quand on en a quarante sur la tête.

10. *Mai.*

UN vaisseau! Nous voyons un vaisseau! Nous ne sommes donc pas tous seuls. Nous allions bientôt croire qu'il n'y avoit que nous sur la mer. Les lunettes d'approche ont esté tirées; & il a esté reconnu Anglois, & fort petit. Il avoit envie de nous parler; mais il n'a pas pu nous joindre, & on n'a pas jugé à propos de perdre du temps à l'attendre. Les vents sont venus assez forts: il a fallu prendre les ris de nos huniers. La pompe de mer s'est élevée fort prés de nous. Elle estoit fort jolie à voir: je croi vous en avoir déja fait la description. Nous faisons trois lieuës par heure. Encore dix ou douze jours, & je vous écris du Cap de Boa Esperanza.

La conférence des cas de conscience a esté fort utile. Il me prend quelquefois envie de vous dire tout ce qui s'y est dit; & puis je m'arrête.

Qu'a-t-il affaire de cela? Il ne veut point aller au Japon.

11. Mai.

TOUTE la journée en calme, & jamais on n'a tant roulé. Il y avoit hier gros vent: il est tombé tout d'un coup, & la mer est demeurée fort grosse. Nous n'avons quasi point de voiles; ainsi rien ne soutient le navire, & nous roulons. Nos pilotes ne s'attendoient pas à trouver des calmes au 31. degré Sud. Il est impossible que cela dure: le vent reviendra incessamment.

12. Mai.

IL est revenu ce matin; & c'est notre bon ami Nordest. Nous l'aimons fort: il nous a fait faire quinze cens lieuës; mais il n'est pas ici dans son païs, & nous quittera bientôt.

13. Mai.

JE vous l'avois bien dit, le Nordest s'en est allé, & nous n'avons plus rien. Tout l'horison est chargé de brouïllars. Il pleut, il tonne, il fait des éclairs. On voit des yeux de bœuf, marque certaine d'une prochaine tempête. Nos voiles sont carguées, & nous attendons le vent.

Aujourd'hui deux matelots ont fait abjuration du Calvinisme. Le Pere de Fontenei leur a fait l'exhortation. C'estoit les deux seuls hu-

guenots qui fussent dans l'équipage ; & à dire le vrai ils estoient bien prédestinez, car si on l'avoit sceu on ne les auroit pas embarquez. Ils n'ont peu résister aux raisons du Pere Tachart, qui les a déterrez & instruits ; & au bon exemple de M. l'Ambassadeur.

14. Mai.

JE croi qu'à la fin voici le bon vent d'Ouest. Nous faisons deux lieuës & demie par heure. Il pleut, il fait froid. Nous roulons. Les plats qu'on nous sert à table s'enfuyent de devant nous. Et tout cela ne nous paroist rien, pourveu que nous arrivions au Cap avant la fin du mois ; car delà dépend le reste du voyage. Il y a plus de quinze jours que je prêche que nous y arriverons le 23. & ma prophétie sera vérifiée, si le vent demeure où il est ; car nous n'avons plus à faire que quatre cens cinquante lieuës.

15. Mai.

JE fais présentement des Articles fort courts, parce que j'espere en faire de longs quand j'aurai marché sur la Cafrerie. Je n'aurai peut-estre pas grand'chose à vous dire, mais en attendant je vis d'espérance. Nous sommes à 32. degrez quelques minutes. Le Cap est à 34. degrez ; de sorte que toute notre route est presque en longitude. Nous voyons force oiseaux, & de gros-

ses bottes d'herbe qui flotent sur l'eau : cela sent la terre. Nous laissons à stribor quelques petites Isles desertes, mais sans les voir.

16. Mai.

JE m'en dédis. L'Oiseau est un franc rouleux. C'est tout ce qu'on peut faire, que de se tenir sur le pont. On mange en volant. Chacun prend sur son assiette trois cuillerées de mortier, car le boüillon est trop casuel ; & on se jette cela dans l'estomac. On s'arrache quelque cuisse de coq. Il faut sçavoir toutes les regles du contrepoids pour boire ; & au milieu de tant de peines nous sommes gaillards, & le Cap approche. Je viens de voir un Damier. C'est un gros oiseau sur le ventre duquel on joueroit fort bien aux échets. S'il vouloit s'approcher, on le tireroit ; & si on le tuoit, j'en fais présent à M. l'Abbé de L.

17. Mai.

NOUS allons à merveilles. La hauteur est de 33. degrez 4. minutes. Quand nous aurons élevé encore un degré, nous ferons la route à l'Est, parce que le Cap est par les 34. degrez. La mer commence à estre fort creuse : c'est-à-dire qu'on se voit quelquefois dans une vallée entre deux montagnes blanchissantes d'écume. Cela paroist d'abord ridicule : mais quand un moment aprés on se retrouve sur la montagne tout l'horison

humilié, on se tient en paix : *Mirabiles elationes maris*. La frégate va fort bien : nous ne nous quittons pas de veuë. Le plaisir est mutuel ; & si l'Oiseau aime à voir la Maligne, la Maligne est fort aise de voir l'Oiseau. Nous n'avons point encore eu besoin l'un de l'autre ; mais c'est beaucoup d'avoir un bon voisin.

18. Mai.

J'AI commencé un ouvrage, & je l'acheverai, s'il plaît à Dieu. Vous sçavez que je ne suis pas inconstant ; & que quand j'ai commencé, ordinairement j'acheve : ce ne sont pas là vos maximes. Je veux toujours écrire, & ne jamais lire. J'avouë que ce n'est pas le moyen d'estre sçavant. Chacun a son foible. Il faut que je barbouïlle, aussi aise quand j'ai ma plume à la main, que quand M. le Prince y a son épée. Heureuse postérité, si ces deux instrumens estoient chacun dans sa sphere également bien employez ! J'ai entrepris la traduction d'une Histoire Portugaise de l'Ethiopie Orientale : il y a des choses fort curieuses & fort inconnuës. L'Auteur est un moine, qui n'est point moine, qui va au fait, & ne s'amuse point à la bagatelle. Mais ce n'est point à tout cela que je songe. J'apprends le Portugais, & je le veux bien sçavoir. Or quand je lis un livre simplement pour l'entendre, je ne m'attache qu'aux mots : mais si je le veux traduire,

il faut que je m'attache aux frases. Chaque Langue a ses façons de parler. Je n'irai pas traduire mot à mot : cela feroit un plaisant langage. Il faut que je trouve un tour François qui réponde au tour Portugais ; & en le trouvant, si je le trouve, j'atrape autant qu'il est en moi la délicatesse des deux Langues. J'y prens autant de plaisir que je faisois à la Gazette. Nous roulons beaucoup, mais nous allons bien.

19. *Mai.*

TOUTES les relations, tous les routiers nous disent que quand on a atrapé le Tropique du Capricorne, on trouve les vents d'Ouest. Cela n'est pas vrai, au moins pour nous. Nous avons trouvé depuis le Tropique beaucoup d'inconstance dans les vents, tantôt Ouests, tantôt Norouests, tantôt Nordests. On va pourtant. C'est une chose admirable que l'art de naviguer ! Il y a trente-deux airs de vent : il y en a toujours au moins les deux tiers de favorables par le moyen des voiles, qui prennent le vent ou d'une maniere, ou d'une autre. Nous voyons des oiseaux ; c'est signe que les terres approchent : ils sont marquetez de blanc & de noir, & se nomment Damiers.

20. *Mai.*

NOUS avons un peu de vent, mais il est lar-

gue. Toutes nos voiles portent, & nous ne roulons plus : c'eſt un grand bien pour le navire, qui fatigue beaucoup au roulis.

Le Pere le Comte vient de faire un ſermon de ruelle : il eſtoit peigné ; un mot ne paſſoit pas l'autre. Il a fait plaiſir aux gens d'eſprit, & les Matelots l'ont entendu.

21. *Mai.*

J'AI eſté ce matin viſiter le dedans du vaiſſeau. C'eſt un grand païs : là les moutons, ici les cochons ; l'eau d'un côté, le vin de l'autre. M. de Fourbin eſtoit mon conducteur. Nous avons trouvé à fond de cale, des langues de bœuf ſalé, & de bon vin. J'ai mangé du biſcuit de l'équipage, que j'ai trouvé fort bon ; & ai eſté fort aiſe de voir les poudres ſous tant de clefs.

On commence à galfater la chaloupe & le canot : nous en aurons beſoin au Cap. Vent contraire, nous retournons en France.

22. *Mai.*

OU calme, ou vent contraire à la porte du Cap ; car il n'y a pas deux cens lieuës d'ici. Nous faiſons quelquefois chapelle, c'eſt-à-dire, la pirouëtte. La mer n'eſt point agitée. Ou les routiers ſont faux, ou les ſaiſons ſont changées.

Je viens de commencer à apprendre le Siamois. Je n'en avois pas trop d'envie, dans la peur

que j'ai de revenir ſur mes pas. Mais M. l'Ambaſſadeur m'a déterminé, en me diſant, qu'il ſeroit bien agréable de traiter avec le Roi de Siam tête à tête, & ſans interprete: c'eſt le bien de la cauſe. Je craignois encore de brouïller mon Portugais, qui ne va pas mal: mais la crainte eſtoit vaine; le Siamois n'a aucun rapport avec toutes les Langues d'Europe. Et ſur le tout j'avois peur de n'avoir pas aſſez de temps, & peut-eſtre de tenter l'impoſſible: nous verrons.

23. *Mai.*

L'ETUDE nous conſole du mauvais temps. Les jours paſſent comme des momens: nous ne ſommes point oiſifs. Je vous envoyerai par le premier ordinaire une croix de pardieu Siamoiſe: j'ai déja quelque eſpérance. Ne vous y fiez pas: vous ſçavez que j'eſpere aiſément. Mais enfin je prononce des lettres du goſier, du nez; & nos Miſſionnaires y ont bien de la peine. Vous ne croiriez peuteſtre pas que le peu de muſique que je ſçai, me facilite la prononciation Siamoiſe. Cela ſeroit bien joli, ſi je pouvois entretenir le Roi de Siam à mon aiſe. Il n'en ſeroit point fâché, lui qui eſt ſi curieux. J'aurois bien des choſes à lui dire, & j'entrerois quelquefois dans le cabinet.

24. *Mai.*

24. *Mai.*

LE vent change quatre fois en un quart d'heure, & prend d'ordinaire le mauvais côté : nous revirons de bord, & faiſons de noſtre mieux aſſez inutilement. Nous ne ſerons pas au Cap ſitôt que nous l'eſpérions.

25. *Mai.*

NOUS ſommes en route : c'eſt quelque choſe, mais nous allons bien doucement. Où ſont donc ces mers ſi furieuſes du Cap de bonne Eſpérance ? car Meſſieurs de la Maligne ſont perſuadez qu'il n'eſt pas bien loin d'ici. Le vent eſt fort foible, & la mer fort unie.

26. *Mai.*

TOUJOURS petit vent. Mais nous étudions à merveilles : le Siamois ira ſon chemin. Nous n'arrivons pas au Cap : mais nous apprenons mille jolies choſes. Ils ſe déſeſperent tous : Ho nous ne gagnerons jamais le Cap ; ho nous n'arriverons point à Siam cette année. Et moi je leur dis : Tout ira bien ; nous avons trop bien commencé pour ne pas achever de même : ſi nous n'arrivons pas à Siam, nous paſſerons l'hiver à Surate, à Bantam, dans de beaux païs : nous nous aimons tant ; nous en ſerons plus long-temps enſemble ; j'en ſçaurai bien mieux le Siamois. Ils

ont envie de m'envoyer promener avec ces belles consolations qu'ils ont peine à gouter. Le Pere de Fontenei continuë à expliquer la sphere : il nous a montré ce matin bien clairement pourquoi on trouvoit si aisément la latitude, & si impossiblement la longitude. J'ai cru dans la dispute l'avoir trouvée cette longitude : mon raisonnement estoit bon, j'allois au but ; mais par malheur prés du port j'ai fait naufrage. Il s'est rencontré une petite difficulté insurmontable. Sans cela je vous envoyois ma procuration pour toucher les cent mille écus que les Hollandois ont promis à celui qui trouvera les longitudes.

27. *Mai.*

IL vint du vent hier au soir : nous allons à la bouline ; & comme notre vaisseau est fort large, il ne va pas trop bien au plus prés, & dérive plus que de raison. On a veu ce matin des troupes de petits oiseaux : les Damiers sont revenus. Le vent est fort, & la mer n'est point agitée : ce qui fait croire que c'est un vent de terre. Messieurs de la Maligne prétendent que nous n'en sommes pas loin. Nos pilotes sont partagez dans leur estime : les uns se croyent à cent lieuës du Cap, & les autres à cinquante. Nous voyons bien des oiseaux ; mais nous ne voyons point d'herbes flotantes, indication du Cap prochain ;

Deux jours, s'il plaît à Dieu, nous feront connoître qui a raison.

Messieurs de la Maligne viennent de passer à stribord, & nous ont crié que nous n'estions plus qu'à 15. lieuës du Cap: nous n'en croyons rien. Ils marcheront devant, & porteront le fanal pendant la nuit; ils prennent moins d'eau que nous, & puis ce sont les enfans perdus.

28. Mai.

NOUS avons contentement: le vent est vigoureux, & la mer est comme les monts. Il a fallu amener au plus vîte tous nos huniers: il n'y a point encore eu un si grand roulis; nous avons dîné en l'air, l'assiette à la main. Les canons s'avisent quelquefois de plonger; les petits oiseaux paroissent; on vient de voir une piece de bois: toutes marques de la terre prochaine. Nous remettons à demain à la voir.

29. Mai.

LE vent fut si violent hier au soir, qu'on fut obligé de mettre à la cape, de peur d'aller indiscretement donner contre la terre. Au point du jour on a remis à la voile, mais en vain. Aprés la pluie le beau temps: calme tout plat toute la journée.

J'ai oublié à vous dire que nous vismes, il y a quelque temps, la nuit un arc-en-ciel avec ses

couleurs ordinaires. Il est vrai qu'elles n'estoient pas si vives; le blanc dominoit: aussi n'est-il pas juste que les arcs-en-ciel de la lune soient aussi brillans que ceux du soleil.

30. Mai.

VENT largue, toutes les voiles portent, belle mer: nous faisons plus de deux lieuës par heure. Le Cap ne paroît point encore: on dit pourtant que les terres en sont fort hautes; il n'y a point de nuages, il faut que nous en soyions encore à plus de vingt lieuës.

Terre, terre, c'est tout de bon; on voit la terre, on voit le Cap. Nous en sommes à peu prés à douze lieuës. Quel plaisir aprés une si longue absence! Nous mangerons de l'herbe. Le vent n'est pas trop bon pour mouïller, mais il s'accommodera cette nuit.

31. Mai.

NOUS n'avons osé entrer dans la rade pendant la nuit: mais à la pointe du jour, malgré le vent contraire, nous avons hasardé le paquet; & la journée d'aujourd'hui a esté la plus dangereuse & la plus fatiguante du voyage. Il y a eu un fort vilain quart d'heure: le vent au milieu de la rade a tombé tout d'un coup, & nous nous sommes trouvez fort prés d'une roche où le courant nous portoit: nous n'en

estions pas à une demi-portée de mousquet, quand heureusement le vent est revenu, qui nous a tiré de ce mauvais pas. Il a fallu louvoyer toute la journée, & changer vingt fois de bord. Le vent estoit forcé & contraire. Nos deux huniers ont esté emportez. Enfin, aprés bien de la peine, nous avons moüillé. Il est venu deux Capitaines de navire, & le Fiscal du Cap, voir qui nous estions, faire compliment au Commandant, & offrir tout ce qui dépend d'eux.

1. Juin.

IL y a à la rade du Cap quatre navires, qui portent un Commissaire général qui va aux Indes de la part de la Compagnie de Hollande visiter les places, & donner ordre à tout. Il se nomme M. le Baron de Reede, & a une autorité souveraine, jusqu'à changer les Gouverneurs. Il a envoyé ce matin un Gentilhomme à M. l'Ambassadeur lui faire compliment. Le navire qu'il monte porte le pavillon d'Admiral. Ainsi en usent les Hollandois dans les mers des Indes; & dés qu'ils ont passé la ligne, ils portent pavillon, ne fust-ce qu'un petit vaisseau marchand. M. l'Ambassadeur a envoyé le Chevalier de Fourbin faire compliment au Commissaire général & au Gouverneur. Nous avons salué de sept coups la forteresse qui nous a répondu d'autant. Tous les vaisseaux qui sont en rade, & même leur Ad-

miral, nous ont saluez de sept coups, de cinq, & de trois. On leur en a rendu tout autant : ils ont remercié chacun d'un coup. Nos malades, nos Jésuites, nos Missionnaires sont allez à terre. J'irai demain en bonne compagnie; car on dit qu'il y a sur la montagne certains lions de mauvaise humeur, & des éléphans sauvages fort impertinens.

M. le Commissaire général vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un présent de fruits, d'herbes, & de poisson. Nous mangerons de la salade; je ne me soucie pas du reste.

2. *Juin.*

CE Commissaire général est galant homme : il vient d'envoyer encore douze gros moutons. J'ai esté ce matin à terre. La forteresse est fort jolie. L'habitation est de maisons la plûpart couvertes de chaume, mais si propres, si blanches, qu'on y reconnoît les Hollandois. Il y a un jardin que la Compagnie à fait faire : je voudrois bien qu'il fust à un coin de Versailles. Ce sont des allées à perte de veuë d'orangers & de citroniers, des potagers, des espaliers, des arbres nains; tout cela coupé par des sources d'eau vive. On met par ordre tous les fruits dans le magazin, & rien n'en sort que pour les vaisseaux de la compagnie. Toute notre jeunesse est allée à la chasse : On leur a fourni des chevaux, des

chiens, & des chaſſeurs pour les mener aux bons endroits. Les lions & les éléphans ſe ſont un peu éloignez, depuis que le païs eſt plus habité : mais les ſinges ſont demeurez ſur la montagne. Ils aiment fort les melons : ils viennent quelquefois deux cens en prendre par ordre dans le jardin. D'abord ils poſent ſur des roches ou ſur des arbres quatre ou cinq ſentinelles, qui font un certain cri quand ils voyent du monde.

Les plus braves magots entrent à la file dans le jardin, & font paſſer les melons de main en main. Ils s'en retournent à trois jambes, chacun un melon à la main ; & quand on les pourſuit, ils mettent le melon à terre bien proprement, & ſe défendent à coups de pierre. Cela arrive ici tous les ans pluſieurs fois. Il y a un gros ſinge à la fortereſſe à qui on a rué ce matin plus de vingt pierres ſans le pouvoir attraper : je croi qu'il joueroit fort bien à la paume.

Nos chaſſeurs viennent de revenir chargez de chévreuïls & de perdrix. On les a régalez à une maiſon à deux lieuës d'ici. Ils ont trouvé quantité d'habitations, beaucoup de gibier, mais le païs rude. Ils ont marché toute la journée juſqu'au cou dans les herbes, & dans les roſeaux : ils vont bien dormir. Nous avons eſté pêcher de notre côté : le plaiſir eſt plus tranquille, & n'eſt pas moins grand. Tout le poiſſon qu'on prend eſt admirable, ferme, gras, de bon goût :

peut-estre sommes-nous affamez, mais il nous semble meilleur que vos turbots.

3. Juin.

L'EAU sera faite demain, mardi le bois; mécredi tout se rembarquera. Nos malades de scorbut sont déja gaillards; & s'il plaît à Dieu, jeudi à la voile. On est fort bien ici, mais il faut aller à Siam.

Je coucherai à terre dans le pavillon des Jésuites, au milieu d'un des plus beaux jardins du monde. Ces bons Peres à peine ont paru, que le Commissaire général leur a offert de les loger, & de leur donner un lieu propre à spéculer: ils l'ont pris au mot. Leur appartement est entre deux terrasses, où les plus grandes lunettes sont à leur aise: pain, vin, fruits, rien ne leur manque. Ils tiennent table. Sont-ce des sots? Ils montrent aux Hollandois les satellites de Jupiter, les anses de Saturne, la voix lactée. Ils ont de petits microscopes, où l'on voit de si jolies petites figures. Enfin je croi que s'ils vouloient demeurer ici, on leur bâtiroit une maison. C'est une bonne chose par tout païs que l'esprit.

4. Juin.

NOUS avons fait ce soir une belle observation, & nous prétendons rectifier la longitude du Cap de bonne Espérance. Il est 3. degrez moins

moins Est qu'on ne croit. Cependant 3. degrez de longitude en ce païs-ci font quarante-huit lieuës; & cela est fort important dans la navigation. Voici la preuve. L'émersion du satellite s'est faite ici le 4. Juin à 10. heures 40. minutes du soir, & par conséquent 74. minutes plus tard qu'à Paris. Pendant ces 74. minutes le satellite n'a parcouru que 18. degrez & demi; par conséquent le Cap n'est que de 18. degrez & demi plus Est que Paris, au lieu que les Cartes ordinaires le font encore de 3. degrez plus Est. Cette seule observation paye tous les instrumens que le Roi a fait faire. Ne me trouvez-vous pas un grand Astronome? Je n'y ai pas esté tout-à-fait inutile: pendant que le Pere de Fontenei estoit à sa lunette, & que les autres avoient soin des pendules, je disois quelquefois, une, deux, trois, quatre, pour marquer les secondes.

5. Juin.

J'AY esté ce matin rendre visite à M. le Commissaire général. M. l'Ambassadeur est emprisonné dans son caractere: mais moi qui suis sans conséquence, j'ai esté le remercier de toutes les honnêtetez qu'il a pour les François. Il m'a receu à merveilles. C'est un homme de soixante ans, qui ressemble à feu M. de Navailles: une belle phisionomie, beaucoup d'esprit. Il parloit Portugais, & moi François: nous n'avions pas

besoin d'interprete. Il est fort bien instruit des intérêts des Princes : bien m'a valu d'avoir esté votre disciple. La conversation n'a point tombé ; elle a presque toujours roulé sur le Roi, dont il connoît toutes les grandes qualitez, comme s'il avoit passé sa vie à Versailles. Votre Roi, m'a-t-il dit, parle comme la Sainte Ecriture : il dit, & tout est fait. Vous me dites qu'il est tous les jours quatre ou cinq heures au Conseil ; & moi je croi qu'il y est toujours, à voir de quel air il mene ses voisins. Nous avons pris deux ou trois fois du thé. M. de Saint Martin est entré. C'est un François, Major général commandant en chef toutes les troupes de la Compagnie dans les Indes. Il vient de Hollande, & retourne à Batavie. Ces deux hommes sont dans une fort grande union. Il y a plus de trente ans qu'estant jeunes, gueux, inutiles & braves, ils s'embarquerent le mousquet sur l'épaule sur un vaisseau qui alloit aux Indes. Depuis ce temps-là ils se sont élevez par les formes jusqu'aux premiers emplois de la République. Ils avoient un ami qui avoit commencé sa fortune d'aussi loin qu'eux, qui mourut il y a deux ans Gouverneur du Cap de bone Espérance. Ils lui vont faire élever un tombeau magnifique, avec une inscription qui expliquera la fortune des trois amis.

On vient de rapporter de deux lieuës d'ici deux hommes blessez, & un tigre mort. Ces deux hom-

mes passoient leur chemin avec chacun un fusil chargé : le tigre s'est jetté sur l'un : l'autre aussitôt l'a tiré, & a blessé son camarade : l'animal furieux a couru à celui qui le venoit de tirer : l'autre débarassé, & tout blessé qu'il estoit, lui a tiré entre les deux yeux, & l'a tué. Je ne sçai si cela est bien clair, cela est au moins bien vrai. M. l'Ambassadeur est venu se promener au jardin *incognito* : il y a rencontré les Généraux Hollandois. Grandes civilitez, grands complimens de part & d'autre. Le pur hazard s'est mélé de l'entreveuë ; & les deux parties ont esté fort contentes de se connoître. J'ai esté leur confident mutuel.

Je suis venu ce soir coucher à bord pour mettre demain à la voile.

6. Juin.

TOUS nos Officiers revinrent hier au soir de la chasse avec des perdrix grosses & grasses comme des poules, de petits chévreuïls, des tourerelles. Tout est bon en ce païs-ci, chair & poisson.

Le coup de partance est tiré : on va mettre à la voile. Il n'a pas tenu à nous : point de vent, il faut demeurer là. Nous y avons gagné de petits cochons de lait, & du vin de Canarie, que M. le Commissaire général nous a envoyez.

7. Juin.

A la pointe du jour, on a mis à la voile avec un bon Norouest. Il a fallu louvoyer pour sortir de la rade : mais comme le vent n'estoit point forcé, nous n'avons point eu tant de peine qu'en entrant. La Maligne a peine à nous suivre: elle s'est pourtant vantée d'aller plus vîte que l'Oiseau. Nous beuvons encore de l'eau de Brest : celle du Cap n'est pas si bonne. Nos malades sont gaillards, leurs gencives sont racommodées : six jours à terre est une bonne médecine. Le reste de l'équipage est un peu fatigué : les pauvres gens ont fait en cinq ou six jours ce que les Hollandois ne font qu'en trois semaines, de l'eau, du bois, d'autres provisions. Ils n'ont gueres dormi, ils se reposeront à Bantam. C'est-là présentement le but de nos souhaits ; & quand nous y aurons esté cinq ou six jours, nous aspirerons à Siam. Tous les pilotes Hollandois ne doutent pas que nous n'y arrivions cette année.

Le Cap est doublé : ainsi nous sommes entrez dans la rade, & nous en sommes sortis malgré le vent. Je ne conseille pourtant pas à nos neveux de nous imiter. Quand on vient d'Europe, & que le vent est contraire & forcé, il vaut mieux aller mouiller au Nord de l'Isle Robin qui est à l'entrée de la rade, & là attendre

en paix que le vent change pour entrer ſans craindre les roches. Les Hollandois nous ont dit qu'en nous voyant louvoyer ſi hardiment dans leur rade, ils croyoient qu'à tout moment nous nous allions briſer contre des roches qui ſont ſous l'eau.

8. Juin.

JE ſuis d'avis, pendant que je m'en ſouviens, de vous dire tout ce que je ſçai du Cap de bonne Eſpérance.

En 1651. les Hollandois s'y établirent, & acheterent d'un Roi, ou Capitaine des gens du païs, environ une lieuë de terre à l'endroit de la rade où les vaiſſeaux ſont le plus à couvert. Il ne leur en couta que du tabac & de l'eau de vie. Ils y bâtirent d'abord un fort de bois où ils mirent douze ou quinze pieces de canon. Mais depuis quatre ou cinq ans ils y ont bâti une forteresſe de pierres bien remparée à cinq baſtions ſur leſquels il y a plus de ſoixante pieces de canon. Le Commandeur ou Gouverneur eſt bien logé. Il n'y a ni dehors, ni foſſez; & cela n'eſt bon que contre les gens du païs, qui n'ont pour armes que des fleches empoiſonnées. Il y a plus de cent maiſons à une portée de mouſquet de la forteresſe, toutes propres & blanches à la Hollandoiſe.

Les peuples qui ſont à quarante lieuës au tour

du Cap ont esté nommez par les Hollandois *Ou-tentos*, parce que dans leur Langue ils se servent souvent d'un mot qui sonne comme celui-là. Ils sont séparez, & indépendans les uns des autres. Ils ont un Roi ou Capitaine, à qui ils obéissent. Tout leur bien consiste en troupeaux, & ils changent de lieu selon que la nécessité les y oblige. Ils n'ont gueres de Religion : seulement quand ils ont besoin de pluie pour leurs pasturages, ils en demandent à un certain Estre qu'ils ne connoissent point, qu'ils ne nomment point, & qui demeure, à ce qu'ils disent, tout là-haut, & lui offrent en sacrifice du lait, qui est la meilleure chose qu'ils ayent. Le Secretaire de M. le Commissaire général les a veus au tour d'un bassin de lait, les yeux élevez au ciel, & dans un profond silence : c'est un fort honneste homme qu'il faut croire sur sa parole. Il y en a au Cap une trentaine de familles qui logent dans des cavernes, & qui de temps en temps amenent aux Hollandois des troupeaux de moutons, qu'ils troquent contre du tabac & de l'eau de vie. Ils paroissent bonnes gens ; ont la taille belle, l'air dégagé, assez maigres, de belles jambes, les dents blanches, les yeux vifs, & pleins d'esprit, le teint basané, toujours de bonne humeur, mais fort mal propres & puans. Ils mettent de la graisse à leurs cheveux ; mangent leurs pous, dont ils ne manquent pas ; se couvrent les épaules & les parties hon-

teuſes d'une peau de mouton; le reſte du corps nu. Les femmes ſe mettent autour des jambes des boyaux qu'ils mangent quand ils ont faim. Au reſte fort pareſſeux; aiment mieux ne gueres manger que de travailler, quoi que leur ſouverain plaiſir ſoit de manger.

Ils puniſſent fort ſévérement l'aſſaſſinat, le vol, & l'adultere; & quand quelqu'un d'entre eux eſt convaincu de ces crimes, toute la peuplade s'aſſemble. On amene le criminel, & le Roi ou Capitaine lui donne le premier coup, qui eſt ſuivi des autres, juſqu'à ce qu'il expire ſous le bâton. Il y a un mois que le Roi des *Outentos* vint lui-même au Cap aſſommer à coups de bâton cinq de ſes ſujets, qui avoient tué un Hollandois. Il les laiſſa ſur le carreau, & les Hollandois les pendirent à une potence où ils ſont encore.

Les Hollandois peu à peu s'avancent dans le païs, qu'ils achetent avec du tabac. Ils ont déja fait à dix lieuës dans les terres une colonie où il y a quatre-vingts familles. Ils envoyerent l'année paſſée à la découverte. J'ai long-temps entretenu celui qui y alla: il m'a dit qu'il avoit avancé plus de cent lieuës, trouvant par tout les mêmes peuples errans avec leurs troupeaux. Il y retournera au mois d'Aouſt prochain, & il eſpere percer juſqu'au Royaume de Manamotapa, qui ne doit pas eſtre loin de-là.

Au reſte, je doute qu'il y ait dans le mon-

de un meilleur païs pour la vie : tout y eſt bon, le bœuf, le mouton, la volaille. Le gibier y eſt exquis : de trois ſortes de perdrix, blanches, rouges, griſes ; il y en a de groſſes comme des gelinotes. Elles n'ont pas le fumet des perdrix d'Auvergne, mais la chair en eſt courte, blanche, tendre, & d'auſſi bon gouſt pour le moins que celle des gelinotes de bois. Les chevreuïls, les agneaux, les tourterelles ſont admirables. Je ne vous nomme que les bêtes, que nous avons mangées. Toutes les viandes d'Europe s'y trouvent en abondance, & une infinité d'autres que vous ne connoiſſez pas. Et ce qui eſt ſurprenant, au milieu de tout cela tout eſt plein de cerfs, ſangliers, tigres, leopards, lions, élephans, aſnes ſauvages, chiens ſauvages qui n'ont ni queuë ni oreilles, & qui vont à la chaſſe en meute ; élans d'une grandeur prodigieuſe ; chevaux ſauvages marquetez de blanc & de noir, & plus beaux que les barbes. On n'en a pas encore pu apprivoiſer : on les prend dans des pieges, mais ils ſe tuent. M. le Commandeur m'a dit qu'il faiſoit faire une maniere de filet pour les prendre, ſans qu'ils ſe puiſſent faire mal en ſe debatant.

Toutes ces bêtes ſauvages s'éloignent à meſure que le païs ſe peuple. Il n'y a pourtant pas longtemps qu'un lion atrapa un grand cheval à cinq cens pas du Cap, & le traîna par la queuë

jusqu'au

jusqu'au haut de la montagne. On lui dressa un piege, où il y avoit cinq ou six mousquetons chargez autour d'une piece de bœuf: il ne manqua pas d'y revenir; les mousquetons lâcherent, & le tuerent. Sa peau est à la forteresse.

Le vin du païs est blanc, fort agréable, ne sent point le terroir, & ressemble assez au Genetin; il s'abonit à chaque vendange. Il vient tous les ans se rafraîchir au Cap plus de vingt-cinq vaisseaux de la Compagnie. Ils y prennent des provisions, qui ne leur coutent presque rien, des moutons, du vin, du fruit, & des herbages: leur beau jardin leur en fournit.

Je suis las d'écrire du Cap. Si dans la suite je me souviens de quelque autre chose, je le fourerai où je pourrai. Ce n'est pas ici une relation en forme; ce sont lettres tres-familieres, où l'on met tout ce qui vient au bout de la plume. Par éxemple, devois-je oublier les racines, les herbes, les fleurs? Il y en a une infinité que M. d'Aquin ne connoît pas, & dont il feroit un bon usage pour le service du genre humain: je tâcherai de lui en porter quelques-unes.

Nous avons couru toute la nuit au Sud; & le Cap est bien loin. Nous allons présentement au Suest jusqu'au 38. degré, & puis droit à l'Est jusqu'à mille lieuës du Cap. Nous ferons ensuite le Nordest, pour gagner l'Isle de Java, & tomber brusquement dans le détroit de la Sonde. Car il

faut bien prendre garde à ne ſe pas laiſſer dériver ſur l'Iſle de Sumatra : on ne pourroit plus regagner le détroit de la Sonde, & il faudroit aller par celui de Malaca, qui eſt la mer à boire.

Nous avons eu un peu de calme toute l'apréſdînée : le vent eſt revenu à ſix heures du ſoir. La mer eſt fort belle, & nous paſſons bien. Où ſont donc ces terribles mers du Cap des Tourmentes ? C'eſt ici que les trois mers ſe choquent, la mer des Indes, la mer d'Afrique, & la mer du Breſil. Toutes les relations ne parlent que de tempêtes dans ce parage. Eſt-ce que tout change en notre faveur ? Ou ne ſeroit-ce point que les Relateurs groſſiſſent les objets, & d'une mouche, comme l'on dit, font un éléphant ?

9. Juin.

IL y a eu cette nuit deux heures de calme, mais le vent eſt revenu. Nous faiſons deux lieuës par heure. Il n'eſt plus queſtion du Cap : ſi ce temps-là dure, nous ſerons dans deux jours par le travers de Madagaſcar à quatre cens lieuës au large. Il fait de petites ondées pour moüiller nos voiles, afin qu'elles prennent mieux le vent. La partance du Cap eſt auſſi belle que celle de Breſt ; & ſelon les apparences, ce voyage finira comme il a commencé.

10. Juin.

ON a beaucoup roulé cette nuit. Nous avions vent arriere : on ne roule pas tant quand il est largue. La frégate nous suit, & va bien.

Il n'y a point eu de hauteur. Le temps a esté couvert toute la journée, un vent furieux de Nord : il nous mene à la route. Des grains de temps en temps. Il a fallu serrer les huniers & la grand' voile. La mizene suffit pour nous faire faire soixante lieuës par jour de ce train-là.

11. Juin.

CE n'estoit pas raillerie cette nuit : il faisoit un vent terrible, une pluie, des éclairs, toute la mer estoit en feu. J'ai veu le feu Saint-Elme sur tous nos mâts : il décendoit aussi sur le pont ; il estoit gros comme le poing, brillant, voltigeant, & ne brûlant point. On sentoit beaucoup le soufre ; point de tonnerre : les vagues entroient familierement dans le vaisseau. Cela a duré jusqu'au jour. Le vent est diminué : la mer est toujours fort grosse, point de soleil, point de hauteur ; & nous faisons bon chemin. On roule beaucoup, parce que nous n'avons point de voiles pour nous soutenir : il a fallu dîner en volant.

12. Juin.

LE vent n'a point encore esté si fort, ni la mer si grosse : nous volons avec la mizene. Il a fallu ferler le grand hunier, & ce n'a pas esté sans peine. Nous demandions de grosses mers : nous n'en demandons pas davantage. Allons seulement comme nous allons encore six semaines, & nous sommes à Batavie, car j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : au-lieu d'aller faire de l'eau à Bantam, nous irons à Batavie. En voici la raison. Ce n'est point une vaine curiosité qui nous mene ; & quoi-que Batavie soit une des plus belles villes du monde, nous ne nous détournerions pas pour y aller. Les Hollandois nous ont appris, qu'aprés avoir passé le détroit de la Sonde, il ne faut pas enfiler le détroit de Banka, ce que nous prétendions faire ; mais prendre au large sur la droite. Cela estant, nous passerions presque à la veuë de Batavie ; & il vaut bien mieux s'y aller rafraîchir qu'à Bantam.

On a pris hauteur : nous sommes à 36. degrez 54. minutes de latitude meridionale. Pour la longitude, il faut s'en rapporter à l'estime.

13. Juin.

APRÉS la pluie le beau temps, & trop beau. Ces terribles mers sont abbaissées, & nous sommes en calme : ô l'inconstant élément !

La hauteur s'est trouvée de 35. degrez 50. minutes : les courans nous ont un peu trop portez vers le Nord. La variation y fait aussi quelque chose. Il faudra bien que je vous explique un jour ce que c'est que variation. Je ne le sçai pas encore assez bien, & j'aurois peur de me brouïller : mais dés cette apresdînée je m'en ferai instruire à fonds par le Pere de Fontenei, & j'aurai dans la suite assez d'occasions de vous en parler.

Le vent est revenu ce soir, un bon Nord qui nous redresse. Nous faisons le Suest jusqu'au 38. degré, & puis le Nordest : ce sont vents tout nouveaux, qui nous ont conduit jusqu'ici. Il y a plus d'un mois que les Ouests devroient estre venus, & nous les attendons encore.

14. Juin.

VENT à souhait : toutes nos voiles portent, point de mer. Le vaisseau est droit, & ne fait que glisser ; mais en glissant il fait plus de deux lieuës par heure. Un beau soleil, un air doux, ni chaud ni froid, bon appetit, bonnes provisions, nous avons encore des choux du Cap ; & l'étude va bien.

15. Juin.

NOUS allons ; mais on roule cruellement. On se connoît à force de se hanter : l'Oiseau va délicieusement à vent largue, mais il roule é-

pouvantablement à vent arriere. Encore: mon écritoire est renversée. L'article sera court: où prendre de l'encre? le roulis me servira d'excuse.

16. Juin.

CE matin toutes nos voiles à l'air; le vent a tourné dans un instant du Nord au Sud. On a eu beau arriver, larguer les écoutes, le vent estoit forcé, & nous avons pensé démâter. Tout le monde a mis la main à l'œuvre, personne ne se fait prier; & les Jésuites & les Missionnaires, tout travaille: chacun y est pour son petit conte.

La hauteur s'est trouvée de 37. degrez 40. minutes. Nous n'éleverons pas davantage en latitude, si nous pouvons; & nous allons dévider la longitude.

Nous avons observé ce soir une éclipse de lune que M. Cassini assurément n'aura point veuë: il est pourtant assez alerte sur cela; mais elle n'estoit pas visible pour vous autres Européans. La penombre a commencé à *6.* heures du soir 15. minutes, & l'éclipse à *6.* heures 43. minutes 26. secondes. Vous voyez que le Pere de Fontenei & moi nous décendons dans un grand détail. L'éclipse a esté entiere pendant 1. heure & 10. minutes. On voyoit le disque de la lune rougeâtre, & plus petit que quand il est éclairé; & avec les lunettes on voyoit comme une grosse fumée sur tout le corps lunatique. Nos

pauvres Mandarins, qui sont grand cas de la lune, sont sortis de leur taniere, d'où par parenthese ils ne sortent jamais, & sont venus voir l'état pitoyable où elle estoit : ils n'en ont pu soutenir la veuë, & se sont allé recoucher.

17. Juin.

ON auroit bien mieux observé l'éclipse sur la terre avec les grandes lunettes: il a fallu se contenter des petites, qui encore ont bien de la peine à tenir contre le roulis. Cette vilaine éclipse nous a amené le calme.

Il y a présentement une grosse affaire sur notre vaisseau. On ne donne plus de vin aux matelots, & depuis le Cap on leur donnoit de l'eau de vie. Que faisoient-ils? un seul beuvoit tout d'un coup les rations de tous ceux de son plat; & ainsi l'un aprés l'autre, à coup seur, estoit yvre, & avoit le feu au corps. On y a voulu mettre ordre de-peur qu'ils ne tombassent malades, & méler leur eau de vie avec leur eau: ils n'en veulent rien faire, & depuis deux jours ils n'ont point bu. Cela pourroit bien finir par quelques coups de corde.

18. Juin.

LE vent est revenu, toujours notre victorieux Nordest qui nous a fait doubler le Cap de Finistere & celui de bonne Espérance. Il se tour-

nera apparemment vers l'Oueſt ; car s'il demeuroit où il eſt, à la fin il nous embaraſſeroit.

Plus j'avance dans le Portugais, & plus je ſuis perſuadé que les Rois de Portugal ſont du ſang de Hugues Capet. La Langue Françoiſe & la Portugaiſe ſe reſſemblent trop pour n'eſtre qu'amies : il faut qu'il y ait de la parenté. Ce ſont les mêmes façons de parler, le même tour ; & pour bien traduire en François un livre Portugais, il n'y a qu'à le traduire mot à mot. J'ai commencé d'aujourd'hui à prendre plaiſir au Siamois. Je connois fort bien toutes mes Lettres; j'épele à merveilles : en une heure je déchiffrerai deux lignes, & y mettrai tous les tons. J'écris, *couſi, couſi*. Dans huit jours on me donnera des themes ; & s'il plaît à Dieu, en arrivant à Siam, j'entendrai une partie de ce qu'on me dira : l'uſage fera le reſte. Que s'il faut revenir ſur mes pas, ce ſeront tous pas perdus. Mais le cœur me dit que je demeurerai. Je n'aurai point l'aller pour le venir. Le Roi de Siam eſt trop brave homme pour me renvoyer; & ſi je lui peux parler ſon jargon, j'ai tant de choſes à lui dire, & ſi divertiſſantes pour un curieux comme lui, qu'il ſera trop heureux de me retenir.

19. Juin.

C'EST le Norouest qui nous mene : il eſt bien meilleur que l'Oueſt, parce qu'il nous fait aller

vent

vent largue. Toutes nos voiles portent, & le vaiſſeau ne roule point. Il a bien roulé cette nuit, & ce matin on ne pouvoit ſe tenir ſur le pont. Le Pere Gerbillon s'eſt donné une entorſe qui lui fera garder quelque temps la Sainte Barbe.

Nous croyons eſtre préſentement par le travers de Madagaſcar, à cinq cens lieuës du Cap. Nous allons aller à l'avenir bride en main. Il y a de certaines Iſles en campagne, contre leſquelles il n'eſt pas à propos de ſe choquer ; & comme toutes les Cartes ſont fauſſes, & qu'il y a ſouvent des erreurs de cent lieuës, nous irons le jour à toutes voiles, & la nuit doucement la ſonde à la main. M. de Vaudricourt eſt homme ſage, qui rendra bon conte au Roi de ſon vaiſſeau.

20. Juin.

PLEIN calme, & on ne roule point, parce que la mer eſt fort unie. Voici un vrai temps à raiſonner pantoufle : mais je ne ſçai ſur quoi raiſonner avec vous. Je ne crache que Portugais, que Siamois ; & j'aurois bien envie que vous me vouluſſiez donner l'invention d'apprendre ces deux Langues en huit jours. Pourquoi non ? Je commencerois par vous quitter du Portugais : *Sabemos nos algumas palauras*. Et pour le Siamois, il n'eſt pas plus difficile que le Latin. Vous avez bien trouvé une métode pour faire entendre le Latin

en quatre jours à M. ****, pourveu qu'il y veuïlle donner par jour ſeulement une couple d'heure. Je vous en donnerois quatre moi; & avec cela nous emporterions aiſément tous les

[illegible]

de l'Empire Siamois. Je m'évertuë en votre abſence : je raiſonne, je cherche, je fouïlle dans ma cervelle. Si je perds d'un côté, je gagne de l'autre. Quand je vous ſens à portée, mon imagination pareſſeuſe ne daigne faire effort. Mais quand je fais réfléxion qu'entre nous deux une partie de la terre roule, & que je ne dois attendre de ſecours que de moi-même : alors je rappelle ce que je vous ai oui dire ſur d'autres ſujets; je l'applique au ſujet préſent; je me haſarde à y ajoûter du mien; & de tout cela je me forge une métode qui ne laiſſe pas de me ſervir.

21. *Juin.*

A 37. degrez 4. minutes de latitude Méridionale. Vous voyez que nous ſuivons la longitude, & le ferons ainſi encore cinq cens lieuës; & puis au Nordeſt. Je ne ſçai point de nouvelles : les couriers nous manquent ſouvent. Hé qu'auroit fait ici le pauvre M. Soubrié? Mais nous n'en mourrons pas; & M. de Brandebourg fera tout ce qu'il lui plaira. Nos éxercices continuent, & nos plaiſirs augmentent à meſure que nous

faisons quelque petit progrés. Il est dur à quarante ans d'apprendre à lire & à écrire. Je croi pourtant qu'on apprend bien plus vîte qu'à l'âge de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Ayant à parler d'un enfant, je n'en pouvois pas trouver un plus joli, ni de meilleure maison. Je ne manquerai pas de conter au Roi de Siam toutes ses petites gentillesses; & comme à deux ans & demi il endosse déja la cuirasse, & met le pot en tête.

22. *Juin.*

LA barbe en fume, à ce que disent les pilotes. La mer est haute comme les monts; & nous roulons beaucoup, parce que nous n'avons point de huniers pour nous soutenir. Il faut attendre la frégate, qui n'oseroit porter les siens; & de temps en temps nous embarquons une douzaine de muids d'eau. J'en avois tout à l'heure un demi-pié dans ma chambre. On se console aisément, quand on va bien.

23. *Juin.*

C'EST encore pis aujourd'hui; & c'est tout ce que je peux faire que de vous écrire. Nous avons dîné sans façon: atrape qui peut. Je vous asseure qu'ici la digestion se fait brusquement: on est secoué d'importance; & sans nous aller promener bien loin, nous faisons beaucoup d'éxercice.

24. Juin.

LE même temps continuë. Les coups de mer sont violens & fréquens. Cette nuit les cofres alloient à flot entre les deux ponts. Il n'a pas esté possible de dire la Messe aujourd'hui dimanche & jour de Saint Jean. Sont-ce donc là ces mers des Indes si douces, si pacifiques? Nous n'aurions point esté surpris de les trouver terribles autour du Cap de bonne Espérance. Mais ici les pilotes sont à la renverse, & n'ont plus de foi aux relations.

25. Juin.

NOUS avons perdu cette nuit notre pauvre frégate. Ce n'est pas notre faute: notre fanal a esté allumé toute la nuit. On ne sçait si elle est devant ou derriere, & selon les apparences nous ne la reverrons qu'à Batavie. La mer est toujours fort grosse. Le Sorouest nous mene. Nous allons vîte, & fort agréablement au roulis prés. Je viens de gagner une partie d'échets qui m'a fait beaucoup de plaisir. Il s'est élevé un petit Pere Gerbillon, qui a du génie: il est venu comme un champignon. Quand il joint ses lumieres à celles du Chevalier de Fourbin, ils parviennent à me donner de l'émulation & par conséquent du plaisir. Nous jouons deux parties aprés le dîné pour la récréation; & puis chacun va à sa tâche.

26. Juin.

LE vent vient de l'avant, il eſt Sueſt. Nous ne laiſſons pas d'aller, mais il faut aller au plus prés. Cela eſt incommode, & nous fait dériver du côté du Nord. Il n'eſt plus queſtion de la frégate, elle eſt bien perduë. C'eſt une merveille que nous ayions fait prés de quatre mille lieuës ſans nous ſéparer. Elle ſera peut-eſtre à Batavie auſſitôt que nous.

27. Juin.

LA mer eſt fort adoucie, & le vent auſſi ; mais il eſt toujours Sueſt, & quaſi contraire. Il n'a la mine de changer qu'à la nouvelle lune. Nous l'attendons ſans impatience, & paſſons fort bien notre temps. A peine eſt-on levé que le ſoir vient : les jours nous paſſent comme des momens. On n'eſt pas ſorti d'un éxercice qu'on rentre dans un autre. Le bréviaire, les conférences, l'Ecriture Sainte, le Portugais, le Siamois, la ſphere, un peu d'échets, bonne chere ſur le tout, & de la gayeté : faites mieux ſi vous pouvez.

28. Juin.

LA hauteur s'eſt trouvée aujourd'hui de 32. degrez 40. minutes. Nous voilà un peu trop Nord ; & quand il plaira au vent, nous regagnerons le 36. degré pour enfiler plus aiſément le détroit

de la Sonde : il n'y a pas plus de neuf cens lieuës d'ici. J'admire comme je parle de neuf cens lieuës : je traite cela de bagatelle. Cela vous doit faire voir avec quelle facilité nous voyageons.

Le vent s'est un peu rangé de l'arriere, mais il est bien foible : il se fortifiera.

29. Juin.

IL s'est encore affoibli, & nous sommes en plein calme. Le vent reviendra avec la lune : cependant on nettoye le vaisseau, on le gaudronne, on racommode les voiles, on remuë les poudres. Le Pere Tachart a prêché aujourd'hui, & a fait merveilles. Il faut bien qu'il ait dit de bonnes choses, car il n'a pas tous les talens extérieurs : son zele le fait parler avec trop d'effort, & tout le monde n'a pas laissé d'estre content.

30. Juin.

LE vent est revenu, mais contraire, franc Suest. Il a fallu revirer de bord, de peur de trop dériver vers le Nord. Nous faisons présentement le Sud sudouest ; c'est tourner le cul à la mangeoire. Mais nous voulons regagner les 37. ou 38. degrez, jusqu'au 42. Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents d'Ouest. Nous sommes à peu prés à huit cens lieuës du Cap. Si nous en estions à mille lieuës, nous ferions le Nordest. Il seroit dangereux de le faire dans ce parage, &

nous courrions fortune de manquer le détroit de la Sonde, & d'aller reconnoître Sumatra au lieu de Java. Nos Officiers disent qu'ils viennent de voir un gros animal cornu à quatre piés : il n'y a gueres de poissons ainsi bâtis. Je ne l'ai point veu.

1. Juillet.

JAMAIS on n'a esté si tourmentez que nous le sommes. Le vent est toujours contraire. Nous allons à la bouline. Le vaisseau roule, & tangue en même temps. La vague est courte & creuse, la mer fort grosse. On ne sçauroit ni lire ni écrire. Il faut s'amarrer, de peur de s'aller casser la tête l'un contre l'autre. C'est tout ce qu'on peut faire que de porter le morceau à la bouche. Pour boire, il faut prendre son temps, & avaler vîte. Les Officiers ont beau nous dire que quand le vaisseau panche d'un côté, nous n'avons qu'à nous pancher de l'autre : notre inclination nous porte à la complaisance, & nous obéissons au mouvement de l'Oiseau ; & c'est le vrai moyen de s'estropier. Cela finira. La lune a commencé ce matin : nous espérons qu'elle nous donnera du beau temps.

2. Juillet.

LA mer n'est pas tout-à-fait si rude ; mais le vent est aussi impertinent que jamais. La hauteur

s'est trouvée de 34. degrez 55. minutes. Nous remontons vers le Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents d'Ouest. On voit beaucoup d'oiseaux, sur tout des damiers : nous ne laissons pas de nous croire fort loin des terres.

3. Juillet.

LA mer belle, & le vent bon s'il nous menoit à la route. Il faut espérer qu'en nous approchant des terres Aûstrales, nous trouverons qui nous redressera. Ne vous souvient-il point d'avoir leu l'histoire du bon homme Arosca Roitelet Austral ? Nous ne devons pas estre bien loin de son païs. Il receut si bien le Capitaine Gonneville : je croi que le petit-fils de son petit-fils, car il y a cent cinquante ans, nous recevroit encore mieux. Ainsi je me console par avance de tout ce qui peut arriver. Je croi pourtant qu'il ne seroit pas trop seur d'aborder la terre Australe. Le bon homme Arosca donna son fils à Gonneville pour l'amener en France, à condition de le lui ramener dans dix-huit lunes avec deux pieces de Canon pour faire peur à ses voisins. Gonneville manqua de parole : Arosca attend encore. Si on nous alloit faire un procés là-dessus : il vaut mieux aller à Batavie, où nous serons aussi-bien receus qu'au Cap.

Ho voici les lamentations qui recommencent. Nous n'arriverons point à Siam cette année. Il y a

y a quinze jours que nous ne faiſons rien : nous reculons. Ce vent de Sueſt qui nous eſt contraire, eſt un vent fait : il a commencé avec la lune, il durera. Et où irons-nous ? Il y a encore plus de mille lieuës d'ici à Batavie. Quand nous y arriverons, la mouſſon de Siam ſera paſſée. Quelle pitié ! Paſſer l'hiver à Batavie entre les mains des Hollandois, qui ne nous aiment pas tant qu'ils diſent, Hé pauvre France, quand te reverrons-nous ? Voilà un an de perdu.

O ça, Meſſieurs, c'eſt ainſi que je leur parle, avez-vous tout dit, & deſeſpérerez-vous toujours ? Ne vous ſouvient-il plus de la ligne aprés trois jours de calme ? Tout eſtoit perdu : nous ne devions jamais voir le Cap aſſez à temps. Allons, allons, croyez-moi, tout ira bien. Prions Dieu ; & beuvons notre vin d'Eſpagne, car par parentheſe, j'en ai d'admirable. Les bons vents viendront. Celui qui nous a amenez juſqu'ici, nous menera bien encore à Siam.

4. Juillet.

POINT de mer, preſque point de vent, le troiſiéme de la lune. Toutes indications de changement de temps ; & il ne ſçauroit preſque changer qu'en bien.

Ne l'avois-je pas dit ? J'entens grand bruit. Les Officiers crient à l'Eſt. On va revirer de bord. Il y a peu de vent. Mais enfin nous ferons l'Eſt,

qui pourtant ne nous vaudra que le quart de Nordeſt à cauſe de la dérive, & de la variation. Me voici bien avant dans les termes de marine : je ne ſçai ſi j'en ſuis bien ſorti; je ne m'y rembarquerai plus. Il me ſemble que j'entens tenir ces diſcours à nos pilotes.

La journée n'eſt pas encore paſſée, & ce malheureux Sueſt eſt revenu. Il faut encore revirer de bord.

5. Juillet.

LE vent s'eſt remis à la raiſon à la pointe du jour, & nous avons encore reviré. Nous faiſons préſentement le Sueſt; c'eſt ce qu'il nous faut : nous demanderions ſeulement qu'il fraîchiſt un peu.

On vient de trouver 37. degrez 35. minutes de hauteur. Mais le vent a encore viré, & nous ne faiſons plus que le Sud : ce vent eſt bien opiniâtre.

6. Juillet.

ON vire, on revire. Un moment nous allons aſſez bien, & puis le vent revient contraire. Nous allons commencer une neuvaine pour demander à Dieu la grace de bien achever notre voyage.

M. Vachet dira demain la Meſſe. Je ſuis tout plein des joyes de Paradis : je viens de lire le Paradis de M. Nicole. Qu'il en donne une belle

idée ! Ou plutôt qu'il a eu bon ſens de faire parler ſur un ſujet ſi difficile un auſſi bel eſprit que Saint Auguſtin ! Je ſçai bien que vous ſçavez tout cela par cœur, & que les *Eſſais de Morale* eſt votre livre favori. Mais je vous prie de relire pour l'amour de moi le Chapitre où il parle de l'occupation éternelle des Bienheureux. En vérité il faut eſtre fou pour ne pas avoir envie d'aller-là. L'enfer ne m'a pas ſemblé ſi bien traité ; & l'un m'a fait plus de plaiſir, que l'autre ne m'a fait de peur. La raiſon en vient peut-eſtre de mon temperament. Je me flate aiſément : je croi avoir enfilé le bon chemin, & j'eſpere beaucoup de la miſéricorde de Dieu. Que je ſuis heureux d'avoir entrepris ce voyage-ci ! Je ſentois bien que la main de Dieu y eſtoit ; & j'y eſtois pouſſé avec trop de violence pour que cela fuſt naturel. Tout s'y oppoſoit. Le Roi n'y avoit que faire de moi. Mes amis, mes parens m'en détournoient. La nature y devoit trouver beaucoup de répugnance. Je n'avois point d'argent pour faire les dépenſes abſolument néceſſaires. Dieu m'a fait la grace de ſurmonter tout cela. J'eſtois à moitié malade quand je ſuis parti ; il avoit fallu ne pas dormir toute la nuit : la ſanté m'eſt revenuë en mangeant ſalé, & en beuvant de l'eau de vie ; & jamais je ne me ſuis ſi bien porté. L'eſprit eſt encore en meilleur état ; toujours gai, bien avec tout le monde. Je ne ſuis rien ſur ce

N ij

vaiſſeau ; & l'on me traite comme ſi j'eſtois quelque choſe. J'étudie tant que je veux. Le Siamois va à merveilles ; & je commence à jargonner avec les Mandarins. Mais ſur le tout je ſuis bien réſolu à tout ce que Dieu voudra faire de moi. Si je demeure à Siam, je croi ne m'y point ennuyer pendant deux ou trois ans ; & ſi je n'y demeure pas, j'aurai toujours fait un beau voyage. J'aurai appris bien de petites choſes. Je n'aurai gueres offenſé Dieu pendant deux ans. Helas, peut-eſtre que par-là ce ſeront les deux plus belles années de ma vie ! Hé comment ferions-nous pour offenſer Dieu ſur ce vaiſſeau ? On n'y parle que de bonnes choſes ; on n'y voit que de bons exemples. Les tentations ſont à trois ou quatre mille lieuës d'ici. Franchement nous n'avons pas grand mérite à vivre dans l'ordre. J'eſtois déja réſolu, avant que de partir de Paris, de me donner entiérement à l'Egliſe. Je vis du bien de l'Autel : ne faut-il pas ſervir l'Autel ? J'eſpere que Dieu me fera la grace de prendre les Ordres à Siam, & de la main de ces bons Evêques ſucceſſeurs des Apôtres. Cela me portera bonheur ; & quand je n'aurois eu à la tête que ce deſſein, n'aurois-je pas bien fait de faire douze mille lieuës ? Je ſuis bien en train de cauſer : il faut pourtant vous quitter. Une autrefois nous en dirons davantage : la matiere n'eſt pas épuiſée.

7. Juillet.

NOus allons au Sueſt quart-d'Eſt. Il n'y a point du tout de mer; & avec petit vent on ne laiſſe pas de faire trente lieuës par jour. On vient de voir du goimon : ce ſont des herbes, des racines, du bois. On en voit ordinairement à quarante ou cinquante lieuës des terres : il faut pourtant que nous ſoyions encore à plus de cent lieuës des Iſles d'Amſterdam & de Saint Paul. On voit auſſi force damiers; mais pas un petit poiſſon. Les jours maigres ſont rudes à paſſer. Point de poiſſon, point d'œufs : imaginez vous quel beure : pas la moindre petite herbe verte. Auſſi ſommes-nous bien-aiſes le dimanche matin; & quand on a bien mangé cinq jours de ſuite, il eſt aſſez bon de faite diette.

8. Juillet.

A la fin voici le vent d'Oueſt; mais il eſt ſi petit, ſi petit : c'eſt qu'il vient de loin. Il y a aſſez loin d'ici au Breſil. Il faut eſpérer qu'il prendra des forces : la lune qui commence a en avoir, lui en donnera. Ho le beau ſermon que vient de faire le Pere le Conte! Il ſe bourdaliſe beaucoup : en voilà deux de ſuite de la même force. Il eſt éloquent, familier & touchant; & je voi que nos autres Prédicateurs ne ſont plus ſi empreſſez. Ils voyent, au moins la plûpart, qu'a-

prés qu'ils ont bien crié, bien ſué, on ne leur dit rien; on commence Veſpres. Mais ce Pere le Conte n'eſt pas de même: chacun l'embraſſe, chacun l'eſſuye; on ne veut pas qu'il s'enrume, parce qu'on veut l'entendre encore.

La hauteur s'eſt trouvée de 39. degrez 40. minutes. Le vent a pris courage, & nous allons bien.

9. Juillet.

O l'effroyable, ô l'épouvantable journée! nous n'en viſmes jamais de pareille. Pour nous autres gens à bréviaire, ce n'eſt pas merveilles: mais les marins, les pilotes tiennent le même diſcours. Il y a quatorze ans que je vais ſur la mer, je n'ai point encore veu cela; & moi il y en a vingt-deux, & je ne me ſuis point encore trouvé à telle fête. Le tonnerre, la pluie, les éclairs, la nuit en plein jour, la mer à mi-mât, des roulis, Dieu le ſçait. Un vent furieux qui par bonheur nous mene à la route; & nous portons nos deux baſſes voiles. Des coups de mer qui couvrent la dunette: mais voici le pis, des coups de mer, qui viennent choquer le vaiſſeau comme les beliers d'Agamemnon choquoient les murailles de Troye; & quand cela arrive, tout le vaiſſeau craque dans ſes membres, & tremble, & nous fait trembler. Il en vient de venir un ſi furieux, que nous nous ſommes tous regardez: & cependant, ô la bonne choſe que la bonne

conſcience ! nous n'avons point trop peur. Là-deſſus je compare moi à moi-même, moi allant en Angleterre, à moi allant à Siam : vous ſçavez ſi nous courumes fortune, dans un bon Jach, & vent à ſouhait. J'eus pourtant grande peur ; & plus de quatre fois je me repentis d'avoir quitté le plancher des vaches. Et ici, où la mer a un autre minois, où j'entens les gens du métier dire, *Cela ne vaut rien, il n'en faudroit pas beaucoup comme celui-là*, je ſuis tranquille. D'où vient cela ? Je ne jouë plus ; la baſſette ne m'eſt plus de rien : je ſonge un peu à l'autre vie. Je ne tuois perſonne : mais à grand'peine diſois-je mon bréviaire ; & plus d'une fois j'ai quitté le jeu pour aller débrider Veſpres, & puis retourner quêter un ſonica. Quand on en uſe ainſi, on doit craindre les dangers. Rien n'eſt ſi fragile que la vie ; & je ne comprends pas comment ceux qui ne croyent que cette vie, ou qui du moins vivent comme s'ils ne croyoient pas autre choſe, veulent aller à la tranchée ou ſur la mer. Ils devroient, en ſuivant leur raiſonnement, ſe tenir toujours dans une boëte. Mais pour nos Miſſionnaires, c'eſt à eux à eſtre braves. Que hazardent-ils ? leur vie. Peut-eſtre qu'ils mourroient dans leur lit encore plutôt qu'ici ; & s'ils la hazardent, s'ils la donnent pour le ſervice de Dieu, ce Dieu de juſtice leur en donnera une autre cent fois plus heureuſe, & qui durera éternellement. Là-

dessus je m'en vais me coucher, & tâcher de dormir malgré le roulis. La réfléxion morale a peut-estre esté un peu longue : mais en vérité la mer en colere est un prédicateur pathétique ; & le Pere Bourdalouë se tairoit devant elle.

10. Juillet.

LA mer s'est mise à la raison. Elle est encore haute, & le vent est assez fort. Mais nous portons nos huniers, & faisons plus de deux lieuës par heure. Nous esperons doubler incessamment les Isles d'Amsterdam & de Saint Paul ; & puis aller reconnoître la pointe de Java, pour tomber brusquement dans le détroit de la Sonde, qu'il faut passer avec bon vent à cause du courant qui vient du Nord.

La hauteur s'est trouvée de 36. degrez 59. minutes.

11. Juillet.

DEux lieuës & demie par heure ; quelquefois trois : de temps en temps des coups de mer ; un peu de roulis. Tout cela n'est rien, pourveu que nous arrivions dans un mois à Batavie ; & nous y arriverons, *se Deos for servido*, ou si vous aimez mieux,

แต่ตามน้ำใจพระเจ้าชอบ.

12. Juillet.

12. Juillet.

LE vent s'eſt rangé de l'arriere, & s'eſt moderé. Nos portons nos huniers. La mer n'eſt plus groſſe : on voit ſeulement de petits moutons blancs. Le ſoleil ſe montre : il ne fait plus ſi froid. Nous faiſons deux lieuës par heure. On voit du goimon & des oiſeaux. Nous avons à ſtribor les Iſles d'Amſterdam, & à babor celle de Romeiros.

13. Juillet.

NOUS allons à ſouhait ; & quand nous ferions le temps, il ne ſeroit pas autrement. Bon vent : nous portons toutes nos voiles : la mer unie : deux lieuës & demie par heure, ſans qu'on ſe ſente aller. Je vous conſeille d'eſtre content.

Je ſouhaite d'avoir encore trois ſemaines la même choſe à vous dire. Toujours beau temps ; il ne fait que croître & embellir. Nous faiſons prés de trois lieuës par heure avec la même facilité. Le vaiſſeau gliſſe ; & quand il a gliſſé pendant vingt-quatre heures, nous nous trouvons ſoixante lieuës plus prés de Siam.

Nous eſtions à midi à 33. degrez de latitude Méridionale par la hauteur, & à *99*. degrez de longitude ſuivant l'eſtime.

14. Juillet.

JE meurs d'envie de vous parler de Gournai.

Vous pourriez bien eſtre à l'heure qu'il eſt dans ce cabinet de verdure que nous fiſmes l'année paſſée. Mais je n'y ſonge pas : le ſoleil vient de ſe lever pour nous : il ne ſe levera pour vous autres Gournéſiens que dans quatre heures ; & il aura beau ſe lever pour Gournai, vous ne vous en leverez pas plutôt. Peut-eſtre que vous n'avez pas encore ſongé à dormir, & qu'entouré de cinq ou ſix *in folio,* dans votre robe de chambre, étendu ſur votre lit, vous achevez de dévorer un volume dont vous avez leu la préface aprés ſoupé. Quoi qu'il en ſoit, je m'adreſſe à vous, ou raiſonnant, ou dormant : tout cela m'eſt égal ; j'en tirerai auſſi peu de l'un que de l'autre, parce qu'il y a quatre mille lieuës d'ici à Gournai. Car ſans cela, ſi j'eſtois à la ruelle de votre lit, je croi que je vous aimerois mieux dormant que raiſonnant : & voici ſur quoi je me fonde ; ſur l'expérience. N'eſt-il pas vrai que quand vous avez quelque choſe à faire, vous allez dormir ; & que plus l'affaire eſt difficile, plus vous dormez ? Quand les autres mortels ont quelque choſe à faire, ils vont étudier, ils vont veiller. Pour vous, j'en ſuis témoin oculaire, vous n'avez qu'à vous jetter ſur votre lit : votre lit vous eſt ce que la terre eſtoit à feu Antée ; vous y prenez de nouvelles forces. Je n'ai jamais ſongé à en trouver la raiſon : mais ici que je n'ai rien à faire, & qu'éloigné de vous, il faut bien que je raiſonne tout

ſeul, j'y veux ſonger. Pour moi, je croi que toutes les ſciences ſont dans votre tête : il n'eſt queſtion que de les déméler. Or quand vous vous jettez ſur votre lit, vous n'eſtes pas d'abord endormi : vous ſongez profondément à ce que vous avez à faire; rien ne vous diſtrait. Alors toutes les idées dont eſt queſtion ſe préſentent à vous. Là-deſſus Monſieur s'endort : ces idées ſe promenent dans ſon imagination, & s'arrangent ; & à ſon réveil, il trouve ſous ſa main tous les materiaux dont il a beſoin pour bâtir quelque dialogue. Cela n'eſt point ſi mal raiſonné. Mais revenons à Gournai. N'y retrouverai-je point une petite fontaine? Il ne vous en coutera que cinq cens écus. Il eſt vrai que ce ſeroit encore mieux fait de les donner aux pauvres. Je parle bien ſérieuſement. Mais ſuppoſé que vous ayiez cinq cens écus dont vous n'ayiez que faire; grande ſuppoſition : il vaut mieux les employer à faire venir de l'eau dans votre bois que les garder dans votre cabinet. Rien n'eſt ſi vilain à un Eccléſiaſtique que de garder de l'argent. Et puis prenez bien votre temps: faites travailler pendant l'hiver : le bled eſt cher ; cela fera gagner les pauvres gens. En un mot, faites comme il vous plaira, mais je ſerois bien-aiſe de trouver une fontaine à Gournai. Si je reviens avec M. le Chevalier de Chaumont, je me conſolerai pourveu qu'on y travaille. Mais ſi je demeure à Siam deux ou trois ans, je prétens

à mon retour la voir jaliſſante. Je ne vous dis rien de M. le Prieur Nouët : il ne ſçait peut-eſtre pas à quel point je l'aime, & combien je ſouhaite que M.... le place bien. C'eſt un homme à mettre en œuvre : & vous-même ne devriez-vous pas y travailler nuit & jour ? Ne vous y endormez donc pas : ce doit eſtre votre endroit ſenſible. Et ſi M. le Général fait ſon devoir, ce qu'il aime fort à faire, je l'en remercierai du meilleur de mon cœur : car il faut convenir qu'on feroit des choſes admirables. Je coupe court. Je ne finirois pas ſur les terraſſes, ſur les galleries, ſur les parterres, ſur l'Ionique, ſur le Dorien ; & voici l'heure du Siamois que je ne prétens pas employer à badiner avec vous.

A 31. degré 40. minutes. Nous commençons à faire le Nordeſt tout pur ; & la variation & la dérive nous vaudront encore quelque choſe.

15. Juillet.

C'EST aujourd'hui que finit la neuvaine que nous avons faite pour le bon vent ; & depuis qu'elle eſt commencée, nous l'avons eu à ſouhait. Nous avons fait plus de quatre cens lieuës depuis huit jours : aſſeurément Dieu veut qu'on le prie. M. Baſſet a prêché ſur les peines de l'enfer, & a fort bien prêché : mais s'il continuë, il ne prêchera pas long-temps. Il ſe met en colere à l'éxorde : il n'eſt poitrine de fer qui puiſſe

réſiſter à des mouvemens ſi impétueux : ſes Supérieurs le modéreront.

Robin eſt mort, & nous le mangerons. C'eſtoit un mouton fameux entre les moutons par ſes grands voyages. Il avoit fait pluſieurs campagnes fort heureuſement ; avoit veu les Iſles de l'Amérique, toujours entre les deux ponts à la tête des autres qu'il endoctrinoit ſur la tangue & ſur le roulis ; & aprés avoir paſſé la ligne, doublé le Cap de bonne Eſpérance, à cinq cens lieuës de Batavie, la ſotte bête s'eſt laiſſé tomber, & s'eſt incommodé d'une jambe de derriere. Robin eſtoit fort gras : on a eu peur qu'il ne maigriſt, on l'a abandonné au boucher. Cet accident a mis la diſcorde dans le vaiſſeau. Quelqu'un s'eſt aviſé de dire que Robin n'eſtoit qu'une machine. Là-deſſus grande diſpute. Tout le monde a pris parti ; & les hiſtoires ne finiſſent point ſur ce qu'a fait un chien, ſur ce qu'a fait une guenon. M. Vachet nous cite des éléphans : chacun retient à faire ſon conte. Aprés chaque conte fait, on diſpute, on crie, & perſonne n'avance. Les machiniſtes font une mine dédaigneuſe. Les autres ſe croyent fondez ſur le bon ſens & ſur l'antiquité. La retraite ſonne ; & chacun ſe va coucher, plein de ſon opinion, & de ſoi-même.

16. Juillet.

VOICI la pleine lune; & si elle nous est favorable, si le vent ne change point, nous serons à Batavie avant la fin du mois. Il est déja un peu changé. Il vient du Sud : tant mieux, pourveu qu'il demeure-là. Nous allons au Nordest : vent largue; & à midi nous estions à 28. degrez & demi de latitude, & à 106. de longitude. Il me semble que je vous entens. M. l'Abbé Michel, je vous prie, apportez ma Carte : voyons où sont ces pauvres gens; ou plutôt, voyons où ils estoient à deux heures aprés midi du 16. Juillet 1685. Ils n'estoient pas à cinq cens lieuës de l'Isle de Java.

17. Juillet.

LE vent est devenu Suest : nous ne laissons pas d'aller à la route, mais il faut aller au plus prés. On a tenu conseil de pilotes pour regler la route. Quelques-uns ont esté d'avis de faire l'Est tant que l'on pourroit, & d'aller reconnoître la terre d'Endrach, pour décendre ensuite le long de l'Isle de Java, dans le détroit de la Sonde; & leur raison est qu'en ce temps-ci, il regne des vents d'Est, & que quand ils sont venus, il est difficile de gagner le détroit de la Sonde, si on ne se trouve à la hauteur de Java. Mais leur avis n'a pas esté suivi, parce que ces terres d'Endrach sont

fort dangereuses, pleines de roches à fleur d'eau. Il y en a quelques-unes marquées sur les Cartes, comme les Trials, & une infinité d'autres, entre lesquelles il seroit casuel de passer. Là-dessus on a consulté les Auteurs. Un routier Portugais va reconnoître la terre d'Endrach. Les Hollandois n'y vont jamais : nous n'irons point non plus. Les Hollandois sçavent bien leur métier, & à voir l'état de leurs affaires dans les Indes, ils en sçavent plus que les Portugais. De plus, les uns font notre route beaucoup plus souvent que les autres. Les Portugais, aprés avoir doublé le Cap de bonne Espérance, rangent les côtes Orientales de l'Afrique, dont ils possedent une partie, & vont par-là aux Indes ; & les Hollandois vont droit à Bantam : ainsi il les en faut croire. Nous allons donc au Nordest pour gagner l'Isle de Java au dessus du détroit ; & si les vents nous contrarient, & que nous nous sentions dériver vers Sumatra, nous ferons des bordées pour nous soutenir, jusqu'à ce que nous puissions enfiler ce détroit. Voilà bien de la marine : j'en entens parler, il faut bien que je vous en parle.

18. Juillet.

LE vent commence à estre tiede : aussi approchons-nous du Tropique. La mer de temps en temps se brouïlle. Nous roulons, nous tangons, nous nous tenons comme nous pouvons. La hau-

teur estoit aujourd'hui de 24. degrez & demi, & la variation de 9. degrez.

19. Juillet.

LE Tropique est passé. Nous estions à midi à 22. degrez 45. minutes de latitude méridionale, & à 110. degrez de longitude. C'est toujours le Suest que nous pinçons. Il faut espérer qu'il changera; car il nous meneroit à vau-le-vent de Sumatra, & ce n'est pas notre conte.

Je vous ai tenu un petit cas secret : mais je ne puis plus tenir; & vous puis-je cacher quelque chose? J'apprens Euclide : j'ai un compas; je fais des rhomboïdes, & force trapezes. Quand il vous plaira mesurer une ligne inaccessible, vous n'avez qu'à m'envoyer querir. Je vois bien, je sens ce que vous m'allez dire. Vous m'allez renvoyer au Proverbe : *Qui trop embrasse, mal étreint.* Vous allez conter par vos doits: le Portugais, le Siamois, la Sphere, le Pilotage, la Manœuvre, Euclide sur le tout; quel pot pouri? Et ne vaudroit-il pas mieux ne s'appliquer qu'à une chose, & la sçavoir à fonds? Non, il ne vaudroit pas mieux. Quand on est sur la mer, le moyen d'étudier huit heures de suite la même chose? On s'en ennuyeroit bientôt: au lieu qu'en suivant ma métode, on va de plaisirs en plaisirs. Une heure de Portugais, deux heures de Siamois, une heure d'Euclide; tout cela entremélé de quelques chapitres

pitres des *Essais de Morale* : une fondation à perpétuité d'un Chapitre de l'Evangile, que je lis tous les soirs avec M. Basset, qui m'en explique les endroits les plus difficiles : un peu de musique. Nous sçavons passablement le plein-chant, & dans un village on porteroit fort bien la chape. De temps en temps la promenade sur le pont, quelque petite conversation avec les pilotes, regarder sur la Carte : nous sommes ici, nous estions-là hier, si nous pouvions estre-là demain. Les prieres publiques, les particulieres, l'heure du bréviaire, le dîné, le soupé, une partie d'échets pour la récréation. Les jours vont si vîte. Je sçai bien que je ne deviendrai pas un bon pilote, ce n'est pas ma vocation ; ni un bon Mathématicien, le métier m'en paroît trop sec : mais au moins je sçaurai le Portugais, & en dépit de vous le Siamois. Les Mandarins m'ont écrit ce matin une lettre pour se réjouïr de mes progrés dans la plus belle langue du monde. J'ai fort bien leu la lettre, & l'ai presque toute entenduë ; & sur le champ leur ai fait réponse en pur Siamois. Il est vrai qu'on m'a aidé à faire mon theme. J'ai cru estre en quatriéme, & écrire une lettre à mon pere pour lui demander mes étreines. Je commence à y prendre plaisir ; & suis seur, moralement parlant, de parler Siamois à Siam. Euclide ira jusqu'où il pourra, tant que j'aurai le Pere Tachart ; & la Sphére, tant que j'aurai le Pere

de Fontenei: & quand nous ſerons arrivez à Siam, nous verrons ce qu'il y aura à faire.

20. Juillet.

A 21. degré. Nous voici dans la Zone torride. Il ne fait plus froid ; mais les habits de drap n'incommodent point encore. Le vent nous incommode beaucoup. Il eſt toujours Sueſt, & nous commençons à trop aller vers le Nord. Si cela duroit encore cinq ou ſix jours, nous nous trouverions à vau-le-vent du détroit de la Sonde; ce qu'il faut éviter. La mer eſt fort groſſe ; & nous roulons, & nous tangons : les huniers ſont ſur le ton.

21. Juillet.

CE vent toujours au même endroit, & forcé; ce qui en fait craindre la durée. Nous recommençons aujourd'hui une neuvaine : nous nous ſommes bien trouvez de l'autre. Il ne faudroit que ſix jours de bon vent pour nous faire manger de la ſalade à Batavie ; & tout l'équipage a beſoin de rafraîchiſſement. Il y a plus de trente malades du ſcorbut. Pour moi, j'ai le cœur fade depuis deux jours. L'approche du chaud, le roulis, la mer groſſe, & deux jours maigres ſont bien capables de rendre un cœur fade. Il eſt demain dimanche ; & nous allons tuer un mouton & un cochon, qui ſont bien meilleurs qu'à terre, parce qu'on les nourrit de pain.

On vient de voir des poiſſons : il y avoit bien long-temps qu'on n'en avoit veu. Ils n'aiment la grande mer que dans les païs chauds. Les pilotes diſent que ce ſont des dauphins : il me ſemble que ce ſont des marſouïns. Nous en jugerons, s'ils approchent le vaiſſeau ; car juſqu'ici ils ſe tiennent ſur les hauteurs, hors la portée des harpons. On vient de voir auſſi des poiſſons volans : toutes marques de païs chaud.

La hauteur s'eſt trouvée de 19. degrez 10. minutes. Nous ne croyions pas avoir fait tant de chemin ; & il faut qu'il y ait par ici des courans qui portent vers le Nord.

22. Juillet.

IL eſt bien opiniâtre ce Sueſt. Nous avons pourtant quelque eſpérance. On voit au deſſus du vent qui nous mene, un autre vent qui va vers l'Eſt : mais il eſt trop haut & nous eſt inutile ; peut-eſtre qu'il décendra. Ce n'eſt point une viſion ; la marche des nuages en fait foi. Il eſt préſentement queſtion de l'Iſle des Cocos, qu'il faut laiſſer à babord ; ce qui nous ſera impoſſible, ſi le vent ne ſe range un peu vers le Sud. Que s'il demeure encore deux jours où il eſt, nous revirerons de bord, & irons courir le Sudoueſt pour nous ſoutenir dans ce parage, juſqu'à l'heureux moment que nous pourrons reconnoître l'Iſle de Java.

M. Manuel a prêché aujourd'hui malgré le roulis, & a esté fort court. On lui a donné beaucoup de loûanges.

23. Juillet.

NOTRE fortune ne change point. Nous espérions que la lune, en changeant de quartier, feroit changer le vent : elle n'y a pas songé ; il résiste à tout. Il vient des grains de temps en temps : c'est encore un sujet d'espérance, car les grains d'ordinaire amenent du vent ; & cependant tout cela n'y fait rien. L'inéxorable Suest nous persécute ; & nous pourrions bien l'avoir encore jusqu'à la fin du mois & de la lune.

24. Juillet.

LA même chanson. Nous sommes à quinze degrez. Il commence à faire chaud ; & sans le vent qui vient du païs froid, il en feroit bien davantage.

25. Juillet.

SI jamais vous allez aux Indes, ne croyez rien de tout ce qu'on vous dira en partant. On nous avoit assurez que nous trouverions des vents réglez, une mer pacifique : rien de tout cela. La mer est tres-rude ; la lame courte ; le navire ne sçait où se mettre ; & depuis le Cap nous avons presque toujours esté tourmentez. Les vents sont

fort variables. Notre malheureux Sueſt eſt devenu Eſt, & nous portons droit au Nord. S'il vouloit au moins pour un temps devenir Nordeſt, nous revirerions de bord, & tâcherions de nous redreſſer, car nous en avons beſoin. Nous ſommes aujourd'hui à 14. degrez à vau-le-vent de l'Iſle des Cocos.

26. *Juillet.*

TOUTE la nuit on a fait le Nord, & ce matin on a reviré de bord; de ſorte que préſentement nous faiſons le Sueſt.

On vient de faire quelques raiſonnemens ſur le parti qu'il faudra prendre, ſi les vents nous contrarient toujours; ce qui pourroit bien arriver: & la réſolution eſt priſe d'aller paſſer l'hiver à Ceilon, en cas que dans le 20. Aouſt nous ne puiſſions gagner le détroit. Ce ſeroit là une fâcheuſe extrémité: eſtre ſix mois dans un païs perdu, les bras croiſez, entre les mains des Hollandois, qui ne ſeroient peuteſtre pas ſi honneſtes que ceux du Cap. Nous avons déja beaucoup de malades: dans dix ou douze jours ils n'auront plus de viande; & le nombre en augmentera. Les chaleurs deviennent grandes. Le bois diminuë. Bientôt les eaux ſeront baſſes. Mais, s'il plaît à Dieu, tout cela nous tournera à bien; & j'eſpere qu'avant qu'il ſoit quinze jours ce Journal ſera daté de Batavie. Que ſi nous ſommes obli-

gez de relâcher à Ceilon, Dieu a ses desseins: c'est peutestre par là qu'il veut faire réussir l'affaire qui nous mene. Il faut tâcher à tirer parti de tout. He bien, nous passerons l'hiver à Ceilon, & à la fin de Mars nous arriverons à Siam. Il faudra que M. le Chevalier de Chaumont y passe au moins sept ou huit mois: il aura plus de temps pour travailler à la conversion du Roi de Siam: on ne précipitera rien. Nous y serons pendant le beau temps à l'arrivée de toutes les Nations orientales, qui y viennent trafiquer depuis Mars jusqu'en Septembre. Nous aurons à choisir de raretez, de curiositez. Au-lieu que si nous y arrivons au mois de Septembre, nous n'y trouverons plus d'étrangers; toutes les marchandises seront enlevées; & qui voudra avoir quelque chose l'achetera bien cher. Tout le païs sera inondé; point de promenade; point de chasse: nous ne verrons Siam qu'en hiver; peu ou point de fruits. Avec tout cela nous banderons toutes nos voiles pour tâcher d'y arriver.

La hauteur est de 12. degrez 40. minutes: mais depuis ce matin nous remontons vers le Sud.

27. Juillet.

LE vent diminuë; & nous espérons que lundi prochain, à la nouvelle lune, il s'en ira tout-à-

fait, & fera place à quelque bon Oueſt. Dieu le veuïlle.

28. Juillet.

NOUS croyions ce matin eſtre en calme; & nous en eſtions bien-aiſes, parce que pour avoir de bon vent, il faut que le mauvais s'en aille: mais il eſt revenu à ſon point, & nous faiſons toujours le Sueſt. Cela nous éleve au moins en longitude. Nous conſentons de bon cœur à aller encore quatre ou cinq jours la même route juſqu'à la hauteur des trials, pourveû qu'il nous vienne ce qu'il nous faut pour tomber dans le détroit.

A la fin la grande partie d'échets vient d'eſtre décidée. Nous joüions en vingt parties liées, le Chevalier de Fourbin & le Pere Gerbillon contre moi. Il y avoit deux mois qu'elle nous divertiſſoit. L'égalité eſtoit parfaite; nous avions remis trois fois; j'eſtois aujourd'hui vainqueur, & demain vaincu; l'émulation s'y eſtoit miſe; un mauvais coup nous faiſoit pâlir; on y eſtoit tout entier tout le temps qu'on y eſtoit. L'auditoire,ou plutôt les ſpectateurs attentifs pardeſſus l'épaule, gardoient un profond ſilence, qu'ils ne rompoient de temps en temps que par des cris d'admiration. Ils ne pouvoient comprendre comment le Roi ne nous donnoit pas ſes armées à commander, & ne contoient pour rien le Ma-

réchal de Crequi. Voilà qui eſt beau. Mais à ſa fin j'ai perdu, & j'ai eu beſoin des *Eſſais de Morale* pour m'empêcher d'eſtre fâché. Par bonheur j'avois leu depuis peu le traité de l'Amour propre, & j'ai trouvé une belle occaſion de l'humilier. Il ne faut point rire; & c'eſt de vous-même que je tiens cette maxime importante, que de tous les jeux le plus dangereux, & qui porte le plus à la vanité, c'eſt le jeu des échets. On croit qu'il n'y a point de hazard, qu'il y faut de la vivacité & de la prudence. En vain....... ſe préſente comme grand joûëur d'échets, & aſſez mal habile homme. On ſe flate toujours que qui peut avoir en même temps tant de veûës différentes, doit avoir un génie ſupérieur aux autres; & cependant cela n'eſt pas vrai. Je ne ſçai ſi je vous dois conter ce qui m'arriva il y a trois jours. J'eſtois dans l'ardeur de cette grande partie d'échets: nous venions encore de remettre en cinq parties. Tout y eſtoit encore; & les parieux eſtoient pour moi, parce que j'avois toujours eu l'avantage. Le ſoir, en faiſant mon petit éxamen de la journée, je tombai ſur les échets, & éxaminai bien ſérieuſement d'où venoit que j'avois ſi envie de gagner; & aprés avoir bien retourné mon cœur, je trouvai que c'eſtoit pure vanité. Alors je demandai à Dieu la grace de me faire perdre, ſi cela pouvoit m'eſtre bon à m'humilier. Qu'arriva-t-il? Nous jouaſmes le lendemain,

lendemain, & depuis ce moment-là je ne me suis pas défendu : j'ai perdu toutes les cinq parties, sans en gagner pas une, quoi-que je m'y sois appliqué de toutes mes forces. Je fus assez fâché dans le moment ; mais depuis la réfléxion, j'ai eu beaucoup de consolation de voir ma priere éxaucée. Il y a peut-estre de la vanité à vous dire ceci : mais pourquoi y en auroit-il ? Si j'ai eu une bonne pensée, vient-elle de moi ? & n'est-ce pas Dieu qui me l'a envoyée ?

29. Juillet.

ALERTE, alerte, le vent est sur les voiles ; largue l'écoute, hale là bouline. Nous estions sur le pont. Tout le monde s'est jetté aux manœuvres & à travailler. Grande joie, c'est changement de temps. Courte joie, ce n'estoit qu'une chapelle que le pilote nous avoit laissé faire. Il avoit trop serré le vent ; & le vent impatient avoit pris la voile à l'envers : le terme est peu marin, & vous l'en entendrez mieux. De sorte qu'aprés avoir bien travaillé, nous nous sommes trouvez au même état, & le vent au même lieu. Je croi pourtant que ce petit accident nous a porté bonheur : le vent est venu ce soir presque Suest ; & nous faisons le Nordest quart d'Est, qui est presque notre route.

Le Pere Gerbillon a prêché sur l'Enfer, avec beaucoup d'esprit. Il dit de fort belles choses ;

mais avec un peu trop de véhémence, qu'il sçaura bien modérer à la Chine. Car on n'y prêche point, on parle de bon sens, on raisonne juste; & quand les Chinois voyent un Prédicateur tout hors de lui, qui crie du haut de la tête, ils se mettent à rire, & disent: *A qui en a-t-il? contre qui veut-il se batre? & croit-il me persuader en me montrant qu'il se laisse aller à ses passions, & que la colere le transporte?*

30. Juillet.

NOUS faisons toujours le Nordest quart d'Est par un fort joli petit temps. La mer est la plus belle du monde. Nous avons toutes nos voiles dehors: je ne vous les ai point encore nommées par leur nom. Nous faisons bien trente lieuës par jour, & sommes à 15. degrez, à peu prés à deux cens lieuës de Bantam. Si le vent vouloit un peu fraîchir, & se ranger de l'arriere, nous pourrions encore estre à l'entrée du détroit dans sept ou huit jours.

31. Juillet.

NOUS allons toujours doucement. Le matin le vent vient un peu de l'avant, & le soir il retourne au Suest. L'Isle des Cocos est doublée. Les oiseaux, que nous voyons, font connoître que nous n'en sommes pas loin. Que si les Hollandois nous ont dit vrai, si la pointe de l'Isle de

Java eſt cent lieuës plus Oueſt qu'elle n'eſt marquée ſur les cartes ; nous la verrons dans peu de jours.

1. Aouſt.

A la pointe du jour ou a aperceu cinq frégates, qui nous ont cotoyé deux ou trois heures. Nous aurions bien voulu avoir quelque conférence avec elles. On a fait tout ce qu'on a pu pour les joindre. Nos armes eſtoient toutes prêtes ; & ſi elles s'eſtoient un peu approchées, nous en aurions pris quelqu'une. Elles ſont bonnes à manger. Ce ſont des oiſeaux, qui ont les aîles trois fois grandes comme le corps : on en fait de l'huile admirable pour les rhumatiſmes.

2. Aouſt.

ON ne voit qu'oiſeaux & poiſſons. Les oiſeaux ſont des foux & des frégates. Ils vont à la chaſſe avec une adreſſe admirable ; & dés qu'un pauvre poiſſon met le nez dehors, ils fondent deſſus, & l'emportent dans les airs. Nous croyons eſtre fort prés de terre. Les oiſeaux en troupe en ſont une marque infaillible.

3. Aouſt.

A la pointe du jour on a veu terre. Nous ne ſçavons encore ce que c'eſt. Nous eſtions hier à 11. degrez 30. minutes de latitude ; & par-là il eſt

impossible que ce soit l'Isle de Java, dont la pointe la plus méridionale est marquée à 8. degrez: il faut que ce soit l'une des Isles Monin. On verra à midi par la latitude.

C'est aujourd'hui un grand jour pour moi, & dont j'espere que Dieu me fera la grace de me souvenir toute ma vie. Ce fut le 3. Aoust que je tombai malade à la Place-Royale. Mon imagination est fort fidelle: je me voi dans ce lit aussi malade de l'esprit que du corps; & je suis fort aise d'avoir passé du lit au seminaire, & du seminaire aux Indes.

On vient de trouver 9. degrez 56. minutes de hauteur. Les pilotes ne sçavent plus où nous sommes. Nous avons laissé au Sud l'Isle de ce matin. Ce ne peut estre l'Isle Monin, parce qu'à la route que nous faisons nous verrions l'Isle Ceilan, qui n'en est qu'à vingt lieuës Nord: ce ne peut pas estre Ceilan, parce que nous verrions Java. Il faut que ce soit les Cocos. Il est vrai qu'ils sont marquez sur la carte à 12. degrez; & l'Isle que nous avons veûë est à 10. degrez: mais la carte ne vaut rien; c'est au moins tout ce que j'ai à vous dire, & les pilotes aussi. Nous faisons bien ce voyage-ci à la Françoise: il n'y a pas un homme sur le bord qui ait esté du Cap de bonne Espérance à Bantam. Quelques-uns des pilotes ont bien esté à Bantam, mais par d'autres chemins; & pas un n'a fait la route que nous

faisons : de sorte qu'au moindre accident on ne sçait plus que faire. Dieu s'en est mélé jusques ici ; il achevera.

4. *Aoust.*

ON n'en doute plus : ce fut l'Isle des Cocos que nous vismes hier matin. Nous avons depuis fait l'Est Nordest par un bon petit frais, & nous ne voyons point de terre. Si le vent demeure où il est, nous pouvons encore dans trois jours gagner le détroit, ou du moins atterrir à Sumatra à vingt ou trente lieuës du détroit. Et si cela arrive, nous moüillerons tout le jour, à cause que le vent vient du large, & qu'il nous seroit contraire ; & nous mettrons le soir à la voile à la faveur d'un petit vent de terre, qui ne manquera point de se lever, & qui nous aura bientôt mis en païs de salade : car nous commençons à souhaiter des herbes. Il y aura bientôt deux mois que nous sommes partis du Cap.

Les oiseaux sont fort familiers en ce païs-ci. Ils viennent se mettre auprés de nous, & nous regardent fixement. On les prend, on les flate, & puis on les mange.

5. *Aoust.*

TERRE, terre, nous voyons terre. On ne sçait encore ce que c'est : mais constamment ce ne peut pas estre l'Isle de Sumatra ; & par conséquent

ce ne fut point l'Isle des Cocos que nous vismes avanthier. Il faut que ce soit une Isle inconnuë ; ou que les Hollandois n'ayent pas voulu la marquer dans la Carte, pour dérober leur route aux autres nations. Ce soir au coucher du soleil nous vous dirons le nom de la terre que nous voyons. C'est assurément l'Isle de Java. Nous en sommes à trois lieuës. Les terres en sont assez basses sur le bord de la mer : mais à sept ou huit lieuës avant dans l'Isle, il s'éleve de fort hautes montagnes. Nous jugeons estre à cinquante lieuës du détroit de la Sonde vers l'Est : & tant mieux, nous n'avons plus qu'à arriver. Le Suest nous est vent arriere, & c'est le plus bel atterrage qu'on pouvoit souhaiter. Il vaut mieux estre à cinquante lieuës du détroit au dessus du vent, qu'à six lieuës au dessous. Ce qui fait juger encore que nous sommes au dessus du vent, c'est qu'avanthier nous voyions du goimon, des cannes, des roseaux ; & présentement nous ne voyons plus rien de tout cela. C'est que tout cela venoit du détroit, & estoit poussé par les courans, qui en ce temps-ci vont du Nord au Sud ; & nous les avons veus, quand nous estions au large, vis à vis du détroit. Il faut aller bride en main dans un païs qu'on ne connoît point. M. de Vaudricourt n'est rien moins qu'étourdi. Nous allons courir jusqu'à ce que la lune se couche, & puis nous mettrons en pane jusqu'à la pointe du jour.

La hauteur s'est trouvée de 8. degrez ; & c'est justement la hauteur de la pointe de Java, que nous avons reconnuë.

6. Aoust.

AUTRE paire de manches. A la pointe du jour à peine voyons-nous la terre. Il faut que nous ayions furieusement dérivé, & que les courans nous ayent porté au large. On va faire le Nord tout pur, pour rapprocher la terre que nous ne voulons plus quitter de veuë.

Nous avons couru tout le jour le long de l'Isle de Java ; & en chemin nous avons trouvé plusieurs anses, & deux petites Isles verdoyantes, qui sont assez prés de terre. A l'entrée de la nuit nous estions par le travers du grand Cap qui fait le détroit. La question a esté fort agitée, sçavoir si dans une nuit fort obscure nous irions nous fourrer dans ce détroit, au milieu de terres inconnuës. Se mettre en pane est chose impossible : la dérive, & les courans nous emporteroient trop loin. Aussi entrer les yeux fermez, c'est s'exposer à aller donner contre l'Isle du Prince, qui est marquée à l'entrée du détroit, & que nous n'avons point encore reconnuë. C'est pourtant le parti que nous avons pris. Mais comme il y a plus de dix ou douze lieuës entre Sumatra & l'Isle du Prince, nous tâcherons de passer entre deux. Du reste, bon quart, personne ne dormira. Nous

avons apperceu à trois ou quatre lieuës sous le vent un petit navire qui alloit au plus prés pour gagner le détroit : plust à Dieu que ce fust la Maligne !

La hauteur s'est trouvée de 7. degrez 10. minutes.

7. *Aoust.*

HIER au soir il vint un grain avec apparence de mauvais temps. S'il eust encore duré une demi-heure, nous prenions le large. Il n'y a pas de plaisir d'estre la nuit sans lune à cinq mille lieuës de chez soi, entre des terres qu'on ne connoît point, sur tout quand il fait mauvais temps. Mais Dieu merci, cela n'a pas duré ; & nous nous sommes trouvez à la pointe du jour dans le détroit, entre Sumatra & l'Isle du Prince. Le vent est Suest ; & nous allons au plus prés, & n'avançons gueres à cause du courant qui nous est contraire.

Il a fallu faire deux bordées pour nous rapprocher de l'Isle du Prince ; & ce soir nous en sommes encore à plus de quatre lieuës.

8. *Aoust.*

CETTE nuit il est venu un navire à la portée du mousquet. Il sortoit du détroit avec le vent & la marée. Nos canons estoient déja parez : mais à dire le vrai, nous nous batrions mal. Il y a plus de quarante hommes malades du scorbut,

but, à ne pouvoir se remuer; & de tout le reste il n'y en a pas dix bien gaillards. Nous avons bien besoin de les mettre à terre. Leurs douleurs augmentent quand ils voyent la terre, & qu'ils ne peuvent marcher dessus. Nous sommes présentement à la hauteur de l'Isle du Prince; & s'il plaît à Dieu, nous mouïllerons ce soir à la côte de Java. Si nous pouvons une fois l'attraper, nous sommes sauvez. Le mouïllage est bon par tout. Les gens du païs apportent, dit-on, des rafraîchissemens; on pêche sur la côte; & l'on attend le vent favorable pour aller à Bantam, & de-là à Batavie, qui n'en est qu'à douze lieuës.

Nous allons toujours, & n'avançons point. Ce que le vent nous donne, le courant nous l'ôte. Nous sommes ce soir aussi avancez que ce matin.

9. Aoust.

ON a fait cette nuit deux ou trois bordées, qui enfin nous ont approché de l'Isle du Prince. Nous la côtoyons avec un petit vent; & s'il calme, nous mouïllerons, & nous pêcherons en attendant le lever de la brise ou du vent du largue, qui ne manque jamais de venir le soir. Elle est venuë cette brise, & nous a fait approcher de la pointe de l'Isle. Encore une demi-heure, & nous la doublions; mais nous revoici aussi avancez que le matin.

10. Aoust.

IL a fallu faire cinq ou ſix bordées cette nuit ; & peu s'en eſt fallu que nous n'ayions échoué contre l'Iſle du Prince. Il y avoit peu de vent : nous en eſtions fort prés, & le courant nous y portoit. Cependant nos pauvres matelots ſont ſur les dents. Le nombre des malades augmente : ils n'ont point de viande. M. de Vaudricourt leur a déja donné de ſes poules & de ſes moutons ; & ne leur en veut plus donner, parce qu'il n'en a plus gueres. En un mot, il faut arriver : ſix heures de bon vent nous mettroient à la veuë de Bantam. On vient de hiſſer nos perroquets. Quand il n'y a gueres de vent, les perroquets valent bien la grand'voile, parce que le vent eſt haut, & qu'ils le prennent dans leurs petites voiles. Nous n'oublions rien pour attraper les oranges & les citrons, les bananes & les cocos. Ils ſont ſur le bord : nous les cueïllerions ſur les arbres, ſi nous avions les bras un peu longs. Nous reſſemblons un peu à feu Tantale.

11. Aouſt.

IL vient un peu de vent. On fait deux ou trois lieuës. On approche la pointe fatale de cette Iſle que nous avons la mine de voir encore longtemps. Le calme vient, & le courant nous remporte. Enfin ce matin nous ſommes plus au large

qu'hier au soir. Que faire? Les pilotes sont partagez. Les uns voudroient mouïller, & attendre le vent: les autres aiment mieux se tenir au large; & prétendent que mouïller dans un païs qu'on ne connoît point, c'est trop hazarder. Il faudroit mouïller fort prés de terre; & il pourroit venir des vents, qui nous jetteroient à la côte. Ceci commence à devenir fastidieux. Il y a huit jours que nous voyons terre. D'abord grande joye; on s'imagine toutes sortes de rafraîchissemens: & cependant voici trois jours maigres qu'il faut passer avec du stockfiche. Moi-même qui jamais ne désespere, je commence à estre pensif. Il y a des vaisseaux qui ont demeuré trois semaines à passer le détroit. Si pareille chose nous arrivoit, que deviendroient nos malades? car pour nous il y a de l'eau & du biscuit à fonds de cale: & quand nous serons arrivez à Batavie, remettrons-nous à la voile avec dix matelots? Je ne parle point de la frégate, car nous ne l'attendrons pas. Les présens du Roi sont ici, & l'Ambassade ne laissera pas de se faire. Il sera desagréable de n'avoir pas toute cette Noblesse dorée qui est sur la frégate. Mais à quelque prix que ce soit, il faut tâcher d'arriver cette année; & le quartier d'hiver à Batavie seroit rude à passer.

12. Aoust.

HIER à trois heures aprés midi le vent vint

frais. Nous avions déja dérivé par-delà la pointe de l'Isle : nous faisions une lieuë par heure : le vent estoit venu peu à peu, & avoit la mine de durer : & déja nous commencions à oublier toutes les peines passées. Batavie nous ouvroit son port dans quatre jours; & Siam paroissoit encore au fonds de la perspective. Il faut assez peu de chose pour nous abbatre, & assez peu pour nous relever. Mais hélas, toutes ces belles espérancess'évanouïrent tout d'un coup. Il vint un orage dans le temps que nous allions doubler cette Isle fatale : un tonnerre nouveau se fit entendre sur nos têtes, ta ta ta coup sur coup comme trois coups de canon, & fort prés : la pluie suivit, le vent tomba. Enfin nous avons perdu cette nuit tout ce que nous avions gagné dans la journée, & nous revoici en pleine mer. Je ne sçai plus ce qui arrivera de tout ceci. Il tombe tous les jours des malades : il y en a cinquante-cinq au lit, & bien des traisneux. Tous les valets travaillent, & les maîtres quelquefois pour leur donner courage. Nous n'avons plus que sept moutons, un codinde, trois oies, & trente poules, & puis du lard, & puis du biscuit.

13. Aoust.

BONNES nouvelles. Le bon vent vint hier à trois heures aprés midi. Il est sept heures du matin, & nous allons encore. L'Isle fatale du Prin-

ce est bien loin; & nous voici à la côte de Java, à huit lieuës de Bantam, à 18. & 20. brasses d'eau. Bon fonds, vaze & sable; de sorte que si le calme vient, nous mouïllerons. On voit de tous côtez des bateaux à la pêche: apparemment ils viendront à bord, & nous apporteront des rafraîchissemens.

Je suis un grand prophete. Le calme est venu; nous avons mouïllé; & voici au tour de nous une douzaine de petits bateaux chargez de poules, de canars, de bananes, de figues, de cocos. Peut-estre que notre goût n'est pas encore fait aux fruits Indiens; mais franchement les figues sont pâteuses, les bananes sont fades. Il est vrai que dans les cocos il y a une chopine d'eau fort claire, fort fraîche, & fort agréable: c'est une limonade naturelle. Tous ces bons Javans ne se soucient point d'argent: des épingles, des éguilles, des couteaux, & ils vuident leurs petits bâteaux. Ils sont assez semblables aux canots des Amériquains: vous en avez veu sur le canal de Fontainebleau. Il en est venu un plus grand, où il y avoit dix hommes: tout le bâtiment, mâts, vergue, voiles, cordages, jusqu'aux ancres tout est de coco. Ces hommes sont assez noirs, mais fort bien faits; la taille belle, & le visage agréable, de grands yeux noirs, la bouche petite: ils ne sont point dégoutans comme les *Outentos*. Ils parlent la langue Malaie; & personne dans le vaisseau ne

l'entend, pas même les Siamois. Mais apprenez un miracle de la patrie. Depuis que les Mandarins ont veu des figures bazanées & des dents noires, on ne les reconnoît plus. Ils n'avoient pas sorti depuis Brest deux fois de leur taniere : ils sont toujours sur le pont, rient aux anges, jouent à de petits jeux. Aussi ont-ils mangé du betel & de l'areque : ce sont leurs pêches madeleines. Je croi qu'à Siam nous leur trouverons de l'esprit : Dieu veuïlle que nous n'y soyions pas des sots.

14. Aoust.

NOus levasmes l'ancre hier aprés-dîné, & fismes deux lieuës. Le calme vint, nous mouïllasmes. On à mis à la voile à midi : mais à peine l'ancre a-t-il esté levé, que le vent est tombé. Nous avons pourtant fait prés d'une lieuë sans vent. Les courans entrent dans le détroit depuis trois heures du matin jusqu'à trois heures aprés midi, & puis ils en sortent. Quand on a veu le courant contraire & point de vent, mouïlle ; au moins nous ne perdrons rien. Nous voyons le Cap de Bantam.

15. Aoust.

UN peu de vent & le courant nous ont amené à trois lieuës de Bantam. Il a fallu mouïller, parce que la marée devenoit contraire. On a résolu d'aller à Bantam, & non plus à Batavie ; & cela

par mille bonnes raiſons. Notre équipage n'en peut plus. Il y a encore quatorze grandes lieuës d'ici à Batavie. Pas un de nos pilotes n'y a eſté: ils ſçavent ſeulement qu'il y a beaucoup de roches par le chemin. Nous aurons à Bantam toutes ſortes de rafraîchiſſemens à bon marché; & s'il n'y a point de pilotes, on en envoiera chercher un à Batavie.

Nous voyons avec les lunettes un navire moüillé, dont les girouëttes nous paroiſſent blanches. Ce pourroit bien eſtre la Maligne.

16. Aouſt.

LE Chevalier de Fourbin eſt parti ce matin à une heure aprés minuit dans le canot, pour aller à Bantam faire un compliment au Commandeur Hollandois. Il s'eſt avisé, en y allant, d'aller reconnoître ce navire que nous aperceuſmes hier au ſoir, & il a trouvé que c'eſtoit notre pauvre frégate. Jugez de la joie réciproque. Il y a quatre jours qu'ils ſont arrivez; & c'eſtoit eux que nous viſmes le 6. de ce mois à l'entrée du détroit. C'eſt une choſe aſſez curieuſe que deux vaiſſeaux ſe perdent à deux mille lieuës d'ici, & ſe retrouvent à la même heure, deux mois aprés, au rendez-vous. Aprés les embraſſades, M. Joyeux a dit au Chevalier de Fourbin, qu'il avoit envoyé à Bantam pour avoir permiſſion de faire de l'eau, & d'acheter des proviſions: mais que les Hollan-

dois avoient tout refusé, disant que le Roi de Bantam ne vouloit point que les étrangers missent pié à terre dans son royaume ; que pour eux, ils n'estoient que troupes auxiliaires, & n'y avoient aucun pouvoir ; & que tout ce qu'ils pouvoient faire, estoit de prendre dans leurs magazins quelques rafraîchissemens dont ils leur faisoient présent. Et en effet, ils envoyerent aussitôt à bord de la Maligne un bœuf, des poules, des citrons. Là-dessus le Chevalier de Fourbin est revenu fort prudemment conter le tout à Monsieur l'Ambassadeur, qui l'a renvoyé sur le champ à Bantam demander au moins de l'eau & des rafraîchissemens, résolu de dresser des tentes dans une Isle deserte, & d'y mettre nos malades. Nous venons de mouïller dans la baye de Bantam, à cinq brasses, à deux bonnes lieuës de la ville. Le mouïllage est bon par tout. La frégate est venuë se mettre auprés de nous, & nous a salué de sept coups de canon : nous lui avons répondu de cinq. Joyeux est venu à bord, & nous a conté qu'aprés qu'il nous eut perdus, il alla jusqu'au 41. degré Sud, & essuia de terribles coups de mer, & que quand il a veu terre, il n'avoit pas dix hommes en état de manœuvrer. Cependant depuis quatre jours ses gens ont un peu repris cœur, à force de manger des citrons, des bananes, & des cocos ; & s'il ne nous avoit veus ce matin, il appareilloit pour aller à Siam, parce qu'il croyoit

que

que nous pourrions bien eſtre allez par Tennaſſerim.

Le Chevalier de Fourbin vient de revenir fort mal content de ſon ambaſſade. Le Commandeur Hollandois a fait le malade: & ſon Lieutenant lui a tenu le même diſcours qu'à Joyeux, & a dit net, que le Roi de Bantam ne ſoufriroit point qu'on fiſt aucuns rafraîchiſſemens ; mais que nous n'avions qu'à aller à Batavie, où rien ne nous manqueroit. De ſorte que bon gré malgré il faut aller à Batavie. Nous n'irons que le jour, toujours la ſonde à la main ; & il faut bien filer doux, car nous ne ſommes pas les plus forts. La maniere d'agir eſt un peu arabeſque, & bien différente de celle du Cap. Voici leurs raiſons, & quelque choſe de l'hiſtoire de Bantam, en attendant que j'en ſçache davantage.

Il y a cinq ou ſix ans que Sultan Agom Roi de Bantam ſe démit de la couronne en faveur de ſon fils Sultan Agui, & ſe retira à la campagne pour ne ſonger qu'à ſon ſalut. Il eſt fort dévot Mahométan, & eſtoit adoré de ſon peuple. Le jeune Roi voulut d'abord mettre les portes où eſtoient les fenêtres, & envoya en exil deux Pangrands: ce ſont les grands Seigneurs Javans. Le bon homme Roi dont ils eſtoient les Miniſtres, le trouva fort mauvais, & manda à ſon fils de les rappeller: mais le fils les envoya auſſitôt maſſacrer. Dés que le Pere le ſceut, il reprit les orne-

S

mens royaux: tous les peuples se déclarerent pour lui ; & il vint avec une armée de trente mille hommes assiéger son fils dans la forteresse de Bantam. Le jeune Roi se voyant abandonné de tout le monde eut recours aux Hollandois, qui vinrent à son secours. M. de Saint Martin mit pié à terre avec trois mille hommes de troupes réglées, du canon, des bombes, des grenades. Les Javans, entre lesquels il y avoit des Macassars, qui sont les plus braves des Indiens, défendirent quelque temps la décente; furent forcez, batus, mis en fuite. Les Hollandois se saisirent de la forteresse & du jeune Roi. Ils ont depuis atrapé le vieux Roi. Ils les gardent tous deux, mais les traitent bien différemment. Le vieux ne mange que du ris, n'a point de femmes, & ne voit personne. Le jeune a toutes les apparences de la royauté; rien ne se fait que sous son nom: il a son palais, son serrail, ses gardes, & fume tant qu'il veut. Voilà ce que nous avons pu sçavoir de l'état présent de Bantam. Les Hollandois y sont fort haïs des peuples: ils n'oseroient sortir de leurs portes. Ils craignent de plus les Européans, dont ils pillerent les marchandises à la prise de Bantam. Faut-il s'étonner qu'ils n'aiment pas à voir à terre des gens qu'ils ont offensez, & qui pourroient redonner courage aux Javans? On dit que le vieux Roi de Bantam a trouvé moyen de faire passer un de ses enfans en Angleterre, sça-

chant bien qu'il n'y a que les Anglois qui puissent le rétablir : outre qu'ils y ont le plus grand intérêt, & que leur magazin estoit le mieux garni. Pour moi, je pardonne à leur politique ce qu'ils nous font ici, pourveu qu'à Batavie ils mettent tout par écuelles pour nous recevoir. Nous mettons à la voile pour y aller ; & si le vent demeure où il est, nous y serons demain au soir. Le contretemps a esté parfait : mais deux choses me consolent, la frégate retrouvée, & la certitude qu'on peut encore arriver à Siam le 20. Septembre. Il ne faut que quinze jours pour y aller. Voilà encore du temps pardevers nous.

17. Aoust.

NOUS avons fait cinq lieuës ; le calme est venu, & la nuit on a mouïllé. Toute la côte est pleine d'isles, de bans de sable, de roches. Nous n'avons esté qu'à petites voiles, toujours la sonde à la main.

18. Aoust.

LE Chevalier de Fourbin est parti à minuit dans le canot, pour aller à Batavie faire un compliment à Monsieur le Général, & lui demander toutes les choses dont nous avons besoin. Nous avons mis à la voile à neuf heures du matin par un petit vent, qui n'a duré qu'une heure. On a mouïllé. Le vent est revenu à une heure aprés mi-

di, & nous voici à la veuë de Batavie. Le canot n'est point encore revenu. Nous contons avec les lunettes quatorze navires à la rade.

Le Chevalier de Fourbin vient de revenir pompeux & triomphant. Le Général lui a accordé plus qu'il ne demandoit. Nous sommes moüillez à demi-lieuë de la ville. Nous l'avons saluée de sept coups de canon, & elle nous a répondu d'autant; ce qui n'est jamais arrivé dans les Indes. Les Anglois, les Portugais, même des navires de Roi saluënt; & on ne les saluë point. C'est ici la capitale de l'Empire des Bataves. Leur puissance y est formidable, & il ne faut pas s'étonner qu'ils soient fiers sur leur paillier. On nous permet d'envoyer nos malades à terre; de faire de l'eau, du bois, toutes sortes de rafraîchissemens. On nous donne un bon pilote. A ce bon traitement nous reconnoissons nos amis du Cap: mais qu'on ne nous parle point de Bantam.

19. Aoust.

M. Vachet estoit allé hier au soir à terre, & vient de revenir à bord, pour nous apprendre des nouvelles. Il a trouvé à Batavie le Pere Fuciti Jésuite Italien, qui sur l'ordre du Pape & de son Général est sorti du Tonquin, & cherche à retourner en Europe. Le Pere Ferreira son compagnon est allé à Macao. Voici les nouvelles. M. l'Evêque d'Héliopolis est mort l'année passée à

la Chine dans la ville de Fō-gang en la province de Fō-kien, d'un catarre qui l'a ſuffoqué. Dieu lui a donné la conſolation d'entrer dans les terres de ſa miſſion, & d'y mourir en Apôtre. Il y avoit plus de vingt ans qu'il tentoit toutes ſortes de voies pour entrer à la Chine. Il avoit fait trois fois le voyage des Indes, & une fois le tour du monde; & dans le temps qu'il alloit eſtre d'un grand ſecours à tant de milliers de pauvres Chinois, Dieu le retire à lui par des raiſons que nous devons adorer ſans les aprofondir. En tout cas il a bien fait ſon perſonnage; & puiſque nous ſerons tous jugez ſur nos œuvres, il en avoit bien de bonnes à préſenter au jour qu'il a eſté jugé pour toute l'éternité. Ainſi au-lieu de le plaindre, nous devons nous réjouïr de ſon bonheur. Monſieur l'Evêque d'Argolis eſt auſſi entré à la Chine avec deux Miſſionnaires. Il y en avoit deux avec M. d'Héliopolis, qui ſeront venus recevoir ſes ordres; & c'eſt toujours un grand bien qu'il y ait un Evêque, qui pourra faire des Prêtres du païs. Il n'y a point d'autre moyen d'y conſerver le Chriſtianiſme pendant la perſécution. On reconnoît au viſage les Miſſionnaires d'Europe: on les met priſonniers: il y en eut vingt-trois d'arrêtez il y a quelques années, dont il y avoit dixhuit Jéſuites. Au-lieu que les Prêtres du païs ſe pourront mieux cacher, & faire leurs fonctions ſans avoir peur d'eſtre découverts.

M. Mahot Evêque de Bérithe est mort à la Cochinchine. Le métier de Missionnaire ne mene gueres à la vieillesse. Il faut estre toujours sur pié : & quand un pauvre homme se voit presque seul dans une grande Province, chargé du soin de vingt ou trente mille ames, il fait plus qu'il ne peut ; le zele le transporte, & l'huile de sa lampe est bientôt usée.

M. Le Général de Batavie vient d'envoyer offrir à M. l'Ambassadeur tout ce qui dépend de lui. Le compliment a esté accompagné de dix ou douze grands manequins pleins de toutes sortes de fruits & d'herbes. On a fait boire & fumer les bons Hollandois, qui à peine ont esté sortis qu'il en est revenu d'autres avec deux grands bœufs, des moutons, & des fruits, & des herbes. On a mis l'équipage à même. Une bonne journée comme celle-ci, leur fait oublier toutes les fatigues passées. Nos malades sont à terre. On leur donnera du potage deux fois par jour ; & à la fin de la semaine ils seront tous gaillards.

20. *Aoust.*

JE suis venu aujourd'hui à terre. Batavie ressemble à toutes les villes de Hollande : les maisons blanches, toutes les ruës entre deux canaux, de beaux arbres bien verts, le chemin des honnêtes gens est bien carrelé, le milieu des ruës est bien sablé. On voit fourmiller un grand peuple.

Les trois quarts sont Chinois, marchands riches qui font un grand commerce ; quelques Malaies; peu de Hollandois. J'appelle ici Hollandois, tous les visages Européans; & parmi eux il y en a au moins un tiers de François, tous Catholiques. La garnison est ordinairement de mille hommes, sans conter quatre ou cinq mille Chinois ou Javans portant armes. Les soldats ont peu de chose pour vivre, & sont traitez fort durement : à la moindre faute le bâton jouë. Mais quand une fois ils sont parvenus à estre Officiers, en quoi on ne leur fait point d'injustice, leur fortune est faite ; & toutes les nations sont avancées par degrez, aussi-bien que les Hollandois. La citadelle est bâtie sur pilotis : elle est de quatre grands bastions avec un bon fossé d'eau vive, & couvre la ville qui est dans les terres; & comme le terrain est fort plat & les maisons basses, on ne voit point la ville de la rade. Je m'informerai peu à peu de tout ce que vous me demandez. Vous voulez sçavoir ce que c'est que ce Général de Batavie, qui commande dans toutes les Indes Hollandoises, & dont la Cour est aussi belle que celle des Rois; que ce Conseil souverain dont chaque petit membre à maintes tonnes d'or. Vous ne serez point fâché d'avoir une liste de toutes les places que les Hollandois ont dans les Indes ; & de la maniere dont ils y font le commerce. J'espere sçavoir tout cela ; & si je ne le

ſçai, qui jamais le pourra ſçavoir? Outre ce que je puis faire par moi-même, j'ai ſix Jéſuites en campagne qui tous rapportent le ſoir quelque nouvelle connoiſſance; & vous aurez le précis de tout cela. Attendez donc encore quelques jours. Je ne vous dirai que les choſes dont je ſerai bien aſſuré. J'ai eſté chez le ſeul Libraire de Batavie chercher des livres du païs: il n'en fait pas de cas; mais à toute force il me vouloit vendre le *Mercure Galant*.

Le Pere Fuciti eſt venu à bord. C'eſt un vénérable vieillard, qui a eſté prés de trente ans à la Cochinchine ou au Tonquin. Sa vie paſſée lui met ſur le viſage une gayeté perpétuelle. Il viendra avec nous à Siam, & je croi que M. l'Ambaſſadeur le remenera en Europe. J'en ſuis bien aiſe; car il a la vraie phiſionomie d'un Saint. Nos Jéſuites ſont logez avec lui dans le jardin de M. le Général qui les fait traiter à la Françoiſe avec magnificence. Ils eſtoient bien au Cap: mais ici cela va encore d'un autre air. Ils vont dreſſer leurs machines pour au moins payer leur hôte avec un peu de Jupiter & de Mercure.

Un de nos matelots vient de ſe noyer en ſe baignant dans la riviere: il y avoit pié par tout. Dés que ſes camarades l'ont veu aller à fonds, ils ſe ſont jettez aprés, & l'ont retiré par un pié déja étouffé. On va le reporter à bord pour prier Dieu pour lui, & le jetter à la mer. Il n'y avoit qu'un

qu'un quart d'heure que j'estois venu dans la chaloupe: ce pauvre misérable estoit un des rameurs, gaillard ; & un quart d'heure aprés il va paroître devant Dieu. Il est bon d'estre toûjours prêt à faire ce voyage, puisque nul ne sçait quand il faudra partir.

M. Vachet a mené les Mandarins chez M. le Général, qui les a fort bien receus. Ces Messieurs ont besoin du Roi de Siam ; & tous les ans ils y envoyent quantité de vaisseaux charger du ris, du cuivre, & du calin.

21. Aoust.

M. le Général vient d'envoyer encore un bâteau chargé de rafraîchissemens. Nous nous faisons aux fruits des Indes. Les ananes l'emportent; c'est une chair ferme, rouge, & qui tend au melon. Les oranges sont bonnes & les citrons, les bananes & les patates ; on ne regarde plus les cocos : & cependant vivent les pêches madelaines, les figues, & les muscats. Il y a ici du vin de France détestable, qu'on vend un écu la pinte. Tout est fort cher; & l'argent fort commun. C'est un bon métier que celui de cabaretier ; on y fait fortune en peu de temps : car quoi-qu'un petit bouchon rende à la compagnie douze ou quinze mille francs par an, ils s'y enrichissent encore. On y boit toujours ; & c'est un passage perpétuel du vin de France au vin de Rhin, du vin d'Espa-

gne au vin de Perſe: ſeulement de temps en temps un peu de tabac & de bierre. Hommes & femmes, tout fait la même vie: je vis hier une petite fille de ſix ans qui apprenoit à fumer à un petit garçon de quatre ou cinq. Cela n'empêche perſonne de vaquer à ſes affaires; & ſi l'on veut leur plaire, il faut faire comme eux. Pour moi jamais je ne ferois fortune en ce pais-ci. Les particuliers n'y font pas grand'choſe, depuis que les Hollandois ſont maîtres de Bantam: c'eſt la Compagnie qui fait tout le commerce. Les marchands n'ont plus de vaiſſeaux ſut leur conte: il faut qu'ils vendent à la Compagnie qui n'achete qu'à bon marché, & qui par-là tire tout le profit.

M. de Vaudricourt a eſté voir ce matin M. le Général, pour le remercier de toutes les honnêtetez qu'il a pour les François: il y a ordre de les laiſſer entrer par tout.

22. Aouſt.

IL y a ici des lettres de Macao qui diſent que l'Empereur de la Chine a ouvert tous les ports de ſon Royaume à tous les étrangers; & a fait publier que tous les marchands, de quelque nation qu'ils fuſſent, feroient bien receus à faire le commerce. Cela va achever de ruiner les Portugais. Il y a cinq ans qu'ils envoyerent à Pequin une ambaſſade célebre, & obtinrent que ſeuls de tous les Européans ils feroient le com-

merce par Macao. Mais comme ils ont peu de vaisseaux, & qu'ils n'y pouvoient fournir, les marchands Chinois ont représenté à l'Empereur Camhi, que le moyen d'enrichir son païs estoit d'y recevoir tout le monde. Les Hollandois seront asseurément des premiers à y aller. La Chine est présentement en paix. Les Tartares sont maîtres par tout. Le pirate qui s'estoit fait Roï de l'Isle Formose a esté défait. Le vieux Gozlanqui qui fit entrer les Tartares en 1640. & qui s'estoit révolté contre eux, & avoit conservé quatre Provinces, est mort ; & son fils a esté tué, ou chassé. De sorte que les Tartares n'ayant plus rien à craindre du dedans, ouvrent leurs portes, & dans cinquante ans prendront les manieres Chinoises. La bonté du païs les rendra efféminez ; ils laisseront croître leurs cheveux : & dans deux cens ans il reviendra d'autres Tartares Septentrionaux, guerriers & brutaux, qui ne reconnoîtront plus les petits enfans de ceux-ci, & qui feront la conquête de la Chine. Cela est déja arrivé plusieurs fois; & par la situation du païs & les mœurs des habitans, on peut, sans estre prophete, assurer que cela arrivera encore.

M. Vachet vient de me dire qu'un marchand François nommé M. Junet, natif de Saint Jean de Laune, est mort à Masulipatan. Il passoit pour avoir plus de trente mille écus de bien. Il a fait des legs pieux pour quatre mille roupies ; vous

sçavez qu'une roupie vaut trente sols; & a laissé tout son bien à la mission. Cela ne viendra pas mal pour fonder le College de Siam. Ainsi quand Dieu leur ôte M. d'Heliopolis, qui avoit dix mille livres de rente dont sa famille n'a jamais vêu un quart d'écu, il leur envoye une bonne succession.

Il court ici une nouvelle, qui seroit bien terrible: que Sevagi, aprés avoir défait l'armée navale du grand Mogol, qui venoit au secours de Goa, a pris la ville d'assaut, & l'a ruinée; que les Portugais manquant de monde, de cinq forteresses qu'ils ont à Goa n'ont conservé que les deux meilleures; & que Sevagi s'est retiré avec des richesses immenses. M. le Général a dit, qu'il n'en avoit point de nouvelles. Il faut espérer que cela n'est pas vrai, & que Saint François Xavier aura conservé une ville où son corps a fait de si grands miracles: si ce n'est qu'irrité des horribles débauches des habitans, il les ait abandonnez à la justice de Dieu.

23. Aoust.

JE viens de lire la lettre du Pere Tisanier Supérieur des Jésuites de Macao, qui dit positivement que l'Empereur de la Chine se voyant en paix, & ne craignant personne, a ouvert aux étrangers tous les ports de son Empire, pour éprouver pendant deux ans si le commerce sera utile

à ses sujets. Il confirme aussi la mort de M. d'Héliopolis arrivée dans la Province de Fô-kieñ le 29. Octobre 1684. & celle de M. de Bérithe à la Cochinchine au mois de Juin 1684.

J'ai esté aujourd'hui avec M. l'Ambassadeur voir Batavie. Nous avons fait le tour de la citadelle, & celui de la ville, toujours en bateau, & de temps en temps entre deux rangs de belles maisons, & deux rangs de beaux arbres, à la maniere Hollandoise. La ville est grande, bâtie au cordeau : chaque ruë est entre deux canaux ; & chaque maison a une pompe. La citadelle est de quatre grands bastions, sur lesquels il y a soixante pieces de canon en baterie ; & tout autour entre les courtines & le fossé sont rangées au moins huit cens pieces de canon, la plûpart de fer, pour les vaisseaux. Le Général & les Conseillers du Conseil sont logez dans la citadelle. Nous avons décendu au jardin de M. d'Angers François, faisant ici la fonction de Consul. Il y a dix-huit ans qu'il vint ici avec cent écus ; & il a chez lui quarante esclaves, & a, dit-on, cinquante mille écus de bien. Il nous a dit que depuis la prise de Bantam, les marchands ne gagnent plus rien. Nous avons aussi esté voir le jardin de M. le Général, qui est peu de chose. Ils font grand cas d'un colifichet qui pisse quand la pompe a joué. Par tout il y avoit une grande colation ; & d'abord une demi-douzaine de Negres nous apportoient du

vin ſec à la main droite, & une pipe bien allumée à la gauche. Les dames s'y ſont trouvées: mais, bon Dieu, quelles dames, qui toujours machent du bétel & de l'aréque! Or vous ſçaurez que ce bétel découle une liqueur rouge comme du ſang; & meſdames ont la bouche comme ſi on venoit de leur arracher quatre groſſes dents. M. l'Ambaſſadeur, en retournant à bord, a paſſé par le jardin de feu M. Spelman où ſont logez les Jéſuites, & y a trouvé une colation magnifique. M. Thim Commandeur de la flote, lui eſt venu faire un compliment de la part de M. le Général, & moi je ſuis demeuré à terre avec les Peres qui m'ont fait fort bonne chere.

24. Aouſt.

ENFIN j'ai déterré l'Abbé de D. de Batavie. Il m'a inſtruit à fonds: je n'ai ceſſé de queſtionner pendant deux heures; & j'eſpere que vous ſerez content. Mais il faut, s'il vous plaît, que vous attendiez que nous ſoyions partis d'ici. Je chercherai toujours de nouvelles connoiſſances: j'aſſeurerai davantage ce que je ſcai déja; & ſur le chemin de Siam je vous déveloperai peu-à-peu tout ce que j'ai mis dans mes loges.

Nos vaiſſeaux ont ſolenniſé ce ſoir la veille de Saint Louïs fête du Roi. L'Oiſeau a tiré dix-ſept coups de canon, & la Maligne onze. Les Hollandois nous ont dit, que ſi ç'avoit eſté le jour

de la naissance du Roi, on auroit bu bien du vin, & fumé bien des pipes sur les rempars de la citadelle au bruit de tout le canon ; mais qu'ils n'osoient, à cause du Saint qu'ils auroient peur d'honorer.

On embarquera de main nos malades, qui ne le sont plus gueres. Les rafraîchissemens ne leur manqueront pas sur la route. Il n'y a que M. d'Arbouville, qui est toujours fort foible : il y a deux mois qu'il a le flux de sang; c'est un mal dangereux dans les païs chauds. Je crois que le 26. de ce mois, à la pointe du jour, nous mettrons à la voile avec un petit vent de terre, qui ne manque jamais de se lever tous les matins. Notre pilote Hollandois nous mene par le détroit de Banka. Il y a mené plusieurs fois de grands vaisseaux, & paroît seur de son fait. Outre que c'est le plus court, nous ne perdrons point la terre de veuë d'ici à Siam, & nous pourrons encore prendre quelques salades à Poltimont, qui est à moitié chemin. Ainsi, Monsieur, vous pouvez juger que notre voyage est bien avancé, & que toute la fatigue en est ôtée. J'ai ramassé de bonnes choses pour M. l'Abbé Baudrand, des royaumes, des villes, des forteresses dont il n'a jamais ouï parler ; il sera bien-aise.

Il est arrivé ici un vaisseau Hollandois, parti d'Amsterdam au mois de Décembre dernier. Il a esté deux mois en calme sous la ligne, & n'a pû

entrer dans le Cap de bonne Espérance à cause du mauvais temps. Le Capitaine, les deux pilotes, & quarante-cinq matelots ont esté jettez à la mer. Jugez de notre bonheur d'avoir fait presque le même trajet en cinq mois sans mal ni douleur; nous qui ne sommes point accoutumez à ces longues navigations, & sur qui le changement des climats devroit faire plus d'impression.

25. *Aoust.*

IL arriva encore hier au soir trois vaisseaux de la coste de Coromandel. Il en partit en même temps quelques-uns pour le Japon. On les accommode exprés : ils n'ont point de figures à la poupe ni à la prouë, parce que les Japonnois croyent que les autres nations ne mettent des figures que pour se moquer de leurs idoles. Or ces Japonnois traitent assez cavalierement les étrangers : il n'y a que les Hollandois qui ayent commerce avec eux, & voici comment. Dés que leurs vaisseaux sont arrivez, les Japonnois viennent à bord, font porter à terre les mâts, les voiles & les cordages, dressent un état de toutes les marchandises, les font conduire dans leurs magazins, y mettent le taux sans consulter les Hollandois, & leur apportent de l'or pour les payer. Quand cela est fait, les Hollandois attendent dans leur contoir, ou sur leurs vaisseaux, que la saison de partir soit venuë, sans avoir commerce

merce avec personne: on leur rend leurs mâts & leurs voiles, & ils reviennent à Batavie. Il est assez bon de remarquer que les Japonnois ne veulent point que le Chef ou Président du contoir Hollandois y demeure plus d'un an: & à cause de cela on nomme toujours à Batavie trois Présidens du contoir du Japon, un qui y est actuellement, un qui est en chemin pour y aller, & l'autre qui se repose à Batavie; & le même y peut retourner plusieurs fois, pourveu qu'il ait esté deux années dehors. Ce sont des manieres un peu dures pour une nation si puissante aux Indes; mais ils en souffriroient encore davantage par l'espoir du gain. Quarante mille écus de marchandise leur vallent au moins cent mille écus en or; & cét or qui est fort bon, ils le reportent sur les côtes de Bengale où le profit est encore plus grand. Pour le Président, il peut dans son année, en vivant comme un Capucin, gagner cent mille écus. Contez, je vous prie, que je n'éxagere point, & que j'aime mieux dire moins que plus: je suis toujours en garde là-dessus.

Je suis revenu à bord ce matin, parce que demain à la pointe du jour, s'il plaît à Dieu, nous mettrons à la voile.

Il est encore venu ce soir deux bateaux chargez de rafraîchissemens de la part de M. le Général: on ne peut rien ajouter à ses honnêtetez.

26. *Aoust.*

NOUS avons mis à la voile à ſept heures du matin. Trois de nos meilleurs matelots eſtoient demeurez à terre hier au ſoir; on avoit peur qu'ils n'euſſent déſerté: on les a attendus; & ils ſont revenus avec des Catholiques, qui venoient entendre la Meſſe. Notre pilote Hollandois eſt fort habile. On lui a confiſqué depuis ſix mois pour ſix mille écus de marchandiſes de contrebande; & ces Meſſieurs ne laiſſent pas de s'en ſervir. Je m'en vais vous dire, pendant que je m'en ſouviens, tout ce que j'ai appris du gouvernement général des Hollandois dans les Indes, & de Batavie en particulier. J'écrirai tout ce qui viendra au bout de la plume: vous y mettrez de l'ordre ſi vous voulez.

Il y a plus de cent ans que les Anglois prirent la ville de Jacatra ſur l'Empereur de Mataran, & la brulerent. Ils y bâtirent une loge avec un méchant petit fort. Les Hollandois y vinrent en 1617; & ſous prétexte de mettre des malades & des marchandiſes à terre, ils firent décendre de petits canons dans des balots, & un jour de prêche taillerent en pieces tous les Anglois, & s'y établirent. Depuis ce temps-là ils s'y ſont fortifiez peu à peu malgré les Inſulaires qui ſouvent leur ont fait la guerre; & ont bâti la fortereſſe ſur pilotis avec de grandes dépenſes pour défendre la rade, &

ensuite la ville qui n'est dans sa perfection que depuis quinze ou vingt ans. Ils sont présentement les maîtres de toute l'Isle de Java. Les Rois de Bantam sont prisonniers. Vous sçavez leur histoire : j'y ajouterai seulement qu'il y a dans la forteresse de Batavie deux freres du jeune Roi.

Voici l'histoire de Mataran. Le dernier Empereur ayant laissé trois enfans, les deux cadets se sont révoltez. L'aîné a demandé secours aux Hollandois, & leur a livré la ville de Japara à soixante lieuës de Batavie sur la côte septentrionale de Java. Ils y ont bâti un fort, & y entretiennent une bonne garnison. La guerre a duré jusqu'à ce que l'un des freres ait esté tué, & l'autre pris prisonnier. Mais comme l'Empereur s'est trouvé redevable aux Hollandois de sommes considérables, il leur a encore donné la ville de Cheribam, à vingt lieuës de Batavie, sur la même côte. Par le moyen de ces deux places, il est absolument soumis à leurs volontez, & les paye par termes. Il leur a envoyé depuis quinze jours quarante mille écus, & leur demande seulement trois cens hommes pour mettre à la raison quelques révoltez dans les montagnes. M. Tac qui a fait la fonction de Major général en l'absence de M. de Saint Martin, doit y aller bientôt.

Les Hollandois sont aussi les maîtres dans l'Isle de Sumatra. Ils ont un fort à Padan sur la côte Sudouest ; & deux contoirs dans les terres, l'un

à Palimbang, & l'autre à Jambi : de sorte que la Reine d'Achem, & tous les autres petits Souverains de l'Isle, n'oseroient vendre à d'autres leur poivre & leur or.

Ils n'ont dans toutes les Indes que six Gouvernemens généraux, où ils soient absolument souverains. Voici leur rang.

		Villes Capitales.
	La Coste de Coromandel.	Paliacate.
Isles Moluques.	Ambone, prise sur les Anglois par trahison.	Victoria, qui fournit le clou de girofle à toute la terre.
Isles Moluques.	Banda, qui fournit la Muscade.	
Isles Moluques.	Ternate. Il y avoit des girofliers que les Hollandois ont arrachez pour mieux vendre ceux d'Ambone.	Gammalamme.
	Isle de Ceylon, où il y a cinq forteresses.	Colombo, pris sur les Portugais il y a 50. ans.
	Malaca, prise sur les Portugais en 1641.	

Ils ont outre cela des Gouvernemens particuliers, où le Commandant s'appelle Commandeur. Comme,

Le Cap de bonne Espérance, dont la nomination se fait en Europe,

Macassar,

Padan dans l'Isle de Sumatra,

Bima,

Timor, pris sur les Portugais,

Andragiry,

Cochin, pris sur les Portugais ; & plusieurs autres sur la côte de Malabar.

Ils ont aussi des contoirs. Comme,

Hispahan,

Gaumaron, ou Bandarabassi en Perse, d'où ils tirent de la soye,

Surate, Agra, Amanabat,	Dans les Etats du grand Mogol.

Bengale,

Palimbang, Jambi, où il y a une forteresse,	Dans l'Isle de Sumatra.

Banka,

Ligor, où il y a des mines d'étain,

Siam,

Tonquin,

Japon.

Ils n'ont point de comptoir dans la Chine: mais ils portoient leurs marchandises dans les Isles voisines, & les Chinois les venoient prendre en cachette. Ils y ont envoyé quatre vaisseaux depuis deux mois, avec un Ambassadeur & des présens magnifiques pour l'Empereur & pour ses Ministres: ils avoient esté avertis de bonne heure de la résolution que les Chinois ont prise d'ouvrir leurs ports.

Vous verrez dans toutes les relations quelles différentes marchandises sortent de ces différens païs.

Parlons un peu du gouvernement de la Compagnie dans les Indes. Tout s'y fait par le Conseil de Batavie.

Il est composé du Général, qui ne fait qu'ordonner, & ne rend point conte;

Du Directeur général, qui a tout entre les mains, & en répond;

De six Conseillers ordinaires; & de quelques Conseillers extraordinaires, quelquefois deux, quelquefois quatre, selon qu'il plaît aux cinquante-six personnes, dont la Compagnie est composée, & qui demeurent toujours en Europe.

Le Conseil donne toutes les charges & tous les gouvernemens, en attendant la confirmation d'Europe, qui est ordinairement conforme aux résolutions du Conseil. Le Général y a deux voix

& du pouvoir ſelon ſa capacité. Le dernier, nommé M. Spelman, faiſoit tout de ſa tête. Ce fut lui, qui malgré tout le Conſeil entreprit l'affaire de Bantam. Il eſtoit homme de guerre.

Quand il meurt un Conſeiller, c'eſt au Conſeil à lui donner un ſucceſſeur, qui doit eſtre confirmé par la Compagnie. M. Spelman fit un Conſeiller de ſon autorité ; & la Compagnie qui le craignoit, approuva tout. On dit à Batavie, que ſi le Roi avoit pris Amſterdam en 1672. M. Spelman, quoy-qu'il ne fuſt alors que Capitane général de Ceilon, ſe ſeroit fait Souverain dans les Indes. Il y a dix-huit mois qu'il eſt mort, & a laiſſé trois millions de bien.

Le Général d'à préſent ſe nomme M. de Campich, homme de bonne mine, âgé de cinquante ans, libéral, n'yant jamais ſongé dans tous ſes différens emplois qu'au bien de ſa Compagnie. Il a paſſé par tous les degrez de marchandiſe, & n'a jamais veu de guerre. Il eſt venu aux Indes Sous-écrivain à huit écus de gages par mois. En ſuite il fut fait Teneur-de-contes, puis Sous-marchand, Marchand, Sur-marchand, Préſident du Japon, Secretaire général qui a le rang aprés les Gouverneurs de provinces audeſſus des Commandeurs, Conſeiller ordinaire; & enfin à la mort de M. Spelman il fut élu Général tout d'une voix. Il a receu ſa confirmation d'Europe depuis ſix ſemaines.

Le Général n'eſt que pour trois ans: mais il eſt toujours continué toute ſa vie, parce que la Compagnie n'y gagneroit pas, s'il falloit engraiſſer un homme tous les trois ans. Il a par mois huit cens écus de gages, & cinq cens écus pour ſa table, toute ſa maiſon entretenuë; avec une clef des magazins, où il prend ce qui lui plaît ſans rendre conte. Il ne ſort jamais qu'il n'ait devant ſon caroſſe cinquante gardes à cheval, une compagnie d'infanterie derriere, & douze pages aux portieres; & quand il donne audiance aux Ambaſſadeurs des Rois Indiens, c'eſt avec un faſte extraordinaire.

Le Directeur général a tout entre les mains, & rend conte.

Les Conſeillers, en gages & en profits réglez ont douze mille francs par an.

Les Conſeillers extraordinaires diſent leur avis au Conſeil: mais leurs voix ne ſont point contées, quand le Général, le Directeur général, & les ſix Conſeillers ordinaires y ſont tous. Mais s'il en manque quelqu'un, on conte les voix des plus anciens Conſeillers extraordinaires.

Il y a deux Procureurs généraux ou fiſcaux, l'un pour la mer, & l'autre pour la terre, qui viſitent tout, & n'ont pour gages que le tiers des confiſcations: les deux autres tiers ſont au profit de la Compagnie. Ce ſont des charges fort lucratives, & ſouvent on graiſſe la patte de ces Meſſieurs.

Outre

Outre le Conseil souverain, il y a le Conseil de Justice, composé d'un Président, d'un Vice-président, & de douze Conseillers. Il juge sans appel tous les procés civils & criminels; & condamneroit à mort le Général, s'il estoit convaincu de trahison.

Il y a plusieurs petites Justices subalternes, où l'on juge sans appel les affaires au dessous de cent écus.

Le Bailli de la ville a aussi sa Justice particuliere.

Il y a encore deux premiers marchands, qui ont soin de faire charger & décharger les navires. Ce sont des charges considérables, qui donnent rang aprés les Conseillers devant les Gouverneurs de Province.

Reste à parler de la guerre. La Compagnie n'entretient dans toutes les Indes, que douze mille hommes de troupes réglées; mais dans chaque place où il y a garnison Hollandoise, il y a toujours beaucoup de gens du païs portant armes, qu'ils font marcher devant quand il faut se batre. On prétend que dans les différens païs, ils ont outre leurs troupes plus de cent vingt mille hommes, qui tirent fort bien un coup de mousquet.

C'est le Major général, qui commande toutes les troupes sous les ordres du Général. Il a sous lui des Capitaines, dont les Compagnies sont ordinairement de deux cens hommes, & des Lieu-

tenans, qui en temps de guerre deviennent Capitaines ; & les Capitaines deviennent Colonels.

Le Major général est la seconde personne des Indes Hollandoises. Je vous ai dit au Cap, que c'estoit M. de Saint Martin François. Il revient de Hollande où il estoit allé rendre conte de ses actions aprés la prise de Bantam, & revient glorieux. On l'a confirmé dans sa charge, & de plus on l'a fait Conseiller extraordinaire, & Vice-président du Conseil de Justice.

Enfin, pour finir, car je commence à estre las d'écrire, la Compagnie a dans les Indes cent soixante vaisseaux depuis trente jusqu'à soixante pieces de canon ; & en temps de guerre, elle en peut aisément armer quarante des plus grands. Bon soir : je vous dirai les choses que j'aurai oubliées, à mesure que je m'en souviendrai.

27. Aoust.

JE vous dis bon soir hier à neuf heures du soir, & me couchai bientôt aprés. Le moyen de croire que les aventures de la journée n'estoient pas encore finies ? A dix heures j'entens crier : *Aux armes, aux armes, pare les canons, amorce les mousquets ; où sont les sabres ?* Je me leve, & monte sur le pont : je vois à la portée du pistolet un gros navire aussi gros que nous. On lui crioit à tuëtête : *D'où est le navire ?* Mot. *D'où est le navire ?* Mot. Et cependant il arrivoit sur nous, & nous

alloit aborder à babord. On lui avoit montré notre fanal, il nous avoit montré le sien. Il avoit le vent sur nous. On a donné un coup de gouvernail pour éviter l'abordage, jusqu'à ce que nous fussions bien parez. Enfin il nous a abordez par la poupe ; & avec son beaupré a emporté une partie de notre couronnement. Alors on lui a lâché une trentaine de mousquetades. Mot : il a fait sa route vent arriere ; & en un moment s'est éloigné de nous. Je ne me suis pas trouvé à bien des batailles, mais à voir la contenance de nos soldats & de nos matelots, on ne nous auroit pas enlevez sans coup férir. Les Jésuites & les Missionaires avoient déja pris parti. Les uns estoient à genoux à fonds de cale ; & les autres fierement le sabre à la main estoient sur le pont. Raisonnez présentement sur ce que ce pouvoit estre. Les vaisseaux Indiens ou Mores ne sont point si grands : c'est donc un Hollandois, un Anglois, ou un Danois, car il y en a quelques-uns en ce païs-ci. Les avis entre nous sont partagez. Les uns disent que c'est un Anglois, qui nous prenant d'abord pour un Hollandois, vouloit dans l'obscurité nous incommoder, & peut-estre nous enlever ; mais qu'au langage nous reconnoissant pour François, il avoit passé outre. Il est certain qu'il y a dans ces mers des vaisseaux Anglois, qui cherchent noise aux Hollandois, à cause de l'affaire de Bantam. Mais l'opinion la plus saine est que

c'est un pauvre navire marchand où tout le monde dormoit, qui nous voyant si prés de lui, a voulu arriver pour passer à notre arriere : il a mal manœuvré, & contre son intention nous a abordez. Un moment aprés arrive la Maligne toute furieuse. Elle s'estoit éveillée au bruit de la mousqueterie, & venoit bien parée pour estre de la fête. Toute cette jeunesse estoit sur le pont prête à sauter dans le bord ennemi. On leur a dit ce qui nous estoit arrivé : les sabres ont esté remis dans le foureau; & j'ai esté me recoucher. Voici un joli article pour le Journal. Il n'y a point eu de sang répandu; & cependant cela nous a donné un petit air de guerre qui sied bien.

Nous avons déja fait bon chemin; & si le vent continuë, nous verrons avant la nuit le détroit de Banka.

La hauteur s'est trouvée de 4. degrez 26. minutes. Quand nous aurons passé la ligne, nous n'aurons plus que 14. degrez jusqu'à Siam.

28. *Aoust.*

NOus mouïllasmes hier au soir à 14. brasses : on avoit creu voir terre, & il est bon de ne la reconnoître que de jour. Ce matin, en appareillant, la Maligne a envoyé sa chaloupe à bord demander des poulets & du vin pour M. d'Arbouville, qui est toujours fort malade. Son mal n'a point diminué à Batavie. Les matelots

nous ont dit que de la Maligne ils avoient veu non ſeulement le vaiſſeau qui nous aborda, mais encore un autre au vent. Ces deux vaiſſeaux peuvent faire changer nos raiſonnemens. Il y a par ici deux Anglois qui ont eſté à Batavie faire des rodomontades: ils pourroient bien eſtre venus mouïller ſous une Iſle en attendant quelques Hollandois. Si ce ſont eux, ils ne ſe vanteront pas de n'avoir rien répondu aux mouſquetades dont on les a ſaluez.

Nous ſommes à 3. degrez & demi de la ligne. On voit Sumatra : on voit Banka. Il y a par ici des roches & des bancs de ſable : notre pilote a toujours la ſonde à la main ; & dés que la nuit eſt venuë, mouïlle à ſix braſſes.

29. Aouſt.

HO, quel chaud ! La ligne eſt toujours la ligne ; & nous ſentons bien ſes approches. Les bancs de ſable ſont parez. Je vous demande pardon : dans le temps que j'écris ceci, nous touchons. On fait grand bruit là-haut, je m'en vais voir ce que c'eſt.

C'eſt que nous avons touché. On ſondoit, on trouvoit ſept braſſes, & tout d'un coup trois braſſes. Notre navire prend trois braſſes & demie par le derriere, l'avant eſtoit à flot. On a cargué toutes les voiles, & jetté l'ancre ; & aprés bien de la peine, nous avons dégagé notre gouvernail, & nous ſommes remis à la voile. Cela nous a fait

perdre trois heures de temps, car, Dieu merci, le fonds estoit de bonne vaze, & le navire n'a point travaillé. Le pilote Hollandois assure que depuis un an le banc qui est à l'entrée du détroit, a changé de place; & que sans cela nous n'aurions point touché : mais comme le fonds est bon, il ne s'est point embarassé. La Maligne a échoué aussi-bien que nous, quoi qu'elle ne prenne que douze piés d'eau. Ce sont petites aventures ordinaires dans les détroits. On voit un navire : c'est une petite flûte Hollandoise, qui est mouïllée. Elle vient de la côte de Bengale, & va à Batavie : & comme nous avons le vent & la marée pour nous, elle les a contraires, & attend le soir que tout cela changera en sa faveur ; & à notre tour nous mouïllerons.

30. *Aoust.*

ON mouïlla hier à six heures du soir, aprés avoir passé l'endroit du détroit le plus étroit ; & à la pointe du jour on a remis à la voile. La marée & un bon vent nous ont fait avancer presque jusqu'à la pointe ; & à l'entrée de la nuit on a mouïllé à cause d'un banc de sable, & d'une roche sous eau, qu'il faut parer demain matin. Cette Isle de Banka est grande & peuplée : les Hollandois y ont une habitation, & un petit fort de palissades. On ne sçait pas pourquoi ils n'ont point voulu fortifier un poste qui paroist si im-

portant : car tous les vaiſſeaux qui viennent de la côte de Bengale, de Malaia, de Siam, paſſent par le détroit pour aller à Camboge, à la Cochinchine, au Tonquin, à la Chine, & au Japon ; & n'oſeroient prendre le large au Nord & à l'Eſt de l'Iſle de Banka, de peur d'eſtre portez par les courans ſur les côtes de Borneo, qui ſont fort dangereuſes. Nous avons veu à babord la riviere de Palimbang dans Sumatra, où les Hollandois ont une forteresſe & un contoir. Le pilote nous a dit qu'ils en tirent beaucoup d'or de bas aloi ; mais que l'air y eſt ſi mauvais, que peu de gens y veulent demeurer.

Mouïlle à douze braſſes & demie.

31. *Aouſt.*

VOICI encore une autre embouchure de la riviere de Palimbang, bien plus grande que l'autre. La mer, à deux lieuës au large, eſt d'eau trouble, & peu ſallée. Nous voici preſque hors du détroit : on ſonde toujours pour éviter un banc de ſable, & certaines roches à fleur d'eau.

On a mouïllé deux fois ; c'eſt la commodité de cette navigation. Quand le vent ou la marée ſont pour nous, on met à la voile ; & quand ils ſont contraires, mouïlle : au moins ſi on n'avance pas, on ne perd rien.

1. Septembre.

LE Chirurgien de la Maligne eſt venu conſulter les nôtres ſur le mal de M. d'Arbouville. Le pauvre garçon a receu aujourd'hui le Viatique, & ſes forces diminuent à veuë d'œil.

Nous faiſons tous les jours la même manœuvre. On profite d'un peu de vent : tant qu'il dure, toutes nos voiles ſont tenduës ; quand il s'en va, nous demeurons, & plantons le piquet juſqu'à ce qu'il revienne.

2. Septembre.

UN bon vent nous prit hier au ſoir, & nous avons eſté toute la nuit à petites voiles. On a veu, à la pointe du jour, les ſept Iſles à ſtribord. Nous les rangeons préſentement ; & s'il plaît à Dieu, nous paſſerons ce ſoir la ligne. Il n'y a plus que deux cens ſoixante lieuës d'ici à la barre de Siam, comme de l'Iſle à Saint Jean de Luz : eſtce-là un voyage ?

On a pris hauteur, & nous ne ſommes plus qu'à 50. minutes de la ligne.

3. Septembre.

LA ligne Indienne eſt bien plus jolie que l'Afriquaine. Nous l'avons paſſée ce matin en dormant. Le vent eſt bon, & le chaud fort modéré. On voit des Iſles à droit & à gauche : nous laiſ-
ſons

ſons l'une à ſtribord, & l'autre à babord. Il faut eſtre fou pour venir ici ſans un bon pilote qui y ait paſſé pluſieurs fois. Il nous fait tourner comme un carroſſe à arc : ici eſt un banc, là une roche; & nous paſſons avec confiance. C'eſt à nos pilotes à faire de bons journaux, afin qu'à l'avenir les vaiſſeaux François ſe puiſſent paſſer des pilotes étrangers.

Nous avons côtoyé tout le matin l'Iſle de Linguen, que nous laiſſions à babord allant droit au Nord. Elle eſt fort grande, couverte de hautes montagnes fort connoiſſables. Mais à midi, aprés avoir eſté deux heures au plus prés, il a fallu mouïller, parce que le vent eſt venu tout-à-fait contraire, & que les courans nous portoient au large. Or il ne nous faut pas quitter la terre de veuë; & nous prétendons paſſer entre l'Iſle de Poltimont, qui eſt à quarante-cinq lieuës d'ici, & la preſqu'iſle de Malaca, & enſuite gagner la barre de Siam toujours terre à terre. On ſçait l'hiſtoire du Vautour, vaiſſeau de la Compagnie Françoiſe, qui voulant paſſer à l'Eſt de Poltimont, fut jetté par les courans ſur les côtes de Camboge, qui ſont fort dangereuſes.

Le pauvre Arbouville a receu l'Extrême-Onction : on n'en eſpere plus rien.

Le vent eſt revenu de l'avant; on a mouïllé: une demie-heure aprés il eſt revenu bon; on a appareillé.

4. Septembre.

A LA pointe du jour nous nous ſommes trouvez par le travers de Polpangean, & nous allons reconnoître la côte de Malaca : c'eſt le grand continent de l'Aſie. Il y a trois mois que depuis le Cap de bonne Eſperance nous n'avons veu que des Iſles. Nous eſpérons voir demain Poltimont. Vous ſçavez que Pol en langue Malaye veut dire Iſle. Il y a ici de grands courans, qui ſortent du détroit de Malaca. Les herbes & les arbres flotent ſur les eaux.

5. Septembre.

NOUS ne manquons point de faire tout ce que nous avons préveu. Voici Poltimont à ſtribord, & la grande terre à babord. On a cargué les baſſes voiles pendant une partie de la nuit, & au jour on a tout remis dehors. Cette grande terre eſt la peninſule de Malaca. Tout ce grand païs eſtoit autrefois du royaume de Siam. Il y a préſentement pluſieurs petits Roitelets, dont le plus conſidérable eſt le Roi de Jor. M. Vachet vient de me dire qu'il eſt tributaire du Roi de Siam, & que tous les ans il lui envoye une fleur d'or.

Quoi qu'il en ſoit, nous voici comme arrivez. Poltimont eſt à trois degrez, & la barre de Siam à treize : reſte dix degrez, qui font deux cens

lieuës. Il n'y a plus à craindre que les courans nous portent sur la coste de Camboge. Nous ne quitterons plus la terre de veuë. Il viendra bien quelques coups de vent vers les sept ou huit degrez : quitte à se mettre à sec pendant une heure, car ils ne durent jamais davantage. Il est donc question de songer à la grande affaire qui nous mene. J'ai quelque impatience d'entretenir M. de Metellopolis, ou M. l'Abbé de Lionne ; & pourveu qu'à la premiere conversation ils ne m'aillent pas dire qu'il n'y a rien à faire, pourveu qu'ils me donnent quelque espérance, me voila content. On nous crie de la Maligne que M. d'Arbouville se porte un peu mieux. Il est bien jeune, il en pourra revenir ; & nous le souhaitons ardemment, tant pour l'amour de lui qui a du mérite, que pour avoir le plaisir de vous renvoyer toute votre jeunesse un peu halée, mais en bonne santé, & toute glorieuse d'avoir esté au bout du monde.

6. Septembre.

IL vint hier au soir un petit coup de vent avec tonnerre & pluie, qui nous obligea à virer de bord, & à prendre au large. Cela dura une demi-heure. On mouïlla jusqu'à minuit, que le vent estant revenu bon, on a remis à la voile ; & toute la journée nous avons fait bon chemin.

Ce matin la frégate a mis son pavillon; c'estoit

le signal de la mort de M. d'Arbouville : & ce soir elle a tiré cinq coups de canon, aprés l'avoir jetté à la mer. Il estoit fils unique, auroit eu beaucoup de bien, & méritoit une destinée plus heureuse : si ce n'est que Dieu le faisant mourir si jeune, ait voulu lui ôter l'occasion de l'offenser ; en ce cas il est plus heureux que nous.

Il y a encore eu un grain ce soir, peu de vent, beaucoup de pluie & de tonnerre. Nous marchons au soleil, & le soleil marche à nous. Avant qu'il soit trois jours nous nous rencontrerons. Il ne faut pas s'étonner des fréquens orages : il pleut presque toujours dans les pais où le soleil va visiter le fonds des puits. Sa grande chaleur éleve continuellement des vapeurs, qui se résolvent en pluie, & des exhalaisons qui forment le tonnerre. Les Mandarins sont ravis de voir des terres qui dépendent du royaume de Siam.

7. Septembre.

NOUS avons dépassé ce matin Polcapat ; & nous estions à six heures du soir à la veuë de Polruangh. Le pilote Hollandois avoit quelque envie de ranger la grande terre ; mais il a pris au large, sur ce qu'on lui a représenté que notre vaisseau prend dix-sept piés d'eau, & que le passage est fort étroit à cause d'un banc de sable. Nous allions gaillards au Norouest, quand tout d'un coup le vent en est venu avec une si grande violence,

qu'à peine a-t-on pu amener les perroquets & les huniers. Cela a duré deux heures : beaucoup d'éclairs, & peu de pluie ; & comme nous allions un peu trop au large, on a moüillé à vingt-quatre brasses.

8. Septembre.

LE vent est revenu au Sud à minuit. On a appareillé, & nous dépassons Polruangh. C'est aujourd'hui que nous rencontrons le soleil tête pour tête. Il va au Sud, nous allons au Nord. Il pourra bien faire quelque fracas ce soir : nous nous attendons à un coup de vent.

Le coup de vent n'a pas esté si lourd que celui d'hier : il a seulement interrompu le sermon du Pere le Conte, qui estoit en train de nous dire de belles choses. On s'est mis à sec, & moüille à trente brasses : deux heures aprés on a appareillé. Il avoit paru un peu de vent, il a disparu, on a moüillé. C'est un petit métier qu'on fait souvent dans ce parage. Notre pilote dit qu'en un voyage de Batavie à Siam il a moüillé deux cens quarante fois. On a bon vent deux heures, il faut s'en servir : il devient contraire, il faut moüiller pour ne rien perdre ; & par tout le moüillage est bon, de la vase & du sable principalement prés des terres.

9. Septembre.

A minuit on a appareillé. Nous avons fait deux ou trois lieuës, & puis mouïlle jusqu'à deux heures aprés midi, qu'un bon vent nous a encore fait faire cinq ou six lieuës. Nous tâchons d'approcher les terres, afin de ne mouïller qu'à douze ou quinze brasses.

10. Septembre.

JE croi que dans la journée nous avons bien fait trois lieuës à force d'appareiller & de mouïller. Ce qui est de meilleur, nous avons rapproché la grande terre, & nous sommes mouïllez à dix-huit brasses. Quand le soleil sera un peu plus loin de nous, il viendra du vent. Cinq ou six bonnes journées nous mettroient à la barre de Siam.

11. Septembre.

NOUS n'avançons gueres; peu de vent, & souvent contraire. On a porté ce matin notre Seigneur à un soldat menuisier de son métier, & fontainier. Il prétendoit faire des cascades à Louvo.

12. Septembre.

CE pauvre soldat est mort ce matin: ainsi le Roi de Siam se passera de fontaines. Nous avons fait bon chemin toute la journée, & voici de-

vant nons le gros cap de Patani.

13. *Septembre.*

LE vent & le courant nous avoient un peu mis au large : il a fallu revirer de bord deux fois pour se raprocher de terre. Nous languissons, & il fait chaud : mais si une fois nous gagnons la pointe de Ligor, qui n'est pas loin, le pilote assure que les vents de terre ne nous manqueront plus. Tout cela va à huit jours de plus ou de moins. Qu'importe, pourveu qu'on arrive au commencement d'Octobre, & qu'on puisse repartir au commencement de Décembre. M. le Chevalier de Chaumont verra bien en deux mois de quoi il est question ; & si le Roi de Siam a envie de se faire instruire, il pourra s'en retourner en France suivant les ordres du Roi, & laisser quelqu'un à sa place pour achever ce qu'il aura commencé.

14. *Septembre.*

BON vent presque toute la journée, quelquefois un peu contraire : alors on va au plus prés, on fait des bordées, & on avance toujours. Il y a six mois que je vois gouverner un vaisseau, & je l'admire plus que le premier jour. Ce nombre presque infini de cordages, tous nécessaires, n'a pas esté trouvé tout d'un coup.

15. Septembre.

NOUS avons doublé la pointe de Ligor. C'est le premier Gouvernement du Royaume de Siam. On y parle Siamois. Le Gouverneur portoit autrefois la qualité de Roi de Ligor; & dans les grandes cérémonies, en présence du Roi, avoit une couronne sur la tête, & précédoit tous les Mandarins: je croi que cela ne se fait plus. Les Hollandois y ont un contoir, d'où ils tirent beaucoup d'étain, qu'ils portent au Japon, où ils le troquent contre des coupans. Vous voyez par là que nous voici en terre d'amis. Il y a bien encore cent lieuës d'ici à la barre de Siam. Si le vent veut tenir où il est, nous y serons mouïllez dans quatre jours.

16. Septembre.

CELA va bien: le vent est foible, mais la marée & les courans nous portent au Nord. Il est venu sur le soir un grain sec presque sans pluie. Nous faisons deux lieuës par heure.

17. Septembre.

LA nuit a esté admirable. Nous avons dépassé Pol-cornon. Nous sommes par le travers de Pol-cori, & nous voyons en perspective Pol-bardi. Nous pourrions bien estre mécredi à la barre de Siam.

18. Septembre

18. Septembre.

LE vent a beaucoup moli. Nous allons pourtant toujours. Nous voyons les pintes, hautes montagnes qui ſont à la pointe Oueſt du golphe de Siam. Il ne nous reſte pas quarante lieuës à faire ; une couple de grains nous mettroit à la barre.

19. Septembre.

LES pintes ſont doublées. On va un peu la nuit, le ſoir & le matin : calme le reſte du jour. Le vent eſt venu de bout, mouïlle à dix-neuf braſſes.

20. Septembre.

NOUS avons appareillé à une heure aprés minuit ; & deux heures aprés mouïlle.

21. Septembre.

CECI commence à devenir ennuieux. Les vingt dernieres lieuës ſont toujours les plus difficiles : ainſi en avons-nous uſé en arrivant au Cap de bonne Eſpérance & à Batavie. Il y a cinq ou ſix jours que nous languiſſons dans le petit golphe de Siam. Nous voyons la terre de tous côtez, & ne pouvons avancer. Il vient des grains, on amene les voiles de peur d'accident. Quand le vent n'eſt plus ſi fort, on hiſſe ; & il n'eſt plus temps : calme tout plat.

22. Septembre.

NOUS avons fait aujourd'hui cinq ou six lieuës; & nous voici moüillez à quatre lieuës de la barre de Siam : encore deux lieuës, & nous moüillerons à demeure avec la grosse ancre entre six & sept brasses. On ne sçauroit approcher plus prés, à cause d'un banc de sable qui est des deux côtez de la riviere. Le pilote Hollandois dit qu'il n'y a dans les basses marées que seize piés de fonds, & il nous en faut dix-sept. Si cela est, & que nos vaisseaux soient obligez de demeurer à la rade, les Officiers ne viendront gueres à Siam.

23. Septembre.

M. Vachet est parti ce matin dans le canot : il va avertir de notre arrivée. M. l'Ambassadeur a écrit à M. l'Evêque de Metellopolis pour le prier de venir à bord conférer de toutes choses. Il n'est question présentement que de l'entrée ; mais il faut qu'elle réponde à la dignité du plus grand Roi du monde. Quand nous serons dans la ville de Siam, dans le palais des Ambassadeurs de France, nous parlerons de l'audiance.

Nous n'avons point levé l'ancre. M. Manuel a prêché tout à son aise, & a fort exhorté les matelots à la persévérance. Il a fait en passant l'éloge des Jésuites. Outre que l'éloge estoit véritable, il avoit bonne grace dans la bouche du Missionnaire.

24. Septembre.

LES Mandarins sont fort affligez de n'estre pas allez à terre avec M. Vachet. Ils ont peur d'avoir la tête piquée avec certaines petites pointes de fer qui tirent tout le sang qu'un homme a dans le corps. C'est leur faute ; il n'a tenu qu'à eux d'aller dire les premieres nouvelles.

Nous voici enfin moüillez à la barre de Siam, à deux lieuës de l'embouchure de la riviere, à cinq brasses & demie. On a tiré trois coups de canon : non pour saluer, car il n'y a point de forteresses à l'embouchure, elles sont plus avant dans la riviere ; mais pour avertir la côte qu'il est arrivé des vaisseaux, & que les doüaniers peuvent venir voir ce que c'est.

25. Septembre.

LES Mandarins viennent de partir dans un bateau Siamois, qui les est venu querir. On les a régalez de cinq coups de canon. Ils ont esté bien-aises de voir des faces Siamoises. Il n'y a que le vieux Mandarin qui pleure comme un enfant : il a appris que pendant son voyage sa grand'mere est morte. Je ne raille point.

Nous venons encore d'appareiller pour nous éloigner un peu du banc de sable en tirant vers l'Est ; & je croi que cette fois-ci nous sommes moüillez à demeure. On a jetté un gros ancre,

& bientôt on affourchera : vous m'entendez.

26. Septembre.

LE Chevalier de Fourbin arrive de Banko. Il a amené avec lui un François maréchal ferrant de ſon métier, habillé de ſoie, qui nous a dit bien des nouvelles. Les voici. Le Roi de Siam eſt en bonne ſanté. Il favoriſe les Miſſionnaires & les François en toutes choſes. Il n'a pas voulu écouter les Portugais qui lui ont envoyé depuis peu une grande Ambaſſade pour l'obliger à chaſſer les Vicaires Apoſtoliques. M. Conſtance eſt favori, & a préſentement une charge au deſſus du Barkalon. Le Roi ſemble toujours incertain du parti qu'il doit prendre ſur la Religion. M. de Metellopolis eſt en bonne ſanté. L'Abbé de Lionne a ſoin du ſéminaire. M. du Cheſne eſt mort : il avoit eſté nommé Evêque de Bérithe, & avoit ſes bulles ; mais par modeſtie il avoit toujours remis à ſe faire ſacrer. M. l'Evêque d'Argolis a eſté fort bien receu à la Chine, & l'on dit qu'il eſt d'accord avec tous les Miſſionnaires. Voilà de grandes nouvelles dont il faut attendre la confirmation. M. Vachet doit arriver ce ſoir à Siam : il ne ſera pas long-temps à nous écrire.

Le Gouverneur de Banko vient d'envoyer à M. l'Ambaſſadeur un bateau chargé de fruits avec des poules, des canars & un cochon. Les Siamois que nous avons veus juſqu'ici ſont fort bien,

faits; & je ne comprens pas qu'ils euſſent choiſi la craſſe de leur païs pour l'envoyer montrer au bout du monde.

Nous ſommes affourchez ſur deux ancres: c'eſt à dire que le vaiſſeau pouſſé par le vent ou par la marée, peut aller d'un ancre à l'autre, mais ſans virer au tour de ſon cable, comme il fait quand il n'a qu'un ancre.

27. Septembre.

LE pilote Hollandois accompagné d'un pilote François, eſt allé ſonder la barre, pour voir ſi notre vaiſſeau peut monter juſqu'à Banko. On dit qu'il y a un vaiſſeau Anglois auſſi gros que nous. Ils n'ont trouvé que douze & treize piés d'eau; & quand nous ôterions notre canon, il ſeroit difficile d'alléger aſſez notre vaiſſeau pour le faire paſſer ſans craindre un tour de reins Ainſi l'Oiſeau a la mine de demeurer où il eſt: pour la Maligne, elle paſſera par tout.

28. Septembre.

LE Chef du contoir de la Compagnie Francoiſe à Siam eſt venu à bord, avec le Capitaine d'un navire de la Compagnie qui eſt à Siam devant la loge. Nous avons eſté aſſez aiſes de voir des François. Ils nous ont dit que M. l'Evêque de Metellopolis eſtoit parti auſſitôt qu'eux, pour venir voir M. l'Ambaſſadeur. Auſſitôt on a en-

voyé la chaloupe au-devant de lui.

A huit heures du soir est arrivé un petit canot Siamois, qui a dit que M. de Metellopolis alloit arriver. On l'a attendu jusqu'à minuit. On a allumé des fanaux, & il n'est point venu. Il y a apparence qu'il a relâché à la barre, à cause du mauvais temps.

29. Septembre.

M. de Metellopolis a mouïllé cette nuit à deux lieuës d'ici, & vient d'arriver. C'est un grand homme de bonne mine, qui n'a que quarante-cinq ans, & qui en paroît soixante : vingt-quatre ans de mission ne rendent pas le teint frais. M. l'Abbé de Lionne est avec lui. Sa grande barbe ne m'a pas empéché de le reconnoître : il est fort maigre, & d'ailleurs se porte bien. Autant que j'en peux juger par les premieres conversations que j'ai euës avec eux, je croi que je retournerai en France avec M. le Chevalier de Chaumont. La conversion du Roi de Siam n'est pas une affaire prête. Il favorise la Religion, il aime les Missionaires, il fait bâtir des églises : mais il est encore bien loin de se faire batiser. Il est pourtant vrai que la Religion Chrétienne tirera un grand avantage de l'Ambassade. Les .... estoient sur le point de déclarer la guerre au Roi de Siam, & peutestre de venir se saisir de l'embouchure de sa riviere pour se rendre

maîtres du commerce. Or vous sçavez que quand ils sont maîtres quelque part, les Missionnaires n'y ont que faire. Ils iront bride en main à l'avenir, & craindront d'offenser le Roi en offensant son ami le Roi de Siam. Vous voyez par là que nous allons estre bien receus. Voici deux Mandarins de la maison du Roi, qui viennent faire compliment à M. l'Ambassadeur. Ils ont une suite de quarante personnes; leur livrée est de chair. Ils sont grands & forts, on en feroit de bons soldats. Ils ont dit que le Roi avoit esté transporté de joie d'apprendre la bonne santé du Roi de France, & comme il estoit toujours victorieux de tous ses ennemis; & ont assuré M. l'Ambassadeur que sa personne estoit si agréable à sa Majesté Siamoise, qu'il falloit qu'autrefois il eust rendu de grands services à la nation, voulant lui faire entendre qu'il avoit esté Siamois il y a deux ou trois mille ans. Ils ont ajoûté qu'ils alloient consulter les astres pour trouver le jour heureux entre les plus heureux pour faire décendre à terre son Excellence: de-sorte que si les Talapoins sont lents dans leurs opérations, nous en serons plus long-temps à la rade. Aprés les complimens ils ont bu du Té & du vin d'Espagne, & mangé des confitures, & sont rentrez dans leur bateau. Ils y ont esté plus de deux heures avant que de déborder, pour écrire tout ce qu'ils avoient vu, & dit, & ouï. S'ils avoient ou-

blié quelque circonſtance, on leur piqueroit la tête. Il en viendra d'autres plus conſidérables à meſure que nous avancerons dans la riviere ; & à deux lieuës de la ville ſe trouvera le premier Miniſtre dans les balons dorez du Roi avec les grands Officiers de la Couronne. Quand les Mandarins ſont rentrez dans leur barque, on les a ſaluez de neuf coups de canon. La Compagnie Françoiſe vient d'envoyer trois cens poules, dix cochons, quarante canars, des cocos, des oranges & des citrons. Quand leur Chef s'en eſt allé, on l'a régale de cinq coups de canon, pour montrer que le Roi fait cas de la Compagnie.

Je viens d'avoir une grande converſation avec M. l'Abbé de Lionne pendant que M. l'Ambaſſadeur entretenoit M. de Metellopolis. Le Roi de Siam ne s'eſt point déclaré ſur la Religion, & même depuis dix-huit mois n'a point fait là-deſſus de pas conſidérables. M. Conſtance n'a point voulu accepter la charge de grand Chacri, qui le mettroit audeſſus du Barkalon : il ſe contente d'avoir toute l'autorité. Il a beaucoup d'eſprit, & eſt fort habile dans le commerce. Il a découvert les friponneries des Mahometans, qui eſtoient les maîtres des affaires avant qu'il s'en mélaſt. C'eſt par là qu'il s'eſt élevé. Vous ſçaurez quelque jour toutes les particularitez de ſa vie. Il ſemble qu'eſtant Catholique, il ait intérêt à faire ſon Maître Chrétien ; nous verrons bientôt comme

comme il s'y prendra. La conjoncture est tres-favorable pour faire faire au Roi de Siam tout ce qu'on voudra. M. l'Ambassadeur les laissera venir; & l'on trouvera peutestre moyen de leur faire passer pour des graces la plûpart des choses qu'on a à leur demander. On insistera d'abord sur la Religion, afin que s'ils n'accordent rien sur ce point-là, ils accordent amplement tout le reste. Nous ne desesperons pourtant pas; & Dieu en a tant fait qu'il peut bien encore achever. On aura au moins des déclarations publiées par tout le royaume, qui permettront & approuveront la Religion Chrétienne.

M. d'Héliopolis a eu la consolation avant que de mourir de voir la paix entre les Missionnaires. Il a fait sa visite paisiblement pendant six mois, & est mort comme une chandelle faute de méche. Quand il viendroit en Orient dix vaisseaux chargez de Missionnaires, il y auroit de quoi les occuper dans la seule Chine. On dit que depuis un an il y est entré beaucoup de Religieux. M. l'Evêque d'Argolis y a toute l'autorité. Il a avec lui deux Missionnaires ses Religieux, les deux qui estoient avec M. d'Heliopolis, & trois autres qu'on y envoya l'année passée du séminaire de Siam. Il y a encore un Chinois nommé Dom Gregoire Lopés, homme de grand mérite. Il est désigné Evêque & Vicaire Apostolique, & sera sacré par M. d'Argolis.

30. Septembre.

M. de Metellopolis vient de s'en retourner à Siam pour faire avancer toutes choses. On a tiré neuf coups de canon à sa sortie. M. l'Ambassadeur l'a fort bien receu, mais ne lui a point donné la main. Voilà trois grandes barques chargées de rafraîchissemens, qui viennent de la part de M. Constance.

1. Octobre.

AUTRE grand bateau chargé de cochons, de poules, & de canars: on en a régalé l'équipage. Il n'y a pas un mousse qui n'ait à son dîné sa poule ou son canar. Il vint hier au soir des vaches & des veaux. Enfin les Siamois font ce qu'ils peuvent pour nous régaler. On prépare sur la route des maisons pour recevoir M. l'Ambassadeur, & les balons du Roi le viendront prendre à la barre. M. Constance viendra au devant de lui à cinq ou six lieuës de Siam. M. de Metellopolis écrit de Banko, que le Roi de Siam ayant sceu à minuit la nouvelle de notre arrivée, envoya sur le champ querir un de ses grands Mandarins qui a soin des bâtimens, & lui ordonna d'aller à Louvo faire préparer une maison pour l'Ambassadeur de France. On croit qu'il donnera l'audiance à Siam, & puis qu'il ira à Louvo: voici la saison qu'il y va, à cause que toutes les campagnes de Siam, & même la ville sont inondées.

2. Octobre.

M. Vachet écrit qu'il envoye cinq grands bateaux pour charger tous les balots.

Le Roi de Siam & ses Ministres sont aprés à imaginer des moyens d'honorer un Ambassadeur. Ils ont déja résolu de donner l'audiance le jour de l'entrée, ce qui ne s'est jamais fait: mais aussi veut-il faire en l'honneur du Roi des choses extraordinaires.

3. Octobre.

LE Roi de Siam a nommé un de ses plus grands Mandarins pour aller Ambassadeur en France. On se prépare à nous bien recevoir. M. Constance est allé disposer toutes choses à Louvo, parce que la Cour ira aussitôt aprés l'audiance: il viendra lui-même avec les balons du Roi jusqu'à la barre. Tous nos balots sont débarquez; & la Maligne appareille pour entrer dans la riviere.

4. Octobre.

NOUS voyons beaucoup de soufleux, qui sont de petites baleines pas plus grosses qu'une chaloupe. Ils font des jets d'eau, & de temps en temps ouvrent une grande gueule pour avaler les petits poissons.

5. Octobre.

RIEN à vous dire.

6. Octobre.

IL vient d'arriver un bateau de la côte, qui dit que tout se prépare à nous bien recevoir, & que d'ici à Siam nous devons nous arrêter en sept endroits, où se trouveront des Mandarins, des balons, & grand'chere.

7. Octobre.

NOTRE chaloupe alla hier au soir à terre faire de l'eau. Elle a ramené M. Veret qui revient de Siam. Il dit que c'est une ville plus grande que Paris, les maisons fort vilaines, les pagodes ou temples des Dieux fort magnifiques, la riviere admirable, un peuple infini, un nombre de bateaux qu'on n'oseroit dire. Nous verrons bientôt, s'il plaît à Dieu, & en jugerons par nous-mêmes. Il dit que le Roi a donné à M. Vachet une audiance de trois heures; & qu'aprés l'avoir fort remercié, il a ajouté ces paroles dignes d'un Roi Chrétien : *N'en soyez pas plus orgueilleux, Pere Vachet : ce n'est pas vous qui avez fait de si grandes choses en si peu de temps ; c'est le Dieu du ciel & de la terre qui l'a permis pour sa gloire, & c'est lui que nous en devons remercier.* Il lui a parlé ensuite du Roi & de la Religion d'une maniere à tout

faire espérer. Chose admirable! Dieu veut que je demeure toujours dans un état d'incertitude. Aprés avoir entretenu l'Abbé de Lionne, je croyois retourner en France : présentement je croi demeurer à Siam ; & cela en raisonnant fort juste. Or souvenez-vous que depuis qu'on parle de cette affaire, j'ai toujours esté incertain de ma destinée. D'abord j'ai espéré avec quelque fondement d'y venir Ambassadeur. J'ai veu nommer à la barbe de moi qui y songeois fort, M. le Chevalier de Chaumont qui n'y songeoit pas : cela n'est rien. J'ai tâché de me racrocher : mais combien de jours ai-je dit le soir & le matin, Irai-je, n'irai-je pas? le voudra-t-on, ne le voudra-t-on pas? Me voici arrivé à la barre de Siam : j'ai entretenu à fonds M. de Metellopolis, & n'en suis pas plus sçavant. Ho bien Dieu soit loué de tout. Je le prie tous les jours de conduire tout à sa gloire & à mon salut. Je me sens avec sa grace en état de recevoir tout avec tranquillité. Je demeurerai à Siam avec plaisir ; & s'il faut retourner en France, je serai bien-tôt consolé. Quand il n'y aura point de ma faute, je n'aurai qu'à penser, C'est la volonté de Dieu, allons gayement où il veut que nous allions ; & je le ferai comme je le dis. Ho, M. l'Abbé de D. . ., la belle chose que la Religion Chrétienne! qu'elle est d'un grand secours dans tous les événemens de la vie! Un chrétien est prêt à tout, & toujours gai. Que Ti-

moleon a d'obligation à Théophile de lui avoir ouvert l'eſprit! Auſſi vous puis-je aſſurer qu'il en aura une reconnoiſſance éternelle : oui éternelle, car j'eſpere qu'elle paſſera dans l'autre vie, & que dans la Jéruſalem céleſte Timoleon s'écriera : *Seigneur, ſi je chante vos louanges, ſi je vous vois, ſi je vous aime, c'eſt à Theophile aprés vous, Dieu de miſéricorde, à qui j'en ai la premiere obligation.*

M. Veret nous a dit encore que toute la riviere eſt couverte de balons dorez, & de Mandarins; que M. Conſtance eſt déja à Banko; que tout Siam ſe remuë pour la réception de M. l'Ambaſſadeur; qu'on a coupé plus de cinq cens pieces d'étoffes d'or, d'argent, & de ſoie, pour meubler ſon palais; que tous ſes gentilshommes & ſa ſa ſuite auront des Chambres à la Françoiſe; que la baſſe-cour ſera bien garnie; que le Roi veut nourrir les deux navires ſans qu'il en coute un ſou aux François. En voilà bien : & au bout de tout cela s'il ſe fait Chrétien, ne l'aimerez-vous pas autant que moi? C'eſt beaucoup dire, car je me ſens déja une grande tendreſſe pour ſa Majeſté Siamoiſe.

8. Octobre.

M. de Metellopolis, & M. l'Abbé de Lionne ſont arrivez à bord ce matin avec deux Mandarins qui ont complimenté M. l'Ambaſſadeur de la part du Roi, & l'ont prié de mettre pié à terre.

Il leur a répondu qu'il alloit monter dans sa chaloupe, pour se rendre à l'entrée de la riviere où les balons du Roi l'attendent. Deux heures aprés nous sommes partis : on a tiré quinze coups de canon. Nous avons trouvé à Bankakia le Gouverneur de Banko dans un balon à soixante rameurs, suivi de plus de trente autres : c'est un Mahométan de fort bonne mine. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque & moi sommes montez dans le balon du Roi qui est tout neuf, doré. Je vous ferai quelque jour la description d'un balon. M. l'Abbé de Lionne, le Pere de Fontenei, & tous les gentilshommes de l'Ambassade ont rempli les autres. Un moment aprés a paru le Gouverneur de Pipeli avec une grande suite de balons. On ne voyoit que balons sur la riviere. Tout cela s'est rangé en bataille sur deux colomnes : le balon du Roi au milieu où estoit son Excellence; à droite & à gauche les douze balons des Mandarins Maîtres des cérémonies ; & à la queuë de tous, les balons de suite & de bagage. Ces Mandarins de cérémonie avoient des bonnets blancs faits en forme de mitre. Nous croyions aller coucher à l'une des sept maisons bâties sur la route : mais on est venu avertir M. l'Ambassadeur qu'elle estoit toute pleine de Maringoins ou petites mouches insuportables. Il a pris le parti d'aller coucher à bord la frégate qui est mouïllée à quatre lieuës de la barre dans la riviere. Nous y avons passé

une assez mauvaise nuit. M. Constance estoit à cinq cens pas de nous *incognito*.

Il a passé à minuit six grands bateaux chargez de vivres, que le Roi de Siam envoye pour la nourriture des deux navires pendant six semaines: la frégate en va prendre sa part; le reste ira à l'Oiseau, qui demeurera à la rade. Il auroit trop de peine à monter: l'équipage se creveroit à se touer. La frégate demeurera à Banko.

9. Octobre.

NOUS sommes partis à huit heures du matin du bord de la frégate dans le même ordre qu'hier, & à midi sommes arrivez à la premiere des sept maisons de M. l'Ambassadeur. Elle est bâtie sur pilotis de bois de bambou, & composée de trois galeries qui se joignent: l'une est pour l'audiance, l'autre est l'appartement de son Excellence, & dans la troisiéme sont logez les gentilshommes. On m'y a ménagé une petite chambre fort bien meublée. M. l'Evêque ne voulant point, par mortification, coucher dans un lit doré, va passer la nuit sur des planches dans son balon. Tout est meublé de lits de la Chine, de tapis de Perse, de paravents de Japon. A la porte de la maison se sont trouvez deux Mandarins plus considérables que les premiers; & ainsi en montant à chaque reposoir, il y en aura de plus grands Seigneurs jusqu'aux Opras & aux Oyas, qui sont comme

comme les Maréchaux de France, & les Ducs & Pairs. On a ſervi une table de trente couverts de toutes ſortes de viandes accommodées à la Françoiſe. Nous avons toujours derriere nous une douzaine de grands bateaux, faits comme des maiſons, pour les vivres & les valets. Le Gouverneur de Banko & les deux Mandarins ont dîné avec nous. Il faut remarquer que tout ce qui ſert à M. l'Ambaſſadeur eſt neuf, tapiſſeries, lits, tapis, linges, balons, &c.

Aprés-dîné, à deux lieuës de Banko, M. Vachet eſt venu joindre ſon Excellence, & lui a dit que tout ſe préparoit pour la bien recevoir.

A une demi-lieuë de Banko deux grands Mandarins, dont l'un eſt Portugais, ſont venus recevoir M. l'Ambaſſadeur, avec quantité de balons; de ſorte que le cortege groſſit tous les jours, & groſſira juſqu'à Siam. Le Portugais vient commander les troupes à Banko, & ſera audeſſus du Gouverneur. Il y a à Banko deux fortereſſes des deux côtez de la riviere : elles ſont en bon état; vous en aurez le plan. Dés que nous avons paru, un vaiſſeau Anglois, qui eſt moüillé, a ſalué M. l'Ambaſſadeur de dix-ſept coups de canon. Les deux fortereſſes ont tiré, l'une trente coups de canon, & l'autre vingt. La maiſon du Gouverneur eſtoit meublée magnifiquement, & avoit eſté reveuë & augmentée. M. Conſtance y eſtoit *incognito*. M. Vachet l'a veu; & ils ſont

convenus que M. l'Ambassadeur demeurera trois ou quatre jours à la Tabanque, à trois quarts de lieuë de Siam, & que là on concerteroit toutes choses pour l'entrée & pour l'audiance.

10. Octobre.

QUAND nous sommes partis ce matin, les deux forteresses ont salué de tout leur canon. Nous avons remarqué que devant tous les villages qui sont sur le bord de la riviere, on a fait des murailles de bambou couvertes de verdure; & c'est un honneur réservé au Roi seul. Nous trouverons par tout la même chose jusqu'à Siam. Toutes les maisons de M. l'Ambassadeur sont peintes de rouge; autre honneur tres-singulier. Les deux côtez de la riviere sont bordez d'arequiers & de coquiers, qui sont des arbres verts tout chargez de fruits, de singes & d'oiseaux. Il y a des oiseaux tout bleus, d'autres tout rouges, d'autres tout jaunes. Les plus jolis sont les Aigrettes, qui sont blanches comme neige, & qui ont sur la tête une véritable aigrette. Il y a beaucoup de bêtes en ce païs-ci, parce qu'on n'oseroit les tuer, de peur de tuer son pere: la metempsicose est un article de foi parmi les Siamois. On voit de temps en temps de grandes campagnes, où le ris tout vert est à nage; des villages, dont les maisons sont de bois, bâties sur pilotis. On voit tous les bestiaux en l'air à la premiere cham-

bre, & ils y demeureront jusqu'au mois de Décembre que les eaux commenceront à se retirer.

Nous avons passé ce matin entre deux forts de bois qui nous ont saluez, l'un de dix coups de canon, & l'autre de huit. Ils n'ont ici que du canon de fonte, & la poudre est fort bonne. Le fort à main droite s'appelle Hale de cristal, & celui de la gauche Hale de rubis. Ici le Gouverneur de Banko est venu prendre congé de M. l'Ambassadeur sur les frontieres de son gouvernement ; & le Gouverneur de la Province de Teland-couan l'est venu complimenter dans un balon, où il y avoit plus de soixante rameurs.

En arrivant au lieu de la dînée, on a tiré dix coups de canon d'un fort de bois qui est de l'autre côté de l'eau : il en a encore tiré quand nous sommes partis. La maison est toujours faite de même, les meubles différens & tout neufs; & par-tout un air galant qu'on ne s'attend point à trouver parmi des peuples qui vont nus piés, & dont la grande parure est une chemise de mousseline, au travers de laquelle on conte leurs côtes. Aussi faut-il dire la vérité : c'est M. Constance qui ordonne de tout ceci : les maisons, les meubles, tout est de son dessein ; & quoi-que nous ne l'ayions point encore entretenu, nous pouvons juger, à ses manieres d'agir, qu'il a bien de l'esprit. Il faut pour s'estre élevé au poste où il est, qu'il en sçache plus qu'un autre.

Le païs embellit à veuë d'œil. Nous côtoyons des villages, qui ont une demi-lieuë de long. Il y a de temps en temps de grands canaux bordez d'arbres couverts de ſinges & de perroquets. La riviere a par tout un quart de lieuë de large, ſouvent davantage ; & de grandes campagnes de ris. Mais on ne voit point de bateaux ſur cette grande riviere ; pas un petit pêcheur, & preſque perſonne dans les villages. J'eſtois ſcandaliſé de cét affreux deſert : mais M. de Metellopolis m'a appris qu'ordinairement la riviere eſt couverte de bateaux, & que les villages ſont fort peuplez ; & que ſi nous ne voyons perſonne, c'eſt par reſpect pour ſon Excellence. Ils en uſent ainſi quand le Roi paſſe, & l'on ne voit jamais que ceux qui n'ont pas eu le temps de ſe cacher.

Il y a deux jours que nous n'avons mangé de pain : grande chere, beaucoup de viande, & du ris. Manger une bouchée de viande & une bouchée de ris, cela eſt bien triſte à qui n'aime pas le ris : il faut pourtant en paſſer par là. J'oubliois à vous dire que nos rameurs rament en cadence. Leur comite eſt bon muſicien : il chante, & ne fait que cela. Les autres rament & chantent, rediſent tout ce que le comite dit, & ſur le même ton. Les accords ſont parfaits, & l'on voit dans le même inſtant cent voix s'accorder parfaitement avec cent rames.

M. Conſtance eſtoit encore ici ce ſoir : il ſort

des lieux un moment avant que M. l'Ambassadeur y arrive.

11. Octobre.

NOUS avons trouvé ce matin un vaisseau Hollandois & un Anglois, qui remontent la riviere pour aller à Siam. Ils sont petits & malfaits. Le Hollandois a salué de neuf coups, & l'Anglois de cinq. Nous avons veu sur la gauche le village de Samko, où il y a une église de Chrétiens dédiée à Saint Pierre, & un Missionnaire qui en a soin. Il y a un autre village de l'autre côté de la riviere, dont tous les Chrétiens ne manquent point tous les dimanches de venir à la Messe à Samko, quoi-qu'il y ait plus de trois quarts de lieuë, & la riviere à passer. Mais ici le peu qu'il y a de Chrétiens sont fort zélez.

A la dînée, deux Opras, le Général des troupes de la frontiere de Pegou, & vingt Mandarins sont venus saluër M. l'Ambassadeur; le soir, d'autres grands & petits Mandarins. Les maisons toutes semblables: on les a toutes bâties & meublées en même temps, & plus de vingt mille hommes y ont esté emploiez.

12. Octobre.

A peine avons-nous esté dans le balon que deux grands Opras sont venus complimenter son Excellence. Il n'y a plus à venir que les Oyas. Le

cortege s'augmente toujours, & nous avons présentement plus de cent balons. On commence à voir de grands clochers dorez, qui sont les pagodes de Siam. On voit aussi les montagnes de Louvo, qui sont à seize lieuës d'ici.

A gauche est une maison de plaisance du Roi: il paroît y avoir beaucoup de logement. Il y a deux toits l'un sur l'autre, ce qui n'est permis qu'au Roi & aux Talapoins; & par parenthese les Talapoins sont honorez comme le Roi. Les tuilles de la maison paroissent dorées.

A un quart de lieuë plus loin est venu le Chef de la compagnie d'Angleterre avec tous les Anglois dans des balons avec leur pavillon, qu'ils ont amené par respect. Il a fait un compliment à M. l'Ambassadeur. Les Hollandois ont fait la même chose, & se sont rangez dans la marche: il y a présentement plus de cent cinquante balons. Nous voici à trois quarts de lieuës de Siam, & nous y demeurerons jusqu'au jour de l'entrée & de l'audiance. La maison est beaucoup plus grande & plus commode que les autres. Il y a une chapelle, & sur l'autel un Crucifix d'or, que le Roi y a envoyé.

Nous sommes ici au milieu de grands arbres, où l'on a fait une ouverture de la largeur de la maison, pour nous donner la veuë d'une fort belle campagne terminée par des montagnes couvertes de bois toujours vert.

13. Octobre.

M. l'Ambaſſadeur a déclaré le Chevalier de Fourbin ſon Major, & a prié tous ſes Gentils-hommes de ſuivre tous les ordres qu'il leur portera de ſa part.

Ce matin le Roi de Siam a fait aſſembler tous ſes grands Mandarins, & leur a fait dire par M. Conſtance, qu'ils ne devoient point s'étonner s'il faiſoit des choſes extraordinaires & inouïes pour honorer l'Ambaſſadeur de France ; qu'il connoiſſoit parfaitement combien le Roi de France & par ſa puiſſance & par ſon mérite perſonnel eſtoit audeſſus des autres Rois, & qu'il ne croioit pas pouvoir donner trop de marques de diſtinction à ſon Ambaſſadeur. Tous les Mandarins ont mis ces royales paroles ſur le ſommet de leur tête, & s'en ſont allez contens : car on dit qu'il y en avoit quelques-uns qui murmuroient, & qui faiſoient difficulté d'aller au-devant de M. l'Ambaſſadeur, alleguant qu'on ne l'avoit jamais fait aux Ambaſſadeurs de l'Empereur de la Chine, ni à ceux du Mogol & du Roi de Perſe. Et effectivement on n'a jamais receu Ambaſſadeur qu'à trois quarts de lieuë de Siam, & c'eſtoit des Mandarins du ſecond ordre qui les alloient complimenter. Au-lieu qu'il en eſt venu juſqu'au vaiſſeau à quarante lieuës de Siam ; qu'on a bâti des maiſons exprés, meublées magnifiquement ;

que les forteresses ont salué de tout leur canon ; qu'on a fait des murailles devant les villages ; que les maisons de M. l'Ambassadeur sont peintes de rouge ; qu'on allume des feux tout autour ; & qu'on fait sonner une certaine maniere de cloche : tous honneurs réservez à la seule personne du Roi. Cette assemblée des grands Mandarins est une justification de la conduite du Roi, qui a bien voulu leur faire entendre pourquoi il en faisoit tant.

On vient d'ouvrir les balots des présens du Roi : il n'y a pas grand'chose de gâté.

M. Constance toujours galant dans tout ce qu'il fait, vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un présent de porcelaines, de confitures de la Chine, & de thé. Il y a de ce fameux thé, si cher, si précieux, dont le seul Empereur de la Chine use, & dont il envoie aux Rois ses amis : il n'y en a gueres.

M. l'Ambassadeur a fait venir les Mandarins qui sont auprés de lui, & les a priez de lui apprendre la maniere dont le Roi de Siam reçoit les Ambassadeurs ; & pour les y obliger, il a commencé par leur expliquer la maniere dont on les reçoit en France. Ils ont écouté attentivement, & aprés avoir tout remarqué, ont répondu que les manieres d'Orient estoient bien différentes, mais qu'ils n'osoient en parler sans l'ordre du Roi. Là-dessus M. l'Ambassadeur les a priez de supplier

ſupplier le Roi de ſa part de lui envoyer quelque homme de confiance, qui euſt le pouvoir de régler toutes choſes avec ſon Excellence. Ils en ont eſté ſur le champ informer ſa Majeſté, qui a ordonné à M. Conſtance de venir trouver M. l'Ambaſſadeur pour cela, & de convenir de tout.

14. Octobre.

M. Conſtance accompagné de deux grands Mandarins eſt venu aprés-dîné voir M. l'Ambaſſadeur. Tous les gentilshommes l'ont receu à la décente de ſon balon. Son Excellence l'a receu à l'entrée de ſa ſalle d'audiance; & aprés quelques complimens, l'a prié d'entrer dans ſa chambre, & a paſſé le premier. Ils ont eſté trois heures en conférence, & ſont convenus de beaucoup de choſes ſur l'entrée & ſur l'audiance. Il reſte quelques difficultez, ſur leſquelles M. Conſtance n'a oſé prononcer, & dont il doit parler au Roi. Tout ſe paſſera avec toute la dignité d'un Ambaſſadeur du plus grand Roi de la terre. Enſuite M. Conſtance a beu du vin & du thé; & aprés avoir veu quelques-uns des préſens du Roi qu'il a trouvez fort beaux, il s'en eſt allé.

Le ſéminaire de Siam & le college de Maſprend qui eſt à une lieuë de Siam, ſont venus en corps ſaluer M. l'Ambaſſadeur. Il y a long-temps que je n'ai rien veu qui m'ait tant touché. On voyoit à la tête une douzaine de prêtres vénérables par

leur barbe, & encore plus par leur mine modeſte. Suivoit une quarantaine de jeunes Eccléſiaſtiques depuis douze ans juſqu'à vingt de toutes nations, Chinois, Japonois, Tonkinois, Cochinchinois, Pégouans, Siamois, tous en ſoutane. Je croyois eſtre au ſeminaire de Saint Lazare. Un Cochinchinois a harangué en Latin fort bien : un Tonkinois en a fait autant encore mieux. C'eſt aſſurément un fort bel établiſſement. Tous ces Eccléſiaſtiques ſeront prêtres : il y en a déja pluſieurs dans les Ordres. Ils font des actes en philoſophie & en theologie comme à Paris ; & quand on les trouve capables, on les envoye chacun dans ſon païs prêcher la Foi, & ils y font beaucoup plus de fruit que les Miſſionnaires d'Europe.

15. Octobre.

M. Paumart Miſſionnaire, qui a, dit-on, beaucoup de part à la confiance de M. Conſtance, eſt venu ce matin dire qu'on n'avoit encôre oſé propoſer au Roi de donner un carreau à M. l'Ambaſſadeur ; que le grand & petit Conſeil s'eſtoit aſſemblé pour cela, & que pas un Mandarin n'avoit oſé ſe charger de faire à ſa Majeſté une propoſition ſi nouvelle ; qu'il croyoit pourtant que M. Conſtance la feroit, mais qu'il ne répondoit de rien.

Les Tonkinois Chrétiens ſont venus en corps faire un compliment à ſon Excellence.

Le Roi alla hier à une grande fête dans un pagode : Dieu veüille qu'il l'ait fait par politique pour cacher sa marche. Les Talapoins sont ici dans une grande considération. Il y en a constamment dans le royaume plus de cent mille ; & quand le Roi voudroit se faire Chrétien, il auroit bien des mesures à garder pour le bien même de la Religion.

M. Constance est revenu dans un balon magnifique que le Roi lui a donné. Il n'en avoit point encore eu d'une si grande dignité ; & quoi-que le Roi lui en eust voulu donner plus de vingt fois, il les avoit toujours refusez par modestie. Mais en cette occasion qu'il s'agit de traiter avec l'Ambassadeur du Roi, il a creu qu'il y alloit de l'honneur de son Prince d'honorer son Ministre, & a tout accepté. Il vient de régler avec M. l'Ambassadeur toutes les cérémonies de l'entrée & de l'audiance ; & il nous a fait voir clairement que jamais on n'avoit fait de si grands honneurs à Siam aux Ambassadeurs de la Chine, ni de Perse, ni d'aucun autre païs.

Il y a eu une grande difficulté. M. Constance vouloit faire porter la Lettre du Roi en triomphe dans un balon toute seule, & qu'ensuite on la mist entre les mains d'un des grands Mandarins du Royaume, pour la porter encore en triomphe dans la ville & dans les cours du palais. M. l'Ambassadeur ne vouloit point lâcher sa Lettre, &

ſe tenoit roide ſur les coutumes d'Europe. Je n'ai pas manqué mon coup. J'ai dit qu'il falloit s'accommoder aux coutumes de l'Orient dans les choſes qui bien loin d'eſtre honteuſes, eſtoient beaucoup plus honorables; qu'on ne pouvoit rendre de trop grands honneurs à la Lettre du Roi: & là-deſſus j'ai propoſé à M. l'Ambaſſadeur, au lieu de mettre la Lettre entre les mains des Mandarins Siamois, de me la remettre à moi pour la montrer au peuple, & la porter à l'audiance. Il y a conſenti; & en cela a eſté bien-aiſe de me faire plaiſir, & M. Conſtance auſſi qui vouloit ſeulement que la Lettre fuſt expoſée à la veuë de tout le monde. Par-là je me ſuis donné un rang fort honorable: au lieu qu'auparavant j'eſtois aſſez embaraſſé de ma perſonne, n'ayant qu'une maigre coadjutorerie, & un caractere en idée. Il faudra bien honorer celui qui touchera la Lettre du plus grand Roi du monde: on me donnera à moi ſeul un balon du Roi; j'irai à l'audiance à côté de M. l'Ambaſſadeur, & j'y aurai une place réglée & honorable.

Le jour eſt pris à jeudi 18. de ce mois. Les Aſtrologues aſſurent qu'il fera beau: on dit qu'ils ne ſe trompent preſque jamais. Il y a pourtant douze ans que le Roi ayant marqué un jour pour couper les eaux, il plut, & tous les beaux balons furent gâtez. Les Aſtrologues en furent chaſſez; & depuis on n'a pas fait la cérémonie. Les Miſ-

ſionnaires ſont venus là-deſſus, & ont prouvé que c'eſtoit une ſuperſtition. Le Roi alloit commander aux eaux de ſe retirer de deſſus ſes terres; & les Talapoins ne l'y faiſoient aller que quand ils voyoient que les eaux s'alloient retirer: ce qu'ils connoiſſoient à une certaine marque.

Le Roi a demandé à M. Conſtance ſi les François eſtoient propres, s'ils avoient ſoin de leurs dents, s'ils ſe lavoient la bouche & le corps. C'eſt une choſe aſſez plaiſante: on voit des gens bazanez, preſque tout nuds; & ce ſont les gens du monde les plus propres à leur manger, à leurs habits, en tout juſqu'à leurs diſcours. Il y a de groſſes peines ordonnées contre ceux qui chantent des chanſons deshonnêtes.

16. Octobre.

ON nettoye les préſens du Roi, on les portera à l'entrée & à l'audience tout comme ils ſont. M. Conſtance le ſouhaite ainſi pour rendre la cérémonie plus magnifique.

Les Cochinchinois Chrétiens ſont venus en corps ſaluer M. l'Ambaſſadeur. M. Vachet eſtoit à leur tête. Ils l'honorent & l'aiment comme un homme qui a fait de grands biens dans leur païs. A propos de M. Vachet, le Roi l'a envoyé chercher pour lui dire qu'il ſent vivement les obligations qu'il lui a; que s'il eſtoit un homme du monde, il ne ſeroit gueres embaraſſé à lui en témoi-

gner sa reconnoissance, en le comblant de biens & d'honneurs; mais qu'estant pere, il vouloit contenter son zele pour la Religion Chrétienne: que pour cela il n'avoit qu'à choisir un lieu dans ses Etats, & qu'on y bâtiroit une église & une maison pour lui, avec une rente fondée à perpétuité pour le faire subsister honorablement; afin que dans les siecles futurs, on apprist que dans un tel temps, sous un tel Roi, le Pere Vachet avoit rendu de grands services à l'Etat. Le bon Roi est persuadé, & il n'a pas tout-à-fait tort, que M. Vachet a beaucoup contribué à l'Ambassade.

Nous n'avions point encore remarqué qu'on fait la garde autour de la maison de M. l'Ambassadeur; & que la ronde marche toute la nuit à la lueur de plusieurs feux, qu'on allume de trente en trente pas.

Il arriva avanthier un vaisseau Hollandois à la barre.

17. Octobre.

M. Constance est venu ici ce matin pour achever de régler quelques petites difficultez: car quoi que le Roi de Siam ait résolu de faire toutes choses pour honorer M. l'Ambassadeur, les coutumes de ces païs-ci sont si différentes des nôtres, qu'à tout moment il faut s'arrêter. Il est encore revenu cette aprésdinée, parce que sans lui rien ne se fait. Il a réglé la marche des nations qui

ſont venuës complimenter M. l'Ambaſſadeur : c'eſt la plus belle choſe que nous ayions encore veuë. Il y avoit quarante-trois nations différentes, toutes habillées & armées à la mode de leur païs; & parmi ces gens-là il y avoit trois fils de Roi. Il me ſemble que cela eſt aſſez fier. J'aurai les noms & les qualitez, &, ſi je peux, la ſituation de tous ces païs. Il y aura plus de trente noms dont M. l'Abbé Baudrand n'a jamais oüi parler. Les ſeuls Portugais ne ſont point venus rendre leurs devoirs à ſon Excellence ; & quand M. Conſtance leur a mandé de la part du Roi d'y venir, ils ont répondu beaucoup d'impertinences. Il eſt vrai que M. de Metellopolis n'a point eſté rendre viſite à leur Ambaſſadeur : mais il n'avoit garde d'aller voir un homme qui venoit ſe plaindre des Vicaires Apoſtoliques, & faire tous ſes efforts auprés du Roi de Siam pour les faire chaſſer.

18. Octobre.

VOICI une grande affaire faite ; l'entrée & l'audiance. Il y a mille choſes curieuſes à remarquer ; & je prétens bien vous en faire une relation en forme, quand je ſçaurai les noms & les qualitez de tous les perſonnages. Je veux pourtant vous en dire aujourd'hui quelque choſe. Dés le matin M. l'Ambaſſadeur a mis lui-même la Lettre du Roi dans une boëte d'or, & cette boëte dans une coupe d'or, & la coupe ſur une ſoucoupe auſſi d'or;

& en ſuite il l'a expoſée ſur une table. Il eſt venu d'abord deux Oyas, qui ſont les Ducs & Pairs du royaume de Siam, ſuivis de quarante grands Mandarins, qui aprés avoir complimenté M. l'Ambaſſadeur ſe ſont proſternez devant la Lettre. Aprés cela ils ſont rentrez dans leurs balons, & ſe ſont mis en marche vers la ville.

Alors M. l'Ambaſſadeur a pris la Lettre du Roi, & me l'a remiſe entre les mains. Nous avons marché vers la riviere, moi toujours à ſa gauche. Il a repris la Lettre, & l'a miſe dans un balon doré, où le fils du Roi n'entreroit pas. Ce balon de la Lettre a ſuivi les balons où eſtoient les préſens, & eſtoit accompagné par huit balons de garde. M. l'Ambaſſadeur ſuivoit dans ſon balon tout ſeul. Je le ſuivois auſſi dans un balon du Roi tout ſeul. J'avois une ſoutane de ſatin noir, un rochet avec le grand manteau par-deſſus. Nous avions auſſi à droite & à gauche des balons de garde. Venoient enſuite quatre balons où eſtoient les gentilshommes que le Roi a mis à la ſuite de M. l'Ambaſſadeur, avec ſon Secretaire; & dans d'autres balons eſtoient tous les gens de la maiſon, maîtres-d'hôtel, ſommeliers, valets de chambre, tous fort propres; & enſuite les trompettes, & vingt perſonnes de livrée. La livrée eſt fort belle, & c'eſt ce que les Siamois ont trouvé de plus beau. Ils ont veu ſouvent des juſtaucorps dorez: les petits marchands d'Europe en ont

ont ici ; les ferruriers font habillez de foie. M. l'Ambaffadeur a quatre ou cinq habits dorez : ce feroit beaucoup à Londres ou à Madrid ; on dit qu'ici il faudroit en changer tous les jours.

Enfin le cortege finiffoit par les balons de toutes les nations. Voilà la marche par eau, qui avoit quelque chofe de fort fingulier. Tous ces balons du Roi eftoient dorez, & avoient des clochers d'un ouvrage fort délicat & fort doré. Il y avoit foixante hommes de chaque côté avec de petites rames dorées, qui toutes en même temps fortoient de l'eau & y rentroient : cela faifoit un fort bel effet au foleil.

La loge des Hollandois, & un vaiffeau Anglois nous ont faluez en paffant de tout leur canon ; & ce qui ne s'eft jamais fait dans la capitale d'un royaume, le Roi préfent. La forterefle a tiré plus de vingt coups de canon : le vaiffeau François a auffi tiré plus de vingt coups. Il avoit emprunté des perriers, & faifoit le plus de bruit qu'il pouvoit. Enfin on a fait des honneurs à M. l'Ambaffadeur qu'il n'euft jamais ofé demander.

En mettant pié à terre, M. l'Ambaffadeur a pris la Lettre du Roi, & l'a mife fur un char de triomphe encore plus magnifique que le balon. Il eft enfuite monté dans une chaife découverte dorée, portée par dix hommes. Il avoit à fes deux côtez deux Oyas, auffi dans des chaifes ; & je le fuivois auffi dans une chaife portée par huit hommes. Je

ne me ſuis jamais trouvé à telle fête, & je croyois eſtre devenu Pape. Suivoient les gentilshommes à cheval; les gens de la maiſon, trompettes & livrées à pié. Nous avons marché dans une ruë auſſi longue & plus étroite que la ruë Saint Honoré, entre deux doubles files de ſoldats, le pot en tête & le bouclier doré. Les uns ont des ſabres, & les autres des piques. Il y avoit ſur notre chemin de temps en temps des éléphans armez en guerre. Tout s'eſt arrêté à la premiere porte du palais. M. l'Ambaſſadeur eſt décendu de ſa chaiſe; a pris la Lettre du Roi ſur le char de triomphe; eſt entré dans le palais, en la portant; & enſuite me l'a remiſe entre les mains. Nous avons marché gravement, les gentilshommes devant, & les Oyas à droite & à gauche. Nous avons paſſé trois ou quatre cours. Dans la premiere, il y avoit un régiment de mille hommes avec le pot en tête & le bouclier doré. Ils eſtoient aſſis ſur leurs talons, leurs mouſquets devant eux fichez en terre. Cela eſt aſſez beau à la veuë; mais franchement je crois que cinquante mouſquetaires les batroient bien.

Dans la ſeconde cour il y avoit peut-eſtre trois cens chevaux en eſcadron. Les chevaux ſont aſſez beaux, & mal dreſſez. Mais, ce qu'on ne voit en nul lieu du monde, il y avoit des éléphans bien plus grands que ceux du dehors. Nous en avons bien veu quatre-vingts; & entre autres le fameux éléphant blanc, qui dans les guerres de Pegou a

couté la vie à cinq ou six cens mille hommes. Il est assez grand, fort vieux, ridé, & a les yeux plissez. Il y a toujours auprés de lui quatre Mandarins avec des éventails pour le rafraîchir, des feüillages pour chasser les mouches, & des parasols pour le garantir du soleil quand il se promene. On ne le sert qu'en vaisselle d'or; & j'ai veu devant lui deux vases d'or, l'un pour boire, & l'autre pour manger. On lui donne de l'eau gardée depuis six mois, la plus vieille estant la plus saine. On dit, mais je ne l'ai pas veu, qu'il y a un petit éléphant blanc tout prêt à succeder au vieillard, quand il viendra à mourir. J'ai veu aussi l'éléphant prince, qui est le plus grand & le plus spirituel des éléphans: c'est celui que le Roi monte. Il est fier & indomptable à tout autre; & quand le Roi paroît, il se met à genoux. On m'a dit qu'à Louvo nous verrions ce manege. Enfin dans la derniere cour, nous avons trouvé de grandes troupes de Mandarins, la face en terre, appuiez sur leurs coudes. Il falloit monter sept ou huit degrez pour entrer dans la salle d'audiance. M. l'Ambassadeur s'est arrêté avec M. Constance, pour donner le temps aux gentilshommes François d'entrer dans la salle, & de s'asseoir sur des tapis. On estoit convenu qu'ils y entreroient la tête haute à la Françoise, avec leurs souliers, & qu'ils se mettroient à leur place avant que le Roi parust sur son trône; & que quand il y paroîtroit, ils lui feroient une in-

clination à la Françoise sans se lever. Cependant M. l'Ambassadeur & moi estions au bas du degré avec le Barkalon, dont jusques-là on n'avoit pas oüi parler. Il a dit à son Excellence, qu'à la nouvelle de son arrivée à la barre, il avoit eu envie d'y aller, mais que les affaires de l'Etat l'en avoient empêché. Dés que les gentilshommes ont esté placez, on a oüi sonner les trompettes & les tambours du dedans; ceux du dehors ont répondu : c'est le signal que le Roi se va mettre sur son trône. Aussitôt M. Constance, nus piés, c'est à dire, avec des chaussettes sans souliers, a monté les degrez en rampant, comme on fait à Rome en montant *la scala santa*, & encore bien plus respectueusement. M. l'Ambassadeur l'a suivi : j'estois à sa gauche portant la Lettre du Roi. Son Excellence a ôté son chapeau sur les derniers degrez, dés qu'il a veu le Roi ; & aprés estre entré dans la salle, a fait une profonde révérence à la Françoise. J'estois à sa gauche, & n'ai point fait de révérence, parce que je portois la Lettre du Roi. Nous avons marché jusqu'au milieu de la salle entre deux rangs de grands Mandarins prosternez. Il y avoit parmi eux un beaufrere du Roi de Camboge. Là M. l'Ambassadeur a fait la seconde révérence, & s'est avancé vers le trône du Roi à la portée de la voix, & s'est mis devant le siege qu'on lui avoit préparé. Il a fait sa troisiéme révérence, & a commencé sa harangue de-

bout, & découvert: mais à la seconde parole il s'est assis, & a mis son chapeau. Je suis demeuré debout tenant toujours la Lettre du Roi. Il a dit, *Que le Roi son maître, si fameux par tant de victoires, & par la paix que plus d'une fois il a donnée à ses ennemis à la tête de ses armées, lui a commandé de venir trouver sa Majesté aux extrémitez de l'univers, pour lui présenter des marques de son estime & l'assurer de son amitié. Mais que rien n'estoit plus capable d'unir ces deux grands Princes, que de vivre dans les sentimens d'une même croyance; & que c'estoit particulierement ce que le Roi son maître lui avoit commandé de représenter à sa Majesté.* Il a ajouté, *Que le Roi le conjuroit par l'interest qu'il prend à sa véritable gloire, de considérer que cette suprême Majesté dont il est revêtu sur la terre, ne peut venir que du vrai Dieu, c'est à dire d'un Dieu tout-puissant, éternel, infini, tel que les Chrétiens le reconnoissent, qui seul fait regner les Rois, & regle la fortune de tous les peuples: que c'estoit à ce Dieu du ciel & de la terre qu'il falloit soumettre toutes ses grandeurs, & non à ces foibles divinitez qu'on adore dans l'Orient, & dont sa Majesté qui a tant de lumiere & de pénétration, ne peut manquer de voir assez l'impuissance.* Il a fini en disant, *Que la plus agréable nouvelle qu'il pouvoit porter au Roi son maître, estoit que sa Majesté persuadée de la vérité se fait instruire dans la Religion Chrétienne; que cela cimenteroit à jamais l'estime & l'amitié entre les deux*

Rois; que les François viendront dans ses Etats avec plus d'empressement & de confiance; & qu'enfin sa Majesté s'asseureroit par ce moyen un bonheur éternel dans le Ciel, aprés avoir regné avec autant de prospérité qu'elle fait sur la terre.

La harangue finie, M. l'Ambassadeur, sans se lever, & sans ôter son chapeau, hors quand il parloit des deux Rois, a montré à sa Majesté quelques-uns des présens qui estoient dans la salle. Il m'a ensuite fait l'honneur de me présenter, & puis les Gentilshommes. Aussitôt M. Constance, qui a servi d'Interprete, s'est prosterné par trois fois avant que de parler, & a expliqué la harangue en Siamois, M. l'Ambassadeur demeurant toujours assis & couvert. Dés que l'explication a esté faite, M. l'Ambassadeur s'est levé, a ôté son chapeau, s'est tourné de mon côté, a salué respectueusement la Lettre du Roi, l'a prise, & s'est avancé vers le trône.

Il faut vous expliquer ici un incident fort important. M. Constance, en reglant toutes choses, avoit fort insisté à ne point changer la coutume de tout l'Orient, qui est que les Rois ne reçoivent point les lettres de la main des Ambassadeurs: mais son Excellence avoit esté ferme à vouloir rendre celle du Roi en main propre. M. Constance avoit proposé de la mettre dans une coupe au bout d'un baton d'or, afin que M. l'Ambassadeur pust l'élever jusqu'au trône du Roi: mais on lui a-

voit dit qu'il falloit ou abbaisser le trône, ou élever une estrade, afin que son Excellence la pust donner au Roi de la main à la main. M. Constance avoit asseuré que cela seroit ainsi. Cependant nous entrons dans la salle, & en entrant nous voyons le Roi à une fenêtre au moins de six pieds de haut. M. l'Ambassadeur m'a dit tout bas, *Je ne lui sçaurois donner la Lettre qu'au bout du baton, & je ne le ferai jamais.* J'avouë que j'ai esté fort embarassé. Je ne sçavois quel conseil lui donner. Je songeois à porter le siege de M. l'Ambassadeur auprés du trône, afin qu'il pust monter dessus: quand tout d'un coup, aprés avoir fait sa harangue, il a pris sa résolution; s'est avancé fierement vers le trône, en tenant la coupe d'or où estoit la Lettre; & a presenté la Lettre au Roi sans hausser le coude, comme si le Roi avoit esté aussi bas que lui. M. Constance, qui rampoit à terre derriere nous, crioit à l'Ambassadeur, *Haussez, haussez:* mais il n'en a rien fait, & le bon Roi a esté obligé de se baisser à mi-corps hors la fenêtre pour prendre la Lettre; & l'a fait en riant, car voici le fait. Il avoit dit à M. Constance, *Je t'abandonne le dehors, fais l'impossible pour honorer l'Ambassadeur de France; j'aurai soin du dedans.* Il n'avoit point voulu abbaisser son trône, ni faire mettre une estrade; & avoit pris son parti, en cas que l'Ambassadeur ne haussast pas la Lettre jusqu'à sa fenêtre, de se baisser pour la prendre. Cette posture

du Roi de Siam m'a rafraîchi le ſang ; & j'aurois de bon cœur embraſſé l'Ambaſſadeur pour l'action qu'il venoit de faire. Mais non ſeulement ce bon Roi s'eſt baiſſé ſi bas pour recevoir la Lettre du Roi : il l'a élevée auſſi haut que ſa tête, qui eſt le plus grand honneur qu'il pouvoit jamais lui rendre. Il a dit enſuite qu'il recevoit avec grande joie des marques de l'eſtime & de l'amitié du Roi de France ; & qu'il eſtoit preſque auſſi aiſe de voir M. l'Ambaſſadeur, que s'il voyoit le Roi lui-même. Il a demandé des nouvelles de la Maiſon Royale, & des nouvelles de la paix & de la guerre. M. l'Ambaſſadeur lui a répondu que le Roi, aprés avoir pris la forte place de Luxembourg, avoit obligé les Eſpagnols, les Hollandois, l'Empereur, & tous les Princes d'Allemagne à ſigner avec lui une tréve de vingt ans. Enfin le Roi a ſouhaité à M. l'Ambaſſadeur, que le Dieu du Ciel le remenaſt en France auſſi heureuſement, qu'il l'avoit amené au roiaume de Siam. J'ai oublié à vous dire que M. l'Evêque de Metellopolis & M. l'Abbé de Lionne ſe ſont trouvez dans la ſalle avant nous ; & qu'aprés que M. l'Ambaſſadeur a eu rendu la Lettre du Roi, je me ſuis aſſis ſur le tapis à ſa main droite, M. l'Evêque eſtant à ſa gauche, M. l'Abbé de Lionne derriere l'Evêque, & M. Conſtance un peu devant M. l'Ambaſſadeur. Le Roi a eſté quelque temps ſans rien dire. Aprés quoi on a ouï les trompettes
&

& tambours comme avant l'audiance: c'eſt pour avertir au dehors que ſa Majeſte va ſortir de ſon trône. Il s'eſt retiré doucement, & a fermé ſa petite fenêtre. M. l'Ambaſſadeur eſt demeuré ſur ſon ſiege pour donner le temps aux Gentilshommes de défiler avec M. Vachet, qui par l'ordre exprés du Roi avoit eſté leur conducteur. M. l'Evêque, M. l'Abbé de Lionne & moi avons ſuivi, & un moment aprés M. l'Ambaſſadeur & M. Conſtance.

Auſſitôt que le Roi s'eſt retiré, le Barkalon & tous les grands Mandarins du royaume, qui avoient eſté proſternez pendant l'audiance, ſe ſont levez à leur ſéant. Or entre ces Mandarins il y a un beaufrere du Roi de Camboge, & des fils de Roi. Je ne ſçai ſi je vous ai dit, qu'à la porte du palais un jeune Opra favori du Roi eſt venu recevoir M. l'Ambaſſadeur, & l'a ſuivi à l'audiance. En ſortant nous avons trouvé toutes choſes dans le même ordre, les Mandarins, les élephans, & les troupes. M. l'Ambaſſadeur à la porte du palais eſt remonté dans ſa chaiſe, & moi dans la mienne; les Gentilshommes ont ſuivi à cheval, tout le reſte à pié. Il a fallu remonter dans les balons pour aller au palais de ſon Excellence. On a remis pié à terre au bout de la ruë des Chinois, enſuite on a paſſé dans la ruë des Mores: ce ſont les deux plus belles de Siam. Les maiſons en ſont de pierres & de brique: c'eſt beaucoup

dire en ce païs-ci. La marche estoit toujours la même. Nous sommes enfin arrivez au palais de son Excellence, au milieu d'une foule incroiable de peuple: on ne voioit que des têtes. La ville est asseurément fort peuplée; mais ce n'est pas encore Paris. La cour de ce palais est grande, & fort gaye. A droite est un grand lieu à colonnes, qui est magnifique & galant: le haut est peint d'un jaune, qui paroît or: les murailles sont blanches, toutes pleines de niches où il y a des porcelaines; ce jaune, ce blanc, & ce bleu se marient fort bien ensemble. Il y aura dans deux jours une fontaine jaillissante: on travaille nuit & jour à un petit réservoir qui fournira l'eau. Voyez par là si ces gens-ci oublient quelque chose. A gauche est le corps de logis. M. l'Ambassadeur y a une antichambre, une chambre, des garderobes, une gallerie, & une fort belle terrasse: j'y ai une fort jolie chambre. La chapelle est grande; & nous avons, dit-on, la consolation d'y voir tous les jours des turbans Chrétiens. Il faut que je vous aime bien d'écrire si long-temps, estant aussi las que je le suis. Les honneurs coûtent cher. J'ai porté la Lettre du Roi; les Siamois me regardent avec respect: mais je l'ai portée plus de trois cens pas dans un vase d'or, qui pesoit cent livres, & j'en suis sur les dents. En arrivant M. l'Ambassadeur a fait distribuer quatre cens pistolles en pieces de trente sols, aux balons qui l'ont amené

de la barre, & qui l'ont conduit à l'audiance, aux hommes qui l'ont porté sur leurs épaules, & à ceux qui l'ont servi pendant qu'il a esté à la Tabanque. La libéralité est un peu forte; & je ne crois pas qu'il en soit quitte pour douze cens pistoles en présens. Mais comment feroit-il autrement? Les autres Ambassadeurs en usent ainsi. Laissera-t-il tomber le nom du Roi dans un païs où il passe pour le plus grand Prince du monde? Et n'est-ce pas dans ces occasions qu'il faut donner jusqu'à sa derniere pistole?

M. Constance vient de sortir d'ici: c'est un maître homme. M. l'Ambassadeur lui disoit qu'il avoit esté embarassé, en voyant le trône du Roi si haut, parce qu'il avoit bien résolu de ne point hausser le bras en donnant la Lettre, & qu'il auroit esté au desespoir de déplaire à sa Majesté. *Et moi*, lui a répondu M. Constance, *j'estois encore plus embarassé: vous n'aviez qu'un Roi à contenter, & j'en avois deux.* Il nous a montré pendant l'audiance le beaufrere du Roi de Camboge prosterné comme les autres. *Son Excellence*, nous disoit-il, *a les piés où les freres de Roi ont la tête.* En un mot c'est un drôle, qui auroit de l'esprit à Versailles. Il a trouvé les confitures à la Françoise fort bonnes. Bon soir, je dors tout debout.

19. Octobre.

DEUX yeux ne voyent pas tout. Ces Messieurs

les gentilshommes ont remarqué des choſes dans le palais, qui m'ont échapé. Il y avoit, diſent-ils, ſix chevaux de main, dont les harnois eſtoient d'or, chagez de perles, d'émeraudes, de rubis & de diamans.

M. Conſtance ſort d'ici. Il dit que le premier article des inſtructions des Ambaſſadeurs que le Roi de Siam envoye en France, ſera de faire aveuglément tout ce qu'on leur ordonnera, dans la penſée qu'on ne leur ordonnera que des choſes raiſonnables & glorieuſes à leur maître. Il nous a dit auſſi que le Roi avoit bien recommandé qu'il ne manquaſt rien aux deux navires. Tout cela eſt beau : mais je ne vois encore rien pour la Religion, & c'eſt pourtant ce qui nous mene.

On s'eſt aſſemblé ce matin au palais pour traduire en Siamois la Lettre du Roi. Le palais eſt une ville aſſez grande, composée de ſept ou huit maiſons bâties par différens Rois. On a tranſporté la Lettre du Roi d'une maiſon à l'autre avec la même pompe que le jour de l'audiance. Il y avoit dans la ſalle les quarante Mandarins du Conſeil, le Barkalon, M. Coſtance, M. de Métellopolis, M. l'Abbé de Lionne, & M. Vachet. On a traduit la Lettre tout haut mot à mot en paroles Siamoiſes, les plus expreſſives ; aprés quoi les principaux Mandarins l'ont portée au Roi.

20. Octobre.

IL y a eu ici ce matin une grande fête. Le Roi a envoyé quelques présens aux Talapoins. Les ruës estoient tapissées de feuïllages, & les présens estoient portez par vingt-quatre éléphans montez par autant de Mandarins. Le Roi n'y a point esté lui-même ; ce qui a fort diminué les cérémonies. S'il y avoit esté, il y auroit eu quatre-vingts dix-huit éléphans.

M. Constance vient d'envoyer du vin & de la bierre du Japon. Nous en avons tâté : c'est de la manne dans une décoction de séné. Les confitures sont un peu meilleures. L'eau rose est admirable, si de l'eau rose peut estre bonne.

Ce soir nous avons esté voir M. l'Evêque. Le séminaire est à une demi-lieuë d'ici. On y va en balon fort à son aise. La maison est assez jolie ; il y a beaucoup de logement. Le Roi y fait bâtir une église de brique, qui sera magnifique.

21. Octobre.

C'ESTOIT aujourd'hui la grande fête du séminaire. Le Pape leur a envoyé des Reliques de Saints Martyrs, & ils en ont fait la fête. M. de Métellopolis a officié pontificalement. Son clergé estoit composé de trente Ecclésiastiques. Je n'y en ajoute pas un : neuf ou dix d'Europe, le reste de toutes nations. M. de Courtaulin a prê-

ché, & a fait à M. l'Ambassadeur un compliment où il y avoit beaucoup d'esprit.

Je viens de lire le journal du voyage de M. d'Héliopolis à la Chine, fait par lui-même. Vous ne serez pas fâché de sçavoir de quelle maniere il y est entré: cela tient un peu du miracle. Il s'embarque à Siam sur un vaisseau Chinois qui alloit au Japon. M. Constance le recommande au Capitaine qui devoit le mettre à terre sur les côtes de Cantom avec deux Missionnaires qui l'accompagnoient. Le Capitaine en approchant de la Chine, apprend que tout y est en armes; que les Tartares ont deux cens vaisseaux, & qu'ils vont attaquer le Prince de Formose, petit-fils de celui qui se soutint dans son Isle contre toute la puissance du conquerant de la Chine. On lui dit que les côtes de la Chine sont couvertes de navires & de pirates: il n'ose s'en approcher. Tout l'équipage veut faire route, & jetter à la mer les Missionnaires: car de les mener au Japon, ils n'ont garde d'y penser; il y va de la vie. Le Capitaine propose à M. d'Héliopolis de le mettre dans une Isle deserte, où il vivroit comme il pourroit; & lui promet de le reprendre en passant au retour du Japon. Le bon Evêque accepte le parti. On cherche une Isle. Paroissent dans le moment trois pirates Tartares. Le Chinois fait force de voiles, & se sauve où il peut, cinglant toujours vers le Japon. Enfin, aprés avoir bien cherché une Isle

deserte, chose fort aisée à trouver dans ce parage, il se trouve à la pointe du jour à la rade de l'Isle Formose, le théatre de la guerre, & le lieu dont il vouloit sur tout s'éloigner. Néanmoins s'estant apperceu que l'armée des Tartares n'y estoit pas encore arrivée, & se voulant défaire de M. d'Heliopolis, il le met à terre brusquement avec ses Missionnaires, & continuë son voyage au Japon. Tout estoit alors dans une étrange confusion à Formose : on y attendoit à tout moment l'irruption des Tartares ; & comme le Prince n'estoit pas en état de leur résister, on voyoit sur le visage des habitans une tristesse qui présageoit la captivité ou la mort. Peu de temps aprés les Tartares arrivent, & ne trouvent point de résistance. Le Prince se rend à discretion, & ses richesses immenses sont pillées. Que fera M. d'Heliopolis ? Il va droit au Général Tartare, & lui fait dire qu'il est le grand-pere des Chrétiens de la Chine, & qu'il lui demande la permission d'aller voir ses enfans. Cét air vénérable & Apostolique, ou pour mieux dire, l'esprit de Dieu tourne le cœur de ce barbare. Il lui accorde sa demande contre toutes sortes d'apparences & de raisons politiques, & lui donne un passeport & un vaisseau pour le porter à Fō-kień, qui estoit précisément le lieu de sa mission. Il faut avouër que cela n'est pas naturel.

Le Roi de Siam, aprés avoir leu la Lettre du

Roi, dit à M. Conſtance, *Je vois bien que le Roi de France me veut faire Chrétien ;* & lui dit ces paroles d'un ton à faire beaucoup eſpérer. Je crois que c'eſt pour me tenir toujours en haleine, afin que juſqu'au départ de M. l'Ambaſſadeur je ne ſçache point ma deſtinée.

Il y a ici un fameux aſtrologue. Le Roi l'envoya querir la veille que nous ſommes arrivez à la barre, ſur la nouvelle qui eſtoit venuë par un petit vaiſſeau Anglois, que le Roi de France envoyoit ici une grande Ambaſſade. Il lui demanda quand elle arriveroit : il répondit, inceſſamment. Nous arrivaſmes le lendemain. On lui demanda ſi cette Ambaſſade ſeroit heureuſe, il dit qu'ouï ; mais que dans peu de jours on recevroit une mauvaiſe nouvelle : & l'on vient d'apprendre que les révoltez de Camboge ont bien batu les troupes de Siam. Ces aſtrologues font leurs prédictions comme font les nôtres, par les aſtres, dont ils ont une grande connoiſſance.

22. *Octobre.*

LE Roi vient d'envoyer à M. l'Ambaſſadeur un fort beau préſent. M. Conſtance en a eſté le porteur. Ce ſont des robes de chambre du Japon, cent boutons d'or de manille, & dix pieces d'étofe d'or & d'argent de la Chine ou de Perſe. Il y avoit pour moi quatre pieces de ſatin noir de la Chine ; & quarante pieces pour les Gentilshommes,

mes, vingt d'or, & vingt de ſoie. Les autres Rois d'Aſie font ces ſortes de préſens le jour de l'audiance en robes toutes faites: mais le Roi de Siam plus galant ne nous l'a fait que quatre jours aprés.

M. Conſtance a dit à un homme, qui me l'eſt venu dire, c'eſt M. Paumart, qu'il vouloit avoir le cou coupé ſi je ne demeurois à Siam à la place de M. l'Ambaſſadeur. J'ai de la peine à le croire.

23. Octobre.

IL vient d'arriver l'un des deux Miſſionnaires, qui eſtoient partis de France trois ſemaines avant nous. Il s'appelle M. du Carpon, & eſt d'autant plus louable d'embraſſer une vie ſi auſtere, qu'il paſſe pour avoir plus de cinquante mille écus de bien. L'autre ſera ici dans cinq ou ſix jours. Ils ſont venus en vingt jours du Port-Louïs à la ligne, ont eſſuyé du mauvais temps auprés du Cap des Aiguilles, ſe ſont rafraîchis à Pondicheri ſur la côte de Coromandel, & ſont venus aborder à Tenaſſerim. Il dit que l'Ambaſſadeur de Perſe eſt arrivé à Madraſpatan avec un grand train, & des préſens magnifiques qu'il apporte au Roi de Siam de la part du Sophi. Mais, ce qui eſt aſſez plaiſant, il dit que cét Ambaſſadeur vient propoſer au Roi de ſe faire Mahometan : ſi cela eſt, je ſuis d'avis que nous nous bations en champ clos.

24. *Octobre.*

M. l'Ambaſſadeur, & moi, avons eſté ce ſoir nous promener dans un petit balon tout ſimple, ſans tout cet arroi d'Ambaſſade. Nous avons eu beaucoup de plaiſir à viſiter les camps des Cochinchinois & des Pegouans. On ſe promene dans des allées d'eau à perte de veuë, ſous des arbres verts, au chant de mille oiſeaux, entre deux rangs de maiſons de bois ſur pilotis, fort vilaines par dehors, fort propres par dedans. On entre dans une maiſon où l'on s'attend de trouver des païſans bien gueux; on trouve la propreté même, le plancher de nattes, des cofres de Japon, des paravents. Vous n'eſtes pas dedans, qu'on vous préſente du thé dans des porcelaines; & là tout fourmille d'enfans. Au retour de la promenade, je me ſuis jetté dans l'eau; ce qui m'arrive tous les jours, & ce qui eſt néceſſaire pour la ſanté. Il faut ſe baigner, manger peu de viande le ſoir, tant qu'on veut de poiſſon : il ne fait jamais de mal; & il y en a tant dans la riviere, qu'en ſe baignant, il nous vient donner contre les jambes. Cela eſt éxactement vrai.

25. *Octobre.*

LE Roi a fait avertir M. l'Ambaſſadeur par M. Conſtance, qu'il lui vouloit donner ce matin une audiance particuliere. Nous y avons eſté à

neuf heures, M. l'Ambaſſadeur ſeul dans ſon balon; M. l'Evêque, l'Abbé de Lionne & moi dans un autre. On nous a mené dans un des appartemens ſecrets du palais, où jamais étranger n'entra. C'eſt un jardin fort agréable, coupé par des canaux & de belles allées. Les Gentilshommes ſont demeurez dans des allées couvertes; & nous ſommes montez ſur une petite terraſſe. M. l'Ambaſſadeur s'eſt mis ſur un ſiege ; M. l'Evêque à ſa droite, & moi à ſa gauche ſur des tapis; M. Conſtance proſterné ſervant d'Interprete. Nous avons fait en entrant les révérences comme à la premiere audiance ; & le Roi a paru au haut d'un petit eſcalier ſur un ſiege. Diſpenſez-moi de vous dire ici ce qui s'eſt dit. La pluie eſt venuë. Le Roi s'eſt levé, & a fait dire à M. l'Ambaſſadeur qu'il ne vouloit pas le laiſſer mouïller, & qu'une autrefois l'audiance ſeroit plus longue. Nous ſommes retournez dans le lieu où eſtoient les Gentilshommes. Les tables eſtoient déja dreſſées, le bufet magnifique, beaucoup de vaſes d'or & d'argent. On ne fait pas cas ici du vermeil doré. On a dîné longuement. La ſanté des Rois a eſté beuë. Des ragouts à la Japonoiſe, que j'ai trouvé bons, à la Siamoiſe meilleurs, à la Portugaiſe déteſtables; du vin d'Eſpagne, de Perſe, de France, de la bierre d'Angleterre. M. Conſtance a fort bien fait les honneurs : cét homme fait tout bien. Aprés-dîné nous avons veu dans les canaux

des poiſſons, qui ont la tête comme une vilaine femme, ou plutôt comme une guenon ; les levres rouges, le viſage ou groin aſſez blanc, mais les yeux beaucoup plus bas que le nez. Nous ſommes retournez dans les mêmes balons, accompagnez des mêmes Mandarins ; la garde ordinaire du Roi rangée en double haie ſur notre marche.

J'ai eſté ce ſoir quatre heures en conférence avec M. Conſtance. Je vous donne rendez-vous à la Saint Jean à Gournai : un plat de crême, s'il vous plaît.

26. Octobre.

AUTRE conférence entre M. l'Ambaſſadeur, M. Conſtance & moi. On y prend de grandes réſolutions. Voici de grandes paroles ; & je deviens bien important, ſi je n'y prens-garde. Nous avons eſté nous promener *incognito*. Toutes les promenades ſont admirables. Les pagodes ſont tous dorez, & il y en a pour le moins autant que d'égliſes à Paris. On ne voit que Talapoins, qui ont une grande écharpe jaune : c'eſt la marque de leur profeſſion. Il y en a vingt mille de conte fait dans l'enceinte de la ville ; & bien davantage dans les camps qui ſont des deux côtez de la riviere, à deux lieuës audeſſus & autant au-deſſous. La raiſon de ce grand nombre de Talapoins eſt aiſée à rendre. Tous les peuples de ce

royaume ſont obligez de travailler pour le Roi, quand il lui plaît; & il lui plaît ſouvent. Les ſeuls Talapoins en ſont éxemts. Il eſt vrai que la plûpart vivent d'aumônes; mais ils ne manquent de rien, & ſont reſpectez par le Roi même. Les plus grands Mandarins les ſaluënt les premiers.

J'ai acheté aujourd'hui quelques bagatelles. Il eſt difficile d'en trouver : les Anglois, qui eſtoient ici avant nous, ont tout enlevé bon & mauvais. Il faut, pour avoir ici des raretez, y eſtre aux mois d'Avril & de Mai, à l'arrivée des vaiſſeaux de la Chine & du Japon. Les Marchands de diverſes nations prennent tout pour envoyer chez eux; & préſentement ne pouvant rien avoir de la premiere main, nous ſommes à la diſcretion de gens qui veulent beaucoup gagner.

Il vient encore d'arriver un autre Miſſionnaire de France nommé M. Charmot. Il a laiſſé entre les mains des Siamois, à plus de quarante lieuës d'ici, pour huit ou dix mille francs de hardes. C'eſt avoir bonne opinion d'eux. M. de Metellopolis n'eſt pas tout-à-fait ſi debonnaire, & y va envoyer.

27. Octobre.

M. Vachet a eſté aprés-dîné porter au Barkalon les Lettres & les preſens des Miniſtres de France : il n'eut pas eſté de la dignité que M.

l'Ambassadeur les eust portez lui-même.

M. Constance est venu conter à M. l'Ambassadeur une conversation importante qu'il a euë avec le Roi. M. l'Evêque & moi estions en quart.

Nous avons esté nous promener hors la ville. Je ne puis me lasser d'admirer une fort grande ville dans une isle entourée d'une riviere trois fois grosse comme la Seine, des vaisseaux François, Anglois, Hollandois, Chinois, Japonois, Siamois, un nombre innombrable de balons, des galeres dorées où il y a soixante rameurs. Le Roi commence à faire bâtir des vaisseaux à l'Européane : on en vient de lancer trois à l'eau. Mais ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que des deux côtez de cette isle on voit des camps ou villages habitez par des nations différentes ; toutes les maisons de bois qui sont à nage ; les bœufs, vaches, cochons en l'air. Les ruës sont des allées d'eau vive & courante, à perte de veuë, sous de grands arbres verts ; & dans ces petites maisons tout fourmille de peuple. Un peu au-delà des villages sont de grandes campagnes de ris, que l'on traverse en bateau. Le ris s'éleve toujours audessus de l'eau ; & l'horison est borné par de grands arbres, audessus desquels d'espace en espace on voit briller les tours & les piramides des pagodes, qui sont dorées à deux ou trois couches. Je ne sçai pas si je présente à votre imagination une belle veuë : mais certainement je n'ai jamais rien veu

de plus beau, quoi-qu'à la réserve des pagodes tout y soit encore dans la simplicité de la nature.

28. Octobre.

LE Roi a nommé trois Ambassadeurs pour aller en France : ce sont gens de la premiere qualité, & ils seront accompagnez de douze Mandarins.

Nous avons esté à la grand' Messe au seminaire. Je ne m'étonne plus que ces Missionaires fassent tant de bien en ces pais-ci: leur mine, leur conversation, tout en eux inspire l'envie de servir Dieu. Il est vrai que jusques ici ils n'ont pas fait grand' chose dans le royaume de Siam. Les Siamois sont des esprits doux, qui n'aiment pas à disputer, & qui croyent la plûpart que toutes les religions sont bonnes. Il y a pourtant quinze ou seize Missionnaires dispersez en différens endroits du royaume, & tous ont des églises plus ou moins grandes suivant la quantité des nouveaux Chrétiens. Il faut dire aussi, pour la justification des Missionnaires, qu'ils ne font mission dans le royaume de Siam que depuis dix ou douze ans : au lieu qu'ils sont au Tonquin & à la Cochinchine depuis plus de vingt-cinq ans; & qu'en arrivant dans ces deux royaumes ils y ont trouvé le Christianisme tout établi par les Jésuites, qui en ont esté les prémiers apôtres. Je croi avoir leu dans quelque relation que le Pere Aléxandre

de Rhodes, en quittant le Tonquin, prétendoit y avoir laissé plus de cent mille Chrétiens. Ils disent qu'il y en a présentement deux cens mille, & soixante mille en Cochinchine.

29. Octobre.

LE nom de Louïs le Grand fait par tout païs la pluie & le beau temps. Nous renversons tous les jours les coutumes des Siamois. M. l'Ambassadeur a esté voir aujourd'hui le Barkalon. Il est bon de vous dire que ce Barkalon est le premier Ministre, le grand Vizir du Roi de Siam. Celui-ci n'a pas grande autorité; c'est M. Constance qui fait tout : mais il en a le titre & les honneurs. Or d'ordinaire il donne audiance aux Ambassadeurs dans une niche; les grands Mandarins & l'Ambassadeur sur un tapis, au plus sur un carreau. Le dernier Ambassadeur de Portugal, qui vint ici l'année passée, s'assit sur le tapis. Il est vrai qu'il ne tint qu'à lui de faire porter un carreau. Voici comment l'affaire s'est passée à nostre égard.

Deux grands Mandarins à cheval sont venus prendre M. l'Ambassadeur chez lui. Il a monté dans sa chaise, M. l'Evêque dans la sienne, & moi dans la mienne; car on me voit par tout, & je suis proprement le personnage muet de la comédie. M. l'Ambassadeur estoit dans une chaise, qu'il a apportée de France, fort dorée, avec de belles crespines.

pines d'or & d'argent. Les Gentilshommes & les François de la compagnie estoient à cheval. Nous avons marché dans cette pompe au son des trompettes. Il n'y avoit pas loin à la maison du Barkalon: mais ils nous ont fait passer par cinq ou six ruës fort longues & fort peuplées, toujours entre des canaux & de beaux arbres. Le Barkalon, chose inouïe dans l'Empire Siamois, est venu recevoir M. l'Ambassadeur à la porte de sa salle, lui a fait donner un fauteüil, & en a pris un autre vis à vis de lui. M. l'Evêque & moi, avons eu des chaises à dos. Les gentilshommes sont demeurez debout, & les Mandarins aussi debout. C'est la premiere fois que dans une cérémonie les Mandarins n'ont pas esté sur leurs talons. La conversation a roullé sur des complimens. M. l'Ambassadeur a présenté M. Veret comme chef de la compagnie Françoise. On s'est levé. Le Barkalon est venu reconduire son Excellence jusqu'au bas de la salle, & nous sommes revenus avec la même gravité.

M. Constance m'a fait voir bien de jolies choses, qu'il veut envoyer en France; & dans quelques jours nous irons dans les magazins du Roi choisir ce qu'il y aura de plus beau. S'il prend mes avis, & qu'il tombe sous ma main de gros vases d'or, je ne les laisserai pas échaper: cela vaut bien des paravents & du bois d'aigle.

30. Octobre.

HO que je ſerois embaraſſé, ſi M. Conſtance ne m'avoit promis de me donner une relation bien exacte de tout ce que nous venons de voir! Nous venons du palais : c'eſt un furieux terrain, j'en aurai auſſi le plan. Il y a dans l'enceinte cinq ou ſix palais avec de grandes cours, entourées de corps de logis ſéparez, qui tous ſont couverts de calin, qui eſt une eſpece d'étain ſonnant, fort luiſant; & au haut de chaque corps de logis eſt une piramide dorée. M. Conſtance a mené M. l'Ambaſſadeur par tout. Il s'eſt trouvé par bonheur que ce matin juſtement quand nous ſommes entrez dans le palais, le Roi a eu envie de voir un combat d'éléphans. Il y a deux hommes ſur chacun qui les excitent; & ils ont de gros cables aux jambes de derriere pour les retirer, quand ils ſe ſont donnez quelque coup de dent ou de trompe. Une vingtaine d'eſclaves ſont attachez à ces cables, & les obligent de ſe ſéparer en reculant. Ils font des efforts effroyables, & quelquefois rompent leurs cables. Quand cela arrive, on lâche une femelle, qui vient mettre ſa trompe entre-deux; & auſſitôt, quelques acharnez qu'ils ſoient, ils ſe ſéparent par reſpect pour les dames. Aprés le combat il vient des eſclaves, rampans tout du long de la cour, leur apporter des cannes de ſucre, & de l'eau pour ſe rafraî-

chir. Le Roi eſtoit à un balcon, & toute la Cour eſtoit pleine de Gardes armez, le ventre à terre dans un profond ſilence. Nos François même qui y eſtoient tous, ſe ſont fort bien contenus & n'ont point fait de bruit. Nous avons veu enſuite par dehors pluſieurs petits palais ſéparez. Dans l'un ſont les Lettres de tous les Rois du monde, qui ont envoyé ici des Ambaſſadeurs. Dans l'autre, ſont toutes les curioſitez particulieres du Roi. Ici eſt le treſor d'un tel Roi, & là le treſor d'un autre ; & le Roi qui en mourant a laiſſé un plus grand treſor, eſt plus honoré que celui qui a gagné des batailles. C'eſt une bien méchante politique : l'or & l'argent ne ſont plus dans le commerce ; & ne vaut-il pas mieux qu'un Roi dépenſe deux millions à une fontaine, que de les enterrer, & en priver à jamais ſon peuple ? Car ici on ne touche jamais au treſor. La dépenſe du Roi eſt réglée ſur ſes revenus, & tous les ans on en garde quelque choſe pour mettre dans le treſor. Que ſi les revenus du Roi augmentent ou par quelque nouvelle conquête, ou par le moyen du commerce, alors ſa Majeſté gâte de l'argent. M. Conſtance me diſoit que l'année paſſée ayant eu beſoin d'argent pour payer l'armée qu'il envoyoit contre les révoltez de Camboge, il en avoit emprunté en ſon nom à l'un des Gardes du treſor, qui l'avoit preſſé de le rendre ſix mois aprés ; à faute de quoi il ſeroit venu

dans sa maison enlever tout ce qui y est. Cette politique met beaucoup d'argent dans le palais, & peu dans le royaume. Enfin aprés avoir bien marché, nous sommes arrivez à la pagode du Roi. En entrant j'ai creu entrer dans une église. La nef est soutenuë par de grandes & grosses colonnes, sans ornemens d'architecture. Les colonnes, les murailles, la voute, tout est doré. Le chœur est fermé par une espece de jubé, fort chargé d'ornemens. Au dessus du jubé sont trois idoles ou pagodes d'or massif, de la hauteur d'un homme, assises à la mode du païs. Ils ont de gros diamans au front, aux doits, & sur le nombril. Le pagode qui est à gauche en entrant, est le plus honoré. C'est l'image de leur Dieu, qui vivoit il y a deux mille ans dans l'Isle de Ceylon; il a passé dans plusieurs païs, & enfin a esté conquêté par un Roi de Siam. Les Talapoins disent que ce pagode va quelquefois se promener hors du palais; mais l'envie ne lui en prend jamais que quand on ne voit goute. Le chœur est petit & fort obscur: il y a bien cinquante lampes qui brulent continuellement. Mais ce qui va vous surprendre, au bout du chœur est un pagode d'or massif, c'est à dire d'or jetté en moule. Il peut avoir quarante-deux piés de haut sur treize ou quatorze de large, & a trois pouces d'épaisseur. On dit qu'il y a pour douze millions quatre cens mille livres d'or. Nous avons encore veu en d'autres

endroits du pagode dix-ſept ou dix-huit figures d'or maſſif, de hauteur d'homme, la plûpart avec beaucoup de diamans aux doits, des émeraudes & quelques rubis ſur le front & ſur le nombril. Ces figures ſont trés-aſſurément d'or: nous les avons touchées & maniées: & quoi-que nous n'ayions approché qu'à cinq ou ſix piés de la grande ſtatuë, ſans la toucher je crois qu'elle eſt d'or auſſi-bien que les autres; & à l'œil c'eſt le même métail. Il y a outre cela plus de trente idoles, qui ont des chemiſes d'or. Je n'ai garde de vous parler de trois idoles, qui ont vingt-cinq piés de haut, ni de plus de cent cinquante qui ſont de la hauteur ordinaire, parce que tout cela n'a que deux ou trois couches d'or. Je n'en ai veu que deux d'argent, & quelques-unes de cuivre. Vous ſçavez que *Pagode* eſt le nom du temple, auſſi-bien que de l'idole. Il y en a auſſi quelques-unes de deux piés de haut, faites d'une compoſition d'or & de cuivre, plus brillante que l'or, & que l'on appelle *Tambague*. Je ne trouve point cela ſi beau qu'ils diſent: c'eſt peut-eſtre l'*Electrum* de Salomon. J'ai encore remarqué pluſieurs arbres, dont le tronc & les feuïlles ſont d'or: l'ouvrage eſt fort délicat; & c'eſt le tribut de la plûpart des Rois qui dépendent du Roi de Siam. Aprés avoir veu tant d'or, nous avons admiré un canon ſi prodigieuſement gros, que les boulets de ſon calibre doivent peſer plus de trois

petit paravent devant elle, & il ne l'a point veuë. Il a pourtant souvent des affaires a démêler avec elle. Il prit l'année passée deux mille hommes dans les terres de son appanage pour les faire marcher à Camboge: elle gronda fort, & fut longtemps sans vouloir écouter les raisons que Madame Constance lui disoit pour excuser son mari. Je vous ferai son portrait au premier jour: Madame Constance y doit aller, & est bien instruite pour remarquer toutes choses.

J'ai esté ce soir trois heures avec M. Constance: on ne s'ennuye point avec lui.

31. Octobre.

LE dernier vaisseau Hollandois arrivé à la barre, a rapporté que le vaisseau qui nous aborda au détroit de Banka, estoit Hollandois; que le Capitaine dormoit, & qu'il fut bien étonné à l'abordage; que la décharge de mousqueterie que nous fismes, leur tua deux hommes; & qu'en arrivant à Batavie, le Général a fait arrêter le Capitaine, pour le mettre à la discretion de M. l'Ambassadeur.

M. Constance m'a fait voir ce matin bien de belles choses pour les présens du Roi. Le Roi de Siam lui a commandé de choisir dans ses magazins ce qui pourroit plaire le plus au Roi & à Monseigneur le Dauphin. La Princesse fera des présens à Madame la Dauphine, & aux Enfans de France.

Nous avons esté ce soir à la promenade en balon. Le Chevalier de Fourbin a tué des oiseaux, dont les ailes ont sept piés & demi d'envergure, pour parler encore marine. Les vents de Nord commencent à venir, & à rafraîchir.

M. Constance est venu prier M. l'Ambassadeur d'aller demain dîner chez lui. Il fait une grande fête pour l'éxaltation du Roi de Portugal; mais il n'a prié que les Portugais, qui sont venus voir M. l'Ambassadeur. On a commencé ce soir par un grand feu d'artifice dans le camp des Portugais, & par quelques pots à feu qu'on a tirez devant la maison de M. Constance. Ils sont fort habiles en ce païs-ci pour l'artifice. Je croyois voir des arbres, dont le tronc & les branches sont d'un feu enfoncé, les fleurs & les feüilles d'un feu vif & brillant. J'en porterai quelques pots en France.

1. Novembre.

LA fête a esté grande chez M. Constance: on a esté trois heures à table. D'abord on a beu la santé du Roi de Portugal; c'est le Roi de la fête. Tous les vaisseaux François, Anglois, Hollandois ont répondu de tout leur canon. On a beu ensuite la santé du Roi, celle du Roi de Siam, & celle du Roi d'Angleterre. Monseigneur le Dauphin, M. le Duc de Bourgogne, & M. le Duc d'Anjou ont suivi; tout cela au bruit du canon:

&

& on a fini par la santé de Madame la Dauphine. Aprés le dîné une foule de plaisirs assez peu plaisirs, mais qui avoient la grace de la nouveauté.

D'abord il y a eu une comédie à la Chinoise. Les habits sont beaux, les postures assez bonnes; ils sont alertes: la simphonie détestable, ce sont des chaudrons qu'on bat en cadence. Ensuite est venu un opera Siamois: le chant est un peu meilleur que le Chinois. Les comédiennes sont bien laides: leur grande beauté est d'avoir des ongles d'un demi-pié de long. Les danseurs de corde ont fait merveilles. Ils mettent de longs bâtons l'un au bout de l'autre, hauts comme trois maisons; & se tiennent debout audessus sans contrepoids, quelquefois les pieds en haut. Ils se couchent sur des pointes d'épées; & de gros hommes leur marchent sur le ventre à nu.

Les Pégouans ont une danse assez plaisante. La fête a fini par une tragédie Chinoise: car il y a des comédiens de la province de Cantom, & d'autres de la province de Chincheo. Les Chincheo sont plus magnifiques & plus cérémonieux. Quand un homme les vient voir, ils commencent par se saluër au milieu & aux quatre coins de la chambre: ils saluënt ensuite la chaise du maître de la maison, & celle de celui qui le vient voir; & aprés avoir fait plusieurs tours compassez, ils s'asseient, & font encore autant de complimens avant que d'entrer en matiere. Ces gens-

là ont bien du temps à perdre.

Je viens d'apprendre que le Roi de Siam a un nom d'une aune : chaque Roi a le sien ; & il est défendu sur peine de la vie de prononcer le nom du Roi vivant. Les plus grands Mandarins ont aussi de grands noms, que le Roi leur donne. Voici ce que veut dire en françois celui qu'il a donné à M. l'Evêque de Metellopolis : *Divin, Religion, Justice, Excellent en diverses manieres, Lumineux, Eclatant, Dom Luis Evêque François.*

2. Novembre.

J'AI acheté aujourd'hui de bon thé ; mais on m'en a donné d'admirable, de ce thé dont se sert l'Empereur de la Chine. On n'en vend jamais. J'ai aussi fait provision de porcelaines communes. On ne trouve rien chez les marchands ; & le peu qu'il y a, les Anglois, les Hollandois, les François se l'arrachent des mains, & les bons Siamois le salent bien.

3. Novembre.

J'AI aujourd'hui aidé M. Constance à choisir des présens pour le Roi & pour Monseigneur le Dauphin, pour Madame la Dauphine, & pour les Princes ses Enfans. Si les présens ne sont pas beaux, ce sera ma faute : j'ai esté à même, & de long-temps n'ai veu tant de richesses. J'ai dîné chez M. Constance, qui s'est venu loger vis-à-vis

de M. l'Ambassadeur, & qui tient une grande table. Nos Gentilshommes François lui font grand plaisir d'aller boire de son vin.

4. *Novembre.*

JE ne sçai par où commencer. Il n'y a point de paroles assez magnifiques pour exprimer ce que je viens de voir. Le Roi est sorti en balon: cela ne lui arrive pas souvent; mais aussi quand il veut bien se faire voir à son peuple, c'est avec une pompe digne du Roi de l'Elephant blanc. Le cortege estoit de plus de deux cens balons, chacun selon sa dignité. Les Gentilshommes marchoient devant; suivoient les Barons, les Comtes, les Marquis, & les Ducs du païs: chacun dans des balons plus ou moins dorez. Ils ont des noms que vous n'entendriez point, Ok-ïa, Ok-pra, Ok-louangvan, Ok-quun, Ok-mun, &c. Les balons du Roi estoient riches & galans audessus de l'imagination. Il y avoit à la plupart cent cinquante rameurs avec des rames toutes dorées. Le Roi estoit tout couvert de pierreries. Tous ses rameurs avoient un corselet, des brassars, & un bonnet d'or massif; & chacun avoit à ses piés une lance, un sabre, & un mousquet. J'aurai un mémoire éxact de la marche, avec le nom & la dignité des Mandarins. Le Roi est allé à une maison de plaisance qu'il a à deux grandes lieuës d'ici: il y a dîné. Aprés-dîné tous les balons se sont placez chacun

à son rang pour retourner à la ville ; & celui qui arrivera le premier au palais, doit avoir un prix considérable. C'est une chose à voir, que la vitesse avec laquelle ils remontent une grosse riviere fort rapide. Le balon où estoit le Roi a gagné le prix, & sa Majesté a fait donner à chacun de ses rameurs un cati, qui vaut cinquante écus. Il n'a gagné dans une course de deux grandes lieuës, que de la longueur de quinze brasses. Nous avons veu la fête ce matin dans une salle préparée exprés pour M. l'Ambassadeur;& aprés-dîné nous estions au passage dans des balons. Le Roi en passant s'est tourné plusieurs fois de notre côté avec un visage riant. Ho mon Dieu, qu'il m'a fait pitié ce pauvre Roi, quand je l'ai veu dans cette pompe, passant entre deux cens mille personnes qui bordoient la riviere, & qui les mains jointes & le visage contre terre lui rendoient les honneurs divins ! Hé le moyen qu'un pauvre homme accoutumé à ces adorations ne s'imagine pas estre quelque chose audessus de l'homme ! & qu'il sera difficile de lui persuader de se soumettre à toutes les humiliations de la Religion Chrétienne !

M. Constance, qui ne nous a point quitté de toute la journée, a fait tirer ce soir un feu devant sa maison pour l'exaltation du Roi d'Angleterre. Il avoit fait élever une double muraille de bambou avec des arcades des deux côtez de sa ruë,

qui eſt fort longue ; & ſur chaque piece de bois il y avoit de demi-pié en demi-pié une lampe d'une lumiere fort brillante. Cela faiſoit un fort bel effet : les fuſées volantes, les pots à feu, la pluie dorée & lumineuſe, tout a eſté galant & ſingulier ; ſur tout de petites fuſées dont je vous porterai une demi-douzaine.

5. Novembre.

J'AI oublié à vous dire qu'avanthier un des Siamois nommé Antonio Pinto ſoutint dans le palais de M. l'Ambaſſadeur des theſes en théologie dédiées au Roi : c'eſt au nôtre. On ne peut pas répondre avec plus de capacité. Nos Jéſuites diſputerent. M. Baſſet & M. Manuel l'attaquerent vertement : mais il y eut un Diacre Cochinchinois qui fit merveilles, & qui ne vouloit point ſe taire ; on avoit beau batre des mains. L'Archevêque Talapoin de Siam y vint, & ſe mit vis-à-vis du répondant. Il nous auroit fait grand plaiſir de diſputer, mais ſa gravité l'en empêcha. M. de Metellopolis auroit pris la parole, s'il avoit eſté néceſſaire. Remarquez en paſſant qu'il eſt aſſez beau à nos Miſſionnaires de faire des écoliers capables de répondre en Sorbonne. Pour moi, je voudrois qu'ils en envoyaſſent quelqu'un en France pour faire une Expectative à Paris. Cela feroit grand plaiſir à M. Grandin, de voir une face noire parler ſi juſte *de Deo uno & trino.*

Nous avons esté aujourd'hui cinq heures à table. M. Constance a fort bien solennisé la fête du Roi d'Angleterre. On a beu toutes les santez royales, & particulieres, & même la mienne. Je n'aurois jamais cru que cela pust arriver : ma santé a fait tirer plus de cinquante coups de canon.

Plus j'entretiens M. Constance, plus je le trouve habile & de bonne foi, & d'une conversation charmante. Il a la repartie aussi preste qu'homme qui soit.

6. Novembre.

TOUTE la journée a esté encore employée à faire le choix des présens : ils seront assurément tres-magnifiques. M. Constance en son particulier en fait au Roi, qui ne sont pas si riches que ceux de son maître, mais qui du moins sont aussi agréables. Cét homme a l'ame grande : aussi faut-il avoir bien du mérite, pour s'estre élevé au poste qu'il tient ici. Il est de Céphalonie, de parens nobles & pauvres. A dix ans il prit parti sur un vaisseau Anglois, & a passé par tous les degrez de la marine. Enfin, aprés avoir fait commerce à la Chine & au Japon, aprés avoir fait naufrage deux ou trois fois, il s'attacha au Barkalon de Siam, qui lui trouvant de l'esprit & de la capacité pour les affaires, l'emploia, & le fit connoître au Roi; & depuis la mort du Barkalon,

ſans avoir aucunes charges il les fait toutes. Le Roi pluſieurs fois l'a voulu faire grand Chacri, qui eſt la premiere charge de l'Eſtat. Il a toujours refuſé, en faiſant connoître à ſa Majeſté que ces grands honneurs l'obligeroient à tant d'égards, qu'il en deviendroit inutile à ſon ſervice, & ne pourroit plus aller par tout comme il fait ſans conſéquence. Les plus grands Mandarins ſont devant lui en reſpect.

7. *Novembre.*

LA liſte des préſens ne finit point : on en apporte toujours de nouveaux. On y vient d'ajouter un trés-petit tapis de Perſe, qui coute en Perſe dix-huit cens écus. M. Conſtance a dit à M. l'Ambaſſadeur que le Roi lui donnoit toutes les porcelaines qui ſont dans ſon divan. Elles ſont toutes Chinoiſes : il peut y en avoir pour deux mille écus ; & c'eſt aſſez qu'elles ſoient ſorties du palais pour n'y rentrer jamais. C'eſt un commencement de préſent. M. de Vaudricourt, bien qu'il n'ait point encore paru, aura auſſi ſon préſent ; & nos gentilshommes ne ſeront point oubliez. J'ai coulé à M. Conſtance dans mes converſations ce qu'il falloit faire là-deſſus. Je n'avois garde de parler pour moi : mais j'ai affaire à un homme d'eſprit. Il m'a conté une aſſez plaiſante choſe. Quand il entra dans le miniſtere, il y avoit dans le royaume beaucoup de ſorciers, qui

payoient au Roi certain petit tribut, pour avoir permiſſion de parler au diable. Cela pouvoit monter à ſix cens écus par an. M. Conſtance propoſa d'abord à ſa Majeſté de les chaſſer; & n'ayant pu y réuſſir, il propoſa d'augmenter le tribut: ce qu'il a fait juſqu'au point de leur faire payer préſentement ſeize mille écus; & la ſomme eſt ſi éxorbitante, qu'ils commencent à déſerter.

8. Novembre.

LE Roi eſt parti ce matin en balon pour Louvo. Il y a douze grandes lieuës d'ici. Il y paſſe tous les ans ſept ou huit mois; & il s'y fait une grande ville. On dit qu'il y mene une vie plus commode qu'ici. Il ſort tous les jours, va à la chaſſe, & eſt plus viſible. M. Conſtance, qui eſt l'ame des affaires, n'ira que dans trois ou quatre jours; quand nous aurons achevé les préſens, que le rôle en ſera fait, qu'ils ſeront emballez, & envoyez aux vaiſſeaux. Il y aura un prodigieux nombre de balots, & bien plus qu'en venant: auſſi y aura-t-il plus de place à fonds de cale. Nous avions pour un an de vivres; & il n'y en aura que pour ſix mois. M. l'Ambaſſadeur ira à Louvo avec M. Conſtance.

Aujourd'hui s'eſt fait le mariage d'un François ſubalterne de la Compagnie, avec la fille d'un Portugais Capitaine de navire. Le François ſe nomme M. Coche; & le Portugais Jean d'Abreo,

breo, grand ami des Missionnaires, qu'il a transportez plusieurs fois au Tonquin & à la Cochinchine. Les amans estoient accordez depuis dix-huit mois, & ne s'estoient point encore veus. On ne se marie dans les Indes, ni par amour, ni par intérêt. La dot est legere: on ne se voit point auparavant; & ce n'est que par nécessité qu'on se soumet au joug pesant du ménage.

9. Novembre.

NOUS avons commencé ce matin le mémoire des présens du Roi. Ce sera un livre; car un homme qui a eu l'honneur de présider dans votre école, ne fait pas un mémoire comme un marchand de la ruë Saint Denis. Il faut qu'il y ait par tout un peu d'esprit; & j'espere que vous serez content de l'histoire des porcelaines. Je vous dirai: Ce vase est de l'Empereur Cachien, qui le fit faire il y a trois cens quatre-vingts ans: cét autre est du Conquerant de la Chine: cét autre est de Camhi. Et si vous voulez entrer dans un plus grand détail, je vous dirai: Ce rouleau est fait de la matiere de porcelaine, proposée par l'Empereur Sontec; mais la façon est à la Persienne, & les fleurs à la Siamoise. Je vous apprendrai que sur la plupart des anciennes porcelaines, le nom de l'Empereur regnant est écrit, hormis sur celles qui ont esté faites à la fantaisie des étrangers; car les Chinois ne mettent jamais la

datte, si tout n'est à la Chinoise. Et par-là si vous voulez, vous pourrez dresser sur les porcelaines des tables cronologiques de l'histoire de la Chine. Assurément le présent du Roi est magnifique, & augmente à toute heure. Je croi vous l'avoir déja dit, j'en suis honteux ; & plus de quatre fois j'ai dit à M. Constance, *basta :* mais il en fait encore davantage ; & comme il n'a qu'à prendre dans les magazins, & que son pouvoir est sans bornes, il ajoute tout ce qu'il croit estre digne du Roi. Il n'y a pas jusqu'à la maniere d'emballer, qui ne soit à remarquer. Toutes les pieces d'or & d'argent sont dans de grandes bourses de brocard de Perse : celles-là sont dans d'autres de toile de Hollande : le tout dans des cofres de Japon, qui sont dans des cofres de bois commun, couverts d'une toile cirée, reliée de petites rotes de bambou ; & pardessus le balot une peau de vache, couverte de chaux, afin d'empêcher les vers & les fourmis du vaisseau.

10. Novembre.

LE Roi de Siam, en arrivant à Louvo, est allé à la chasse des éléphans. Il avoit envoyé deux catanes ou sabres du Japon, garnis de tambaque, pour le présent du Roi ; & sur ce que M. Constance lui avoit mandé qu'il y en avoit deux pareilles dans le présent qui est allé en France par Goa, sa Majésté lui a répondu qu'il les envoyast

donc à Monſeigneur le Dauphin.

Je vous écrivis l'autre jour que le Roi de Siam avoit donné à M. l'Ambaſſadeur toutes les porcelaines qui ſont dans ſon Divan. Nous n'en avions pas fait grand cas ; mais il eſt arrivé un petit incident qui les a bien embellies. M. Conſtance avoit chez lui des montres de porcelaines avec un écrit à chacune, qui marquoit le nombre qu'il y en avoit dans les magazins. Nous en avions choiſi les plus belles pour les préſens : on les va chercher dans les magazins, on ne les trouve point ; & l'on dit qu'ils ſont dans le Divan de M. l'Ambaſſadeur. Là-deſſus force baſtonades aux magaziniers ; & depuis nous avons admiré ce qui avoit paſſé pour médiocre. Nous diſons préſentement qu'il y en a pour quatre mille écus à bon marché. Je n'en crois rien.

11. Novembre.

LE mémoire des préſens du Roi eſt achevé : ſi vous n'en eſtes pas content, ce ſera votre faute. Monſeigneur le Dauphin va paroître ſur la ſcene, & déja nous avons travaillé deux heures pour ſon ſervice. Je ſerai bien-aiſe de ne pas porter plus loin, de peur d'oublier beaucoup de choſes particulieres que M. Conſtance vient de m'apprendre. Les Miſſionnaires qui ſont ici depuis vingt-cinq ans, ne les ſçavent pas. Le Roi ſe leve tous les matins à cinq heures, donne l'aumô-

ne de sa main au premier Talapoin qui se trouve à la porte du palais. A sept heures commence l'audiance pour les femmes, eunuques, & autres gens de l'intérieur du palais. Ensuite il donne le mot aux Capitaines de la garde; & les écoute, s'ils ont quelque chose à lui dire. Aprés eux, viennent les Mandarins & les Officiers étrangers qui demeurent dans le palais; le Juge civil, qui lui rapporte les procés de conséquence, & les jugemens que sa Majesté approuve ou réforme comme il lui plaît. Aprés quoi, on fait entrer vers les onze heures tous les grands Mandarins. A midi sa Majesté va dîner avec la Princesse, ses sœurs & ses tantes. Ses freres ne le voyent que deux fois l'année. En dînant on lui rapporte les procés criminels; & je croi qu'il condamne ou absout selon qu'il a bon appetit.

Aprés-dîné, il se retire dans sa chambre, se met sur des carreaux, & s'endort pendant que le Breteuïl Siamois lui lit les annales de ses ancêtres. M. le Lecteur lit d'abord fort haut, peu à peu abbaisse la voix; & quand sa Majesté ronfle, le lecteur se tait, & s'en va. Mais à quatre heures il revient sans qu'on l'appelle, & commence à le prendre d'un ton si perçant qu'il faut bien que le Roi s'éveille. A six heures du soir commence l'audiance des grands Mandarins, qui dure jusqu'à neuf; & c'est-là que les grands officiers de la couronne présentent requête pour avoir des

audiances du Roi. Sa Majesté leur marque une heure : ils n'oseroient autrement approcher du palais ; & c'est pourquoi M. Constance n'a pas voulu estre grand Chacri.

A dix heures du soir le Conseil secret s'assemble. Ce Conseil est composé du tuteur du Roi, qui a quatre-vingts ans, est sourd, & a encore une bonne tête ; du grand Chambellan ; du Juge criminel, qui a aussi la surintendance des médecins ; d'un jeune homme que le Roi aime, & qu'il fait entrer au Conseil pour crier à l'oreille du vieux tuteur tout ce qui se dit ; & enfin de M. Constance, qui, à proprement parler, est l'ame du Conseil, puisqu'il a toute l'autorité au dehors, & que les plus grands Officiers reçoivent l'ordre de lui. Ce Conseil dure ordinairement jusqu'à deux heures aprés minuit. Il n'y a dans le royaume que le premier médecin qui ait le pouvoir d'y entrer ; non qu'il soit du secret, mais il vient quelquefois avertir le Roi de s'aller coucher. Il est aussi à la porte de la chambre du Roi, & visite tous les plats qu'on lui porte à dîner, ne laissant passer que ce qu'il croit bon à la santé. Voilà la vie du Roi quand il est à Siam. Il y a un peu moins de Conseils quand il est à Louvo, & beaucoup plus de chasse : aussi s'y aime-t-il beaucoup mieux, & y demeure huit mois de l'année.

12. Novembre.

LES présens de Monseigneur & de Madame la Dauphine sont sur le rôle : ils ne sont pas si riches que ceux du Roi, mais il ne s'en faut gueres. La Princesse vient encore d'envoyer des porcelaines. J'arrache toujours quelque nouvelle connoissance de M. Constance ; & tout cela, parce que vous estes curieux. Le Roi n'a qu'une fille unique, qui a vingt-sept ans. Elle a le rang & les revenus de la Reine, depuis que sa mere est morte ; & les aura jusqu'à ce que son pere se remarie. Il y a deux freres du Roi : l'un qui a trente-sept ans, & est impotent, fier, & capable de remuer, si son corps lui permettoit d'agir ; l'autre n'a que vingt-sept ans, est bien fait, & muet. Il est vrai que l'on dit qu'il fait le muet par politique. Ils ont chacun un palais, des jardins, des concubines, des esclaves, & ne sortent presque jamais. La sœur du Roi & ses tantes sont fort vieilles.

Tous les grands officiers de la couronne font leurs charges avec une dépendance entiere de M. Constance, à qui ils obeïssent aveuglément. Il y a un an que le Barkalon ne lui ayant pas voulu obéir, fut chassé, & eut encore par ordre du Roi cinquante coups de rote, qui est une petite baguette pliante, qui ne rompt jamais. Vous sçavez que dans toutes les Indes on mange du bétel & de l'areque : le Roi vend tous les ans pour

ſoixante & quinze mille écus de bétel, pour cent mille écus d'areque vert, & pour cinquante mille écus de ſec. Le Gouvernement de Banko avec ſes jardins vaut quatre millions cinq cens mille livres. Celui de Tennaſſerim coute plus qu'il ne vaut, à cauſe des fortifications que le Roi fait faire dans l'Iſle de Mergui, à l'entrée du port de Tennaſſerim. Tous les peuples ſont eſclaves, & obligez à travailler pour le Roi. Il y a quelques Provinces, qui payent la taille en argent, ou en marchandiſes, & qui par-là ſe ſont éxemtées de la corvée.

13. Novembre.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne a auſſi ſon petit rôle en or, en argent & en ouvrages de vernis de Japon. Monſeigneur le Duc d'Anjou a auſſi de petits joujous. Meſſieurs les Miniſtres de France ont auſſi des préſens. Le Barkalon leur en avoit envoié l'année paſſée; ils ont fait riſpoſte: voilà une affaire finie. C'eſt aujourd'hui M. Conſtance qui leur en envoye comme premier Miniſtre du Roi de Siam. Il a dequoi en envoyer: le Roi de Siam ne lui donne point d'appointemens, & il ne laiſſe pas de faire une grande dépenſe. Il a cinq ou ſix vaiſſeaux à lui, qui vont & viennent à la Chine & au Japon; & ſon gardemeuble eſt bien garni.

Tout s'avance: à meſure que les préſens ſont

une conceſſion du Pape Alexandre VI. prétendent que les Indes, & même la Chine ſont de leur domaine, & qu'ils ont droit ſeuls d'y envoyer des Miſſionnaires : c'eſt ce qui fait que depuis vingt-cinq ans ils s'oppoſent aux Vicaires Apoſtoliques. Ils ſont en cela fort mal fondez. La bulle ne leur accorde ces pouvoirs que dans les lieux où ils ſont les maîtres, comme à Goa, à Macao. Or jamais ils n'ont eſté maîtres à Siam, au Tonquin, en Cochinchine, à la Chine. Comment donc peuvent-ils empêcher le Pape d'envoyer des Miſſionnaires dans des païs abandonnez, qu'ils ne ſont pas en état de ſecourir ? Ils ne laiſſent pas de le faire autant qu'ils peuvent ; & l'Archevêque de Goa a ici un Vicaire, qui ne veut point reconnoître les Vicaires Apoſtoliques. Il s'appelle Vicaire de Varre : *Varre* veut dire baguette ; & il en fait porter une devant lui, pour marquer qu'il a la juriſdiction extérieure dans les choſes Eccléſiaſtiques. Ce Vicaire par ſa deſobéïſſance a encouru l'excommunication fulminée par le Pape. Il va ſon chemin ; & ſur ce qu'il a appris que M. Coche ne ſe croyant pas bien marié par lui, a eſté ſe remarier à l'Egliſe de M. l'Evêque, il l'a excommunié, la mariée, ſon pere Jean d'Abreo, la mere, les tantes, & toute la famille, ſans aucune admonition, ſans les interroger, ſans entendre de témoins, contre toutes les formes. M. Conſtance qui l'a ſceu, l'a envoyé arrêter pour

avoir osé excommunier un homme qui est au Roi, & qui alloit mettre à la voile pour un grand voyage, sans au moins en avertir sa Majesté ou ses Ministres. Nos Jésuites, qui ont de l'esprit & de la charité, ont fait l'accommodement. Le Vicaire s'est dédit par écrit, & a avoué que son excommunication estoit nulle, & qu'il avoit esté mal informé. Mais une conduite si téméraire, & qui marque une ignorance si grossiere, justifie extrémement les Vicaires Apostoliques, à qui depuis vingt ans les Portugais ont fait de pareils tours, qu'ils ont toujours soufferts avec une patience évangélique.

14. Novembre.

M. Constance m'a fait un fort beau présent de la part du Roi ; quantité de belles porcelaines pour Gournai, & de fort beaux cabinets de Japon. Ce sera à vous à en prendre ce qu'il vous plaira, & à donner le reste. Il est venu des nouvelles de Tennasserim. L'Ambassadeur de Perse y est arrivé avec un grand train. J'aurois bien voulu qu'il fust arrivé ici avant notre départ pour voir son minois. On dit dans des livres que ces Persans ont l'air François : nous aurions fait alliance avec eux, & ils nous auroient donné du vin de Schiras pour boire le matin dans le voyage. Il auroit bien encore le temps de venir ; mais je crois que M. Constance ne voudra pas faire

un conflit d'Ambaſſadeurs, & qu'il nous laiſſera partir avant que de faire au Sofi les mêmes honneurs qu'à Louïs le Grand. Les mêmes lettres ont appris qu'un vaiſſeau du Roi de Siam a pris un vaiſſeau de Golkonde, dont la charge eſt eſtimée plus de cent mille écus, & qu'il l'a emmené à Tennaſſerim. Le Roi de Siam, depuis qu'il a déclaré la guerre au Roi de Golkonde, a fait armer ſix vaiſſeaux, dont trois ſont commandez par un François, & trois par un Anglois. Ils courent les côtes de Golkonde, & prennent tout ce qu'ils trouvent. Le ſujet de la guerre eſt venu de ce qu'à Golkonde on a maltraité des Siamois, & qu'on n'en a pas voulu faire raiſon au Roi de Siam, qui l'a demandée trois ou quatre ans durant. A la fin il s'eſt mis en colere.

M. Martin Directeur de la Compagnie Françoiſe à Surate, mande qu'on y eſt fort en peine de Goa; que depuis long-temps on n'en a eu de nouvelles, & que tous les chemins ſont bouchez par terre & par mer par les gens de Sevagi.

Les Portugais ſont à préſent ſi foibles dans les Indes, qu'on peut tout craindre pour eux. Le Gouverneur de Daman écrit la même choſe.

Je finirai la journée, en vous diſant, qu'on voit paſſer les ſoirs ſur la riviere de petites lampes allumées, qui vont à vau-l'eau. C'eſt une dévotion Siamoiſe.

15. Novembre.

M. Conſtance, je parle ſouvent de lui, eſt parti ce matin pour Louvo. M. l'Ambaſſadeur eſt parti à une heure aprés midi. M. l'Evêque, l'Abbé de Lionne & moi, l'avons accompagné dans ſon balon. Le cortege eſtoit le même qu'à l'entrée de la riviere : les Mandarins dans leurs balons, & toute la ſuite en bon ordre. Nous avons trouvé à un quart de lieuë de la ville la pompe funebre du grand Talapoin des Pegous. Cela eſtoit en vérité fort ſingulier, & je voudrois pouvoir vous en faire une bonne deſcription. La ſcene eſtoit dans une grande campagne d'eau, bornée de tous côtez par de beaux arbres verts, chargez de fruits. Au milieu s'élevoit une repréſentation fort haute & fort dorée, avec une piramide d'architecture chargée de banderolles. Au bas de la piramide eſtoient quarante ou cinquante Talapoins marmotans certaines moralitez, qu'ils croyent ſoulager l'ame du défunt. D'autres racontent les principales actions de ſa vie. Il y avoit d'autres petites piramides au tour de la grande, toutes dorées ; & en huit endroits différens on avoit préparé des feux d'artifice pour le ſoir. On les aime fort en ce païs-ci. Mais ce que j'ai trouvé de plus beau, c'eſt un nombre innombrable de balons chargez de peuples qui eſtoient venus au ſervice, & qui tous gardoient un ſilence profond &

respectueux : pas un ne parloit à son voisin. Plus loin estoient plusieurs balons chargez de présens pour les Talapoins officians. Il y avoit aussi deux téatres, où des farceurs masquez faisoient force postures diaboliques. On fait ici de furieuses dépenses au brulement des corps. Quand il meurt quelque grand Mandarin, qui a eu soin des affaires du Roi, on partage sa succession en trois lots : sa Majesté en a un ; les héritiers l'autre ; & le troisiéme est destiné aux frais des funérailles. M. l'Ambassadeur s'est arrêté un moment devant le mausolée. On a suivi la route par le plus court au travers des ris. Nous avons trouvé un grand pieu avec deux marques, qui marquoient deux lieuës de chemin ; & de temps en temps des salles publiques couvertes, pour reposer les voyageurs. Nous avons laissé à droite une maison de plaisance du Roi ; & sommes arrivez de bonne heure à une maison faite exprés pour M. l'Ambassadeur, toute pareille à celle de la Tabanque. Le terrain est élevé ; on se promene à pié. Il y a de grands arbres chargez de fruits, & l'on pourroit y faire des jardins admirables. Le païs est beaucoup plus beau à mesure qu'on remonte la riviere, & n'est presque plus inondé.

16. Novembre.

NOUS allions partir, quand M. Paumart, aide de camp de M. Constance, est venu prier M.

l'Ambaſſadeur de demeurer ici deux jours, parce que ſa maiſon à Louvo n'eſt pas encore prête. Il y aura des coups de rote donnez. Notre jeuneſſe eſt allée à la chaſſe.

17. Novembre.

CE M. Conſtance eſt alerte. Tout eſt preſt à Louvo, & nous partirons à midi. Il en fait plus en vingt-quatre heures que tous les Mandarins en quinze jours.

Nous avons eſté voir une maiſon de plaiſance du Roi. Elle eſt à peu prés comme les autres : de grandes cours pleines d'arbres, avec des manieres de hales où les Mandarins ſont proſternez quand le Roi donne audiance : trois ou quatre corps de logis avec des domes couverts de calin. Nous avons entré dans les cours : mais pour l'intérieur du palais, tout eſtoit barricadé. M. l'Ambaſſadeur a fort preſſé pour entrer : ces bonnes gens montroient leur cou, & nous faiſoient fort bien entendre qu'il y alloir de leur tête. On a remonté en balon, & à huit heures du ſoir nous ſommes arrivez à Louvo. Les fauxbourgs ont une demi-lieuë de maiſons, comme à Siam. Le Gouverneur de la ville eſt venu recevoir M. l'Ambaſſadeur à la porte, & l'a conduit à ſa maiſon. Vingt Mandarins marchoient devant avec des flambeaux. La maiſon eſt fort riante, meublée à l'ordinaire; un ſallon parfaitement beau avec un grand

portrait du Roi. Tout le monde eſt bien logé. M. Conſtance eſt venu faire les honneurs.

18. Novembre.

M. de Vaudricourt eſt arrivé : l'Oiſeau eſt prêt à mettre à la voile. Il n'a point voulu venir ici, qu'il n'euſt tout mis en état ; en cela fort louable, de préférer ſon devoir à ſon plaiſir. Joyeux & Chammoreau ſont auſſi venus : ce ſont deux bons Officiers bien appliquez à leur métier.

Je fourre dans le Journal tout ce que j'apprens : ce ſera à vous à ranger tout cela à ſa place. Il y a dans le royaume de Siam des mines de cuivre, de calin & de fer, & beaucoup d'antimoine. On trouve auſſi dans les montagnes des mineraux d'or & d'argent, qui paroiſſent quelque choſe, & deviennent à rien quand on les met au feu. On conte ici par roi, de même que nous contons par lieuë : la braſſe eſt de cinq pieds & demi ; vingt braſſes font une corde, & cent cordes font un roi. Je vous ai déja dit qu'on trouve ſur les chemins des pieux, où les rois ſont marquez.

Je n'ai point encore veu de boſſu, ni de boiteux, mais ſeulement deux borgnes : j'ai pourtant veu bien du peuple.

19. Novembre.

M. l'Ambaſſadeur a eu ce matin audiance particuliere du Roi : elle a duré deux heures & demie.

Sa Majesté estoit dans un fauteüil de tambaque; M. l'Ambassadeur sur son placet, M. l'Evêque à sa droite, & moi à sa gauche. Tout s'est passé au contentement réciproque des parties; & comme vous estes honnête homme, je m'en vais vous dire toutes les choses qui ne sont pas d'une extrême conséquence. Aprés avoir parlé amplement d'affaires, le Roi a dit que tous les Rois ses voisins lui demandoient son amitié; mais qu'il faisoit une extrême différence d'eux au Roi de France: que la plûpart ne songeoient qu'à leur intérêt; au-lieu que le Roi de France dans les propositions qu'il lui faisoit, ne pouvoit avoir en veuë que le bien du Roi & du royaume de Siam: que par là il le regardoit comme son bon voisin, & tous les autres comme s'ils estoient au bout du monde. Il a dit ensuite qu'il aimoit fort feu M. d'Héliopolis; que le voyant vieux & cassé, il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour l'empêcher d'aller à la Chine. M. l'Ambassadeur a répondu que les Missionnaires Chrétiens se sacrifioient volontiers pour la gloire de leur Dieu. Sa Majesté a repris que M. de Métellopolis & tous les Missionnaires François avoient deux choses en veuë, l'avancement de leur Religion, & la gloire de leur Roi. Il a dit que M. d'Héliopolis seroit rajeuni de dix ans, s'il avoit veu arriver à Siam un Ambassadeur de France. Ensuite M. l'Ambassadeur lui a fait les complimens de Monsieur.

ſieur. Il a répondu par des complimens, en ajoutant qu'il eſtoit ravi de voir la grande union de la maiſon de France ; que c'eſtoit ſa force : que quand les Princes n'avoient de volonté que celle du Roi, un Etat eſtoit invincible : que la deſunion dans les Maiſons Royales de Mataran & de Bantam les avoit perduës ; & en levant les yeux au Ciel, il a ajouté d'un air ſérieux & triſte, qu'il ignoroit ce que le grand Dieu ordonneroit de la ſienne. Je croi vous avoir dit qu'il n'a que deux freres tous deux fort inquiets, & qu'il tient ſous la clef. Enfin ce Roi a beaucoup d'eſprit, & eſt fort habile. Depuis plus de trente ans qu'il regne, il a toujours fait toutes les affaires de ſon royaume, eſt tous les jours plus de huit heures à différens conſeils ; eſt l'homme du monde le plus curieux. Je ne l'avois pas encore ſi bien veu : il eſtoit fort prés de nous, & ſe levoit quelquefois debout. Il eſt aſſez maigre ; a de grands yeux noirs, vifs, pleins d'eſprit. Il parle vîte, & bredoüille ; a une phiſionomie d'un bon homme. Il ne ſera point damné, il connoît à demi la vérité : Dieu lui donnera la force de la ſuivre. Il nous a fait entendre que M. d'Héliopolis & les Miſſionnaires n'eſtoient entrez à la Chine que par ſon moyen ; & cela eſt vrai. Il a témoigné de la joie d'apprendre la réunion des Miſſionnaires à la Chine & dans les Indes. Il fait bâtir des égliſes : il va accorder inceſſamment de grands avanta-

ges pour la Religion : il a un Crucifix dans ſa chambre : il lit l'Evangile que M. de Métellopolis lui a donné traduit en Siamois: il parle de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt avec grand reſpect: il va avoir des conférences avec M. l'Evêque. Tout cela ne ſuffit pas pour me faire demeurer ici comme Miniſtre du Roi ; mais cela ſuffit pour nous donner une grande conſolation. Prions bien Dieu pour ce bon Roi de Siam : je ſuis aſſeuré que ſi vous l'aviez veu, vous l'aimeriez de tout votre cœur.

Il eſt temps que je vous diſe ce qui me regarde. Je ne ſuis point maître des ſecrets de l'Ambaſſade, c'eſt à M. l'Ambaſſadeur à en diſpoſer ; mais je ſuis maître de mon ſecret, & il m'eſt impoſſible de vous le porter plus loin. Il y a quelques jours que le Roi de Siam, en cauſant avec M. Conſtance, lui demanda s'il avoit ſouvent des conférences avec M. l'Ambaſſadeur. Il lui dit qu'ouï, & encore plus ſouvent avec moi, parce que M. l'Ambaſſadeur avoit un caractere à ſoutenir qui empéchoit la familiarité. Sa Majeſté lui dit : *Mais comment parlez-vous avec le Talapoin François ? il ne ſçait pas le Siamois.* Il repliqua qu'il me parloit Portugais, & que je lui parlois Italien ; que j'avois eſté pluſieurs fois en Italie, & que même j'avois eſté au Conclave au couronnement du Pape. Là-deſſus ce Roi, qui penſe à tout, lui dit : *Puis qu'il ne veut pas de-*

meurer ici, & qu'il s'en retourne en Europe, si je le priois d'aller à Rome faire mes complimens au saint Pape, & lui porter quelques présens de ma part; qu'en dis-tu? M. Constance lui répondit, qu'il ne doutoit pas que je ne me chargeasse volontiers des ordres de sa Majesté; & que je me ferois un grand honneur de porter à sa Sainteté des marques de l'estime particuliere d'un grand Roi, principalement si sa Majesté vouloit bien assurer le saint Pape par ma bouche, qu'à sa considération & à celle du Roi tres-Chrétien, elle donneroit à l'avenir dans tous ses Etats une protection particuliere à la Religion Chrétienne. Le Roi lui dit: *Bon, bon; je le ferai.* Et de fait, hier aprés avoir parlé d'affaires & de complimens avec M. l'Ambassadeur, sa Majesté me demanda, s'il estoit vrai que je connusse le saint Pape. Je lui répondis qu'oui, & que même j'estois le premier homme du monde qui lui eust baisé les piés un peu avant son éxaltation. *Puis que cela est*, me dit-il, *je vous prierai de faire à Rome quelques commissions pour moi.* Il n'en dit pas davantage, & ce sera à l'audiance de congé qu'il me parlera en forme. O ça, avouons la vérité: ne suis-je pas bienheureux? & ne pouvant demeurer ici, pouvois-je retourner en Europe d'une maniere plus agréable & plus convenable à un Ecclésiastique? J'ai eu le service de Dieu en veuë en venant, & je l'aurai encore en retournant. Il est beau

pour notre Religion, qu'un Roi idolâtre témoigne du respect pour celui qui en est le chef en terre, & lui envoye des présens des extrémitez du monde; & je croi que le Roi sera bien-aise de voir le Vicaire de Jesus-Christ honoré par le Roi de Siam, & qu'un de ses sujets soit chargé d'une pareille commission. Adieu, bon jour. M. l'Ambassadeur me fait appeller pour monter un éléphant: ce n'est pas raillerie, il y a cinquante éléphans devant la porte, & nous allons au cours de Louvo.

La promenade a esté fort belle. M. l'Ambassadeur estoit monté sur un éléphant, & moi fierement sur un autre. On est dans une chaise à bras sur des carreaux; il y a un homme sur le cou, un autre sur la queuë, qui gouvernent l'éléphant avec un baton d'argent à pointe de fer. L'allure est un peu rude, mais sure. Ce ne sont que des femelles, qui se mettent à genoux quand on veut, & qui ne demandent qu'à se promener gravement. Toute la suite de M. l'Ambassadeur estoit aussi sur des éléphans; & cela estoit fort beau à voir. M. Constance estoit sur le cou du sien, qu'il gouvernoit lui-même: il le faisoit aller quelquefois fort vîte. Nous avons esté nous promener dans une grande plaine qu'on a défrichée: la veuë en est fort agréable; de beaux arbres verts, beaucoup de gibier, des perdrix. La montagne n'est pas éloignée de plus d'une lieuë. Nous avons passé

autour d'un jardin du Roi, où il y a force figuiers, des allées, des canaux. Le Jardinier est un François, qui fait bien ses petites affaires.

J'ai appris de M. Constance que la guerre de Camboge ne va pas bien. Il y a deux Rois, l'un soutenu par le Roi de Siam, & l'autre par le Roi de Cochinchine. Les Siamois ont esté bien batus; & il y en a cinq cens assiégez, qui mangent la terre, & ne veulent point se rendre. On a envoyé ordre sur la frontiere de faire tout marcher à leur secours. Les armées de ce païs-ci ne sont pas autrement bien disciplinées.

Ne croyez pas que je vous oublie: on travaille de tous côtez à vous faire des mémoires; & j'espere vous rendre assez bon conte des royaumes de Siam, de Tonquin, de Cochinchine, de Camboge, de Chiampa.

Je ne vous ai pas dit que M. l'Ambassadeur obtint hier une chose qui sera fort agréable au Roi: c'est les chroniques du royaume de Siam. Il y a peine de la vie à les avoir chez soi; & sa Majesté les accorda agréablement, quand on lui dit que cela feroit plaisir au Roi. Mais voici quelque chose qui vous plaira encore davantage. Depuis que ce Roi-ci regne, il a eu un soin particulier de ramasser les livres de l'histoire de la Chine: il y a envoyé des Ambassadeurs presque exprés: il n'a point épargné la dépense pour satisfaire sa curiosité. Il a tout cela bien conditionné, & il nous le

donnera : c'est à dire qu'il en donnera des livres l'un aprés l'autre aux Missionnaires pour les traduire en François, & les envoyer au Roi. N'est-ce pas un bon homme qui ne trouve rien de difficile, dés qu'on lui parle de son bon ami le Roi de France ? De bonne foi, à le voir agir & parler on peut croire qu'il aime le Roi de tendresse.

J'ai oublié mille choses qui ont esté dites dans l'audiance. Le Roi a dit que la plûpart des Ambassadeurs n'estoient que des porteurs de lettres & de complimens. *Par éxemple*, a-t-il dit, *l'Ambassadeur de Perse qui est arrivé à Tennasserim, m'apportera de belles étoffes ; cela est bon pour s'habiller : mais l'Ambassadeur de France, il vient pour de vraies affaires*. Il a dit à M. l'Ambassadeur qu'il avoit fait réponse à son dernier mémoire ; & que s'il avoit quelque chose à lui proposer, il le pouvoit faire librement. M. l'Ambassadeur a répondu qu'il verroit la réponse de sa Majesté, & qu'il la supplioit tres-humblement de lui nommer quelqu'un de ses ministres avec qui il pust conferer. Sa Majesté a nommé M. Constance ; & a dit à M. l'Ambassadeur qu'il pouvoit toujours parler, & qu'il n'y avoit là personne de suspect. M. l'Ambassadeur a répondu qu'il n'avoit rien de secret pour M. l'Evêque ; & a dit, sans rien particulariser, que le Roi l'avoit chargé d'assurer sa Majesté de son amitié, & qu'en toutes occasions il lui en donneroit des marques. Il veut les voir venir.

Or il eſt bon de remarquer qu'à la premiere audiance il y avoit quarante Mandarins, à la ſeconde vingt ; & aujourd'hui il n'y en avoit que huit, tous confidens du Roi. Son tuteur y eſtoit auſſi : c'eſt, comme je penſe vous l'avoir déja dit, un bon vieillard de quatre-vingts ans, ſourd, que le Roi aime & reſpecte beaucoup. Sa Majeſté a parlé d'affaires importantes, & a fini, en diſant que le commerce n'eſtoit pas une affaire, & qu'il donneroit là-deſſus au Roi & à la Compagnie toute ſorte de ſatisfaction.

M. Conſtance eſt venu voir M. l'Ambaſſadeur, & lui a dit que le Roi en plein Conſeil avoit dit ces paroles : *Le Roi de France a pour moi une amitié deſintéreſſée. Il m'envoye propoſer de me faire Chrétien : quel intéreſt y a-t-il ? Il demande que je m'inſtruiſe de ſa Religion : il ne faut pas le mécontenter; il faut le faire, & voir.* Grande parole pour un Roi des Indes, qui ne ſçait point diſſimuler, & qui croit qu'il y va de ſon honneur de ne dire que ce qu'il penſe ! Ce rapport de M. Conſtance eſt trés-véritable : la même choſe a eſté rapportée à un Miſſionnaire par le Barkalon qui parla encore plus fortement, & dit que la religion des pagodes eſtoit prés de ſa fin. Nous ne ſommes pas aſſez innocens pour croire cela tout droit. Mais enfin il eſt bon que les principaux Mandarins s'accoutument à ces diſcours, & ne s'effraient point d'une pareille nouvelle. Quoiqu'il en puiſ-

ſe arriver, ſi l'Ambaſſade ne produit pas dans le moment la converſion actuelle du Roi, elle ſera toujours un bon effet.

20. Novembre.

J'AI eſté ce matin remercier M. Conſtance de tout ce qui ſe paſſa hier à mon égard. Car outre tout ce que je vous ai déja écrit, le Roi me dit qu'il eſtoit perſuadé que j'apporterois aux affaires tout le ſoin & toute l'application dont j'eſtois capable. M. Conſtance me l'expliqua en Portugais. J'en fus aſſez aiſe; & ne fis pas ſemblant de l'entendre, & pour cauſe.

J'ai eu aujourd'hui une grande conférence avec M. de Métellopolis ſur mon état ſpirituel; & aprés avoir bien peſé toutes choſes, & m'eſtre ſoumis aveuglément à ſa volonté, il a réſolu de me donner les ordres ici avant que je retourne en France. Il y a long-temps que je m'y diſpoſe: quand on eſt foible, il ne faut pas s'expoſer au danger, & je croi que ces ſaintes chaînes me fixeront dans le bon chemin. Je n'aurai plus envie d'aller à l'Opera; & prêtre j'eſpere que Dieu me fera la grace de vivre en prêtre. J'ai des bénéfices, je ne les veux pas quitter: ne ſuis-je pas obligé à mener une vie réglée? Ce qui me détermine encore, c'eſt que je vois devant moi ſept ou huit mois de vie innocente; & cela ne ſera pas mauvais avec la compagnie des Miſſionnaires pour bien

bien m'imprimer les devoirs de ma profession. Dieu veuille que M. l'Abbé de Lionne soit du voyage ! ce seroit une grande consolation pour moi. Il m'apprendra bien des choses que je ne sçai point, & je n'aurai pas de peine à me soumettre à sa direction: il a tout l'esprit qu'il avoit en France avec une humilité angelique. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque, les François, les Siamois, tous voyent clairement qu'il est à propos qu'il fasse le voyage: lui seul s'y oppose. Il a peut-estre peur que dans sa patrie sa grande barbe ne lui attire des respects qu'il méprise beaucoup; & ne veut pas voir que Dieu en tirera sa gloire. S'il persiste à estre opiniâtre, nous lui ferons commander par le Roi d'accompagner ses Ambassadeurs. Il sçait leur langue, & sera un interprete illustre. M. le grand Prieur & Poligomolin ne seront pas fâchez de le voir.

J'ai esté ce soir deux heures avec M. Constance.

21. *Novembre.*

JE prévois que M. de Vaudricourt n'aura point l'honneur de voir sa Majesté Siamoise: il faudroit qu'il ôtast ses souliers, & qu'il mist la tête sur ses coudes, manieres Orientales qui ne conviennent point à la Noblesse Françoise. J'oppose aux raisons de M. Constance l'éxemple récent de nos gentilshommes qui ne l'ont point fait; & il me répond qu'on les a regardez comme la robe de

M. l'Ambaſſadeur, pour qui on a paſſé pardeſſus toutes les coutumes. S'ils ſont fermes, & qu'ils proteſtent que les Anglois & Hollandois n'en font point de difficulté, nous leur dirons que toute la terre roule entre un Capitaine d'un vaiſſeau de guerre du Roi & tous ces marchands qui courent les Indes ; & bien ſeurement M. de Vaudricourt retournera à ſon navire. Il en meurt d'envie, & eſt à terre comme un poiſſon hors de l'eau. Les balots des préſens ſont allez à bord : voilà une belle excuſe pour y retourner inceſſamment. M. Conſtance m'a fait voir les préſens que le Roi lui vouloit faire ; ils ſont magnifiques.

22. Novembre.

J'AI employé toute la journée à ſonger à ma conſcience. Je m'en vais me charger d'un caractere peſant. Il eſt vrai que j'y ſonge depuis longtemps : mais quand le moment approche, on y ſonge encore plus fort. Avec cela, plus j'y ſonge, & plus je me confirme dans la penſée que cela m'eſt néceſſaire pour mon ſalut.

23. Novembre.

M. Conſtance vient d'envoyer à M. de Vaudricourt un préſent magnifique pour un particulier. Ce ſont de belles porcelaines, des chocolatieres, des taſſes d'or & d'argent de Japon, des vernis admirables, une robe de chambre, & un fort joli

cabinet. Joyeux a eu aussi son présent.

Les nations Angloise & Hollandoise ont eu aujourd'hui audiance du Roi, qui leur a donné de belles vestes. M. Veret chef de la Compagnie Françoise ne l'a point encore euë. Les Jésuites ont salué sa Majesté dans le palais le plus intérieur, & en ont esté fort bien receus.

A quatre heures aprés midi le Roi est sorti du palais sur son éléphant. Toutes les ruës estoient bordées de gardes à pié & à cheval. Les gardes à pié avoient un pot, une cuirasse, & un bouclier dorez. Les Mores estoient à cheval bien montez, & avoient fort bonne mine. Les Mandarins alloient devant & aprés le Roi, avec leur bonnet de cérémonie fait en piramide entourée de plusieurs cercles d'or, chacun suivant sa dignité. Aprés le Roi marchoit l'éléphant de parade, qui portoit une chaise d'or massif; & puis venoit le jeune Mandarin, que le Roi traite comme s'il estoit son fils: il avoit seul la tête haute; tout le reste avoit la tête baissée sur le cou de son éléphant. Je vous asseure que ce cortege estoit royal & fort singulier, & je crois que Pharaon sur les bords du Nil se promenoit à peu prés avec la même pompe. Le Roi s'est arrêté hors la ville dans une petite plaine pour voir combatre des éléphans. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque & moi estions chacun sur un éléphant à dix pas du Roi. Le reste des François estoit aussi sur des éléphans un peu plus

loin. Le combat a commencé. Deux éléphans se sont donnez quelques coups de dent & de trompe : le Roi les a fait bientôt séparer, & a repris le chemin de la ville. Il a passé devant nous avec un visage riant, & s'est arrêté auprés de la troupe des François. M. Constance a fait avancer M. de Vaudricourt sur son éléphant. Il a salué le Roi, qui lui a souhaité un heureux retour, & lui a fait donner en sa présence une veste de toile d'or de Perse, avec des boutons d'or, une chaîne d'or, & un sabre de Japon, dont la poignée est d'or, & le foureau garni d'or. Il faut remarquer qu'il y a des sabres de trois sortes ; & celui-ci est de ceux que le Roi donne à ses Généraux d'armées. Sa Majesté a dit à M. de Vaudricourt qu'il estoit persuadé que si on l'attaquoit, il se défendroit bien ; & il a répondu qu'il se serviroit de l'épée que le Roi lui venoit de donner. Voilà des manieres honnêtes, qui ne sont gueres d'un Roi Indien qui se croit une divinité ; mais aussi ne les a-t-il que pour les François. Ce présent est beau, & vaut au moins deux mille écus. M. Joyeux a fait aussi la révérence au Roi, & a eu pour présent un sabre d'or, une chaîne, & une veste ; le tout de moindre prix, ainsi qu'il convient au Capitaine d'une frégate. Il faut avouër que M. Constance fait bien les choses ; & quand dans une affaire difficile il ne trouve pas les expédiens, c'est qu'il n'y en a point. Aprés que le Roi a esté passé, M. Constance nous

a mené voir un éléphant ſauvage, que des éléphans traîtreuſement ont amené dans un Parc où il eſt priſonnier. Il eſt encore un peu hagard. On en prend ſouvent de cette maniere. Une fémelle va crier dans les bois : quelque éléphant ſauvage l'entend, vient au bruit, la trouve à ſon gré, & la ſuit juſqu'à ce qu'il ſoit pris dans une cage de bois. Elle y paſſe la premiere, il ſuit, on baiſſe la trape, & il demeure enfermé ; & en trois jours il eſt apprivoiſé. On le met entre deux éléphans de guerre, qui ſont ſtilez à l'éxercice. Deux hommes montent ſur le ſauvage, l'un ſur le cou, l'autre ſur la queuë, & lui font ſentir un bâton ferré, avec lequel ils veulent le gouverner. S'il regimbe, ils le batent bien ; & s'il ſe tourne à droite ou à gauche, les éléphans de guerre lui donnent de bons coups de dent. On le fait jeuner ; & quand il a bien obéi, ceux qui le montent lui donnent un peu d'herbe : il devient doux comme un mouton.

24. Novembre.

M. de Vaudricourt eſt retourné à bord fort content, & M. de Fourbin eſt allé à Siam par ordre de M. l'Ambaſſadeur, pour faire châtier quelques François, qui ont fait des inſolences, & pour les renvoyer tous au vaiſſeau. On n'en a point fait de plaintes : mais M. l'Ambaſſadeur, pour faire juſtice, n'attend pas qu'on ſe plaigne.

Le Roi a veu prendre ce ſoir l'éléphant ſauva-

ge, qui eſtoit dans la petite enceinte. Tous les éléphans privez qui l'accompagnoient, ſont ſortis par un paſſage fort étroit. Il a demeuré quelque temps ſans les ſuivre, ſe promenant fierement dans l'enceinte : des hommes faits à cela, l'alloient agaſſer ; & il les pourſuivoit d'une maniere terrible en criant & levant ſa trompe. Cependant les éléphans qui eſtoient ſortis, faiſoient du bruit, & batoient la terre avec leur trompe pour l'attirer au paſſage. Il y eſt venu, en pourſuivant un homme qui lui diſoit des injures ; il y eſt entré, & s'eſt trouvé pris au trébuchet. Auſſitôt plus de trente hommes au travers des barreaux lui ont attaché des cordes aux jambes, au cou, à la queuë, & lui ont fait une maniere de ſelle avec des ſangles avec une adreſſe admirable : il ſe débatoit, & faiſoit de grands efforts. On lui a amené pluſieurs vieux éléphans, qui paſſoient leur trompe au travers des barreaux, & l'alloient flater : il eſtoit froid aux uns, & donnoit ſa trompe aux autres, les baiſoit, & leur rendoit careſſe pour careſſe. On lui jettoit beaucoup d'eau ſur le corps pour le rafraîchir. Quand toutes les cordes ont eſté préparées, on l'a fait ſortir de ſa niche. Il croyoit eſtre en liberté, & a voulu faire le méchant : mais deux gros éléphans de guerre ſe ſont approchez de lui, l'un à droite, & l'autre à gauche, & lui ont donné de bons coups de défenſe. Un autre éléphant le pouſſoit par derriere pour le faire

avancer vers un poteau auquel on vouloit l'attacher: il a bien fallu marcher; quoi-que grand & terrible, il n'estoit pas le plus fort. On l'a attaché au poteau avec des cordes passées dans des poulies,en sorte que quand il fait effort, les cordes obéissent, il tourne autour du poteau, & ses efforts viennent à rien. Sans cette invention il abbatroit le poteau & la maison, & se tueroit. Il est aussi sanglé par-dessous le ventre, de peur qu'il ne se couche; parce que s'il estoit couché, il ne voudroit plus se relever, le chagrin le prendroit, & il mourroit. Il sera quinze jours ainsi traité. Quand on le menera à l'eau,les deux éléphans de guerre seront à ses côtez pour le régenter; & aprés cela il régentera les autres. On lui donna hier vingt-quatre hommes pour le servir, huit par quatre mois. M. Constance nous a dit une chose bien difficile à croire, qu'il y avoit dans le royaume de Siam vingt mille éléphans privez, dont chacun a plusieurs hommes à son service selon sa grandeur. Le Roi en a toujours mille à sa suite. Nous avons veu la chasse fort commodément. M. l'Ambassadeur y est allé sur un cheval de Perse fort beau, dont la selle estoit d'or massif. Toute sa suite avoit de beaux chevaux; mais comme ils ont presque tous la bouche forte, & que nos Gentilshommes sont bons matelots & mauvais écuiers, quelques-uns ont pensé estre dématez, & ils alloient souvent à la bouline.

M. l'Evêque a pris le parti d'aller sur un éléphant, & moi aussi. Quand l'éléphant sauvage a esté pris, le Roi a mandé à M. l'Ambassadeur qu'il s'estoit pressé de lui en donner le plaisir, quoi-qu'il ne soit pas encore temps d'aller à la chasse, à cause que présentement les éléphans gâtent les ris, & que cela l'empêcheroit d'en voir un grand nombre. M. Constance a ramené M. l'Ambassadeur chez lui, & on a parlé d'affaires.

25. Novembre.

J'AI eu la consolation de voir ce matin faire un Chrétien : c'est un homme de la coste de Coromandel, que M. du Carpon a amené ici. Dimanche prochain on batisera deux familles de Siamois, que M. le Clerc instruit depuis dix-huit mois.

M. Constance nous a dit que le Roi estoit fort en colere contre l'Ambassadeur de Perse : il est à Tennasserim, & y fait mille impertinences. Il y a passé sur un vaisseau Anglois, & n'a rien donné au Capitaine. Le Gouverneur de Tennasserim lui a donné six cens écus pour son Excellence. On lui a fait de grands honneurs en mettant pié à terre. Il ne trouve rien de bien fait : son maître-d'hôtel rebute toutes les viandes qu'on lui présente ; & un jour l'Ambassadeur de Siam qui revient de Perse, lui ayant dit qu'on ne lui faisoit pas si bonne chere à Ispahan, il se mit en colere,

colere, & ordonna à ses gens d'aller au marché acheter tout ce qu'il lui falloit. Le Gouverneur donna ordre aussitôt qu'on lui livrast tout ce qu'il demanderoit, & sans argent. Cela fut fait : mais le lendemain les femmes du marché, craignant de n'estre pas bien payées du Gouverneur, déserterent ; & les Persans furent obligez à revenir demander leur pitance au Gouverneur. Cét Ambassadeur a déclaré que s'il passoit des femmes devant sa maison, il les feroit charger à bale ; & qu'il feroit encore pis, s'il apprenoit qu'on vendist du vin dans les lieux où il passeroit. Le Roi de Siam, qui n'aime pas ces manieres hautaines, vouloit le faire rembarquer sans lui donner audiance ; &, s'il continuë, il lui arrivera quelque avanie. *Voyez*, disoit hier le Roi en plein Conseil, *voyez l'Ambassadeur de France : il ne demande que des choses raisonnables ; & dans son quartier cent jeunes François n'y font pas plus de bruit que feroient cent Missionnaires.*

M. de Fourbin a fait justice à Siam, & a renvoyé à bord tous les François. Ils n'avoient pas fait grand mal : seulement quelques poules plumées. Un verre de raque, qui est l'eau de vie du païs enyvre : & quand on est yvre, on se bat, on crie, on fait du bruit ; & les Siamois, qui sont d'une humeur paisible, croyent que tout est perdu.

26. Novembre.

TOUS les jours plaiſirs nouveaux. Nous avons veu le combat de trois éléphans contre un tigre. La partie n'eſtoit pas égale. Les éléphans avoient ſur le nez un maſque de cuir, derriere lequel ils cachoient leur trompe en la recoquillant, & ils attaquoient le tigre avec leurs défenſes. Le tigre ſe jettoit quelquefois ſur le maſque : il a mordu à la jambe un éléphant qui a beaucoup crié. Enfin le tigre ou fatigué ou poltron, s'eſt rendu, & a fait le mort. Les éléphans l'alloient tourner doucement, & quelquefois il ſe relevoit. Ces pauvres éléphans obéïſſoient à la voix de leurs conducteurs, & pouſſoient fort quand on leur diſoit. Les relations ſont pleines d'hiſtoires d'éléphans : je m'en vais pourtant vous en conter une, dont M. lEvêque de Métellopolis eſt garant. Il y avoit dans un convent de Franciſcains à Ceylon un petit éléphant qui venoit dîner & ſouper au réfectoire. Sa mere trop grande demeuroit à la porte, & l'obſervoit; & quand il faiſoit quelque ſotiſe, qu'il renverſoit quelque portion, elle l'appelloit rudement, & lui donnoit cinq ou ſix coups de trompe, plus ou moins ſelon ſa faute. Mais entre Siam & Porcelone il y avoit un éléphant voleur de grands chemins. Il ſe jettoit ſur les paſſans, les renverſoit, & les dépoüilloit fort adroitement; quelquefois il les tuoit : il portoit

tout ce qu'ils avoient sur eux dans une caverne, où tout estoit rangé en fort bon ordre. Un jour un marchand Cochinchinois fut surpris, & renversé par l'éléphant, qui au lieu de lui faire mal, lui présentoit un pié, & crioit fort. Le Cochinchinois reprend courage, regarde ce pié, & en arrache une grosse épine. Aussitôt l'éléphant le flate, le prend avec sa trompe, le met sur son dos, le mene à sa caverne; & aprés lui avoir montré tout son tresor, le laisse-là, & s'en va. Le marchand en fit son rapport aux magistrats de Porceloné, qui lui adjugerent une partie de ce qui estoit dans la caverne: le reste fut rendu à ceux qui reconnurent leur bien.

M. Constance vient de me dire que le Roi lui a montré ce matin la lance, la cuirasse, & le bouclier d'un Roi de Siam, qui dans une bataille tua de sa main un Roi de Pégou, & par cette action presque seul mit en fuite tous ses ennemis. Il m'a appris quelques particularitez de la vie du Roi regnant. Il y a trente & un an qu'il regne. Il a plusieurs fois commandé ses armées en personne. En 1667. il assiégea une ville sur les frontieres de Laos, & la prit aprés un long siege. Ses troupes ne mangeoient plus que de l'herbe & des racines; & un jour plus tard il estoit obligé à lever le siege. J'en sçaurai davantage. L'éléphant blanc qui est dans le palais, n'y est que depuis vingt-quatre ans. Mais ne seriez-vous point bien-

baſſadeur la réponſe à un mémorial, qu'il préſenta au Roi il y a plus d'un mois. Il paroît que le Roi de Siam n'eſt pas encore aſſez inſtruit pour embraſſer la Religion Chrétienne, & il promet de s'en inſtruire. Que lui peut-on demander davantage? Il a donné ce matin audiance particuliere à M. l'Ambaſſadeur. Plus je vois ce bon Prince, plus je l'entens raiſonner; & plus je l'aime. Il s'en va à la chaſſe dans les bois pour dix jours. M. Conſtance a plein pouvoit d'arrêter toutes choſes; & au retour de ſa Majeſté, nous aurons audiance de congé; *& poi in Franza per la via delle poſte*. Le Roi dans l'audiance a prié M. l'Ambaſſadeur de viſiter les fortifications de Louvo, & de voir avec M. l'Evêque un lieu propre à bâtir une égliſe pour les Chrétiens.

Aprés-dîné nous avons eu une grande conférence avec M. Conſtance ſur les affaires de la Religion. Nous obtiendrons de grands privileges pour les Chrétiens; & M. l'Evêque eſpere que dans quatre ans il faudra bâtir par tout de nouvelles égliſes.

Le ſoir nous avons eſté au palais voir une illumination. Toutes les fenêtres eſtoient pleines de lanternes & de lampes: force machines brillantes, des paravents de verre à fleurs naturelles avec des bougies derriere qui faiſoient un effet admirable. Toutes les fenêtres du Roi eſtoient fermées avec des paravents faits de paille de ris:

l'or & l'argent ne paroiſſent rien auprés. Tous les Mandarins ſont venus rendre leurs reſpects, ou plutôt leurs adorations au Roi. Sa Majeſté eſtoit à ſa fenêtre, & leur a fait donner à chacun une veſte plus oû moins belle ſelon leur qualité. Les femmes ont fait la même choſe à la Princeſſe. La fête ſe fait tous les ans le premier jour de la lune de Novembre; & ce jour commence le premier mois de l'année Siamoiſe. Remarquez pourtant qu'ils ne changent leur ere qu'au mois de Mars, c'eſt à dire au cinquiéme mois. Par éxemple, ils content préſentement l'an 2229. de l'établiſſement de leur religion. Au mois de Mars ils commenceront à conter 2230. Ils content par lunes; & quand il ſe trouve treize lunes entre les deux équinoxes de Mars, leur année eſt de trois cens quatre-vingts-quatre jours: elle n'eſt ordinairement que de douze lunes, qui font trois cens cinquante-quatre jours.

28. Novembre.

M. Conſtance m'avoit déja fait voir à Siam quelques-uns des préſens que le Roi me vouloit faire. Il me les vient de faire tout enſemble, & j'ai eſté ſurpris de leur richeſſe, & de leur nombre: des vaſes d'or, d'argent, des cabinets de Japon, plus de cinq cens porcelaines admirables. Nos Jéſuites qui les ont veus, croyent qu'il y en a pour plus de deux mille écus: cela n'eſt-il pas honnête?

29. Novembre.

JE croiois que les présens estoient finis, au moins pour ce qui me regarde. Je vous demande pardon : M. Constance m'en vient d'envoyer un de sa part, qui n'est pas, à beaucoup prés, si magnifique que celui du Roi, mais il vaut toujours plus de deux cens pistolles. Si j'avois ici quelque chose de bien curieux à la Françoise, assurément je lui en ferois présent : il attendra, s'il lui plaît, le retour des Ambassadeurs Siamois ; je fais ce que je peux. J'ai envoié à sa femme tout ce qui me restoit de bagatelles Françoises ; des tableaux, des bourses, des montres, des rubans, des gands, de petits miroirs, de petites bouteilles de cristal, des lunettes d'approche, & sur le tout deux bagues qui sont assez belles. Ils ont en ce païs-ci de gros diamans mal taillez, qui ne paroissent rien. Il a envoyé en même temps à M. l'Ambassadeur un présent, qui vaut assurément plus de quatre cens pistolles : à tous Seigneurs tous honneurs. Vous croiez que c'est tout ; mais non. Il a envoié à chacun des Gentilshommes un présent en particulier ; quelque petite piece d'argent de Japon, une robe de chambre, des bandéges de vernis, & bon nombre de porcelaines. M. de Fourbin & le Chevalier du Fay ont esté distinguez, & leur présent estoit plus fort. Sérieusement je ne sçai pas comment nous ferons pour mettre tout cela

dans les deux vaisseaux. Il y a déja trois cens balots, & cependant on ne veut pas qu'il y ait rien sur les ponts ; point d'embaras, & les batteries bien libres, afin de se bien défendre, si on nous attaque. Je disois cela tantôt à M. Constance, qui s'est mis à rire, en disant que cela seroit plaisant, que deux vaisseaux François ne pussent pas porter les présens du Roi de Siam ; & pour me faire enrager, il est allé querir un bassin d'or, une écritoire d'or, & une coupe d'or pour ajouter au présent de Monseigneur le Dauphin. Qu'avez-vous à dire à cela ? Monseigneur sera-t-il en colere contre moi, si je tiens encore de pareils discours ?

Le Roi, qui est à quatre lieuës d'ici, vient d'envoier chercher M. Constance : il est parti sur le champ en relais d'éléphans. Je lui ai donné avant qu'il partist, un memoire pour obtenir des privileges pour la Religion : s'il le peut faire passer au Conseil, M. l'Evêque aura dans peu bien des gens sous sa jurisdiction.

30. Novembre.

M. Constance est revenu ce matin. Le Roi lui vouloit parler des affaires de Camboge. Il en est venu un courier, qui a veu partir seize mille hommes qui vont faire leurs efforts pour dégager ces pauvres cinq cens Siamois dont je crois vous avoir parlé. Il n'a point perdu de temps, & a présenté

a présenté au Roi le mémorial de M. l'Ambassadeur sur la Religion. Sa Majesté l'a accordé en tous ses points. Il est trop important pour que vous en perdiez rien. Je m'en vais le mettre ici tout du long.

TRAITE'

fait entre M. le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur extraordinaire de sa Majesté Trés-Chrétienne, & M. Constance Faulkon, Commissaire avec amples pouvoirs de sa Majesté de Siam pour accorder en son royal nom des privileges aux Missionnaires Apostoliques dans tous ses royaumes.

I.

LE sieur Ambassadeur de France supplie trés-humblement sa Majesté de Siam de faire publier dans toutes les villes de son royaume de la 1. 2. 3. 4. 5. & 6. classe, permission aux Missionnaires de prêcher la Loi Chrétienne, & aux peuples de les entendre, sans que les Gouverneurs y puissent mettre aucun empêchement.

SA Majesté de Siam fera publier dans toutes les villes de son royaume de la 1. 2. 3. 4. 5. & 6. classe, que les Missionnaires Apostoliques peuvent prêcher la Loi Chrétienne dans toutes lesdites villes, & les peuples les entendre, chacun

ſuivant ſon inclination, ſans que les Gouverneurs ou autres Officiers, de quelque qualité qu'ils ſoient, puiſſent les moleſter en quelque maniere que ce ſoit, directement ou indirectement: à condition que leſdits Miſſionnaires précheront la Loi de Dieu, ſans inſinuer aucune nouveauté dans le cœur du peuple contre le gouvernement & les loix du païs, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Et en cas que leſdits Miſſionnaires le fiſſent, le préſent privilege ſera & demeurera nul; & le Miſſionnaire coupable arrêté, & renvoyé en France, ſans que jamais, ſur peine de la vie, il puiſſe remettre le pié dans le royaume de Siam.

II.

L E *ſieur Ambaſſadeur de France demande, que les Miſſionnaires puiſſent enſeigner les naturels du païs, & les rendre capables de bien ſervir ſa Majeſté de Siam, tant dans les affaires du gouvernement, que dans celles de la bonne conſcience; & que pour cela ils ayent pouvoir de les recevoir dans leur convent, & lieux de leurs habitations, avec les mêmes privileges des autres convents, ſans que perſonne puiſſe les inquiéter là-deſſus: ſa Majeſté voulant que toutes les requêtes qu'on pourra préſenter contre eux ſur ce ſujet, ſoient renvoyées à un Mandarin particulier, qui ſera nommé à cét effet.*

S A Majeſté le Roi de Siam accorde que les Miſſionnaires Apoſtoliques puiſſent enſeigner

les naturels de ſon royaume à leur volonté, en quelque ſcience que ce ſoit, & qu'ils puiſſent les recevoir dans leurs convents, écoles & habitations, avec les mêmes privileges des autres convents de Siam, ſans que perſonne puiſſe les empêcher ; & que leſdits Miſſionnaires puiſſent leur enſeigner les ſciences, loix, & autres études qui ne ſont point contraires au gouvernement, & aux loix du royaume. Et en cas qu'on découvre par la voix certaine de deux témoins, qu'ils y ayent contrevenu, le préſent privilege ſera & demeurera nul ; & le maître d'école & le diſciple ſeront traitez ainſi qu'il eſt marqué dans le premier article. Mais au cas que leſdits Miſſionnaires Apoſtoliques ſe conſervent dans leurs privileges, toutes les affaires qu'ils auront ſeront jugées par un Mandarin, que M. l'Evêque préſentera, & que le Roi nommera, pourveu qu'il ſoit capable de cét emploi.

III.

LE *ſieur Ambaſſadeur de France demande à ſa Majeſté, que tous ſes ſujets qui ſe feront Chrétiens, ſoient éxempts les dimanches & jours de fête marquez par l'Egliſe, de tous les ſervices qu'ils doivent à leurs Mandarins, ſi ce n'eſt dans une néceſſité preſſante.*

SA Majeſté de Siam accorde que tous ſes ſujets, qui de bonne volonté ſe feront Chrétiens, jouïſ-

ſent du privilege des Chrétiens en la maniere demandée par le ſieur Ambaſſadeur. Et comme il faudra juger de la néceſſité preſſante ; pour éviter tous différends ſur ce ſujet, ſa Majeſté nommera un Mandarin de ſon côté, & M. l'Evêque nommera du ſien une perſonne d'autorité ; & ce qu'ils regleront enſemble ſera receu, & ponctuellement éxécuté par les parties.

IV.

Le ſieur Ambaſſadeur de France demande à ſa Majeſté le Roi de Siam, que ſi quelques-uns de ſes ſujets Chrétiens, par vieilleſſe ou infirmité, deviennent incapables de ſervir, ils puiſſent eſtre délivrez du ſervice, en ſe préſentant à un Mandarin que ſa Majeſté nommera à cét effet.

Sa Majeſté de Siam accorde que ſi quelques-uns de ſes ſujets Chrétiens, par vieilleſſe ou infirmité, ſont évidemment incapables de ſervice, en ſe préſentant à un Mandarin que ſa Majeſté nommera à cét effet, ils pourront eſtre diſpenſez du ſervice juſqu'à leur guériſon.

V.

Le ſieur Ambaſſadeur de France demande encore, que pour éviter les injuſtices & les perſécutions qu'on pourroit faire aux nouveaux Chrétiens, ſa Majeſté ait la bonté de nommer quelque Mandarin Siamois qualifié, homme de bien & de juſtice, pour entendre & juger tous leſdits procés, ſans que ledit

Mandarin puiſſe rien prendre pour le jugement des procés ; en ſorte que les amendes ſoient partagées à la fin de chaque année, partie au Mandarin & à ſes officiers, & partie aux pauvres ; ce qui empêchera que ledit Mandarin ne vende la juſtice.

SA Majeſté le Roi de Siam accorde que le Mandarin dont il eſt parlé au deuxiéme article ſoit juge deſdits procés, ſuivant que le demande le ſieur Ambaſſadeur de France ; & pour éviter toute diſpute, requête, & longueur de procés, ſa Majeſté ordonne que le Mandarin, aprés s'eſtre inſtruit de l'affaire, demandera l'avis de l'un des Juges du Roi, avant que de paſſer ſentence, afin qu'on n'en puiſſe point appeller.

ET ſa Majeſté de Siam ordonnera que tous les articles ci-deſſus ſoient publiez par tous ſes royaumes, en ſorte que tous ſes peuples connoiſſent que ſa royale volonté eſt que les Miſſionnaïres Apoſtoliques jouïſſent deſdits privileges.

Fait à Louvo le dixiéme jour du mois de Décembre mil ſix cens quatre-vingts-cinq.

On le va faire publier dans toutes les villes du royaume ; & préſentement il ne faut plus que des Miſſionnaires. Je crois qu'à cette grande nouvelle il en viendra ici de tous les endroits du mon-

de. Vous voyez que M. Conſtance ne ſert pas mal la Religion : il mérite que le Pape & le Roi lui en témoignent leur reconnoiſſance. Il ne lui faut que des honneurs : il ſe ſoucie peu d'argent. Nous venons d'achever le mémoire des préſens qu'il envoye au Roi : ils ſont magnifiques & galans ; & il a affecté de ne rien envoyer de tout ce qu'envoye le Roi de Siam. Il y a pluſieurs choſes qui ne ſont que pour la montre ; & il m'a prié de ſupplier trés-humblement ſa Majeſté de lui envoyer un mémoire de toutes les choſes qui lui plairont, afin qu'il en faſſe faire autant que ſa Majeſté en voudra. Ce qui lui ſera trés-facile, parce que les vaiſſeaux du Roi de Siam vont tous les ans à la Chine, au Japon, à Bengale, en Indoulſtan, & dans tous les autres lieux d'où il vient des curioſitez ; & ce qu'il dit, il le fera avec une éxactitude admirable. Pour moi, je vous l'ai déja dit, j'aime cét homme de paſſion, & ne m'étonne point du tout qu'il ſoit aimé de ſon Roi. M. de Métellopolis m'a dit pluſieurs fois que la Miſſion lui avoit les dernieres obligations ; que c'eſtoit par ſon moyen que M. d'Héliopolis eſtoit entré à la Chine ; qu'il leur faiſoit tous les ans de grandes charitez ; qu'en toutes occaſions il les protege. C'eſt une providence de Dieu, qu'ayant de ſi bons ſentimens, il ſoit élevé au poſte où nous le voyons. Je crois que ſans lui nous aurions eſté bien embaraſſez ; & comment

aurions-nous fait, s'il avoit fallu passer par les mains du Barkalon ? Je ne finis point sur le chapitre de M. Constance. Avec tout l'esprit du monde & la pénétration, il est prudent; rien ne l'embarasse. Il écoute cent hommes, & répond cent requêtes en une demi-heure : décisif, va au fait, coupe court avec les gens qui n'ont que du verbiage ; également capable dans les matieres de politique, & dans les bagatelles; bon négociateur, bon architecte. Je crois que si M. de Lou... le connoissoit, il l'aimeroit passionnément.

1. Décembre.

M. Constance, je m'apperçois que je commence toujours par lui, a renvoyé à M. l'Ambassadeur le mémoire de demandes de M M. de la Compagnie, avec des apostilles. Il en faudra faire un autre avant que de le présenter au Roi. M. Veret sera appellé pour debatre ses droits. Le Roi a envoyé ici le Barkalon pour dresser avec M. Constance quelques propositions. Tout se dispose au départ. Les présens augmentent encore, & augmenteront. M. l'Abbé de Lionne ne vouloit point absolument aller en France : mais il faut qu'il marche par obéïssance. M. l'Evêque le juge absolument nécessaire, & l'ordonne.

2. Décembre.

ON a fait ce matin douze Chrétiens. Voici la

cérémonie. M. le Clerc les a interrogez, & M. l'Evêque les a batisez. M. l'Ambassadeur a esté parrain, & moi aussi. La plûpart de nos gentilshommes ont eu chacun le sien. Il y avoit grande consolation à voir avec quel zele ces pauvres gens répondoient; & je crois que tous les séminaristes de Paris déserteroient pour venir ici, si on leur pouvoit faire un fidelle tableau de ce qui se vient de passer.

Nous avons eu ce soir une grande conférence avec M. Constance sur le commerce. Pourveu qu'on en puisse tirer des articles aussi avantageux que ceux qui ont passé sur la Religion, la Compagnie n'aura pas sujet de se plaindre.

3. *Décembre.*

M. le Chevalier de Fourbin demeurera ici : le Roi le doit demander à M. l'Ambassadeur à la premiere audiance, & je crois qu'il fera une grande fortune. Il plaît au ministre qui le met à même des plus grands emplois. Il pourroit bien aller commander l'armée navale du Roi de Siam sur les côtes de Camboge. Il y a déja soixante galeres, & a la fin du mois on y envoie six autres galeres, & trois vaisseaux de guerre qu'on équipe présentement à Siam. Tous nos François ont envie de demeurer. M. l'Ambassadeur doit faire une galanterie au Roi, & lui dire qu'ayant examiné l'état de ses places, il lui laisse un ingénieur pour

pour les fortifier, & qu'il eſt bien aſſeuré qu'à ſon retour en France on approuvera ſa conduite.

Les Mores ont fait toute la nuit un charivari pour célébrer leur grande fête.

M. Conſtance vient d'apporter à M. l'Ambaſſadeur un mémorial de la part du Roi. Il a eſté leu, examiné; & demain la réponſe ſera faite.

4. *Décembre.*

JE viens de ramaſſer quelques monoies différentes d'or, d'argent, & de cuivre. En décendant du vaiſſeau, j'ai donné ordre qu'on m'en cherchaſt de tous côtez, & n'ai pas trouvé grand'choſe. Il y a ſeulement des monoies de douze Royaumes.

Je viens de donner à M. Conſtance la réponſe au mémorial qu'il apporta hier de la part du Roi. Il ne ſe plaindra pas que M. l'Ambaſſadeur ſoit long dans ſes négociations. Aprés avoir parlé d'affaires, nous avons parlé de curioſitez. Aprenez que le Tambaque eſt une matiere compoſée de ſept parts d'or ſur trois parts d'une eſpece de cuivre qu'on trouve dans les montagnes de Siam; & ce cuivre eſt huit fois plus fin que le cuivre ordinaire, eſt fort rare, & donne à l'or un éclat brillant qu'il n'a point tout ſeul. Vous en verrez un grand vaſe parmi les préſens du Roi; & l'on en fait au Japon une chaiſe à bras pour le Pape, dont le Roi de Siam lui veut faire préſent: on l'attend inceſſamment. Pour moi, je

ne trouve point cela si beau qu'ils disent.

5. *Décembre.*

M. Constance est allé porter au Roi la réponse de M. l'Ambassadeur à son mémorial. Il reviendra demain pour dresser le traité du commerce. Tous les momens commencent à estre précieux. M. l'Ambassadeur veut absolument partir d'ici le 12. de Siam le 15. & à la voile le 18. Il est ferme dans ses résolutions, & il partira : malheur à qui demeurera derriere. L'astrologue du Roi de Siam est venu ce soir contempler les astres dans les grandes lunettes des Jésuites. A propos des Jésuites, le Pere Tachart revient en France : j'en suis ravi. On dit qu'il va querir douze bons mathématiciens, que le Roi de Siam veut entretenir. On va bâtir un observatoire à Louvo, & un autre à Siam.

6. *Décembre.*

JE viens de faire le marchand. J'ai entretenu un Chinois sur le commerce, & sur le prix des marchandises de la Chine, pour sçavoir ce qu'elles se vendent à Péquin, à Nanquin, & à Cantom, afin de voir le gain que font les Siamois dans leur commerce. Par éxemple, si les plus belles soies cruës se vendent à Nanquin cent écus, elles se vendront cent cinquante à Cantom, & trois cens à Siam. Il m'a dit que quand les Tartares entrerent

dans la Chine, les plus habiles ouvriers en ſoie ſe ſauverent vers les provinces méridionales, & y ſont demeurez. Je tâcherai d'emporter des mémoires éxacts de tout cela pour faire ma cour à M. le M. de S.

Les Mores ont achevé cette nuit leur ramadant. On n'a jamais tant crié. La proceſſion eſtoit fort belle : il y avoit pluſieurs châſſes dorées, avec force flambeaux, des danſeurs, des joueurs d'inſtrumens. Ils s'arrêtoient de temps en temps, & crioient, *Il eſt mort, il eſt mort*, en parlant d'Ali, dont ils ſuivent la ſecte. Les plus riches Mores avoient fait des repoſoirs devant leurs maiſons, & ils y bruloient des parfums. Ils avoient de longs bâtons, au bout deſquels eſtoient des mains d'argent, qu'ils faiſoient toucher aux châſſes. Les pauvres gens me faiſoient grand' pitié, car ils y alloient de tout leur cœur.

7. Décembre.

M. Conſtance a répondu au mémoire de M. Veret; & lui a accordé quelques articles, & lui en a refuſé d'autres. Il eſt bien difficile de contenter tout le monde. Pour moi, je ſuis peut-eſtre prévenu en faveur de M. Conſtance : mais il me paroiſt fort honnête homme & fort raiſonnable; & juſqu'à ce qu'il m'ait trompé, je ne changerai point de ſentiment.

J'ai receu ce matin les quatre mineurs; & de-

main, s'il plaît à Dieu, je m'engagerai pour toute ma vie dans l'état ecclésiastique. Il y a deux ans & demi que j'y songe ; j'ay pris bon conseil ; je me suis abandonné à M. de Métellopolis : ainsi j'ai la conscience en repos, & crois prendre le bon parti.

La Princesse Reine de Siam est revenuë ce soir de la chasse. Ses gardes marchoient devant elle, & faisoient cacher tout le monde sur son chemin, encore qu'elle fust bien cachée dans une petite loge sur son éléphant. Les dames la suivoient dans le même équipage. Je désespere enfin de la voir : les ministres du Roi son pere ne l'ont jamais veuë.

8. Décembre.

JE suis présentement soudiacre : il n'y a plus moyen de reculer, voilà qui est fait. Je ne sçai si je serai assez malheureux pour me repentir, mais je n'en crois rien. Il me semble que je ne l'ai pas fait légerement.

M. Constance a accordé quelques privileges à Messieurs de la Compagnie Françoise. Je n'ai point esté appellé, quand on les a réglez : ainsi je m'en lave les mains.

9. Décembre.

JE suis Diacre : c'est bien marcher à pas de géant ; & qui plus est, demain, s'il plaît à Dieu, je serai

prêtre. Il n'y avoit pas moyen de faire autrement : nous nous en allons mécredi ; & depuis dix-huit mois qu'on parle de Siam, j'ai toujours eu la pensée de recevoir les ordres de la main de Monseigneur de Métellopolis. Sept ou huit mois que je vais passer dans un vaisseau me serviront de retraite.

Je viens d'entretenir un Mandarin Chinois fort habile, qui m'a appris beaucoup de choses curieuses. Je m'en vais les mettre ici sans ordre. L'Empereur de la Chine se nomme Chamhi : il a trente & un an, & regne depuis l'âge de sept ans. Il a un fils qui a trois ans ; n'a point de freres, & a plusieurs oncles & plusieurs tantes. Il paye tribut aux Tartares occidentaux. Pour comprendre qu'un si grand Prince soit tributaire, il faut sçavoir que le Roi Tartare qui entra dans la Chine il y a quarante-cinq ans, estoit des Tartares orientaux à l'égard de Péquin ; qu'il n'estoit pas fort puissant ; & qu'aprés avoir fait la conquête de toute la Chine, il fut menacé de guerre par les Tartares occidentaux, ausquels il promit de payer chaque jour de l'année dix mille ticals de Chine, qui font quinze mille six cens écus. Ses successeurs l'ont toûjours payé depuis. Il est vrai qu'à mesure qu'ils se sont bien établis dans la Chine, ils ont fait des chicanes pour le payement, & ont souvent payé en denrées & en hommes qu'ils estimoient excessivement. Par éxem-

ple, ils donnoient un homme lettré pour mille écus; & de-là vient que ces Tartares occidentaux sont devenus assez bien policez avec leurs esclaves lettrez. Il y a prés de deux ans que l'Empereur de la Chine prit par assaut l'Isle Formose, & y trouva quantité de braves officiers qui prirent son parti. Ils lui ont persuadé qu'estant paisible possesseur d'un grand empire, il ne devoit plus payer de tribut. Il les a creus, & l'a refusé, & a envoyé de grosses armées sur la frontiere de la Tartarie occidentale. Tous les Chinois sont présentement soumis aux Tartares, & tous ont fait couper leurs cheveux. Chaque Chinois depuis seize ans jusqu'à cinquante-cinq, paye deux mayons qui sont dix-huit sols de notre monoie, & est encore obligé à quelques services personnels. Ces grandes & épouvantables murailles, dont toutes les relations parlent, n'ont que six brasses de haut, à ce que dit le Mandarin Chinois. Le palais de l'Empereur a une lieuë de diametre. Du temps de l'invasion des Tartares, il y avoit un Roi de Corée tributaire de la Chine. Il implora le secours de l'Empereur du Japon, dont les terres ne sont séparées de la Corée que par un trés-petit bras de mer. Les Tartares & les Japonois se firent une rude guerre; & enfin partagerent la Corée, dont les Japonois eurent la moitié la plus orientale, & leur voisine. On porte de longs cheveux dans cette partie de la Corée; & dans l'autre on est

rasé à la Tartare. L'empire du Japon est composé de trente-trois Isles, qui pourtant ne font que la dixiéme partie de la Chine. La bonne porcelaine se fait dans la province de Kiansi prés Nanquin : on n'en fait plus gueres, faute d'ouvriers. C'est un conte fait à plaisir que la tour de porcelaine.

10. Décembre.

ME voici donc prêtre. Quel terrible poids je me suis mis sur le dos ! Il faudra le porter ; & je croi que Dieu qui connoît ma foiblesse, m'en diminuera la pesanteur, & me conduira toujours par ce chemin de roses, que j'ai trouvé si heureusement chez vous, au sortir des bras de la mort.

Le Roi, qui est à la chasse depuis huit jours, vient d'envoyer chercher M. l'Ambassadeur pour lui faire voir la maniere dont en prend les éléphans. On dit qu'il y en a cent quarante dans l'enceinte avec des tigres, des bufles sauvages, des cerfs, des sangliers, & autres telles bêtes qui viennent souvent attaquer les éléphans les plus guerriers. M. l'Evêque a accompagné M. l'Ambassadeur. Je n'aurois pas manqué d'y aller dans un autre temps ; mais aujourd'hui, cela n'auroit pas esté décent.

M. Constance vient de donner deux cens cinquante écus au college de Masprend ; & tous les ans il en donnera autant, & traitera les écoliers

trois fois l'année. En vérité cét homme-là a du grand.

M. l'Ambassadeur vient de revenir. Il n'a fait que reconnoître les lieux. La chasse est remise à demain : assurément c'est pour l'amour de moi. Il a veu le Roi qui lui a demandé où j'estois. M. l'Evêque, qui estoit présent, a répondu qu'il m'avoit donné ce matin les ordres sacrez, & que j'avois creu devoir demeurer en solitude. Sa Majesté a témoigné beaucoup de confiance à M. l'Ambassadeur; & lui a donné une soucoupe d'or, avec une tasse couverte aussi d'or, ouvrage de Siam. Il l'a ensuite prié de lui laisser M. le Chevalier de Fourbin pour l'emploier dans ses armées. M. l'Ambassadeur lui a accordé sa demande fort agréablement, a appellé Fourbin, & l'a présenté à sa Majesté, qui lui a promis d'avoir soin de lui ; & sur le champ lui a fait donner un sabre d'or, & une veste magnifique. M. l'Ambassadeur a dit au Roi, qu'ayant éxaminé ses places, & les trouvant en mauvais état, il lui offroit Lamare ingénieur, qui en peu de temps les mettroit hors d'insulte. Sa Majesté l'en a fort remercié, & l'a accepté.

11. Décembre.

IL y a eu cette nuit une éclipse de lune, qui a commencé à trois heutes & un quart du matin. Le Pere de Fontenei, & ses compagnons avoient braqué

braqué toutes leurs lunettes dans une chambre à côté de celle du Roi; & sa Majesté a tout observé avec eux. Il a oublié en cette occasion sa gravité, a souffert qu'ils fussent aussi haut que lui, & a témoigné estre fort satisfait. En voici une bonne preuve. Il leur a dit qu'il feroit bâtir une église, une maison, & un observatoire à Siam, & à Louvo, & qu'il vouloit qu'eux ou leurs semblables y fissent de belles découvertes. Cela a esté suivi d'une robe de satin, que chacun des Peres a rapportée à la maison.

Nous avons esté ce matin à la chasse des éléphans: c'est un plaisir véritablement royal. La grande enceinte est de plus de vingt lieuës de tour. Il y a deux rangs de feux allumez toute la nuit, & à chaque feu de dix pas en dix pas deux hommes avec des piques. On voit de temps en temps de gros éléphans de guerre, & de petites pieces de canon. Des hommes armez entrent dans l'enceinte, & font le trictrac : peu à peu on gagne du terrain; l'enceinte se retrécit; les feux, le canon, & les éléphans approchent, jusqu'à ce qu'on puisse approcher les éléphans sauvages assez prés pour leur jetter des lacets où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les éléphans de guerre qui sont stilez à cela, se mettent à leurs côtez, & leur donnent de bons coups de défense s'ils font les méchans, sans pourtant les blesser: d'autres les pous-

ſent par derriere. Des hommes leur mettent des cordes de tous côtez, montent deſſus, & les conduiſent à un poteau, où ils demeurent attachez juſqu'à ce qu'ils ſoient comme des moutons. Nous en avons veu prendre une vingtaine. Le Roi eſtoit monté ſur un éléphant de guerre, & donnoit les ordres. C'eſt lui qui a renouvellé cette ſorte de chaſſe, qui n'eſtoit plus en uſage. M. Conſtance m'a dit qu'il y a préſentement deux mille éléphans de guerre, & quarante-cinq mille hommes en faction.

Le Roi au milieu de la chaſſe a fait approcher M. l'Ambaſſadeur, M. l'Evêque, & moi, & nous a parlé avec une familiarité charmante. Nous eſtions chacun ſur notre éléphant. Il a accablé M. l'Ambaſſadeur d'honnêtetez; & m'a dit à moi indigne, que comme les Ambaſſadeurs qu'il envoie en France ſont étrangers, & ignorans des coutumes du païs, il me les recommande, & me prie de les aſſiſter de mes conſeils. Enſuite M. l'Ambaſſadeur lui a préſenté Lamare ingénieur, à qui il a fait donner une veſte; & à la fin de la chaſſe tous nos gentilshommes François chacun ſur ſon éléphant, ont pris congé de ſa Majeſté qui leur a ſouhaité un bon voyage, & en particulier au Chevalier du Fay, qu'il ſçait eſtre parent de M. l'Ambaſſadeur.

Aprés la chaſſe nous ſommes revenus dîner chez M. Conſtance,

M. Pomart m'a dit ce soir que je n'irois point à Rome; que le Roi de Siam n'avoit point de présens assez magnifiques pour le Pape, & qu'il ne lui en veut point faire de médiocres. Il m'avoit pourtant dit quelque chose à la derniere audiance : mais il fera semblant de l'oublier, & demain ne m'en parlera point. Dieu soit beni de tout. Je sentois une petite complaisance d'aller faire des complimens à sa Sainteté de la part d'un Roi du bout du monde.

12. Décembre.

NOUS venons d'avoir audiance de congé. M. l'Ambassadeur, M. l'Evêque, & moi avons esté portez sur des chaises à l'ordinaire. Tout le chemin estoit bordé de troupes à pié & à cheval, & de plus de deux cens éléphans de guerre, sur chacun desquels il y avoit deux Mandarins avec leurs bonets de cérémonie : cela faisoit un bel effet. Les cours du palais estoient couvertes de Mandarins prosternez, chacun suivant sa dignité. Nous sommes montez debout à la Françoise dans la salle où le Roi estoit sur son trône. Elle sera fort belle quand les miroirs venus de France seront placez. M. l'Ambassadeur s'est assis sur son siege ordinaire, M. l'Evêque & moi à ses côtez, assis sur les tapis. M. Constance estoit prosterné, ainsi que tous les grands Mandarins du Royaume. M. l'Abbé de Lionne & M. Vachet estoient assis der-

riere M. l'Evêque. L'audiance s'eſt paſſée en complimens; toutes les affaires eſtoient reglées. Le Roi a fait apporter une grande boſſette d'or telle que la portent les ſeuls Oyas, qui ſont les Ducs & Pairs Siamois; & en a fait préſent à M. l'Ambaſſadeur, comme le plus grand honneur qu'il lui pouvoit faire. Il a donné à M. l'Abbé de Lionne & à M. Vachet à chacun un crucifix d'or & des habits, & nous a ſouhaité un heureux voyage; le tout avec un viſage riant qui gagne les cœurs. Pour moi, j'ai ſenti je ne ſçai quoi en le quittant. Dieu veuïlle que nous nous revoyions en paradis. Le pauvre Prince parle toujours de Dieu, & par ſes vertus morales ſemble mériter que ce Dieu de miſéricorde acheve de l'éclairer. Il eſt en bon train: il va avoir des conférences avec M. l'Evêque. Nous partons avec eſpérance.

Aprés l'audiance M. Conſtance nous a mené dans une ſalle toute entourée de canaux & de fontaines, où le dîné a eſté bon & long. Il y a eu plus de dix ſervices. Le Roi y a envoyé des plats de ſa table, nous exhortant à faire bonne chere.

Aprés-dîné M. l'Ambaſſadeur a choiſi deux petits éléphans de poche, qui peſent bien chacun une demi-douzaine de beufs: ils nous embaraſſeront beaucoup. J'ai oublié à vous dire qu'à la derniere chaſſe le Roi dit à M. l'Ambaſſadeur, qu'il vouloit envoier un petit éléphant à Mon-

ſeigneur le Duc de Bourgogne ; & une demi-heure aprés il ſe ſouvint de Monſeigneur le Duc d'Anjou, & dit qu'il ne vouloit pas le faire pleurer, & qu'il falloit auſſi lui en envoier un. Ils ſont fort jolis : pourveu qu'ils arrivent à Verſailles ; j'en doute. Nous ſommes ſortis du palais avec la pompe ordinaire, & ſommes montez dans les balons pour aller à Siam

13. Décembre.

ON a marché une partie de la nuit, & nous voici à Siam. M. l'Ambaſſadeur aſſeure qu'il partira demain à quatre heures du matin. M. Conſtance vient de lui donner des plans des maiſons royales, & de la marche du Roi en balon : cela ſera fort curieux. J'en ai eſté bien-aiſe pour l'amour de vous : mais écoutez une triſte aventure. Il y a huit jours que M. l'Evêque écrivit en Europe ; ſes lettres eſtoient dans mon porte-feüille avec une partie de mon Journal. Tout eſt demeuré ſous mon matelas à Louvo. J'y envoie en diligence : tout eſt déménagé ; c'eſt un grand haſard ſi on les retrouve. M. l'Abbé de Lionne m'aſſeure que c'eſt la volonté de Dieu, & demeure tranquille, quoi-qu'il ſoit auſſi fâché que moi. Je vois bien qu'il a raiſon, & que quand un homme eſt bien déterminé à recevoir tout ce qui arrive comme venant de la part de Dieu, il eſt au-deſſus de tout : diſgrace, maladie, mort ; ſi c'eſt

la volonté de Dieu, pourquoi nous y oppoſer? pourquoi nous chagriner? Nous ne ſommes pas les plus forts; & les gens ſages ſçavent faire de néceſſité vertu.

14. Décembre.

IL y a quelque temps que le Roi donna à M. l'Ambaſſadeur toutes les porcelaines qui eſtoient dans ſa maiſon de Siam: elles ſont emballées, & à fonds de cale. Mais ſa Majeſté lui vient de mander que ſon intention avoit eſté de lui donner tous les meubles de la maiſon, & qu'elle vouloit abſolument qu'il les fiſt emporter. Comment voulez-vous réſiſter à un Roi? On emballe des tapis de Perſe à fonds d'or, des paravens de la Chine, un lit, des dais, &c. Ces gens-ci ſont aſſez magnifiques. M. Conſtance vient encore d'envoyer à M. l'Ambaſſadeur un préſent en ſon nom: c'eſt un petit eſclave pour en faire un Chrétien; ce ſont des piques & des mouſquets à la Japonoiſe, & quelques belles porcelaines. Il m'a auſſi envoyé un petit eſclave, & des porcelaines non encore veuës. Certainement cét homme-là aime bien à faire des préſens, & il en devient fatiguant. Si on avoit de quoi riſpoſter, ce ſeroit un plaiſir: mais toujours recevoir, & ne rien donner, cela eſt rude à ſouffrir. Il faudra lui envoyer de France.

15. *Décembre.*

NOUS partiſmes hier de Siam à cinq heures du ſoir. Les balons du Roi vinrent accompagner M. l'Ambaſſadeur juſqu'à la Tabanque. Ils veulent finir comme ils ont commencé. Les honneurs ſont extraordinaires. Tout le canon de la ville & des forteresſes a ſalué en paſſant. Nous avons marché toute la nuit, & ſommes arrivez à Banko à trois heures du matin. M. Conſtance eſtoit dans un beau balon que le Roi lui a donné depuis peu. Nous avons eſté mangez des Mouſquites, ou maringoins : c'eſt ici leur païs. La Lettre de l'Ambaſſade & les Ambaſſadeurs ont eſté portez en triomphe dans les balons d'Etat juſqu'à une frégate de vingt-deux pieces de canon, qui les doit mener à l'Oiſeau. Ils viennent de paſſer devant les forteresſes de Banko, qui les ont ſaluez de cinquante coups de canon.

16. *Décembre.*

M. de Beauregard que j'avois envoyé à Louvo chercher mes papiers, eſt revenu, & n'a rien trouvé ; Dieu ſoit beni.

Nous ſommes partis de Banko à onze heures du matin au même bruit des canons, & avec le même appareil. M. Conſtance eſt venu avec nous. J'ai profité de l'occaſion, & lui ai fait force queſtions. Il m'a confirmé tout ce que le Manda-

rin Chinois m'avoit dit de ſon païs, & ſur tout que l'Empereur de la Chine paie tribut aux Tartares occidentaux. Il y a deux ans qu'un Ambaſſadeur de Siam vit à Péquin les Ambaſſadeurs Tartares, qui venoient querir ce tribut; & ſi je lui avois parlé de cela à Louvo, il m'auroit donné le journal de l'Ambaſſadeur : vous n'auriez pas eſté fâché de le voir. Je m'en vais vous dire tout ce qu'il m'a dit ſur les Royaumes voiſins. Laos eſt grand & puiſſant : il y a du benjoin, du muſc & de la ſoie. Lantchan eſt la ville capitale. Il eſt en guerre depuis pluſieurs années avec le Roi de Siam. Le feu Barkalon entra dans le païs avec une groſſe armée de Siamois, & s'avança juſqu'à deux lieuës de la capitale. Le Roi de Laos lui manda qu'il alloit ſortir de ſa ville à la tête de ſon armée, pour l'aller combatre : mais le Barkalon lui fit réponſe qu'il n'oſoit meſurer ſon épée avec celle de ſa Majeſté, & qu'il alloit ſe retirer content d'avoir batu ſes Généraux ; ce qu'il fit, & ramena à Siam trois mille Laos eſclaves, à qui on donna des terres pour les cultiver. Le Roi de Siam lui dit à ſon retour que cela auroit eſté bon du temps qu'on ſe mouchoit ſur la manche, & lui fit donner quelques baſtonades pour avoir manqué une ſi belle occaſion. Notre premier Ambaſſadeur eſtoit à cette expédition avec ſon frere le Barkalon. Depuis ce temps-là il y a toujours eu guerre entre Siam & Laos. Chacun

cun garde ſa frontiere, fait quelques courſes, & prend quelques eſclaves ſans les tuer.

Les Royaumes de Pégou & d'Ava obéïſſent à un même Roi, & ſont en guerre avec Siam. Les Pégous enleverent l'année paſſée ſept ou huit cens Siamois.

Il y avoit autrefois grande alliance entre le Roi de Siam, & celui d'Achem dans l'Iſle de Sumatra. Il arriva ſous le dernier Roi de Siam, pere de celui-ci, que le Barkalon ayant enlevé quelques femmes d'un Ambaſſadeur d'Achem, fit aſſaſſiner à Banko l'Ambaſſadeur même & tous ſes gens, de peur qu'il ne ſe plaigniſt de la violence. Depuis ce temps-là, il n'y a eu aucun commerce entre ces deux Royaumes : ſeulement, il y a trois ans que la Reine d'Achem envoya propoſer au Roi de Siam une ligue contre les Hollandois, qui ſe vouloient rendre maîtres de tout le commerce de ſon païs, & lui écrivit qu'il falloit renouveller les anciennes alliances qui avoient eſté entre leurs Etats.

Le Japon a un Empereur qui ne fait rien, & un Roi qui fait tout. Le Roi va rendre hommage à l'Empereur une fois l'année ; & ce jour-là, à ce que diſent des Siamois qui l'ont veu, toutes les ruës ſont couvertes de grandes plaques d'or maſſif. Le palais du Roi brula il y a ſept ou huit ans : l'or, le plomb, & le cuivre dont il eſtoit rempli ſe fondirent, & composerent un nouveau mé-

tal, que le Roi a laissé pour servir de fondement au nouveau palais qu'il a fait bâtir. M. Constance, par malheur pour vous, est rentré dans son balon, & les questions ont fini. Nous sommes arrivez à la Barre. La frégate du Roi de Siam y estoit mouïllée. M. l'Ambassadeur est monté dedans, & y a trouvé les trois Ambassadeurs Siamois, & les douze Mandarins de leur suite. On a tiré force canon. Un vaisseau Anglois qui est à M. Constance a salué. Un moment aprés nous sommes montez dans la chaloupe de l'Oiseau, & avons gagné le bord pour donner ordre aux logemens. Les Ambassadeurs, & la Lettre du Roi viendront demain.

17. Décembre.

LA Lettre du Roi & les Ambassadeurs sont arrivez auprés de nous dans leur frégate. On leur a envoyé notre chaloupe pour les amener à bord. Ils y sont présentement. Tout notre canon a esté tiré plus d'une fois. On ne sçauroit croire l'embarras où nous sommes : tout est plein de balots : la Maligne en a ce qu'elle en peut porter ; & cependant en voici encore vingt-deux de l'équipage des Ambassadeurs, & sur le tout deux éléphans. Comment faire ? Ce n'est pas comme en venant ; & que sçavons-nous si la guerre n'est point en Europe. Il faut que nos bateries soient libres, afin de n'estre pas pris comme des coquins.

Ho Dieu ſoit beni, je viens de retrouver mes papiers. M. l'Evêque qui eſt ici, n'en eſt pas fâché. Ils eſtoient dans un cofre que j'avois vuidé trois fois ſans les trouver : je ne ſçai comment cela s'eſt fait.

Nous ſommes fort en peine de ſept Mandarins, & encore plus de M. Vacher, de M. Veret, & de M. de la Broſſe Secretaire de M. l'Ambaſſadeur, qui partirent tous hier au ſoir de la frégate du Roi de Siam pour venir à bord. Ils ſe mirent dans un mirou avec leurs hardes. Il y avoit pour deux heures de chemin, & ils ne ſont pas encore venus.

18. Décembre.

M. de Fourbin eſt revenu de la Barre, où il eſtoit allé trouver M. Conſtance de la part de M. l'Ambaſſadeur. On n'y a point eu de nouvelles de M. Vacher, ni des Mandarins. On craint beaucoup pour eux.

Le Secretaire de M. Conſtance vient d'amener un grand bateau chargé de poules, cochons, & toutes ſortes de fruits. Les préſens ne finiſſent point en ce païs-ci. Tous nos matelots depuis trois mois ont eſté nourris de poules, de canars, & de cabrits ; & nos vaiſſeaux en ſont chargez pour le retour.

M. Conſtance vient de paſſer aſſez prés de nous dans un vaiſſeau qui eſt à lui. Les Hollan-

dois, & la frégate du Roi de Siam l'ont ſalué. Nous ne l'avons point ſalué, parce qu'il avoit pavillon Anglois. Il eſt allé mouïller à trois portées de mouſquet de nous.

19. Décembre.

M. Conſtance eſt venu à bord. On a tiré vingt & un coups de canon : ce ne ſont point les manieres d'Europe, mais ici on ne fait que tirailler. Il a viſité le vaiſſeau, & a veu lui-même qu'il eſtoit impoſſible d'embarquer les éléphans & les vingt-deux balots : on les renvoye à terre. Il eſt retourné à ſon vaiſſeau aprés avoir parlé d'affaires, ſans rien terminer. Il attend à l'extrémité, afin que M. l'Ambaſſadeur preſſé de partir en paſſe par où il voudra. Au moins je vous déclare que je n'entens plus parler de rien.

Le Roi vient d'envoyer deux Mandarins Chinois avec des montres des choſes qu'il veut faire faire en France. Il preſſe extrémement, afin que nous lui donnions un mémoire des choſes, qui pourroient plaire au Roi, afin d'y faire travailler ou ici, ou à la Chine, ou au Japon.

On avoit envoyé des barques chercher M. Vachet & les Mandarins : on n'a rien trouvé. Seroit-il bien poſſible que ces pauvres gens fuſſent péris ?

20. Décembre.

ON commence à croire nos gens noyez. Tout le monde regrette ce pauvre M. Vachet qui est si bon homme; & nos Ambassadeurs montrent qu'ils ont de l'esprit, en sentant la perte qu'ils font. Cela seroit bien cruel pour la Compagnie de France, que M. Veret, qui en est le chef, fust noyé avec tous ses papiers & ses mémoires. M. de la Brosse est aussi un fort honnête homme, frere de M. des Landes qui est à Surate un des premiers de la Compagnie. Enfin la perte seroit grande, s'ils estoient perdus, & nous avons tout sujet de craindre. Voici le quatriéme jour qu'ils sont au moins égarez : est-il possible que M. Vachet, le plus agissant des hommes soit au monde, & n'ait pas donné de ses nouvelles? Il y a encore avec eux un marchand François, nommé M. de Rouën, qui venoit voir l'Oiseau par curiosité. Il aura bien dit plus d'une fois, *Qu'allois-je faire dans cette galere?* S'ils sont noyez, voilà une source de procés : ils doivent de l'argent, on leur en doit : on ne donne point de billet entre gens de bonne foi; chacun est embarassé à chercher des preuves.

Enfin M. Constance est venu à bord, & toutes les affaires, à ce qu'on dit, sont terminées. Il eust esté à souhaiter que M. Veret se fust trouvé ici.

M. l'Evêque & M. Constance sont retournez à terre dans notre chaloupe : si-tôt qu'elle sera revenuë, on mettra à la voile. On n'attend plus M. Vachet : M. l'Evêque assure qu'il n'est point noyé, & qu'ils ont dérivé vers les côtes. M. Constance dit que l'astrologue du Roi répond que nous ne partirons point sans M. Vachet. Nous devons pourtant partir demain : il faut qu'il se presse de revenir.

21. *Décembre.*

ON a encore donné aujourd'hui pour se ranger ; & nous partirons, s'il plaît à Dieu, à une heure aprés minuit. Je crois franchement que s'il n'estoit point vendredi, nous partirions toute à l'heure. Nos Officiers ne sont point superstitieux ; il y a même des ordres du Roi de partir le vendredi comme les autres jours : & cependant quand le cas arrive, on remet toujours au lendemain en faveur des matelots Bretons, curieux observateurs de ces bagatelles.

Grande joie sur le vaisseau. On voit paroître une galere ; on remarque des Mandarins habillez de vert ; on distingue le justaucorps bleu de M. Veret. Voici M. Vachet : la lunette nous approche les objets. Quel bonheur qu'ils arrivent dans le temps qu'on alloit partir ! On les croit ressuscitez : on ne sçauroit se lasser de les embrasser. Il n'y a que trois Mandarins avec eux, & ce sont

les plus alertes. Il en eſt reſté quatre plus peſans, qui n'ont pas voulu quitter leurs hardes: ils viennent par une autre voiture; & ſelon les apparences, ils nous trouveront partis. Voici leur aventure. Ils eſtoient ſur un grand mirou, & venoient à notre bord avec le vent & la marée. Ils s'en ſont approchez à la portée de la voix, & ont voulu mouïller pour attendre le jour. Le fonds eſtoit de ſix braſſes : ils n'avoient que quatre braſſes de cable; ce n'eſtoit pas le moyen que leur ancre allaſt à fonds. Ils ont donc dérivé : le courant les a emportez à plus de trente lieuës de nous. Ils n'avoient que trois méchantes rames: le moyen de ſe ſoutenir contre vent & marée? Leur voile a eſté emportée à la mer, & pendant trente heures ils ſe ſont veus entre la vie & la mort. Enfin ils ont abordé à une petite ville audeſſous de Pipeli. Le Gouverneur leur a donné une galere qui les vient d'amener un peu fatiguez, mais ſi aiſes de nous trouver encore ici, qu'ils ne ſentent plus leurs peines. Il n'y a que M. Vachet qui regardoit cét accident comme un effet de la providence, qui le vouloit à la Cochinchine où il a laiſſé ſon cœur.

22. Décembre.

NOUS avons mis à la voile à deux heures aprés minuit. Le reſte des Mandarins n'eſt pas venu : on s'en paſſera bien. Trois Ambaſſadeurs, huit Mandarins, quatre Secretaires, & une vingtaine

de valets suffiront pour vous donner une idée de la nation Siamoise.

Toutes nos partances sont heureuses, & nous partons toujours le samedi ; de Brest, de Batavie, de Siam, toujours le samedi, & toujours vent arriere. Nous avons déja doublé le Cap de Leon du côté de Camboge. La mer est belle, le vaisseau ne branle point, personne ne songe à estre malade. Nos Ambassadeurs sont bonnes gens, & veulent apprendre le François.

23. *Décembre.*

PETIT vent : bon chemin : nous sommes dans un bateau qui va de Paris à Saint-Cloud. Tout y est plein d'animaux différens pour le manger, ou pour le plaisir ; vaches, moutons, cabrits, cochons, oyes, codindes, canars, poules, singes, perroquets, chiens, chats, sans conter deux oiseaux plus grands & plus beaux que les demoiselles de Numidie, civettes, oiseaux qui parlent, & un nombre infini de rats fort familiers. Les animaux raisonnables s'y trouvent aussi rassemblez de païs assez éloignez, François, Suisses, Flamans, Hollandois, Bretons, & Provençaux, car ces deux derniers ne se disent pas François, Siamois, Pégous, Macassars : tout cela vit dans une grande union, & mange au même plat. Nous commençons à nous ranger. Nous prierons Dieu demain & aprés ; & puis chacun fera

fera sa tâche. J'ai de la besogne taillée pour six bons mois, & ne crains point de m'ennuier.

24. Décembre.

J'AI commencé à éxécuter ce matin les ordres du Roi de Siam. J'ai donné de petits avis aux Ambassadeurs : ils ne demandent qu'à plaire, & sur ma parole ils plairont. J'ai promis de leur apprendre tous les jours six mots François, & ils me payeront en traits d'histoire orientale.

La hauteur s'est trouvée de 10. degrez 47. minutes. La Barre de Siam est à 13. degrez & demi. Nous avons pris un peu au large pour éviter une roche qui est sous l'eau, & contre laquelle plusieurs vaisseaux se sont brisez. A l'heure qu'il est nous faisons le Suest pour avoir connoissance de Pol-pangcan, ou de Pol-ubi ; & quand nous aurons doublé la pointe de Camboge, nous ferons route vers Poltimont pour enfiler le détroit de Banka. La Maligne va mieux que nous : il faudroit l'attendre, si nous trouvions de grosses mers.

25. Décembre.

ON a dit la Messe de minuit, on a chanté la grand' Messe & vespres, on a dit le sermon : on ne fait pas mieux au séminaire. Nous ne sommes pas tant d'Ecclésiastiques qu'en venant : mais nous avons M. l'Abbé de Lionne & le Pere Tachart ; ils

en valent bien deux autres. Nos pilotes ont peur d'estre trop au large. Il y a ici de terribles courans qui portent vers Ligor; & si par malheur nous y estions poussez, nous en aurions peutestre pour un mois.

26. Décembre.

A minuit s'est levé un bon vent. Nous avons fait l'Est Suest toute la nuit pour nous redresser; & à la pointe du jour nous avons veu Pol-pangean. Nous voilà bien, si le vent continuë: nous laisserons Pol-ubi à babord, sans nous mettre beaucoup en peine de le reconnoître.

27. Décembre.

APRE'S un peu de calme est venu un grain, beaucoup de pluie, & un bon Est Nordest, qui nous a fait appercevoir à la pointe du jour Pol-ubi. Nous voici dans un beau parage. Il n'y a plus que quatre-vingts lieuës à Poltimont; c'est une affaire de trois jours. Nos Ambassadeurs sont gaillards: la plûpart de leurs gens ont le cœur sur les levres.

28. Décembre.

NOTRE rouleux est revenu. Le vent est assez fort: mais la mer nous prend par le travers, & cette mer vient de loin. Nous sommes tourmentez passablement: on se console, parce que nous allons vîte.

29. Décembre.

LE même temps ; & de plus je ſuis bien triſte. Mon cœur ne tient gueres : il me ſemble qu'à tous momens je m'en vais le cracher dans la mer.

La hauteur eſt de 5. degrez 22. minutes. Nous avançons. Quand nous aurons gagné les Iſles, la mer deviendra douce, & chacun aura la tête libre.

30. Décembre.

IL a plu toute la nuit. La mer eſt fort groſſe, & point de vent : c'eſt le moyen d'eſtre bien bercez. La Maligne que nous mépriſions en venant, a bien ſa revanche : elle va mieux que nous, parce qu'elle eſt nette, & que nous ſommes ſales. Elle a eſté quelque temps dans la riviere de Siam ; l'eau douce l'a nettoyée : & notre Oiſeau qui n'a point quitté la rade, eſt chargé d'un demi-pié de coquillage.

M. l'Abbé de Lionne a la fievre. Il a pris beaucoup ſur lui depuis que nous ſommes à Siam ; trois jours de roulis là-deſſus : en voilà aſſez pour altérer un tempérament auſſi délicat que le ſien.

La nuit approche, il fait bon frais, & nous ne voyons point Poltimont : il faut pourtant le voir, autrement nous pourrions bien mettre à la Cape. Gens ſages ne vont point s'aventurer dans des Iſles, quand la nuit eſt noire. Terre : on crie *Terre*,

c'est Poltimont. J'ai quitté la plume pour l'aller voir : cela vient bien en cadence. L'air estoit embrumé, on ne voyoit pas à cent pas; & justement le soleil en se couchant s'est montré, & a dissipé le nuage qui couvroit Poltimont : tout le reste de l'horison est demeuré dans l'obscurité. Cela assure notre route. Qu'il vente tant qu'il voudra : nous sçavons où nous sommes, & nous irons toute la nuit.

31. Décembre.

MA tête commence à se remettre; & bientôt je vous dirai choses nouvelles & rares des Royaumes de Siam, de Tonquin, & de Cochinchine. Je me suis appliqué à ces trois païs autant que j'ai pu. J'en ai tiré des mémoires de différentes personnes, & je m'en vais m'appliquer à les réctifier : ce sera sans beaucoup de peine. Notre premier Ambassadeur a fait quinze ans durant toutes les affaires de Siam sous le Barkalon son frere : il a de l'esprit & de la capacité. Le second Ambassadeur a esté deux fois à la Chine. Le troisiéme a esté aussi chez le Mogol. Je les questionnerai à loisir l'un aprés l'autre; & suivant votre louable coutume, je tâcherai de les éventrer.

Nous allons bien. Il pleut toujours. Poltimont est bien loin; & demain, s'il plaît à Dieu, nous passerons la ligne. Me voici tout racoutumé à la mer. J'en ai esté quitté pour deux jours de diette.

1. Janvier 1686.

BON jour, bon an de quatre ou cinq mille lieuës: les souhaits vont vîte, & ont bientôt fait le tour du monde. J'aurois dit ma premiere Messe aujourd'hui, si nous n'avions pas tous esté malades: ce sera pour le jour des Rois. L'Abbé de Lionne a encore un peu de fievre, & est bien foible. La pluie continuë depuis cinq jours. Nous avons passé la ligne à quatre heures du soir par le travers de l'Isle de Linguen, que nous avons laissé à stribord.

2. Janvier.

IL a fallu vers le minuit revirer de bord. Le vent venoit de l'avant, & nous poussoit sur les terres. On a tiré un coup de canon pour avertir la frégate. Le vent a bientôt changé, & nous avons repris notre route. Toujours la pluie, mais bon vent. A deux heures aprés-midi, aprés avoir reconnu les sept Isles, & les avoir laissées à babord, on a fait le quart de Surouest pour gagner la côte de Sumatra, & enfiler le détroit de Banka.

On voit un bâtiment qui nous suit. Nos lunettes assurent que c'est le sieur Combal François, qui va trafiquer à Batavie. Nos lunettes ont menti, c'est une somme Chinoise.

3. *Janvier.*

LA nuit fort noire, le brouïllard épais, les terres proches. Il a fallu mouïller cette nuit à 10. brasses. Le vent est venu à neuf heures du matin. Nous voyons à babord la grosse montagne de Banka ; mais le pilote fait encore le Surouest pour gagner la côte de Sumatra, & parer certaine roche qui est à l'entrée du détroit.

Nous sommes entrez dans le détroit heureusement vent arriere.

4. *Janvier.*

ON a mouïllé cette nuit à cause du brouïllard. A la pointe du jour on a veu deux vaisseaux Hollandois. Une de leurs chaloupes est venuë à bord. Ils viennent charger du poivre dans la riviere de Palimbang. Le Capitaine est venu un moment aprés. Nous l'avions déja veu au Cap de bonne Espérance.

5. *Janvier.*

CALME profond tout le matin. Du vent aprés-dîné, mais contraire. Il a fallu louvoyer tantôt vers Banka, tantôt vers Sumatra. Nous avons avancé jusqu'à la moitié du détroit, & puis mouïllé.

6. Janvier.

DIEU m'a fait la grace de dire aujourd'hui ma premiere Meſſe. Ho le bon ſéminaire, la bonne retraite qu'un navire! On eſt en paix dans ſa petite chambre : perſonne ne vient vous interrompre.

Petit vent & la marée nous ont fait faire un peu de chemin. Le vent s'eſt fortifié le ſoir, mais on n'a oſé ſe hazarder à travers le banc, ſur lequel nous échouaſmes en venant. Il a fallu mouïller, & attendre le grand jour.

7. Janvier.

ON a appareillé à la pointe du jour. Le vent eſt devenu contraire. On a louvoyé tout le matin.

Il a paru un navire avec pavillon Hollandois au grand maſt. Nous avons mis notre pavillon, & il a amené le ſien : c'eſt ſçavoir vivre. S'il ne l'avoit pas fait d'amitié, nous ne lui aurions point fait faire de force : car nous ſommes bonnes gens; & dans ces mers des Indes, nous ne cherchons point noiſe.

A quatre heures aprés-midi amene les voiles. On ne trouve plus que 4. braſſes moins deux piés. Nous voilà échouez, mais fort doucement ſur la vaſe : nous avons pourtant eu aſſez de peine à nous en retirer. Nous eſtions à flot avant minuit : on a mouïllé pour attendre le jour. Nous échouaſmes, en venant à Siam, preſque au même endroit.

Ce passage est difficile aux grands vaisseaux. Le vaisseau Hollandois a passé à notre barbe, parce qu'il prend beaucoup moins d'eau que nous. Tous nos Officiers assurent qu'il n'a jamais ôté son pavillon du grand mast : on me l'avoit dit, & même je croyois l'avoir veu de loin.

8. *Janvier.*

ON a appareillé à la pointe du jour, & nous sommes sortis heureusement de tous les bancs. Petit vent, grand chaud : la brise vient le soir. J'ai parié contre M. de Francine que le 17. à minuit nous aurions passé le détroit de la Sonde, & doublé l'Isle du Prince ; & nous avons parié une belle porcelaine à discretion. Quand mon pari a esté bien fixé au 17. j'ai parié pour le 16. & ensuite pour le 15. pareillement une porcelaine. Il y a apparence, malgré l'échouage, que je gagnerai trois porcelaines.

9. *Janvier.*

NOUS avons marché toute la journée, & n'avons pas fait grand chemin. Les courans nous ont fort contrariez. A minuit on a mouïllé, quoiqu'il fist bon frais, parce qu'on avoit peur d'aller donner sur les mille Isles : mais à peine l'ancre a-t-il esté jetté, qu'on a crié aux armes. Tout le monde s'est rendu à son poste. On voyoit un grand navire, qui venoit sur nous à pleines voiles :

il s'eſt approché à demi-lieuë, & a changé de route, & a fait prudemment.

10. Janvier.

PETIT vent, petit chemin. On voit l'Iſle de Sumatra ; on voit l'Iſle de Java, & la montagne de Bantam. Il a fallu changer de route pour éviter une roche, ſur laquelle nous avions le Cap ; & à minuit mouïlle.

11. Janvier.

NOUS voici mouïllez dans la rade de Bantam. Le Chevalier de Sibois a eſté de la part de M. l'Ambaſſadeur trouver le Gouverneur Hollandois, pour lui demander permiſſion d'aller à terre acheter des proviſions, & faire de l'eau. Il n'a pu avoir l'honneur de le voir. Ce Gouverneur eſt inéxorable, & ne veut pas que perſonne ait commerce avec les Javans. Il a refuſé toute permiſſion; mais il a envoyé ſix beufs de rafraîchiſſement, & a promis d'envoyer demain des poules & de la ſalade.

12. Janvier.

M. de Sibois vient de retourner à terre. Le Gouverneur s'eſt laiſſé voir, & lui a donné à dîner. Les poules & les aûtres rafraiſchiſſemens doivent venir à bord ce ſoir. Le Roi de Bantam eſt toujours dans une honnête priſon : il va quelque-

fois se promener avec le Gouverneur Hollandois, & n'est jamais le plus fort. Son pere est fort resserré, & n'a que deux valets. Son frere est prisonnier à Batavie. Ecoutez un plaisant incident. Voici une chaloupe avec pavillon Hollandois : c'est assurément un compliment pour M. l'Ambassadeur, & les rafraîchissemens suivront. Il sort de cette chaloupe un petit homme noir qui vient faire à son Excellence une profonde révérence, & la prier trés-humblement d'envoyer à M. le Gouverneur soixante & dix écus pour les six bêufs qu'il envoya hier. Cela s'appelle prier un homme à dîner, & lui faire payer son écot. M. l'Ambassadeur lui a répondu froidement, qu'il payeroit les beufs avec les poules qui devoient venir, & qu'il pouvoit les aller querir. Il s'en est allé, & demi-heure aprés nous avons appareillé. Là-dessus beaucoup de raisonnemens. Ils ont eu des nouvelles d'Europe. Avons-nous la guerre avec eux? Ou bien est-ce que ce vieux Gouverneur est un vilain, qui ne sçait pas vivre? Ou bien nous regardent-ils déja comme les amis du Roi de Siam, qu'ils veulent traiter en ennemi. Quoi qu'il en soit, ils sont affinez, & en ont pour leurs six beufs. Mais cependant nous n'avons gueres d'eau. On trouve tous les jours des barriques percées de vers; & j'ai peur qu'avant que nous arrivions au Cap, l'eau ne soit bien chere. Je m'en vais faire remplir ma jarre, & je la

garderai précieusement. L'eau de la riviere de Bantam ne vaut rien, & ne se fait qu'avec des peines infinies. Il y en a de fort bonne à l'Isle du Prince, au bas du détroit de la Sonde; mais nos pilotes n'y ont jamais esté, & ne connoissent point le mouïllage.

13. Janvier.

LE vent estoit bon en appareillant : il est devenu debout. Nous faisons des bordées.

Jamais on n'a oui parler d'une chose pareille : nous avons dans le cours de la même journée doublé le Cap de Bantam, enfilé le détroit de la Sonde, passé le grand & petit chapeau, rangé l'Isle de travers, & fait enfin ce qu'on ne fait pas quelquefois en huit jours. Mais nous avons perdu la frégate : il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident, car elle va bien.

14. Janvier.

LA frégate ne paroît point : on a mis en pane pour l'attendre : elle nous fera perdre aujourd'hui plus de vingt lieuës. Si elle ne vient pas aujourd'hui, nous partons demain : cela pourtant seroit bien cruel de se séparer de si bonne heure. M. de Francine m'a payé les trois porcelaines. Nous sommes en pleine mer : il est question présentement d'arriver au Cap. Nous avons parié une autre discrétion. Je parie que nous y serons mouïl-

lez le 12. Mars : il parie que non. Ces petits paris nous amusent à l'heure de la récréation. Tout le vaisseau prend parti. Pour moi je vais toujours à l'avantage du public, & j'ai toujours les veux de mon côté.

La frégate est revenuë ce soir : elle avoit mouillé la nuit dans le détroit, & n'avoit pas esté si brave que nous. Elle nous a fait perdre plus de vingt lieuës. Nous avons remis à la voile, & nous voici dans la grande mer. Nous allons reconnoître l'Isle des Cocos, qui est à plus de cent cinquante lieuës d'ici. Aprés cela il faut faire dix-huit cens lieuës sans songer à voir terre.

15. Janvier.

TOUJOURS de belles partances. La hauteur s'est trouvée de 7. degrez 21. minutes. Il y a longtemps que nos pilotes n'avoient consulté le soleil. On se soucie peu de lui dans les détroits, ou quand on voit terre : mais en pleine mer, sans le soleil on ne sçait ce qu'on fait.

16. Janvier.

BON petit vent. Calme un peu vers le midi. Le soir un grain. Nous faisons vingt-cinq lieuës par jour.

17. Janvier.

LA mer devient grosse, & nos cœurs deviennent

fades. On commence à voir des foux, & d'autres oiſeaux, & des poiſſons volans.

18. Janvier.

LA matiere manqueroit au Journal, ſi je n'y fourrois mes obſervations hiſtoriques. J'en ai beaucoup ſur les Royaumes de Siam, de Tonquin, & de Cochinchine. Je ne vous dirai rien qu'aprés avoir conſulté ſur chaque païs au moins deux ou trois perſonnes d'eſprit, témoins oculaires des choſes; & quand leurs témoignages ſe ſont rapportez, je les ai mis ſur mes tablettes. Je vais vous en faire part.

Le Royaume de Siam a à l'orient Camboge & Laos; au ſeptentrion Laos; à l'occident Ava & Pégou; au midi la mer.

De l'entrée de la riviere de Siam juſqu'à la ville royale il y a quatre journées; de la ville royale juſqu'à Porcelonc vingt-quatre; & de Porcelonc juſqu'à Fang, qui eſt la derniere ville de la frontiere du côté du nord, il y a neuf journées de chemin. Il y a dix-huit ou vingt journées de chemin d'un bout du royaume à l'autre, d'occident en orient.

Les Rois de Camboge, de Geor, de Patani, de Queda, & de Jambi, ſont tributaires du Roi de Siam, & lui payent tous les ans un bouquet de fleurs d'or. Il y avoit autrefois des Rois à Ligor, à Tennaſſerim, & à Porcelonc; mais leurs royau-

mes on esté conquis par les Rois de Siam, qui les ont réunis à leur couronne.

Le Royaume de Siam est divisé en plusieurs provinces: sçavoir, la province de Sciuteja, de Bankoc, de Porcelonc, de Pitpri, de Pitchai, de Campeng, de Rapri, de Tennasserim, de Ligor, de Cambari, de Conrasema, de Louconsevan. Chacune de ces provinces a un Gouverneur.

La Capitale du Royaume se nomme *Sciajũthaïa* : les Portugais l'ont nommée *Siam*. Elle est abondante en bois pour la construction des vaisseaux, en toutes sortes de marchandises qu'on y apporte de tous les ports des Indes, en éléphans, bateaux, balons, sel, verni, peaux de bêtes sauvages, bois de senteur, &c.

Les principales villes du Royaume sont, Tennasserim port de mer vers l'occident. Il y a du ris & des fruits. La ville est à sept lieuës dans la riviere; mais à l'embouchure: il y a une petite Isle nommée Mergui, où le Roi de Siam fait bâtir une forteresse.

Joncelang, autre port de mer sur la même côte, abonde en calin, & ambre gris.

Ligor, port de mer dans le golfe de Siam, abonde en calin, ris, fruit; & dans quelques années aura beaucoup de poisson.

Pitpri, port de mer, a du ris & des toiles de coton.

Bankoc, qui est la clef du Royaume du côté

de la mer du Sud, a deux bonnes fortereſſes : il abonde en jardinages & fruits, comme aréque, bétel, cocos, durion, bananes, oranges, &c.

Pourcelonc a beaucoup de dents d'éléphans, du ris, du ſalpêtre, des cornes de rhinocerots, des peaux de bêtes ſauvages, comme bufles, cerfs, tigres, &c. de la gomme rouge dont on fait la cire d'Eſpagne, des cannes de ſucre, des oignons, du tabac, de la cire, du miel, des flambeaux faits de poix & d'huile, du bois pour la conſtruction des vaiſſeaux, du coton, du bois de Sapan, &c.

Camburi, qui eſt ſur la frontiere de Pégou, a les mêmes choſes que Pourcelonc, hors les cannes de ſucre, & les oignons.

Conraſema, qui eſt à l'orient ſur la frontiere de Laos, abonde en éléphans, en rhinocerots, en bois d'aigle, &c.

La riviere qui paſſe à Siam ſe nomme Menan, ou mere des eaux. Quelques auteurs prétendent que c'eſt un bras du Gange : mais M. le Clerc Miſſionnaire, qui l'a remontée juſqu'à la frontiere de Laos, la trouva fort étroite ; & les habitans du lieu l'aſſeurerent qu'à trois journées plus haut ce n'eſtoit plus qu'un trés-petit ruiſſeau qui ſortoit des montagnes.

La grande richeſſe du Roi de Siam conſiſte en ce que tous ſes ſujets ſont obligez de le ſervir toute l'année pour rien à quoi qu'il les veuille employer. Ainſi quand il ſort dans ſes beaux ba-

lons, il y aura quinze mille rameurs qui ne lui coutent pas un ſol. Quand il fait la grande chaſſe des éléphans, il y aura quarante ou cinquante mille hommes employez, qui ne gagnent pas davantage. Ses bâtimens ſe font au même marché ; & il n'y a que dans le temps de la moiſſon des ris, que les peuples ont liberté de travailler pour eux-mêmes. Il y a pourtant quelques cantons du Royaume qui ſont éxempts du ſervice, en payant une certaine ſomme d'argent. Les revenus du Roi conſiſtent en éléphans, calin, plomb, ſalpêtre, ris, &c.

En temps de paix, le Roi met ſur les frontieres quelques petites garniſons pour garder les paſſages ; & en temps de guerre il fait enroller tous ceux qu'il veut, & les fait marcher au rendez-vous ; & quand ils ſont en corps d'armées, il leur donne du ris pour ſe nourrir.

La garde ordinaire du Roi conſiſte en deux Compagnies de Cavalerie de Mahométans, & deux de Chinois. L'infanterie eſt compoſée de deux Compagnies de Siamois avec des ſabres, de deux avec des lances, & de deux avec des mouſquets. Il y en a autant de Pégous, autant de Cambogiens, & autant de Laos. Car il eſt bon de remarquer qu'il y a beaucoup de ces peuples habituez dans le Royaume de Siam, qui ſont auſſi fidelles & affectionnez au Roi, que les naturels du païs.

On

Questo tarlo e stato [illegible] esta [illegible] [illegible] si trovava.

On croit que le Roi de Siam a un grand tréſor en or, argent, & pierreries, parce que tous les ans on y met quelque choſe, & que jamais on n'y touche. L'honneur des Rois conſiſte à augmenter le tréſor.

Dans le Royaume de Siam les enfans héritent de leurs parens, & ont plus ou moins ſelon la volonté de leurs peres & meres. Mais quand ils meurent en faute, & qu'ils ont malverſé dans leurs charges, le Roi confiſque tout leur bien; & les femmes & enfans ſont faits eſclaves du Roi. Que ſi les parens meurent ſans teſtament, les enfans partagent également.

Il y a ſept grands Officiers dans le Royaume.

Maha-omma-rat, qui eſt le premier aprés le Roi, & qui a droit d'eſtre aſſis en ſa préſence.

Chacri, qui regle les affaires de guerre & de juſtice.

Ces deux charges ne ſont point remplies préſentement; & l'on croit que le Roi les veut ſupprimer, parce qu'elles donnoient trop d'autorité.

Le Généraliſſime de terre & de mer, qu'on appelle Aahoum.

Ok-ïa-vang, qui a dans ſon département toutes les affaires du palais.

Ok-ïa-pra-clang, qui eſt ce que nous appellons le Barkalon, qui a toutes les affaires étrangeres, & les magazins du Roi.

Ok-ïa-pollatep, qui a ſoin des re venus du Roi.

Ok-ïa-Jombarat, qui juge toutes les affaires criminelles.

Outre ces grandes charges le Roi a un trésorier, qu'on appelle Ok-ïa-pacdi. La charge est présentement éxercée par commission par Ok-louang Racha Sombat.

Ceux qui possedent ces grandes charges, donnent avec l'agrément du Roi toutes les autres charges du royaume, & sont responsables de toutes les fautes qui s'y commettent.

Il n'y a de dignitez dans le Royaume de Siam que pour ceux qui sont actuellement au service du Roi. Les enfans n'héritent point des dignitez de leurs peres. Aprés les grandes charges, les premieres dignitez sont celles,

D'Ok-ïa,
D'Ok-pra,
D'Ok-louang,
D'Ok-quun,
D'Ok-mun.

Il y a encore quelques autres degrez plus bas, mais on ne les donne jamais aux gens de qualité. Notre premier Ambassadeur est Ok-pra; le second est Ok-louang; le troisiéme est Ok-quun. Il y a deux Mandarins Ok-quun, & les autres sont Ok-mun. Ceux qui servent bien le Roi, ou qui sont en faveur parviennent aux premieres dignitez. En voici assez pour un jour. Le vent est passable, la mer fort belle, & nous allons notre route.

19. Janvier.

TOUS les jours tous les Mandarins Officiers s'aſſemblent dans une ſale dans la cour du palais. Chacun de ceux qui ont quelque requête à préſenter ſe tient à la porte ſa requête à la main : Ils entrent enſuite, & préſentent leurs requêtes. Les étrangers les préſentent au Barkalon qui jugent toutes leurs affaires, ou à ſon Lieutenant. Ceux qui ont des affaires touchant les tailles & tributs, les préſentent à l'Officier qui les doit juger. Aprés que les affaires ſont diſcutées, on le fait ſçavoir aux Officiers du dedans du palais, qui en avertiſſent le Roi. Sa Majeſté ſort ſur un trône élevé de trois braſſes. Tous les Mandarins ſe proſternent la face contre terre : & alors le Barkalon, ou quelqu'un des premiers Ok-ïas rapporte au Roi le jugement des principaux procés ; & ſa Majeſté le confirme ou change ſelon ſa volonté. Quelquefois le Roi ſe fait rapporter certains procés au dedans du palais, & fait écrire ſon arreſt qu'il envoye publier au dehors.

Le Roi eſt trés-abſolu : il eſt proprement le Dieu des Siamois : perſonne n'oſeroit prononcer ſon nom. Il châtie trés-ſéverement la moindre faute, ſes ſujets voulant eſtre traitez rudement. Les châtimens ordinaires ſont des coups de rote, trente ou quarante ſelon la grandeur du crime. Il fait auſſi piquer la tête avec un ſabre ;

& quand on fait mourir un homme, on attache ſa tête au col des complices, & on la laiſſe pourir au ſoleil. La peine du Talion eſt auſſi fort en uſage. Le ſupplice ordinaire eſt de condamner à la riviere, qui eſt proprement comme nos forçats de galere.

Le Roi de Siam fait travailler plus qu'aucun de ſes prédéceſſeurs en bâtimens dans ſes palais, à réparer les murs des villes, en maiſons & égliſes pour les étrangers, & en navires qu'il fait conſtruire à la maniere d'Europe. Il aime fort les étrangers, & en retient à ſes gages tant qu'il peut ; & depuis que les Miſſionnaires François ſont dans ſon Royaume, il ſe fait voir beaucoup plus ſouvent qu'il ne faiſoit auparavant.

Les Siamois, Pégouans, & Laos font la guerre comme les anges. C'eſt-à-dire qu'ils pouſſent leur ennemi hors de ſa place, ſans pourtant lui faire mal : & s'ils portent des armes, c'eſt pour faire peur en tirant contre terrre ou en l'air, ou tout au plus pour ſe défendre dans l'extrême néceſſité ; mais cette néceſſité n'arrive preſque jamais, parce que leur ennemi en uſe de même. Ils détachent quelque régiment de l'armée pendant la nuit, qui va enlever tous les habitans de quelque village dans le païs ennemi, & font marcher hommes, femmes, & enfans ; & puis le Roi leur donne des terres, & des buffles pour les labourer. Néanmoins depuis quelques années, le Roi de

Siam fait la guerre aux Cambogiens révoltez; & comme ils sont secourus par les Cochinchinois, & par les corsaires Chinois, on s'y bat tout de bon, & il y a déja eu beaucoup de gens tuez de part & d'autre.

Il y avoit autrefois grand commerce entre Siam & Laos. Il venoit de Laos de l'or, du musc, du benjoin, & de la soie; & en échange on leur donnoit des toiles, des chites, des panes, &c. Mais le Roi de Siam a déclaré la guerre au Roi de Laos, parce qu'on ne lui a pas voulu livrer un marchand Mahometan qui l'avoit volé, & qui s'estoit retiré à Lantchang capitale de Laos. Il y a aussi guerre continuelle entre Siam & Pégou, mais de la maniere dont j'ai parlé cy-dessus.

Les loix du royaume ne font mourir personne: on condamne seulement les criminels ou à la chaîne, ou à estre jettez dans quelque isle deserte pour y mourir de faim. Mais le Roi d'à présent leur fait couper le cou, ou les abandonne à ses éléphans.

Quand les Rois estoient toujours enfermez, les Officiers avoient tout pouvoir: mais ce Roi-ci veut tout sçavoir, & est tous les jours six ou sept heures à divers Conseils. Il a ses espions au dehors; & s'il découvre qu'on lui ait caché quelque chose d'importance, il en fait une justice fort sévere.

Les Siamois sont fort dociles: ce qui ne pro-

cede pas tant de leur vertu naturelle, que de leur naturel fainéant, pareſſeux, & timide. C'eſt ce qui donne grand crédit parmi eux aux Talapoins, qui leur défendent de tuer toutes ſortes d'animaux, & qui ne laiſſent pas de les manger, quand on les leur donne tout tuez.

Les Siamois ſont fort chaſtes : ils n'ont ordinairement qu'une femme. Les riches pourtant ont des concubines qui ſont toujours enfermées. Le peuple eſt fort fidelle, & ne vole point. La plûpart des Mandarins qui ſont dans les emplois y feroient de grandes injuſtices, ſi le Roi n'y tenoit la main.

Preſque la moitié du royaume eſt peuplé de Pégous, qui ont eſté pris à la guerre : ils ſont plus agiſſans que les Siamois. Il y a auſſi beaucoup de Laos, qui eſtant à demi Chinois, ſont adroits, & voleurs par fineſſe. Leurs femmes ſont blanches, belles, & famileres.

Les Mandarins ſont ordinairement aſſez accommodez : ils ne dépenſent preſque rien. Le Roi leur donne des eſclaves, qui les ſervent à leurs dépens. Les vivres ſont à bon marché ; & pour s'habiller, ils ſe ſervent de pieces d'étofes, qui ne s'uſent pas ſi aiſément que les habits.

Les Siamois ſont preſque tous maſſons & charpentiers. Ils imitent parfaitement les plus beaux ouvrages d'Europe en dorure & ſculpture. Ils n'ont point encore pu parvenir à la peinture. Ils

font de trés-beaux ouvrages de ſculpture en chaux, & ils les font avec une eau tirée de l'écorce d'un arbre, qui la rend ſi forte, qu'elle dure deux cens ans ſans ſe gâter expoſée aux injures du temps.

J'ai envie de vous parler des fruits de Siam. Il y en a quantité de bons. Les gouſts ſont différens : je vous dirai le mien.

J'ai mangé à la rade de Bantam le durion : il ſent aſſez mauvais, & ne me parut pas trop bon. Tous les gens qui ont demeuré quelque temps aux Indes, diſent que ſi j'en avois mangé quatre fois, je le trouverois le meilleur de tous les fruits du monde. Il eſt trés-chaud.

L'ananas l'emporte à mon gout ſur tous les autres. Il eſt, dit-on, fiévreux, quand on en mange beaucoup.

La mangue eſt admirable, & ne fait point de mal.

Le mangouſtan eſt excellent; mais il donne le flux de ventre, quand on en mange beaucoup. Il eſt dans une maniere de coque, qui cuite au feu reſſerre, & guérit le dévoyement.

Le Jaque ne me ſemble pas trop bon.

La figue eſt un fruit doux, bienfaiſant, qui dure toute l'année.

Il y a de groſſes oranges vertes dont la chair eſt rouge : elles ont peu de pepins, & ſont d'un gouſt infiniment audeſſus de toutes les oranges que vous avez jamais mangées.

Je ne vous dirai rien de la patate, & de la pamplemouſe, qui ſont plus communes, & ſont aſſez bonnes.

On commence à ſemer du bled dans les païs hauts auprés des montagnes, & il vient fort bien. On y a auſſi planté des vignes qui viennent fort bien, mais qui ne durent pas : les fourmis blanches en mangent la racine. On y fait beaucoup de cannes de ſucre. Mais pardeſſus tous les fruits, les Siamois eſtiment l'aréque, & le bétel avec la chaux, & ne peuvent pas s'en paſſer.

Le Roi de Siam a aſſurément les plus beaux balons qui ſoient au monde, & en plus grande quantité. Ce ſont de petits bâtimens faits d'un ſeul arbre d'une longueur prodigieuſe, puiſqu'il y a cent cinquante rameurs. Les deux pointes ſont trés-relevées ; & celui qui gouverne en donnant du pié ſur la poupe, fait trembler tout le bâtiment. Ils ſont dorez preſque par tout, & ornez de trés-belle ſculpture : au milieu eſt un ſiege en maniere de trône fait en piramide. Autrefois il n'y avoit à Siam que des vaiſſeaux à la Chinoiſe qu'on appelle Sommes ; & il y en a encore pour aller à la Chine & au Japon. Mais le Roi en fait bâtir tous les jours à l'Europeane, & il en a acheté pluſieurs des Anglois tout appareillez. Il ne ſe ſert pour naviguer que des Mores, Chinois, & Malabars, les Siamois n'eſtant bons que dans leur riviere.

Il me

Il me reste à vous parler de la religion des Siamois. Je m'en suis instruit à fonds avec M. de Metellopolis, qui la doit sçavoir depuis vingt-quatre ans ; & avec M. l'Abbé de Lionne, qui s'y est fort appliqué. Mais remettons cela à demain. Le vaisseau tourmente un peu, le vent est foible, la mer est grosse ; & quand on écrit longtemps la tête tourne.

20. *Janvier.*

LA religion des Siamois est fondée sur le droit naturel ; & n'est proprement qu'un ramas d'histoires sans fin, qui ne tend qu'à faire rendre des honneurs divins aux Talapoins, leur principale vertu consistant à les honorer. Ces Talapoins ont des loix admirables qu'ils observent assez bien, au moins à l'extérieur. Leur fin dans toutes leurs bonnes œuvres est quelque bonne transmigration de leur ame dans le corps de quelque homme riche ou roi, ou dans le corps de quelque animal docile, comme d'une vache ou mouton, qu'ils n'osent tuer de peur de tuer leur pere ou leur mere. Ils admettent un enfer & un paradis, où les crimes sont punis, & les bonnes actions récompensées ; mais seulement pour un temps, aprés quoi les ames reviennent sur la terre.

Ils croyent qu'il y a eu dans les siecles passez un grand nombre de grands Talapoins, qui par des mérites extraordinaires qu'ils avoient aquis

dans des milliers de transmigrations, ſont devenus dieux l'un aprés l'autre ; & que depuis qu'ils ont eſté dieux, ils ont encore aquis de ſi grands mérites qu'ils ont tous eſté anéantis : ce qui eſt le terme du plus grand mérite, & la derniere récompenſe de la vertu, pour n'eſtre plus ſi fort fatiguez en changeant ſi ſouvent de corps. Il eſt vrai que par le mot Siamois *ni-rupan*, que nous traduiſons *anéantiſſement*, ils entendent ſeulement un état permanent, où ils ſeront comme endormis ſans rien ſouffrir ; & c'eſt en quoi ils mettent leur bonheur éternel.

Leur dernier dieu s'appelle *Ckodom :* quelques-uns l'appellent *Sommono-Ckodom*, comme qui diroit *le grand* *Ckodom*. Ils diſent qu'il mourut il y a 2229. ans ; qu'il avoit paſſé par les corps de cinq cens cinquante animaux de différente eſpece ; qu'eſtant Talapoin, il vint des païs orientaux un autre Talapoin envieux de ſa réputation pour le tuer ; qu'il le laiſſa approcher de fort prés, & que tout d'un coup par ſon ordre la terre s'ouvrit, & le méchant Talapoin fut précipité dans les enfers, lié de chaînes, & dans une poſture aſſez ſemblable à un homme crucifié. Cette fable leur donne quelque éloignement de la Croix. Ils ajoutent que quoi-que Ckodom ait eſté anéanti, & que par conſéquent ils n'ayent point de Dieu préſentement, ſa loi ne laiſſe pas de ſubſiſter dans les Talapoins ; & que dans quelques ſiecles un

ange viendra se faire talapoin, & puis d ieu; que par ses grands mérites il méritera d'estre anéanti, & que sa loi durera cent millions d'années. Voilà leur Religion, qui consiste proprement à ne reconnoître point de Dieu, & à attribuer toute la récompense de la vertu à la vertu même, qui a le pouvoir de rendre une ame heureuse, en lui procurant une bonne transmigration; au lieu que le vice porte avec soi son châtiment, en faisant passer l'ame du méchant dans le corps de quelque pourceau, corbeau, tigre, &c.

Ils croyent que le monde s'est fait par lui-même; & que depuis son commencement il s'est écoulé un nombre presque infini d'années; que les hommes naissent, & meurent plusieurs fois; que ceux qui sont à présent sont les mêmes qui estoient autrefois, & qu'il n'y en aura point d'autres à l'avenir; & qu'enfin le monde finira pour recommencer dans la suite, quand toutes les parties d'un autre monde seront disposées à se rassembler. Les Siamois, les Pégous, les Laos, & les Cambogiens suivent la même religion; & depuis la mort de Ckodom ils s'occupent particulierement à trois choses: la premiere, à bien garder les commandemens que cét homme leur a laissé par écrit, qui tous sont fondez sur le droit naturel; la seconde, à faire faire des figures qui représentent cét homme, & cela n'est pas fort ancien parmi eux; la troisiéme, à bien

loger & nourrir leurs prêtres, qu'ils diſent eſtre les diſciples de Ckodom: & en faiſant cela ils eſperent de devenir dieux, & dans la ſuite eſtre anéantis. Les Talapoins, par un extérieur modeſte, & une vie fort réglée, les entretiennent dans ces ſentimens. Ils ne font aucun ſacrifice, ni oraiſon, puiſqu'ils ne reconnoiſſent point de dieu auquel ils puiſſent adreſſer leurs prieres. Ils chantent ſeulement quelques hiſtoires fabuleuſes entremélées de ſentences. Ils chantent aux enterremens : *Nous devons tous mourir, nous ſommes tous mortels.* Ils ont une eſpece de confeſſion : car leurs novices vont au ſoleil levant ſe proſterner ou s'aſſeoir ſur leurs talons, & marmoter quelques paroles ; aprés quoi le plus vieux Talapoin leve la main à côté de la jouë du novice, & lui donne une eſpece de bénédiction. Quand ils prêchent, ils exhortent à la pratique de la vertu, & à donner l'aumône aux Talapoins. Ils paroiſſent fort ſcavans dans leurs ſermons, quand ils citent quelque paſſage de leurs livres anciens, qui ſont en langue Bali. Ce Bali eſt comme le Latin parmi nous. Ils ne ſont point fondez, n'ont point de rentes, & ne vivent que d'aumônes. Ils vont tous les matins ſe préſenter devant la porte ou balon des gens qu'ils connoiſſent, & ſe tiennent-là un moment avec une grande modeſtie, ſans rien dire, un éventail à la main qui les empêche de voir les femmes. Ils attendent, s'ils voyent qu'on ſe

diſpoſe à leur donner quelque choſe; ſinon ils s'en vont autre part, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé ſuffiſamment pour les nourrir avec leur famille pendant la journée. Ils peuvent manger tout ce qu'on leur donne, poules, canars, & autres viandes qu'ils n'oſeroient tuer; & ne boivent jamais de vin. Ils ſont habillez de jaune, la tête & les ſourcils raſez, le poil de la barbe arraché avec des pincettes; & quand ils veulent, ils peuvent quitter l'habit de Talapoin, & ſe marier.

Nous allons gaiment par un petit vent de Sueſt, qui nous a fait faire trente lieuës depuis hier. Nous ne verrons point les Cocos: les vents nous ont obligé à faire le Norouëſt, & quelquefois l'Eſt Norouëſt.

21. *Janvier.*

QUAND quelque Siamois recherche quelque fille ou femme en mariage, il l'envoye demander à ſes parens par quelqu'un des ſiens, qui leur porte une petite boëte d'or ou d'argent pleine de bétel & d'areque. Si les parens reçoivent le préſent, c'eſt une marque qu'ils acceptent la demande; & l'on convient du bien que chacun doit avoir, & du jour des noces où ſe trouvent tous les parens & amis de part & d'autre. Les loix du royaume permettent la ſéparation, pourvû que les deux parties y conſentent devant des témoins ou par écrit; & ils ſe peuvent marier à d'autres.

Ceux qui meurent de quelque maladie contagieuſe, & les femmes qui meurent en couche, ſont enterrez ou abandonnez aux oiſeaux carnaſſiers. Les autres corps ſont brulez ; & les perſonnes riches font élever des tombeaux magnifiques avec des piramides dorées pour garder les cendres de leurs parens, & de leurs Talapoins.

Je commence à chercher ce que j'ai à vous dire ſur le Royaume de Siam. Mes tablettes ſont pouſſées à bout ; & vous n'avez plus rien à attendre que de la converſation des Ambaſſadeurs. J'ai oublié à vous parler des monoies. Les Siamois n'ent ont point d'or dans le commerce ordinaire : le Roi en fait faire par curioſité. La plus groſſe monoie d'argent s'appelle tical, & vaut trente ſept ſols & demi monoie de France : le mayon eſt la quatriéme partie du tical : le foang vaut la moitié d'un mayon ; & le ſompaie eſt la moitié du foang. Ils ſe ſervent pour petite monoie de coquilles que les Hollandois leur apportent des Malduies : il en faut huit cens pour un foang, & on les nomme coris.

22. Janvier.

LA journée a eſté fort pluvieuſe, le vent foible & fort changeant. Nous avons fait vingt routes différentes.

23. Janvier.

NOs pilotes ont esté fort étonnez ce matin de voir terre : ils croyoient avoir depassé l'Isle des Cocos, & s'en faisoient à plus de vingt-cinq lieuës. Bien nous a pris d'avoir veu clair : nous faisions le Sorouest avec confiance, & allions à pleines voiles donner sur l'Isle ; cela n'eust pas esté sain la nuit. Il n'y a point de lune : cette terre est fort basse ; & nous eussions esté dessus avant qu'on s'en fust apperceu. Ils disent pour s'excuser que les courans viennent de l'Ouest, & nous ont soutenus plus qu'on ne sçauroit dire. J'ai remarqué que les courans sont d'un grand secours aux pilotes ; & quand ils se sont trompez, ils s'en prennent toujours aux courans.

24. Janvier.

PLUIE continuelle. Deux heures de bon vent, & puis les voiles batent les mâts. Nous avons espérance à la nouvelle lune : c'est ce soir ; mais il faut lui donner le temps de s'évertuer.

Il n'y a pas moyen de prendre hauteur. Nous allons toujours un peu, & faisons l'Ouest Sorouest. Tout l'air est embrumé : de temps en temps des grains qui ôtent le peu de vent qu'on a. On ne voit que poissons : on en prend peu ; c'est asseurément la faute de nos pescheurs. Ils s'amusent à la ligne, & ne se veulent pas donner la peine de harponer.

25. *Janvier.*

LE temps se met au beau : le soleil se montre. La hauteur est de 12. degrez 53. minutes. Le vent semble vouloir nous mener tout de bon. Nous venons de manger une bonite excellente.

Je prétens faire une carte admirable du royaume de Siam, où je mettrai, situerai, & orienterai toutes les provinces, & toutes les villes du royaume, d'une maniere à contenter tous les Baudrands & tous les Samsons du monde.

26. *Janvier.*

NOUS avons fait quarante-trois lieuës en vingt-quatre heures. Le vent commence avec la lune : il n'y a plus de brouïllars ; & c'est un vent fait.

27. *Janvier.*

CE vent fait s'est bientôt défait. Nous allons toujours à la route, mais foiblement ; & j'ai la mine de donner un beuf à l'équipage.

28. *Janvier.*

NOUS recommençons à rouler. Le vent est arriere & foible ; & une grosse mer nous prend par le travers.

29. *Janvier.*

LA nuit on va bien, le jour trés-doucement. Nos pilotes aſſurent que nous n'irons pas autrement juſqu'à ce que nous ayions dépaſſé le ſoleil. Ce ſera, s'il plaît à Dieu, dans trois ou quatre jours: alors nous trouverons les vents plus frais.

30. *Janvier.*

IL s'éleva hier au ſoir un vent admirable, & nous faiſons deux lieuës par heure. Cela me met en bonne humeur, & je vais vous débrouïller le royaume de Tonquin.

Le royaume de Tonquin a au ſeptentrion Juſman & Cantom provinces de la Chine; au midi la Cochinchine; à l'orient l'Iſle & le golfe d'Haynam; & à l'occident les Laos, & les barbares Kemoï. Il a environ ſix-vingts lieuës du ſeptentrion au midi. Sa largeur eſt inégale: il a plus de cent trente lieuës du côté de la Chine, & au plus cinquante vers le midi.

Il y a huit grandes provinces, toutes coupées de rivieres & de canaux. Les gouvernemens ſont entre les mains d'Eunuques; au lieu qu'en Cochinchine les Eunuques ſont fort mépriſez.

La ville de Checo eſt la capitale du royaume: ainſi s'appellent toutes les villes où le Roi fait ſa réſidence.

Voici le lieu de vous expliquer bien nettement

ce que c'eſt que le Bua, & le Chua de Tonquin: je vous dirai en même temps l'origine du royaume de Cochinchine. J'ai conſulté là-deſſus M. Vachet, & M. de Courtaulin Miſſionnaires, qui ont demeuré douze ou quinze ans à la Cochinchine; & le Pere Fuciti Jéſuite, qui a eſté vingt-huit ans ou au Tonquin, ou à la Cochinchine: & je ne mettrai ici que les choſes dont ils conviennent tous trois.

Les royaumes de Tonquin & de Cochinchine eſtoient autrefois une province de la Chine. Il y a à peu prés ſix vingts ans que les Chinois voulurent les remettre ſous le joug, & entrerent dans le païs avec une grande armée. Le Roi de Tonquin fut batu dans les premieres rencontres, & eſtoit preſt à tout abandonner, & à s'étrangler avec un cordon de ſoie, à la maniere des Rois orientaux: quand un de ſes capitaines lui promit de remettre ſes affaires en bon état, s'il lui vouloit donner le commandement abſolu ſur toutes ſes troupes. Il le fit; & ce nouveau Général ſe gouverna avec tant de courage & de ſageſſe, qu'il obtint la paix des Chinois, à condition que les Rois de Tonquin envoyeroient tous les trois ans à l'Empereur de la Chine un homme d'or maſſif de la hauteur d'une coudée, un genou en terre, la tête inclinée, portant à la main droite une pique dont le fer va juſqu'à terre. Ces conditions, quoi-que dures, furent acceptées avec beaucoup de joie.

Les Chinois se retirerent ; & le Roi de Tonquin demeura paisible possesseur de tout son royaume. Il fit aussitôt assembler tous les Grands de son état : & pour témoigner sa reconnoissance à son Général, il le déclara lui, & ses décendans, Gouverneur général &irrévocable du Tonquin pour la guerre, paix, justice, police, &c. avec cette réserve toutefois que lui & ses successeurs auroient toujours le pouvoir souverain ; que tous les actes se passeroient en son nom ; que l'on ne batroit monoie qu'à son coin ; que le Gouverneur général ne feroit rien d'important sans son ordre spécial ; qu'il le reconnoîtroit tous les ans pour son Seigneur en présence des Grands du royaume ; qu'il lui prêteroit le serment de fidélité. Il se réserva encore un certain nombre de soldats pour sa seureté,& de rentes pour sa subsistance. Ainsi au lieu d'un Roi,on en vit deux dans le Tonquin, le premier ne songeant qu'à ses plaisirs, & le second ayant en main toute l'autorité. Le premier s'appella Bua, & le second Chua. On a veu presque la même chose en France sous les Rois fainéans, qui avoient des Maires du Palais.

Le premier Chua du Tonquin n'avoit qu'un fils fort jeune, & une fille qu'il maria à un Tonquinois. A sa mort son gendre, qui estoit fort habile, se saisit du gouvernement. Il vouloit faire mourir le jeune prince, mais sa femme l'en empêcha ; & pour s'en défaire plus honnêtement,

il l'envoya faire la guerre au Roi de Chiampa, qui estoit alors fort puissant. Il lui donna des officiers qui estoient tout à lui, & qui avoient ordre d'abandonner le jeune prince dans le combat : mais ils le virent si brave, & si digne de les commander, qu'ils lui furent fidelles. Il s'empara en quelques années de cinq provinces de Chiampa : quantité de familles Tonquinoises vinrent s'établir dans les nouvelles conquêtes ; & il se vit maître d'un assez joli état avec des troupes fort aguerries. Alors le Chua de Tonquin eut de la jalousie, & le rappella sous prétexte de lui remettre le gouvernement. Il ne voulut pas s'y fier, & s'excusa sur la nécessité de sa présence pour assurer ses conquêtes. Il s'appelloit seulement Caibak, c'est à dire colonel ; & ce fut son fils qui osa le premier prendre le titre de Chua. Il fit en même temps élever quelques fortifications sur les frontieres de Tonquin & de Cochinchine, & refusa d'aller rendre l'hommage au Bua de Tonquin. Le Chua prit ce prétexte pour lui faire la guerre, & l'attaqua avec des forces bien audessus des siennes. Les Cochinchinois laisserent entrer les Tonquinois dans leur païs ; & les ayant fait donner dans des embuscades, les taillerent presque tous en pieces. Ils pousserent ensuite leurs conquêtes vers le midi, & depuis se sont fort bien maintenus contre les Tonquinois qui les ont attaquez plusieurs fois à leur honte.

Les principales marchandises qu'on peut tirer du Tonquin, sont de la soie, du musc, & du bois d'aloës, quand il est gras. Les Hollandois les y viennent prendre pour les porter à la Chine & au Japon, d'où ils rapportent au Tonquin de l'or & de l'argent. Il n'y a ni lions, ni asnes, ni moutons, mais beaucoup de bufles, peu de beufs, des vaches, pourceaux, quantité de cerfs, tigres, loups, ours, singes, éléphans; ni blé ni vin, beaucoup de ris. On n'y entend jamais parler de peste, de goute, ni de pierre. Il y a des ouragans presque tous les ans.

Le peuple est esclave, & travaille toujours pour le Roi, excepté les deux moissons pour semer, transplanter, & recueïllir les ris; ce qui va à peu prés à quatre mois par an. Un village de cent habitans paye douze mille de caches, qui valent quatorze écus, & douze grandes mesures de ris : ce qui est peu de chose au prix des Cochinchinois, qui payent cinq écus par tête, & qui sont ordinairement tous pauvres.

Le plus grand revenu du Roi consiste aux présens que tous les grands seigneurs sont obligez de lui faire le premier jour de l'an, le jour de sa naissance, & le jour de l'anniversaire de son pere. Il tire encore beaucoup des douanes, de l'ancrage des vaisseaux, & des marchandises de son royaume qu'il vend aux étrangers. Le Chua d'à présent se nomme Nambuon, & ne regne

que depuis deux ans. Il est fort emporté, & haï de ses sujets. Le Bua est fort sage & fort aimé. Ce qui pourra causer quelque révolution, le Bua par ses manieres populaires paroissant avoir envie de reprendre l'autorité que ses ancêtres ont abandonnée.

Il y a dix ou douze ans que le Roi de Tonquin entra en Cochinchine avec huit mille chevaux, quatre-vingts dix mille hommes de pié, & sept cens éléphans. Les Hollandois lui avoient donné des bombes qu'il envoya dans le camp des Cochinchinois; & l'on ne doute point qu'il ne les eust entierement défaits, s'il avoit pu se servir de son avantage. Mais il se retira brusquement sur la nouvelle que le Bua songeoit à remuer. Il entretient ordinairement deux cens galeres.

Les Tonquinois ne font point de cas des diamans, ni des perles. Ils ont de l'or & de l'argent du Japon en barre ou en caches, qui sont comme les doubles de France: ces caches sont trouées, & six cens valent un écu dix sols.

Les affaires de peu de conséquence sont jugées par les principaux de chaque village. Les grandes affaires, sur tout celles où il y va de la vie, vont au Gouverneur qui a ses officiers; & quand les principaux Mandarins y ont intérêt, ils attirent l'affaire à la cour.

Il y a dans le Tonquin des mines d'argent, une

mine de plomb, & une grote trés-profonde, d'où on tire tous les trois ans une quantité prodigieuse de soufre. Il y a aussi du vif argent.

Je m'en vais, pendant que je suis en train, vous expédier la Cochinchine. Elle a à l'orient la mer, au septentrion le Tonquin, à l'occident les barbares Ké-moï, & au midi le royaume de Chiampa. Il y a de grandes montagnes vers le septentrion, où aprés avoir marché cinq jours, on trouve le royaume de Thiem, qui a un Roi particulier de Laos : c'est-là que se retirent les Cochinchinois fugitifs.

La Cochinchine a cent dix lieuës de long du septentrion au midi, & dix, vingt, ou vingt-cinq de large. Il y a dix ou douze lieuës de barbares Ké-moï qui payent tribut au Roi de Cochinchine. Ces Ké-moï n'ont ni roi, ni religion. Ils n'ont point d'idoles, & adorent le ciel. Ils sont presque tous sorciers, ou tâchent de l'estre pour empêcher les éléphans & les tigres de les dévorer. Ils sément du ris qui est trés-bon, & mangent le gibier qu'ils tuent avec leurs fleches. Toutes les eaux de leur païs font mourir les étrangers qui en boivent; ce qui empêche les Missionnaires d'y aller.

Il y a plusieurs Rois tributaires de Cochinchine. Le Roi de Chiampa lui paye deux éléphans, cent bufles, cent beufs, cinq cens pieces de toiles, & tout le bois de Calamba, & d'Aigle, avec toute

l'ébene & l'ivoire qu'on trouve dans son païs. Le Roi de Cochinchine a rétabli celui-ci dans tous ses droits, & même lui a donné le pouvoir de faire mourir les Cochinchinois qui commettront quelque crime dans son état.

Le Roi de Thiem lui paye des éléphans, du Calamba, de la cire, de l'ivoire, &c.

Les barbares Ké-moï lui payent de la cire, de l'aréque, & du bétel ; & depuis quelques années l'un des deux Rois de Camboge s'est déclaré son tributaire pour avoir sa protection.

Les rivieres de Cochinchine sont si courtes & en si grand nombre, qu'on ne leur a point donné de nom.

Le Roi de Cochinchine a beaucoup de bois odoriférans, & de l'or en sable que l'on trouve dans un fleuve de la province de Fuyen. Il a la troisiéme partie de tous les ris ; & les Gouverneurs en ont de neuf parts une. Chaque homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante paye cinq ou six écus ; & outre cela travaille toute l'année pour le Roi, hors pendant les quatre mois que durent les moissons. L'achat des offices qui va trés-haut, & les présens que tous les Mandarins sont obligez de lui faire à certains jours de l'année, lui font encore un grand revenu. Il tire aussi beaucoup des Chinois habituez dans ses terres, qui font le commerce de la Chine & du Japon.

Comme

Comme le Royaume de Cochinchine s'eſt établi & ſe maintient par la guerre, la diſcipline militaire y eſt fort bien obſervée. Il n'y a point de vaiſſeaux, il n'y a que des galeres : il y en avoit cent trente & une en l'année 1679. C'eſt toujours le premier prince préſomptif héritier de la Couronne qui les commande.

Chaque galere a trente rames de chaque côté : il n'y a qu'un homme à chaque rame. La poupe & la prouë ſont libres, & c'eſt le poſte des officiers. Il n'y a rien de ſi propre. Le dehors de la galere eſt d'un vernis noir, & le dedans d'un vernis rouge où l'on ſe mire. Toutes les rames ſont dorées. Les rameurs, qui ſont auſſi ſoldats, ont à leurs piés un mouſquet & un poignard, un arc & un carcois. Il leur eſt défendu ſur peine de la vie de dire une parole. Ils doivent toujours regarder leur capitaine, qui par le maniment de ſa baguette leur fait éxécuter tous ſes ordres. Tous les rameurs rament debout, la face tournée vers la prouë où eſt le capitaine. Tout y eſt tellement d'accord, qu'un maître de muſique ne ſe fait pas mieux entendre à tous ſes muſiciens en batant la meſure, qu'un capitaine de galere de Cochinchine ſe ſçait faire obéïr au mouvement de ſa baguette ; car ſans ouvrir la bouche, il fait avancer, reculer, tourner, tirer de telles armes qu'il lui plaît, tout l'éxercice eſtant reglé ſuivant les meſures de ſa baguette.

Bien qu'on ne fasse l'éxercice des galeres que trois ou quatre fois l'année, chaque capitaine a toujours devant sa porte un petit bâtiment semblable à la galere, sur lequel il éxerce tous les jours ses soldats ; parce que s'il arrive dans la reveuë générale qu'il fasse la moindre faute, ou dans le commandement ou dans l'éxécution, il est cassé, & mis au nombre des soldats, & le plus habile prend sa place.

Les matelots n'ont ordinairement qu'un caleçon de soie blanche, & un bonnet de crin : mais quand ils se préparent au combat, ils mettent sur leur tête un petit pot doré, & prennent un beau justaucorps. Tous ceux d'une galere sont de même couleur. Ils ont le bras, l'épaule, & le côté droit tout nu.

Les galeres ont chacune trois officiers, six canoniers, deux timoniers, soixante soldats ou rameurs, & deux tambours. Il y a un coursier à l'avant, & deux petites pieces aux deux cotez. Elles ont toutes une maison particuliere sur le bord de la riviere ; & l'on a grand soin de les tenir en bon état.

Outre les galeres du Roi, les Gouverneurs des trois principales provinces du royaume où il y a de bons ports, en ont aussi. Celui de la province de Dinheat, qui est frontiere de Tonquin, en a trente ; celui de la province de Cham en a dixsept ; & celui de la province de Niaroux en a quinze.

L'armée de terre eſt compoſée de trente mille hommes. La maiſon du Roi eſt de neuf mille hommes; celle du premier prince eſt de cinq mille hommes; le ſecond en a trois mille, & le troiſiéme deux mille. Le reſte des troupes eſt ſur la frontiere où le Général fait toujours ſa réſidence. Comme l'armée de mer eſt commandée par le premier prince, le ſecond prince eſt toujours Généraliſſime de l'armée de terre : mais ils demeurent preſque toujours auprés du Roi, & laiſſent tout faire à leurs lieutenans, qui ſont nommez Généraux.

Aprés le Général ſuivent les *Tlammes-toues*, qui ſont les Maréchaux de Cochinchine: il n'y en a préſentement que trois. On leur donne toujours les principaux gouvernemens du royaume, où ils portent le nom de Viceroi : mais quand ils ſont à l'armée, ils obéïſſent au Général.

Aprés les *Tlammes-toues* ſont les *Cayvates*, ou brigadiers, qui commandent pluſieurs régimens.

Suivent les *Caydoi*, qui ſont comme les majors; & enfin les *Caydinnes*, qui ſont les capitaines des compagnies. Ceux-ci n'abandonnent jamais leurs ſoldats de veuë, ſont toujours logez à la tête de la compagnie, & lui font faire l'exercice deux fois par jour.

Le Roi de Cochinchine donne tous les jours deux audiances ; le matin à ſix heures, & le ſoir à cinq. Tous les officiers de guerre & de juſtice ſont

obligez de s'y trouver. De sorte que dés le grand matin le soldat se trouve à la porte de son capitaine pour le voir sortir : le capitaine va voir le Caydoi, qui va aussi faire sa cour au Cayvate ; & celui-ci a son Prince, qui est obligé aussi-bien que les autres à se trouver à l'audiance du Roi.

Aprés l'audiance le capitaine fait marcher ses soldats au travail ou à l'exercice. Jamais ils ne sont à rien faire, & souvent travaillent aux réparations publiques.

Les armes ordinaires du soldat sont le mousquet & le sabre. Ils tirent souvent au blanc ; & les plus adroits ont une plus haute paye, & sont mis dans les gardes du Roi, ou faits officiers.

Chaque famille du royaume est obligée de fournir un soldat au Roi à son choix. Il n'en choisit que de bien faits, qui sont engagez depuis dix-huit ans jusqu'à soixante. Ils passent les trois premieres années à s'éxercer ou pour la mer, ou pour la terre ; & pendant ce temps-là ne sont point châtiez de leurs fautes. Aprés cela on les incorpore dans une compagnie. Ils sont logez, habillez, & armez aux dépens du Roi, & reçoivent la paye ordinaire tous les premiers jours du mois. Elle consiste en cinq livres d'argent, un boisseau de ris, & une certaine sorte de poisson dont ils ne sçauroient se passer. Ils sont presque tous mariez, & ne pourroient pas subsister sans leurs femmes. Ils sont obligez de fournir toute la poudre

qu'ils uſent dans leurs éxercices; & quand ils ſont en corps d'armée le Roi leur fournit tout. Il eſt bon de remarquer qu'on ne leur fournit que le ſalpêtre, ſoufre, charbon, plomb en maſſe, & des outils pour travailler eux-mêmes leur poudre, & leurs balles ; ce qui les rend plus habiles que tous les autres peuples de l'Aſie à rafiner la poudre.

Les habits des ſoldats le jour d'une reveuë ou d'un combat ſont magnifiques : chaque compagnie eſt de même parure, ou ſatin rouge, ou vert, ou jaune. Les gardes du Roi & des Princes ont des habits de velours avec des armes d'or ou d'argent. Pour les officiers, ils ſont plus ou moins magnifiques ſelon leur dignité.

Il n'y a jamais eu de cavalerie en Cochinchine: mais depuis quelques années ce Roi-ci en veut avoir, & a déja deux compagnies de cinquante hommes chacune. Il fait chercher des chevaux par tout, & les fait dreſſer.

Quand un ſoldat a mérité la mort pour crime de leze-majeſté, on ne lui coupe pas la tête comme aux autres Cochinchinois : chaque ſoldat de ſa compagnie eſt obligé de lui couper un morceau de chair, & de la manger ; & comme cela fait horreur, ils cachent un petit morceau de pourceau qu'ils mangent, aprés avoir mis en pieces leur camarade.

Le Roi, & tous les grands officiers ont ſoin de faire bien élever les enfans des ſoldats. Ils ont

des maîtres qui leur donnent de temps en temps des robes, ou de ſoie s'ils ont bien appris, ou de toile s'ils ſont pareſſeux; & quand les peres & les meres voyent revenir chez eux leurs enfans avec des robes de toile, ils les batent, & les obligent à aller demander l'aumône pendant quelque temps, afin que la honte les faſſe mieux étudier à l'avenir.

Les Cochinchinois n'aiment pas les diamans: ils eſtiment aſſez les perles, mais il eſt défendu d'en vendre. Ils font grand cas du corail & de l'ambre. Le Roi a beaucoup d'or, d'argent, & de caches; & dans toutes les provinces il a de grands greniers où l'on garde du ris de trente ans & plus.

Les Cochinchinois ne reſpirent que la guerre, & ont peu de religion. Ils ont pourtant des temples, & des idoles, comme à la Chine: mais ils ont fort peu de Talapoins, & fort ignorans; & ils ne font des ſacrifices que pour boire & manger. Dans chaque maiſon il y a un petit autel ſuſpendu proche du toit, qu'ils appellent le *Tlan*, qu'ils croyent eſtre le ſiege de l'eſprit qui les conſerve. Chaque village a auſſi une petite cabane, qu'ils appellent *Mieu*, qui eſt le ſiege de l'eſprit tutelaire du village. Le Roi & toute la cour ne font tous ces actes extérieurs de religion que par grimace.

Ils obſervent trois cérémonies dans leurs mariages. La premiere eſt le *Hoï*, qui ſont les fian-

çailles. Le pere & la mere du garçon vont porter un présent aux parens de la fille: s'ils l'acceptent, le mariage est arrété.

La seconde est le *Cuoï*. Tous les parens de part & d'autre s'assemblent chez la fille, qui leur donne à dîner; & tous les assistans font chacun un présent au fiancé.

La troisiéme cérémonie est le *Cheo*, qui se fait en assemblant les principaux du village de la fille pour leur dire, *Soyez témoins que je prens une telle pour ma femme*. Aprés le Cheo le mari peut encore renvoyer la femme, mais la femme ne peut quitter son mari. Ordinairement si l'accordé a cinq cens écus de bien, l'accordée en a cent.

Leurs cérémonies pour les morts sont semblables à celles des Chinois. Ils lavent le corps, l'habillent avec les marques de sa dignité, puis le mettent dans une bierre de bois vernis qu'ils couvrent d'un brocard de la Chine, & l'exposent dans une salle bien parée. A la tête de la bierre ils dressent un autel, sur lequel ils mettent une planche où est écrit le panégirique du défunt qu'ils appellent souvent saint. Les Chinois mettent de plus une statuë ou idole audessus de la planche. Des deux côtez de la planche sont quatre cierges de cire allumez, & audessus un habit de papier de couleur rouge, ou jaune. Au devant de la planche il y a cinq ou six petits plats pleins de bétel, d'aréque, de figues, &c. avec les deux petits bâtons

pour manger, & quelques parfums. Ils dreſſent en même temps une grande table couverte de viandes pour les aſſiſtans : mais ils ne mangent qu'aprés que le plus proche parent en robe blanche, les cheveux épars, a marmoté quelques paroles, & a fait au corps trois révérences jusqu'à terre ; ce que fait auſſi toute la compagnie. Enſuite on porte le corps ſur un brancard juſqu'au tombeau, où aprés avoir brulé l'habit de papier, & des monoies de papier doré, qu'ils croyent qui ſe changeront en or en l'autre monde, ils enterrent la bierre couverte de brocard, & élevent un mauſolée qu'ils font réparer tous les ans. Les mêmes cérémonies s'obſervent le jour de l'anniverſaire, où tous les parens & amis aſſiſtent, & portent des préſens. L'anniverſaire vaut au Roi tous les ans plus de cent mille écus, & aux princes & grands ſeigneurs à proportion.

Les Miſſionnaires ont défendu aux Cochinchinois Chrétiens l'autel, l'habit, & les monoies de papier, les viandes qu'on préſente à l'ame du défunt ; & permettent le reſte comme cérémonies purement civiles.

Quand quelque prince, ou grand ſeigneur meurt, ſes terres reviennent au Roi, & ſes enfans n'héritent que de ſon argent, & de ſes meubles : le cadet en a ordinairement plus que les aînez, à qui les peres donnent leur part en les mariant.

Le Roi de Cochinchine décend en droite ligne

gne du véritable Chua de Tonquin, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Celui qui regne présentement se nomme *Chua-hien*. Il y a trente-sept ans qu'il regne. Son pere en 1634. défendit la Religion Chrétienne, fit mourir André, Vicente, & Ignatio Jésuites, & chassa les Missionnaires. Sous ce Roi-ci le Gouverneur de Faifo a fait mourir plus de quarante Chrétiens. Il entra dans le Tonquin au commencement de son regne, & y fit de grandes conquêtes, où il demeura sept ans, & qu'il n'abandonna qu'à cause de la révolte d'un de ses Généraux.

31. Janvier.

LE soleil est sur nos têtes, & nous n'avons point chaud. Le vent nous rafraîchit, & nous fait faire quarante lieuës par jour.

1. Février.

MÉME vent. Nous allons à merveilles.

2. Février.

C'EST un vent fait, qui durera.

3. Février.

JE m'apperçois qu'en venant je me jettois sur la bagatelle, quand les aventures me manquoient. Je ne fais plus cela, & j'ai tort. Nos occupations journalieres ne sont point si bagatelles : on fait

des conférences trés-utiles, & je vous en rendrai conte au premier jour.

4. Février.

LE vent mollit un peu; mais il eſt toujours Suſueſt, & nous porte à la route. Choſe admirable! depuis ſix ſemaines que nous ſommes partis de Siam, nous avons toujours eu vent favorable : la ligne qu'il a fallu paſſer, & le ſoleil à pic ne nous ont point donné de calme. La mer eſt couverte de poiſſons, & nous n'en prenons point : ou ils ſont habiles, ou nos pêcheurs ſont mal adroits.

5. Février.

ON a mis le Cap à Oueſt quart de Soroueſt, parce que nous prenions trop du Sud. Le vent eſt au même endroit.

M. l'Abbé de Lionne nous a fait aujourd'hui une conférence ſur l'opinion probable : le Pere Tachart y a bien tenu ſon coin.

6. Février.

BON vent. Nous roulons un peu.

7. Février.

LE vent s'eſt fortifié avec la lune, & nous faiſons cinquante lieuës par jour.

8. Février.

CROIRIEZ-vous que je viens de faire un sermon, & peuteſtre que je le dirai ? Cela eſt un peu téméraire : commencer à prêcher à quarante-deux ans. Nous verrons comment cela ſe paſſera : je ſentirai bien ſi je ne fais rien qui vaille, & je me le tiendrai pour dit. Un Eccléſiaſtique doit ſervir Dieu & l'Egliſe ; mais il n'eſt pas abſolument néceſſaire qu'il prêche : c'eſt pourtant bien fait, s'il en eſt capable. J'en ai eu toute ma vie la fantaiſie dans des temps où je prêchois fort peu d'éxemple : maintenant que Dieu m'a fait la grace de rentrer en moi-même, & que je me vois prêtre pour toute l'éternité, je veux au moins eſſayer, & jamais je ne trouverai une plus belle occaſion. Il ne faut pas dire des choſes bien relevées à des matelots : il faut ſeulement prendre l'Evangile, & l'expliquer nettement & familierement. Si je pouvois parvenir à pouvoir faire un bon prône à Gournai, ce ſeroit-là toute mon ambition ; car je ne crois pas que je me ſerve du credit de M. le grand Aumônier pour prêcher à Verſailles.

Nous faiſons route à l'Oueſt, à cauſe que la variation nous portoit trop au Sud, & que nous voulons paſſer au Sorouëſt entre l'Iſle de Romeiros, que nous laiſſerons à babord, & celle de Saint Joan de Liſboa, que nous laiſſerons à ſtribord.

9. Février.

MEME vent.

10. Février.

NOUS n'avons fait aujourd'hui que quarante trois lieuës.

11. Février.

MEME vent. La hauteur s'est trouvée de 24. degrez 42. minutes; & suivant mon estime rectifiée par celle d'un pilote, nous sommes à 86. degrez 39. minutes de longitude.

12. Février.

NOUS allons bien. Je viens d'apprendre d'un de nos Ambassadeurs la maniere de se servir du ginseng, & des nids d'oiseaux. Je vous porte de l'un & de l'autre : c'est un tresor.

Le ginseng est une petite racine qui croît à la Chine dans la province de *Hoünlam-soutchouan*, & dans celle de *Couli*. Il n'y en a point en aucun autre lieu du monde. Son principal effet est de rectifier le sang, & de rendre les forces à ceux qui les ont perduës. On met de l'eau dans une tasse, on la fait boüillir à gros boüillons; on jette dedans les racines de ginseng, qu'on a coupées par petits morceaux : on couvre bien la tasse, afin de faire infuser le ginseng; & quand l'eau

eſt devenuë tiede, on l'avale ſeule dés le matin avant que d'avoir mangé. On garde le ginſeng, & le ſoir on fait bouïllir de l'eau encore une fois; mais on n'en met que la moitié de la taſſe : on y jette le même ginſeng, on couvre la taſſe; & quand l'eau eſt aſſez froide, on la boit. Enſuite on fait ſécher le ginſeng au ſoleil; & ſi l'on veut, on peut encore le faire infuſer dans du vin, & en uſer. On met la quantité de ginſeng à proportion de l'âge de la perſonne qui s'en doit ſervir. Depuis dix ans juſqu'à vingt on en prend chaque fois le poids de la moitié d'un foang; depuis vingt juſqu'à trente, le poids d'un foang & demi; depuis trente juſqu'à ſoixante & dix & par delà, le poids d'un mayon : on n'en prend jamais davantage.

Les nids d'oiſeaux ſe trouvent principalement en Cochinchine : ils ſont admirables pour les ſauſſes, & bons pour la ſanté, quand on y mêle du ginſeng. On prend une poule, dont la chair & les os ſoient noirs; on la vuide bien, on la nettoye. Puis on prend des nids d'oiſeaux, qu'on amollit avec de l'eau, & qu'on déchire par petits filets. On coupe auſſi du ginſeng par petits morceaux; puis on met le tout dans le corps de la poule, dont on cout le fondement. La poule enſuite eſt miſe dans une porcelaine couverte, qu'on met dans une marmite pleine d'eau; & l'on fait bouïllir cette eau juſqu'à ce que la poule ſoit cuite : aprés

quoi on laisse la marmite sur la braise & cendres chaudes pendant toute la nuit. Le matin on mange poule, ginseng & nids d'oiseaux sans sel ni vinaigre ; & aprés avoir mangé le tout, on se couvre bien, & quelquefois on suë.

On peut aussi manger du ris cuit à l'eau avec les nids d'oiseaux & ginseng accommodez comme cy-dessus. On mange cela à la pointe du jour ; & si l'on peut, on dort là-dessus.

Puis que j'ai des pierres de bézoard, il faut vous en dire les propriétez. Si vous avez esté mordu par un serpent ou par quelque autre animal venimeux, on broye un peu de la pierre dans du vin qu'on avale ; & le poison ne vous fait point de mal. Elle est encore admirable pour les ulceres & pour les obstructions. La pierre de bézoard vient dans le ventre du hérisson, du singe, de la chevre, & quelquefois de la vache ; mais celle du hérisson est la meilleure.

13. Février.

VENT à souhait. Nous avons fait quarante-six lieuës, & je pourrois bien gagner mes paris.

14. Février.

LE vent est un peu trop fort ; il n'y a pas de plaisir à aller si viste : nous faisons prés de trois lieuës par heure, & nous commençons à beaucoup rouler.

15. Février.

IL n'y a plus à rire: le vent eſt terrible, & la mer épouvantable. Il a fallu vîte amener toutes les voiles, les mâts des perroquets & la grande vergue : nous ſommes réduits à la miſene qui nous mene en route. Mais il vient une groſſe lame qui nous prend par le travers, & nous fait horriblement rouler: ſouvent l'eau entre par le plat-bord : les moutons ſe caſſent les jambes, les cochons ſe crevent, un coup de mer noye trente poules, tous nos coffres ſe batent les uns contre les autres : enfin c'eſt un grand deſordre, & nous aurions peur ſi nous n'avions pas fait ſix mille lieuës ſur la mer. Nos Siamois ſont aſſez plaiſans : un Mandarin vient de me demander ſi les François avoient peur. Je lui ai dit que non : qu'à la vérité le temps eſtoit mauvais, mais que notre vaiſſeau eſtoit bon. *Puis que cela eſt*, m'a-t-il dit, *je n'ai donc pas peur*. C'eſt le même qui diſoit à Siam, *J'aurai grand'peur ſi je vais en France, mais je veux pourtant y aller*. Nous avons perdu cette nuit la frégate. Elle avoit un feu & nous auſſi : mais le temps eſtoit ſi gros, qu'apparemment elle n'a pu nous ſuivre; & en ces occaſions ſauve qui peut. Nous eſpérons la retrouver au Cap.

16. Février.

NOUS fiſmes hier ſoixante lieuës avec la ſeule

mizene. Aujourd'hui le vent a varié, & a presque fait le tour du compas. La mer est toujours fort grosse: le vaisseau travaille fort, & nous aussi.

17. Février.

IL fallut hier au soir mettre à la cape avec la mizene & l'artimont, parce que le vent estoit contraire, & que quant à présent nous ne voulons point retourner à Siam. On appelle cette cape à l'Espagnole. Ce matin le vent s'estant remis à la raison, on a appareillé la grand'voile, & puis le grand hunier; & nous faisons bon chemin malgré la grosse mer & le roulis.

18. Février.

LE soleil commence à se remontrer, les nuages à se dissiper, la mer à s'abbaisser, le roulis à diminuer.

19. Février.

ENFIN, on a pris hauteur à 31. degrez 10. minutes. Nous sommes, suivant l'estime, à 70. degrez 10. minutes de longitude; & il y a ici 24. degrez de variation. Tout cela pesé, compensé, calculé, nous croyons estre presque par le travers-Sud de Madagascar, à cinq cens trente lieuës du Cap de bonne Espérance. Dieu veuïlle que nous en soyions quittes pour la bourasque que nous venons d'essuyer! Cela est ordinaire en ce parage; & bien

bien que l'Isle Bourbon soit un lieu enchanté, les ouragans qu'on y trouve souvent en dégoûtent bien les voyageurs.

20. Février.

CALME profond. On disoit que dans ces parages on ne trouvoit jamais de calme. Nos journaux ne ressembleront pas à ceux des autres voyageurs: nous trouvons des choses extraordinaires.

21. Février.

LE vent est un peu revenu, & nous avons fait vingt-trois lieuës.

22. Février.

NOUS avons fait trente-&-une lieuës: cela est honneste. On ne sçait encore ce qui arrivera du pari. J'ai parié contre M. l'Ambassadeur un beuf pour l'équipage, que nous serons mouillez au Cap le 10. Mars.

23. Février.

LES conférences de piété qu'on fait tous les samedis sont admirables: on a dit aujourd'hui de fort belles choses sur l'amour de Dieu. Le Pere Tachart a recommencé les catéchismes.

24. Février.

LE vent est gros & contraire: il a fallu amener

les huniers, & ſe contenter des baſſes voiles. Nous roulons extraordinairement ; & la mer me fait bien plus de mal qu'en venant : je ne ſuis point emmariné.

25. Février.

ON vient de revirer de bord toujours avec les baſſes voiles : on ne fait pas grand chemin.

26. Février.

M. l'Abbé du Chaila vient de faire une conférence ſur la reſtitution. La matiere eſt importante, & M. l'Abbé de Lionne ne laiſſe rien paſſer : il ne faut pas broncher devant lui.

27. Février.

VENT aſſez fort, aſſez contraire : on va au plus prés ; & tout ce qu'on peut gagner ſe perd par la dérive & par la variation.

28. Février.

TOUT de même.

1. Mars.

BON vent, qui nous a fait faire trente-deux lieuës.

2. Mars.

DIX-NEUF lieuës.

3. Mars.

J'Ai fait aujourd'hui mon coup d'essai: j'ai préché pour la premiere fois de ma vie. Ce ne sera pas la derniere : c'est vous dire assez nettement que je ne suis pas rebuté de moi. Je n'ai rien à vous dire sur la composition : comment faire sur un navire, sans livres & sans secours? J'ai dit ce que j'ai pu ; & de bons matelots sont contens de peu. Mais ce qui m'a plu, c'est que je n'ai point eu peur, & je n'ai point dit servilement mot à mot ce que j'avois écrit. J'ai dit beaucoup de choses que je n'avois point écrites ; & c'est la maniere que je veux suivre : on n'a point peur de manquer. Les périodes, il est vrai, n'en sont pas si quarrées : mais souvent le stile naturel est plus touchant que l'étudié ; & il ne faut que toucher. Malheur au prêcheur qui veut plaire à l'esprit, & qui neglige le cœur ! Je soumets pourtant toutes mes idées aux vôtres, persuadé que si vous vouliez, vous suivriez de prés le Pere Bourdalouë. Je me souviens bien du sermon de G.

4. Mars.

BON frais: trente-cinq lieuës.

5. Mars.

HO le maître rouleux que l'Oiseau! Nous sommes comme des gens qui ont couru la poste,

rouez de coups de bâton. On ne dort point: le cœur fade, la pituite continuelle. Voici un vilain métier, quand on n'y est point accoutumé. Nous avons pourtant fait aujourd'hui en roulant cinquante-trois lieuës. Le vent est trés-gros; & s'il n'estoit pas arriere, nous ne porterions pas de huniers.

6. Mars.

LE vent a baissé, & la mer est demeurée fort haute; c'est ce qui fait bien rouler.

7. Mars.

LA nuit a esté fort calme: mais à dix heures du matin, le vent s'est levé tout d'un coup plus furieux que nous ne l'avons point encore veu. Il a fallu vîte serrer toutes les voiles, & mettre à la cape d'abord avec la grand' voile, & en suite avec le seul artimont.

8. Mars.

TOUJOURS à la cape. Nos pauvres cœurs sont sur nos levres. Cela ne s'accommode pas avec le Carême sans poisson, sans herbes, sans beurre, avec de l'huile de cocos. Pour moi je l'ai déja rompu sans scrupule. J'ai vécu quatre jours de pain & d'eau, souhaitant une portion de la Trape: c'est estre bien réduit.

9. *Mars.*

ON appareilla hier au soir avec les deux basses voiles : cela nous a un peu soutenus pendant la nuit ; mais ce matin calme tout plat. Voici un étrange païs : ou calme, ou furie de vent. Quand on est en calme, on ne sçait que faire. Sondons : nos pilotes se croyent à plus de cent lieuës du banc des Aiguilles, où il y a fonds. N'importe, sondons : on sonde ; & aprés avoir lâché 110. brasses, le pilote crie, *terre, fonds*. Grande joie : Quoi nous serions sur le banc ! On mesure déja le chemin jusqu'au Cap : il n'y a plus que soixante lieuës. Chaque pilote songe déja à s'excuser ; j'ai toujours dit que nous estions plus de l'avant ; ce sont les courans qui nous ont portez. Mais, helas, courte joie : on file le plomb, & il n'apporte rien, ni sable, ni vase, ni marque de roche ; il n'a point touché terre. Il faut resonder : on ne trouve plus rien ; la terre est fonduë, & les abîmes sont revenus. Nous revoici encore à cent quarante lieuës du Cap.

10. *Mars.*

HIER, à six heures du soir, s'éleva un bon Nordest quart de Nord, qui nous mene à la route. Nous avons peur d'estre trop dérivez vers le Sud : il nous faudroit une bonne hauteur pour nous relever. On voit un navire : arrive dessus. C'est

un Anglois qui va au Tonquin. Il nous a dit que le Roi d'Angleterre est paisible, & que M. de Mommouth, qui s'estoit révolté, a eu le cou coupé. Il en avoit usé avec son pere de maniere à mériter une telle fin. L'Anglois nous a saluez de cinq coups de canon : on lui en a rendu trois ; c'est un marchand. Il nous a dit aussi qu'il vit hier la terre à sept lieuës, & qu'il trouva fonds à 93. brasses : ainsi nous sommes de cinquante lieuës plus prés du Cap que nous ne croyions.

La hauteur a esté de 36. degrez.

11. Mars.

TOUTE la nuit bon chemin. On a sondé, & on a trouvé 75. brasses sable. Nous sommes sur le banc : & à neuf heures du matin, *terre, terre ; c'est le Cap des Aiguilles.* On a fait le Norouest jusqu'à la nuit pour nous approcher de terre. A six heures du soir on a sondé, & trouvé fonds à 150. brasses. Nous sommes déja hors du banc. Il vente bon frais : s'il dure, nous moüillons demain au Cap.

12. Mars.

A La pointe du jour on a reconnu la montagne de la Table. Nous estions un peu au large, parce que toute la nuit on a fait l'Ouest. Il faut présentement se rallier à terre. On voit un vaisseau qui va au Cap : cela seroit assez plaisant, si c'estoit la

Maligne. Il vous ſouvient bien qu'en venant nous la retrouvaſmes à l'entrée du détroit de la Sonde. Demain, s'il plaît à Dieu, nous mangerons de la ſalade.

Nous ſommes entrez heureuſement dans la baye du Cap ; & nous allions moüiller, quand il s'eſt élevé un ſi terrible vent, qu'il a fallu amener toutes les voiles, laiſſer la ſeule mizene, & vent arriere vers l'Iſle Robin. Nous y avons trouvé la Maligne moüillée, qui avoit fait la même manœuvre que nous, & avoit eſté obligée d'y relâcher ; & nous voici moüillez auprés d'elle. La nuit & la mer haute ne permettent pas aux chaloupes de naviguer. Demain nous nous conterons nos aventures ; & s'il plaît à Dieu, & ſi le vent change, nous irons moüiller devant la fortereſſe. Il y a deux bonnes lieuës d'ici.

13. *Mars.*

M. Joyeux eſt à bord, & nous conte qu'il nous a quittez, parce que dans le premier coup de vent ſa mizene défonça, & qu'il fut obligé de faire vent arriere. Il a eſſuyé trois bouraſques auſſi-bien que nous, & a fait ſa route plus Nord : il a veu terre audeſſous du Cap des Aiguilles. Nous avons un Hollandois moüillé auprés de nous qui vient de Batavie, & va en Europe. Il a toujours eu le plus beau temps du monde, parce qu'il a pris plus Sud. Le Chevalier de Sibois s'en va à l'Iſle Robin

chercher quelques rafraîchissemens : on dit qu'elle abonde en choux.

Le vent vient du largue. Nous appareillons pour aller mouïller devant la forteresse du Cap. Le Hollandois en fait autant. Sibois est revenu. Le Gouverneur de l'Isle Robin lui a fait mille amitiez, & lui a dit que le Roi a épousé l'Infante de Portugal : je n'en croi rien.

Nous voici mouïllez, & la Maligne aussi. Il faudra un peu aller nous dégourdir demain dans ce beau jardin dont je crois vous avoir fait une pompeuse description. C'estoit, en venant, un jardin d'hiver ; & présentement c'est un jardin d'automne, où nous devons trouver des fruits de toutes les parties du monde. Pour moi, je donne sur les pêches-madelaines préférablement au durion, au mangoustan, & à l'ananas.

Sibois revient du Cap. Le Gouverneur offre tout ce qui dépend de lui. Nous avons salué la forteresse de sept coups de canon : elle nous a remerciez d'autant. Ensuite l'Amiral de la flote Hollandoise nous a saluez de sept coups : nous l'avons remercié d'autant ; & enfin la forteresse nous a encore remercié de sept coups.

14. Mars.

C'EST une vie fort active que celle d'un vaisseau. Quand on est en route, amene, hisse, amarre, babord, stribord, droit, comme cela, moli

la

la barre : on travaille toujours. A peine eſt-on arrivé dans le port ſouhaité, on n'entend que coups de marteau : le navire a travaillé, il faut le raccommoder, le reſſerrer, le calfater ; il faut faire de l'eau pour trois mois ; il faut ranger le fonds de cale. On n'a pas le temps de s'ennuyer : & n'euſt-on rien à faire, n'euſt-on papier, encre, ni plume ; les ſeules queſtions, Que fait-on-là ? rempliroient le temps.

Un bon dîner fait oublier trois mois de mauvaiſe chere. Des ſolles à la maniere d'Europe, un gros poiſſon blanc qui a une trompe comme un éléphant, des ſalades, du raiſin, des melons, des œufs frais : nous allons tâcher de nous rafraîchir. Enſuite nous nous réchaufferons d'ici à Breſt : il faudra s'aller rafraîchir à Gournai.

15. Mars.

IL fait un Sueſt ſi terrible, que nous ne ſçaurions aller à terre. Il y a trois ou quatre gardes-marine, qui n'ont pu revenir coucher à bord. Les chaloupes n'oſeroient ſe haſarder. Nous venons tout à l'heure d'en voir virer une Hollandoiſe : les hommes ſe ſont ſauvez, parce qu'ils ſçavoient nager, qu'on les a ſecourus, & que la marée portoit à terre. Enfin nous voici comme en pleine mer ſans ſalade, ſans poiſſon, ſans œufs : cela n'eſt point plaiſant.

M. le Gouverneur du Cap eſt aſſez familier.

M. l'Ambassadeur n'a pas encore oüi parler de lui ; pas le moindre petit compliment, & encore moins de rafraîchissemens.

16. Mars.

LE vent s'est un peu adouci, & les gens bien braves pourroient hazarder d'aller à terre. Je n'irai asseurement qu'en plein calme. S'aller noyer dans un crachat, aprés avoir esté au bout du monde : je prens le stile des bons marins, & j'aurai peur en passant la riviere de Seine.

17. Mars.

ENFIN le Gouverneur s'est réveillé, & vient d'envoyer à M. l'Ambassadeur un compliment accompagné de deux moutons, & de quelques melons, salades, & raisins : cela vient un peu tard ; nous ne laisserons pas de les manger. Le temps est admirable, & l'on fait de l'eau tant qu'on peut.

18. Mars.

IL a fait cette nuit un vent épouvantable. Nous estions affourchez sur deux ancres : on en a laissé tomber un troisiéme pour plus grande fureté ; & le quatriéme estoit paré. Si ces vents-là reviennent si souvent, nous avons bien la mine de ne point aller à terre, & nous nous en soucions fort peu ; il n'y a rien à voir de nouveau. Le jardin n'est pas si beau qu'il estoit l'année passée : l'ar-

deur de l'été l'a un peu féché ; & nous en avons tous les rafraîchiſſemens. Si Dieu nous fait la grace d'arriver en France, nous mangerons deux fois cette année des melons & du raiſin.

19. Mars.

BEAU temps. Le premier Ambaſſadeur Siamois eſt allé à terre : on l'a ſalué de neuf coups de canon, quand il eſt décendu dans le canot. Il a trouvé le jardin beau, & s'eſt baigné dans une fontaine, quoi-qu'on lui ait dit que l'eau de ſource lui feroit mal : il en eſt revenu bien enrumé.

20. Mars.

J'AI eſté auſſi à terre, & me ſuis laſſé à force de me promener. Les Outentos nous ont donné le divertiſſement de la courſe, & de quelques coups de bâton qu'ils ſe donnent fort adroitement, moyennant quelques doubles ſous de Hollande.

Le Gouverneur du Cap alla lui-même l'année paſſée à la découverte des terres. Il a défendu aux gens qui l'ont ſuivi de rien dire de ce qu'ils ont veu ſur peine de la vie : nous ne déſeſpérons pourtant pas d'en découvrir quelque choſe.

21. Mars.

APRE'S avoir bien approfondi la nouvelle du mariage du Roi avec l'Infante de Portugal, nous ne trouvons rien de poſitif, & je n'en croi rien.

22. *Mars.*

NOTRE eau ſera faite aujourd'hui. Cinq cens poules à bord, cinquante moutons, du poiſſon ſec qui eſt trés-bon ; tous nos dehors ſont calfatez. Qui nous empêchera de mettre à la voile le lendemain de la Notre-Dame? & qui vous a dit que nous ne verrons pas en France les feux de la Saint Jean

Le plus jeune des Ambaſſadeurs Siamois eſt allé à terre : on l'a régalé de ſept coups de canon.

23. *Mars.*

IL y a apparence d'un calme ennuieux : mais nous eſpérons que le vent ne nous manquera pas dés que nous le demanderons. Je me ſuis laſſé aujourd'hui à force de me promener.

24. *Mars.*

UN petit navire Portugais qui vient de Moſambique, & s'en va au Bréſil, a mis cette aprés-dînée quatre fois à la voile, & a toujours remouïllé faute de vent. Il eſt chargé de Negres, & en pauvre équipage. Les huit vaiſſeaux Hollandois qui ſont à la rade, en attendent encore quatre de Batavie, pour aller enſemble en Europe. Ils ſe ſont gaudronez, & paroiſſent tout neufs. Nous n'avons pas un ſi bel habit, mais nous avons de bonnes épées. Ils ne partiront que dans quin-

ze jours. Ces Messieurs-là ne se pressent jamais : les capitaines se réjouïssent à terre, & les matelots font leur eau à leur commodité. Ils ne rament gueres, & se servent de la voile tant qu'ils peuvent.

25. *Mars.*

TOUTE notre jeunesse est allée à la chasse. Un jour à terre à bien courir les console de trois mois de roulis.

26. *Mars.*

JE l'avois bien dit. A peine nos affaires ont-elles esté faites, & tous nos gens à bord, qu'il s'est élevé un Suest, avec lequel nous avons bientôt perdu le Cap de veuë. Nous sommes toujours partis vent arriere à quarante lieuës par jour.

27. *Mars.*

NOTRE vaisseau roule plus que jamais : il n'y a pas eu moyen de dormir cette nuit. On s'estoit accoutumé à la vie tranquille : il faudra encore un peu souffrir jusqu'à ce que nous soyions à deux cens lieuës du Cap : aprés cela plus de calme que nous ne voudrons. Je vous dirai demain tout ce que j'ai ramassé des nouvelles découvertes que les Hollandois ont faites au tour du Cap. Pour aujourd'hui treve, s'il vous plaît.

28. Mars.

L'ANNÉE passée le Gouverneur du Cap alla lui-même à la découverte. Il avoit avec lui soixante Hollandois, deux cens esclaves, & quelques Outentos, cinq chevaux, trente-huit chariots à beufs, & cent cinquante bêtes de charge. Il alla, dit-il, deux cens lieuës vers le nord, par un fort méchant païs, & ne trouva rien de remarquable; seulement quelques peuples assez bien faits, blancs, fort sociables, qui dansoient toujours. Un jour qu'il estoit campé sur une petite hauteur, les Outentos qui l'accompagnoient, lui dirent qu'il alloit mourir, & qu'ils voyoient venir à lui les deux plus grands sorciers du païs. En effet, deux hommes habillez bizarrement, suivis d'une centaine d'autres, s'approchoient gravement : mais il les prévint, & leur fit dire qu'il estoit plus grand sorcier qu'eux; & pour le leur prouver, il fit apporter devant eux un verre d'eau-de-vie, y mit le feu, & l'avala toute enflammée. Les pauvres sorciers se jetterent à genoux, reconnurent son pouvoir supérieur, & se retirerent. Il dit aussi qu'il a pensé estre tué par un rhinocerot, qu'il y en a d'effroyables, & qu'avec leur corne ils labourent la terre en venant droit à vous. Ils ne craignent que le son du tambour. Le Gouverneur ne dit que cela : mais il n'est pas payé pour nous aller dire les secrets de sa

compagnie. Voici ce que dit un de ceux qui l'ont accompagné, homme de bon ſens : qu'ils ont trouvé les plus beaux païs du monde ; & cela eſt croyable, puis qu'ils y ont mené des chariots : que les peuples ſont fort doux : qu'il y a des mines d'or & d'argent ; & il nous en a donné des eſſais : que de temps en temps ils trouvoient de petites collines toutes d'albâtre, & toutes de criſtal : que ces mines ſont à plus de cent cinquante lieuës du Cap, à trois ou quatre lieuës de la mer. Enfin ce qui fait croire qu'il y a quelque choſe à faire là, c'eſt que le Gouverneur y envoye préſentement une groſſe barque reconnoître les côtes, & tâcher d'entrer dans les rivieres.

29. *Mars.*

LA Maligne vient de faire ſignal pour parler ; nous avons arrivé deſſus. Joyeux a crié qu'il avoit trois piés d'eau dans ſon navire ; & que pour y remedier, il ne falloit pas aller au plus prés, comme nous faiſions. On lui a dit de faire la route, & que nous le ſuivrions. Il va travailler à trouver ſa voie d'eau, c'eſt-à-dire l'endroit de ſon bâtiment par où l'eau de la mer s'eſt fait une voie pour y entrer. Quand il l'aura trouvée, il étoupera : & cependant la pompe marche.

30. *Mars.*

LE vent a eſté aſſez fort cette nuit. On roule,

on tangue; & je ſuis malade comme une bête. J'eſtois gaillard en venant. Il faut que je ſois bien vieilli en douze mois. Vous ſerez ſurpris de me voir tout blanc. Il fait trop chaud aux Indes pour ſoutenir la perruque. Les cheveux ſont revenus blancs : je les laiſſerai comme ils ſont. Il faudra bien, s'il vous plaît, que vous vous y accoutumiez.

La Maligne tient bonne contenance, & n'implore point notre ſecours. Bon ſigne.

31. Mars.

VOICI les vents aliſées. C'eſt un bon Sueſt, qui nous mene au Noroueſt. Il y a apparence que nous n'en aurons point d'autre juſqu'à l'Iſle de l'Aſcenſion.

1. Avril.

LA Maligne s'eſt approchée de nous, & nous a crié qu'elle ſe porte bien, & qu'elle a eu juſqu'à quatre piés d'eau. Toutes ſes poudres ſont mouïllées.

2. Avril.

GRANDE queſtion : l'étimologie de vents aliſées. L'avis le plus ſuivi eſt qu'il faudroit dire vents éliſez, comme qui diroit, vents *electi*, vents choiſis, bons vents : parce qu'eſtant toujours les mêmes, on peut conter ſur eux ; & que ſans eux les

longues

longues navigations seroient impossibles.

Ce soir les matelots de l'avant ont crié, *terre*. Nos pilotes sont tombez des nuës. Nous avons fait le Norouest depuis le Cap : il est impossible que ce soit la grande terre d'Afrique. Quelle apparence que ce soit quelque Isle inconnuë sur une route où il passe tous les ans tant de navires ! La nuit est venuë ; & la terre, qui pouvoit bien estre un nuage, a disparu.

3. Avril.

ON roule étrangement, & j'ai toujours le cœur bien fade. Je deviens bien caduque.

4. Avril.

LES vents alisées sont venus tout de bon : mais il vient une grosse lame de l'Ouest, qui nous prend par le travers, & nous fait rouler.

5. Avril.

ON vient de jetter à la mer un jeune matelot qui n'a esté que quatre jours malade. Il s'estoit ennivré d'eau de vie, & avoit le feu au corps.

6. Avril.

NOUS faisons quarante lieuës par jour. On roule encore un peu : mais on se console en approchant de Gournai. Je m'attens qu'on m'y fera une entrée.

7. *Avril.*

CETTE nuit nous avons laiſſé derriere nous le Tropique du Capricorne,& nous ſommes préſentement en pleine torride : il ne fait pourtant point chaud. Les vents continuent, la mer s'abbaiſſe : on ne roule preſque plus. Ce ſeroit un plaiſir de faire voyage, ſi on mangeoit de la viande. Mais, s'il plaît à Dieu , Paſque viendra. Le Carême n'eſt pas fait pour les voyages de long cours.

8. *Avril.*

TOUJOURS bon vent, & quarante lieuës par jour.

9. *Avril.*

LA même chanſon. Nous avons encore bon courage.

10. *Avril.*

NOUS venons de chanter Ténebres. Paſque approche.

11. *Avril.*

UN Hollandois qui repaſſe avec nous en Europe vient de faire abjuration. M. Vachet l'a préché en Portugais.

On a trouvé par la hauteur 18. degrez 10. minutes. Nous n'avons fait aujourd'hui que trente

lieuës : les vents diminuent toujours en approchant de la ligne.

12. Avril.

M. l'Abbé de Chaila vient de faire une fort belle Passion. Je dis qu'il auroit pu la prêcher à Saint Paul.

13. Avril.

LA frégate demeure derriere. Nous l'attendons. Il faut qu'en cherchant sa voye d'eau, elle ait remué quelque chose à fonds de cale ; & il faut peu de chose à un petit bâtiment pour le mettre hors d'assiette.

14. Avril.

ENFIN Pasque est venu : nous estions bien las du Carême. La hauteur a esté de 14. degrez 20. minutes. Nous estions l'année passée le jour de Pasque à 15. degrez quelques minutes un peu plus Ouest. C'est avoir fait une belle diligence.

15. Avril.

TEMPS admirable. Nous avons fait quarante lieuës, & malgré tout cela j'ai préché sur la mort. Je vous dis que je suis un déterminé, & je ne répons pas que je ne puisse un jour vous faire part à Chelles de la colation du prédicateur. Les paroles ne m'ont point manqué sur la mort : je la

vois présente comme le premier jour; & je prie Dieu que ces idées ne s'effacent jamais de mon imagination.

16. Avril.

IL commence à venir des brumes qui enfantent des grains; cela sent l'approche de la ligne: nous en sommes pourtant encore à 11. degrez & plus.

17. Avril.

NOUS venons de recommencer nos exercices. Le bréviaire se dit en commun, & les conférences vont marcher. Tout cela avoit esté interrompu par la semaine sainte & le roulis.

18. Avril.

ON commence à voir des oiseaux: nous pourrions bien n'estre pas loin de l'Isle de l'Ascension.

19. Avril.

LES oiseaux sont insolens: la mer en est couverte. L'Isle de l'Ascension est à 8. degrez, & nous sommes aujourd'hui par la hauteur à 8. degrez 10. minutes. Nous la passerons sans la voir. Il faut que nous en soyions encore à plus de quinze lieuës; car les terres en sont, dit-on, fort hautes, & se voyent de loin.

Terre, terre; c'est l'Isle de l'Ascension. Les avis sont fort partagez: les uns voudroient y aller

prendre des tortuës ; & les autres aiment mieux arriver à Brest trois jours plutôt. M. l'Ambassadeur est du dernier avis : ainsi nous passons outre.

20. Avril.

TOUJOURS beau temps.

21. Avril.

LA hauteur s'est trouvée de 6. degrez 15. minutes. Encore sept ou huit jours du même vent, & la ligne sera passée. Quel plaisir alors de n'avoir plus qu'à déconter ! Au moins tout ce que nous ferons ira à profit ; & quand une fois nous aurons dit un degré Nord, cela marchera vîte jusqu'au 49. que Brest apparoîtra. Il y a déja des paris que nous verrons la terre de France le 15. Juin. Je me contente de la Saint Jean.

22. Avril.

ME'ME vent, & toujours même vent.

23. Avril.

NOUS avons fait nos vingt-huit lieuës : c'est un degré à la route que nous faisons.

24. Avril.

JE suis malade : j'ai mal à l'estomac ; je n'ai point faim ; je crache toujours ; une pituite continuelle ; je vomis : tout cela ne vaut rien. Ce seroit

pourtant une grande sotise d'estre malade ici : j'espere que la diette me guerira ; car faire des remedes sous la ligne, cela ne conviendroit pas.

25. Avril.

ON vient de jetter un matelot à la mer. Il faut bien que de temps en temps quelqu'un prenne congé de la compagnie.

26. Avril.

IL y a aujourd'hui un mois que nous sommes partis du Cap. Le temps n'a pas esté mal employé. Nous avons toujours eu vent arriere ; & nous voici à 1. degré 25. minutes de la ligne.

27. Avril.

LA ligne approche. Nous sommes à 46. minutes de latitude Sud, & à 17. minutes de longitude.

28. Avril.

NOUS avons passé la ligne à cinq heures du matin ; & à midi la hauteur s'est trouvée de 22. minutes latitude Nord. Nous avons fait trente lieuës : cela est beau en passant la ligne. Point de calme ; toujours petit vent ; un chaud modeste.

29. Avril.

ON prend force marsouïns qui sont trés-bons.

On aime à en voir, parce qu'ils marquent du vent; & non les requins, qui présagent le calme. J'oubliai hier à vous dire que nous avons passé la ligne à 359. degrez 18. minutes de longitude.

30. Avril.

JE commence à reprendre courage. Le mal d'estomac est diminué; mais l'appetit n'est pas encore revenu. J'espere pourtant me remontrer encore à Monseigneur l'Archevêque d'Auch. Que de mauvais discours on lui aura tenus sur mon chapitre!

1. Mai.

PRESENTEMENT que la ligne est passée, nous allons aller toujours en décendant, ou en montant. Il vaut mieux dire en décendant, parce qu'en retournant à l'écurie on va vîte. Tout est facile. Nous n'avons point encore eu de calme ni de grand chaud. Un petit vent & des nuages font plaisir.

2. Mai.

NOUS sommes à midi à 3. degrez 54. minutes. Les vents sont variables. Le Suest se défend encore; mais bientôt regnera le victorieux Nordest, qui nous menera à la bouline à la hauteur des assores, où nous trouverons un bon Ouest, qui nous jettera dans le camaret.

3. Mai.

UN brouïllard épais, une pluie continuelle: on va toujours; & je recommence à me bien porter, & à étudier.

4. Mai.

IL n'y a pas moyen de prendre hauteur. Le soleil est bien caché: heureusement nous n'en avons que faire. Nous pouvons courir longtemps sans craindre les terres; & il est bon de remarquer que dans tout le voyage on n'a pas manqué de prendre hauteur toutes les fois qu'il estoit important de sçavoir où on estoit.

5. Mai.

VOICI les vents alisées, le Nordest qui nous menera à la hauteur des assores, où nous trouverons l'Ouest. On n'a jamais ouï parler d'un voyage si heureux. Nous avons passé la ligne sans calme, & sans chaud; & s'il plaît à Dieu, nous verrons à Paris les feux de la Saint Jean.

6. Mai.

A 7. degrez 25. minutes. Nous commençons à boire à la santé de nos amis de France, & nous commençons aussi à craindre de ne les pas retrouver tous. Il y aura bien quelqu'un en dixhuit mois qui s'en sera allé.

7. Mai.

7. *Mai.*

BON chemin. Huit degrez 36. minutes. Si nous n'y prenons-garde, nous arriverons en France le 15. Juin.

8. *Mai.*

NEUF degrez 58. minutes. Nous ſerons bientôt par le travers des iſles du Cap verd. Nous eſpérons y trouver des vents, qui nous permettront de faire le nord tout pur : alors nous irons vîte, & éleverons deux degrez par jour.

9. *Mai.*

DIX degrez 36. minutes. Nous approchons de Gournai. Il y a trois mois que j'étudie, & que je ſonge aſſez peu à nos Ambaſſadeurs. Je m'en vais recommencer à leur faire ma cour : ce ſont de fort bonnes gens, commodes, ſans façon, & qui ont bien de l'eſprit. Le premier, comme je vous l'ai dit ſi je ne me trompe, a fait long-temps les affaires du royaume de Siam ſous ſon frere le Barkalon ; les deux autres ont eſté Ambaſſadeurs, l'un à la Chine, & l'autre au Mogol. Vous aurez bien des queſtions à leur faire. Ho ce ſont d'autres phiſionomies que ces vilains Mandarins, qui ne beuvoient, ni ne mangeoient, ni ne parloient. Ils ont toujours des tablettes à la main ; & ſi vous leur faites quatre queſtions, il vous en feront ſix.

10. Mai.

NOUS avons passé aujourd'hui à quarante-cinq lieuës de la plus occidentale des Isles du Cap verd, que nous avons laissée à stribord ; & nous avons laissé à babord certaine roche à fleur d'eau, qu'on n'a reconnuë que par des naufrages.

11. Mai.

A 14. degrez 45. minutes. Nous approchons de Gournai. La santé est bonne les jours gras; nous sommes malades les jours maigres.

12. Mai.

QUAND nous ferions le temps, il ne seroit pas fait autrement. Nous avons passé la ligne, sans avoir eu ni chaud ni calme ; & nous voici déja au seiziéme degré, prêts à passer sous le soleil sans nous en estre encore apperceus. Il fait un vent frais, & la nuit on souffre la couverture.

La frégate vient de mettre à la bande le vent sur ses voiles, pour trouver sa voie d'eau. Nous l'avons attenduë deux ou trois heures ; & puisque la voici venir à toutes voiles, elle a donné ordre à ses affaires.

13. Mai.

NOUS passerons aujourd'hui sous le soleil. Le beau temps continuë, & nous avons moins chaud que vous.

14. Mai.

LE ſoleil eſt dépaſſé : nous l'allons voir à l'avenir toujours au Sud ; & ſelon les apparences il y en a plus de quatre ſur ce navire qui ne le reverront jamais au nord, non plus que vous. Je ne vous parlerai de la hauteur de deux ou trois jours, parce qu'elle n'eſt pas ſi ſure quand on eſt ſi prés du ſoleil : vous en ſçavez bien la raiſon.

15. Mai.

ESTES-vous aſſez innocent pour ne pas aller à Gournai par le beau temps qu'il fait ? Qu'il fait beau préſentement dans ce cabinet aërien qui domine la Marne, & Madame de Chelles ! Je ne ſçai s'il y fait plus beau qu'ici : le ſoleil eſt preſque ſur nos têtes, & nous n'avons ni chaud ni froid, graces à un petit vent qui nous mene vers le Camaret.

16. Mai.

LA hauteur eſt de 23. degrez 7. minutes : encore 23. minutes, & le Tropique eſt expédié. Cela s'appelle voyager,

17. Mai.

CETTE nuit nous avons laiſſé le Tropique derriere nous ; & à midi nous eſtions à 24. degrez 40. minutes de latitude ſeptentrionale, & 347.

degrez 27. minutes de longitude. Je m'apperçois que je fais mes articles bien courts. Mais à quoi bon vous écrire? Je vous en dirai tant dans quatre ou cinq jours.

18. Mai.

NOUS voici dans la Zone tempérée, & nous faiſons nos trente lieuës par jour au Nordeſt: ſi cela dure, nous ne verrons point les Aſſores, & nous les laiſſerons à babord. Cela ſeroit joli: c'eſt le plus court de deux cens lieuës.

19. Mai.

JE ne prens plus la peine de vous dire quand je prêche, ou quand je ne prêche pas: quand on eſt rompu à un métier, on ne s'en fait plus de fête. Cependant, à dire le vrai, j'ai penſé manquer aujourd'hui: j'ai oublié tout-à-fait le commencement de mon premier point. Qu'ai-je fait? J'ai batu la campagne; j'ai redit en autres termes un peu plus familiers ce que je venois de dire d'un ſtile ſublime; & ainſi en plotant, j'ai rattrapé ce que j'avois à dire. Je crois que le pauvre Pere Tachart a ſué pour moi: mais peu de matelots s'en ſont apperceus.

20. Mai.

VOICI les Rogations qui viennent bien mal à propos. Les jours maigres ne ſont pas aimables

en pleine mer. Les légumes n'abondent pas; du beure, cherchez-en; encore moins de poisson. On se remplit de pain, qui est fort bon.

21. Mai.

LE vent baisse avec la lune. La nouvelle nous en donnera.

22. Mai.

VENT variable à 30. degrez 3. minutes. Ceci ne vaut rien: vent de Nord. Nous portons à l'Est: mais à six heures du soir nous avons reviré de bord. Il vaut encore mieux aller à l'Ouest Noroüest, parce que nous y trouverons les vents d'Ouest, qui nous meneront roide à Brest.

23. Mai.

LE Cap est droit à Kébec. J'aime bien l'Abbé de Saint Valier: mais je n'ai point du tout envie de l'aller voir officier pontificalement.

24. Mai.

TRENTE & un degrez 20. minutes de latitude; 347. degrez 16. minutes de longitude.

25. Mai.

CALME tout plat: tant mieux, notre vent ne valoit rien. Il en viendra un bon.

26. Mai.

IL n'a pas manqué de venir hier au soir ce bon vent, qui nous fera bientôt voir le Mingant. Nous allons présentement au Nordest quart de Nord, & faisons une lieuë & demie par heure, la grand' voile carguée & sans perroquets à cause de la frégate qui demeure derriere. Il y a aujourd'hui deux mois que nous sommes partis du Cap : nous n'avons pas mal employé le temps.

27. Mai.

BON chemin. Brave Soroueſt, qui nous a fait faire quarante lieuës depuis hier midi. Nous sommes à 34. degrez 15. minutes. Dix jours semblables nous approcheroient de Breſt. Nous faisons présentement le Nordeſt.

28. Mai.

LE vent a un peu molli, & nous n'avons pas laissé de faire trente lieuës. La frégate s'eſt approchée, & nous a crié qu'un de ses Mandarins se meurt. Heureux, si le Missionnaire qui eſt auprés de lui, le peut résoudre à se faire batizer !

29. Mai.

NOUS sommes à 36. degrez 42. minutes de latitude ; c'eſt la hauteur de la plus orientale des Assores. Nous devrions la voir selon le point de

la plûpart de nos pilotes. Il faut que nous ſoyions plus Eſt qu'ils ne croyent; & tant mieux, nous en aurons à faire moins de longitude.

30. Mai.

NOus avons mis cette nuit côté en travers: vous m'entendez bien. Nous ne voulions pas aller nous briſer contre quelque roche: cela ſeroit ridicule aprés avoir fait un voyage ſi heureux. A la pointe du jour appareille, point d'Iſle, point de terre: nous ſommes à l'Eſt.

Me voici embarqué dans une nouvelle affaire. M. l'Abbé de Lionne, à qui ſa grande barbe & ſes autres qualitez ſpirituelles donnent beaucoup d'autorité ſur moi, m'engage à traduire un petit livre ſpirituel, fait par le Pere Aquaviva Général des Jéſuites. J'y ai mis le nez par complaiſance pour lui, & je ne le quitte plus. Ce livre vous plaira: il n'y a point de paroles, ce ſont toutes choſes. Il eſt mort un Mandarin dans la frégate. Notre ſecond Ambaſſadeur a eſté malade, & ſe porte mieux. Il s'eſt traité à la Siamoiſe; & avec la fievre il a toujours mangé du ris, & du poiſſon ſec.

31. Mai.

LE vent a eſté contraire & forcé toute la journée. Nous n'avons eu que nos baſſes voiles, & avons porté à l'Eſt malgré nous: cela nous meneroit à Liſbone, mais il changera.

1. Juin.

VOICI bien des nouvelles. On voit terre ; le vent eſt forcé ; on a pris le ris de la mizene ; l'air eſt furieuſement embrumé, & l'on ne ſçait où nous ſommes. Nous croyions avoir dépaſſé les Aſſores, & en eſtre plus de quarante lieuës à l'Eſt ; & cependant il faut bien que ce ſoit ou la Tercere, ou l'Iſle de Flore. La premiere eſt la plus Eſt, & l'autre eſt la plus Oueſt. On va tâcher d'en approcher pour la reconnoître. Ces Iſles-ci ont cela de bon, qu'on en approche ſi prés qu'on veut : il n'y a point de roche, & plus de 10. braſſes d'eau à une portée de mouſquet de terre.

C'eſt l'Iſle de Flore la plus occidentale des Aſſores : nous en voici à deux petites lieuës, & nous la laiſſons à ſtribord. On l'a reconnuë à la petite Iſle de Corvo, qui eſt auprés. Nous ſçavons préſentement où nous ſommes. Nos pilotes ſe trouvent cent lieuës plus Oueſt qu'ils ne croyoient. Ce ſont erreurs, qui entraînent ſouvent de grands malheurs : on pouvoit fort bien la nuit dans un brouïllard par un gros vent aller à pleines voiles donner du nez en terre ; & voilà trois ou quatre fois dans le voyage que pareille choſe nous arrive. Quand il y a eu une terre à découvrir, ç'a toujours eſté en plein jour, afin de voir ce qu'il y avoit à faire. Là-deſſus un peu de moralité : ce que Dieu garde eſt bien gardé.

Le

Le vent s'est tourné tout d'un coup à l'Est, & nous faisons le Nord quart de Nordouest. S'il demeuroit-là quelque temps, nous irions manger de la moruë sur le banc de terre neuve.

2. *Juin.*

LE mauvais vent continuë : on roule, on tangue ; la mer est grosse ; les hauts du navire sont fort mauvais, l'eau y entre aisément ; & dans les gros temps il faut un peu pomper. Nous allons au Nord quart de Norouest. Il fait fort froid: nos malades s'en trouvent fort mal. Le Chevalier de Sibois notre Lieutenant a la dissenterie depuis deux mois, & commence à estre fort abbatu.

3. *Juin.*

LE vent s'est un peu rangé au Sud, & nous faisons présentement le Nordest quart de Nord, qui ne nous vaut que le Nord à cause de la dérive. Le soleil s'est montré à midi pour nous laisser prendre hauteur: on a trouvé 42. degrez 17. minutes. Nous consentons à aller au Nord jusqu'à 48. degrez & demi, qui est la hauteur de Brest. Aprés cela envoyez-nous, s'il vous plaît, un vent d'Ouest, qui nous mene vent arriere, manger des pêches madelaines.

4. *Juin.*

BROUÏLLARS, pluies, brumes, mauvais vent,

point de hauteur : la route ne nous vaut que le Nord. Nos malades se trouvent plus mal depuis le froid ; & le chagrin qu'ils eurent en voyant les Assores, dont ils se croyoient bien loin, augmente encore leur indisposition.

5. Juin.

QUARANTE-quatre degrez 40. minutes. Nous élevons en hauteur ; peu de longitude. Nous avons pourtant fait aujourd'hui le Nordest quart d'Est. Il a passé un vaisseau assez prés de nous : il vient apparemment de France, & va aux Isles ou à la moruë. S'il avoit fait jour, nous l'aurions bien fait venir à bord ; ou le canon auroit parlé. Il faut apprendre un peu à ces petits marchands à rendre honneur à un vaisseau de guerre. L'envie est grande ici de sçavoir un peu de vos nouvelles.

6. Juin.

AUTRE navire : mais il est bien loin, & on ne le voit que de dessus le perroquet ; & voici la nuit. Nous allons toujours & à la route, à l'Est Nordest. Petit vent, point de mer. C'est pour mouïller à Brest entre le 15. & le 20.

7. Juin.

NOUS voyons au bout de l'horison le navire d'hier au soir : il faut que nous allions mieux que lui. Il fait notre même route, & a la mine d'estre

chargé de moruë fraîche: cela nous rafraîchiroit beaucoup. Il est présentement question de l'attraper; & si nous l'attrapons, on le priera honnêtement de se décharger de quelques moruës. Il est aujourd'hui vendredi & les quatre-temps; cela viendroit à point. Le navire est attrapé: il a pris le parti de carguer ses voiles, quand il a veu que nous arrivions sur lui. C'est un flibot Anglois qui vient de la Virginie: il n'y a que deux ans qu'il est parti de Londres. Nous voilà, comme vous voyez, bien sçavans: il faut remettre les nouvelles à Brest.

8. Juin.

DEUX jours sans hauteur nous ont mis aujourd'hui à 48. degrez 17. minutes: c'est la hauteur d'Oueſſant. Nous voudrions bien ne point monter plus haut, & faire droit l'Est. Ce sera quand il plaira à Dieu nous donner un bon vent.

9. Juin.

CALME, bonne nouvelle. Il faut toujours que le méchant vent s'en aille avant que le bon vienne.

10. Juin.

IL est enfin venu ce bon Ouest: il est petit, mais il croîtra. C'est ainsi qu'en usent les vents de durée.

Le pauvre Sibois a receu aujourd'hui Notre-Seigneur en viatique. Son mal eſt fort augmenté : il a la fievre, & n'a plus gueres de force. Il ſeroit bien malheureux de venir mourir à la porte.

11. Juin.

LE vent augmente à veuë d'œil. Nous faiſons deux lieuës & demie par heure. Il eſt Noroueſt : il n'en faut pas davantage pour eſtre à Breſt dans quatre jours. Sibois ſe porte mieux : ſa fievre a mangé ſa diſſenterie.

12. Juin.

LE vent eſt devenu ſi fort, qu'il a fallu amener nos voiles, & ne laiſſer que la petite mizene, avec laquelle nous volons encore. La hauteur s'eſt trouvée de 48. degrez 40. minutes, qui eſt la hauteur de Breſt à quelques minutes prés. Nous avons fait aujourd'hui cinquante-quatre lieuës ; & comme nous nous faiſons encore à cent trente lieuës de Breſt, on laiſſera courre toute la nuit.

13. Juin.

IL n'y a plus moyen d'y tenir. Le vent eſt ſi terrible, la mer ſi haute, l'air ſi embrumé, que depeur de trouver la terre trop tôt, nous venons de mettre à la cape. Les côtes de Bretagne ſont fort dangereuſes. Il faut voir clair pour les aller chercher, & y aller un peu plus doucement. Cepen-

dant nous sommes fort tourmentez. Le navire roule beaucoup, & la mer est bien en colere: mais ce n'est rien au prix de la mer des Indes. Cette mer-ci est longue: l'autre est courte, & ne donne pas le temps au vaisseau de se tourner.

14. Juin.

HIER au soir à 9. heures le vent se tempéra, & nous fismes route avec la mizene. A trois heures du matin on a hissé le grand hunier: nous y venons de joindre le petit hunier, la civadiere, & le perroquet de fougue. Avec cela nous avançons. On sondera ce soir; & s'il plaît à Dieu, on trouvera fonds. Demain on verra Oueſſant; & dimanche de bonne heure on mangera de la salade. Je vous parle un peu marine: il faut bien la célébrer en la quittant.

Un petit navire Anglois nous vient de dire, que nous estions à soixante lieuës du Cap d'Angleterre, & qu'il nous restoit à l'Est Nordest: nous voyons par là qu'il y a encore cinquante lieuës d'ici à Brest. Mais remarquez que dans tout le voyage nous n'avons rencontré que des Anglois, hors ce pauvre Hollandois qui nous aborda sans y penser.

15. Juin.

ON sonda hier, mais vainement. Nous voyons pourtant beaucoup de signes de terre prochaine:

de certains petits oiseaux Bretons, qui ne s'éloignent gueres; la mer blanche; des herbes. Enfin on peut parier que nous verrons demain la France, ce beau païs qu'on trouve toûjours plus beau que les autres quand on a esté quelque temps sans le voir.

On vient de sonder: fonds à quatre-vingts brasses. Il faut que nous soyions encore à plus de vingt lieuës d'Oueſſant. Me voici pourtant à la derniere page du Journal: marque que nous arriverons demain: j'avois pris mes mesures assez justes.

On a encore sondé: soixante-dix brasses. Nous approchons.

16. Juin.

NOUS ne voyons point encore la terre: il faut pourtant arriver aujourd'hui.

Il est deux heures aprés midi; & point de de terre, & soixante-dix brasses de fonds. Nos pilotes ne sçavent plus où ils en sont, & nous ne mangerons point encore aujourd'hui de salade. Il y en a qui croyent que nous sommes emmanchez: vous ne m'entendez pas: c'est-à-dire que nous avons enfourné la manche. Ce ne seroit pas le chemin de Brest. Patience: il n'y a pas six mois que nous sommes partis de Siam; & nous aurions déja envie de gronder, parce que nous sommes à la porte, & que nous n'entrons pas. Y a-t-il de la justice à cela?

Un petit bâtiment François nous apprend que nous sommes à huit lieuës d'Oueſſant, & qu'il nous reſte au Sueſt. Il dit que le Roi ſe porte bien, & qu'on a armé quinze vaiſſeaux de guerre à Breſt Là-deſſus chaſſe ſur Oueſſant, & je m'en vais me coucher.

Vraiment voici une belle affaire. On me réveille en ſurſaut : *Miſéricorde, nous ſommes perdus, nous allons donner ſur une roche.* J'entens crier d'un côté, *arrive, arrive;* & de l'autre, *olof, olof.* Cinquante voix crient à pleine tête ; le pauvre timonier ne ſçait à qui obéïr : & cependant il ventoit bon frais, & le péril eſtoit éminent. Cela n'eſt pas trop plaiſant ; car tout eſt ici plein de roches, & la nuit eſtoit fort noire. Enfin nous avons raſé une groſſe barque de pêcheurs, qui eſtoit à l'ancre démâtée; & cette barque immobile avoit paru une roche. Il y avoit dedans cinq ou ſix hommes, qui ont couru grande fortune : nous les aurions briſez comme verre. Les pauvres gens avoient grand' peur: nous les avions dépaſſez, & ils crioient encore, *Miſéricorde, ayez pitié de nous.*

17. Juin.

LE jour nous a fait voir Oueſſant. Il eſt doublé, & toutes les roches paſſées ; & nous voici mouïllez à deux lieuës du Mingant à 23. braſſes. La marée de demain matin nous portera à Breſt, y euſt-il vent contraire.

Des pêcheurs nous ont confirmé le grand armement qu'on a fait cette année dans tous les ports du Roi.

18. Juin.

NOus voici dans la rade de Brest. J'ai tenu ma parole, & vous ai écrit assez régulierement.





EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Versailles le 14. Mars 1687. scellées du grand Sceau de cire jaune, & signées LENORMANT, il est permis à Sebastien Mabre-Cramoisy Imprimeur du Roy, & Directeur de son Imprimerie Royale, d'imprimer un manuscrit qui luy est tombé entre les mains, intitulé, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685. & 1686. par M. L. D. C.* & ce pendant le temps & espace de dix années consécutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer. Avec défenses à toutes personnes d'imprimer ou faire imprimer ledit Journal, sous quelque prétexte que ce soit.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 28. Avril 1687. Signé, J. B. COIGNARD, *Sindic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 2. jour de May 1687.



Al Nobil Uomo
Il Sig.r Ab.e D. Lorenzo Hervas
Coll.o Romano

Roma

Journ.l p. 332. 18 En.e

Los reyes de C[illegible]ga, Sen, Patani, 2 vasa[illegible]y de Siam, y de[illegible]te [illegible] gran[illegible] de Ligor, Te y Porcelonc: i. mas estos reinos son ya prov

P. 332. la cap.l de Siam se llama Sciaju Siam p.r los Portugueses.

332 cap. La mitad del reino de Siam se ha [illegible] presos en guerra: y hai tamb.n muc.

345. 20 En.o rel.n de Siam. Talapoines.

353. 30 En.o Checo cap.l de Tungh.

359. Champa trib.o de Cochinchina

ary Tamb. ...

Tennarium,
nv. de Siam
yuthaia, llamada

habita por pequena
v. de Lao.